



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

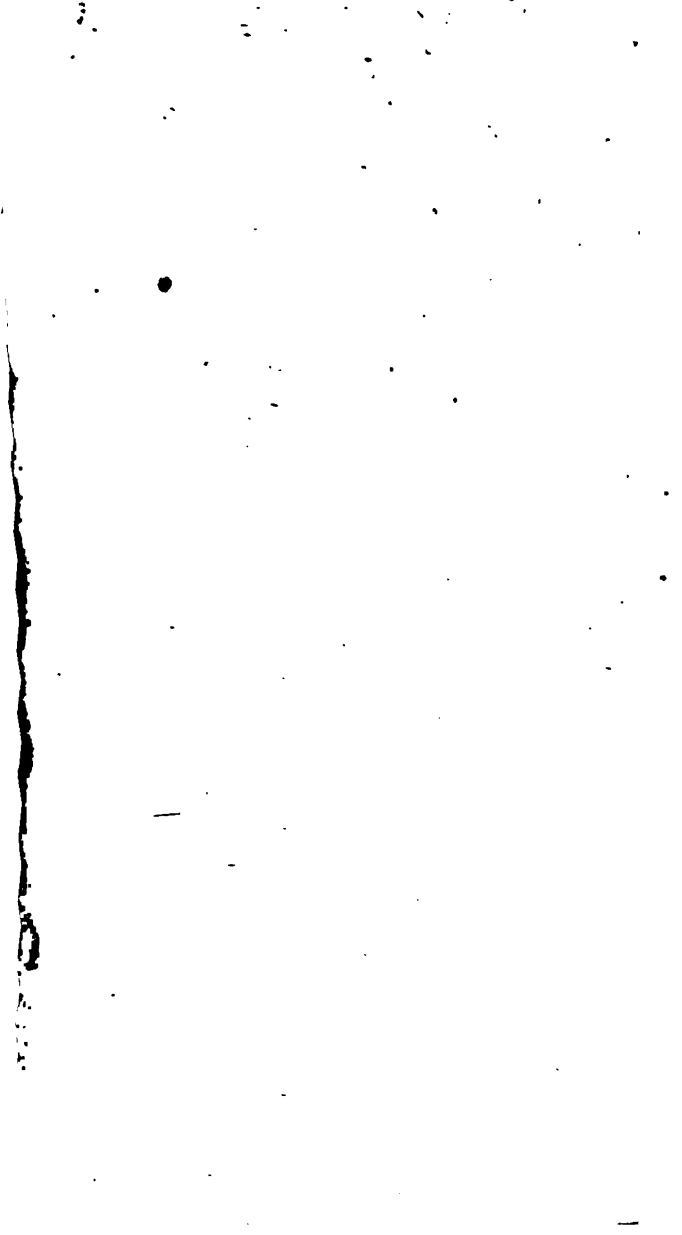
Arch. III. F. 9



Verb. Fr. II A. 1311



très rare





HISTOIRE
DE L'ANCIEN
THÉÂTRE ITALIEN.



HISTOIRE

DE L'ANCIEN

THEATRE ITALIEN,

DEPUIS SON ORIGINE

EN FRANCE,

Jusqu'à sa Suppression en l'Année 1697.

S U I V I E

DES EXTRAITS OU CANEVAS

des meilleures Pieces Italiennes qui
n'ont jamais été imprimées.

*Par les AUTEURS de l'Histoire
du Théâtre François.*

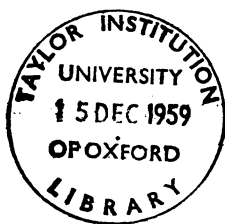


A P A R I S ,

Chez R O Z E T , Libraire , rue S. Severin ,
au coin de la rue Zacharie.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





P R E F A C E.

U lieu d'une Préface
A modestement orgueil-
leuse pour l'ouvrage,
qu'on annonce toujours
comme un morceau supérieur en
son genre, sans oublier l'Auteur,
dont les recherches ont été confi-
dérables, & le travail très-péni-
ble; il nous paroît plus en place
d'employer la simple vérité. Nous
annonçons donc de bonne foi,
que l'*Histoire de l'Ancien Théa-
tre Italien*, que nous donnons
aujourd'hui, est presque toute
dûe à Monsieur *Gueullette*, Sub-
stitut de Monsieur le Procureur
du Roi, au Châtelet de Paris,
qui, pour sa propre satisfaction,

vj *P R E F A C E.*

a rassemblé la plus grande partie des matériaux qui la composent, & qui a bien voulu nous les communiquer. Voici ce qui y donna lieu.

Au commencement de l'année 1750. il parut une brochure in-8^e d'environ cent pages d'impression, intitulée : *Tables Alphabétiques & Chronologiques des pièces représentées sur l'Ancien Théâtre Italien*, depuis son établissement jusqu'en 1697. qu'il a été fermé, avec des remarques sur ces pièces, &c. & voici tout ce que renferme cette brochure. Cinq ou six passages tirés du *Mercur Galant*, qui n'indiquent que le titre des pièces, sans entrer dans aucun détail sur le sujet, ou sur les scènes qui peuvent en avoir causé la réussite. Ensuite des espèces d'extraits des scènes ou des comédies Françaises contenues dans les six volumes du *Théâtre de Ghérardi*, dont

il s'est fait un si grand nombre d'éditions tant en France que dans les pays étrangers.

Ce n'est point un esprit de critique qui nous fait rendre compte de cette brochure ; au contraire nous croyons qu'on doit sçavoir gré à son auteur de sa bonne volonté ; on en voit la preuve à la tête de son ouvrage , où il rapporte quelques faits historiques sur les troupes des Comédiens Italiens qui parurent en France depuis 1577. jusqu'à leur suppression en 1697. il est vrai que ces faits ne sont pas considérables, qu'ils n'ont aucune liaison chronologique , que les plus importants y sont omis , & qu'ils sont peu exacts ; mais tels qu'ils sont il paroît qu'ils ont coûté bien des soins à celui qui les a rassemblés.

Ce fut en parlant de cette brochure , avec M. Gueullette , qu'il nous apprit qu'il avoit des

faits beaucoup plus considérables & plus vrais sur les différentes pérégrinations des troupes des Comédiens Italiens en France , & d'autres bien singuliers sur les Acteurs & Actrices qui avoient composé ces troupes ; qu'à ce recueil il avoit joint un manuscrit Italien du célèbre *Dominique Biancolelli* , qui avoit représenté avec tant de réputation le personnage d'Arlequin , lequel contenoit le canevas des pièces , où cet acteur avoit paru depuis environ son arrivée en France jusqu'en 1680. (a) ajoutant que de ce manuscrit qu'il avoit traduit en François , & les remarques historiques dont il nous

(a) Voici une espèce de note que M. Guenette a mis au commencement de sa traduction du *Senario* , ou recueil de *Scenes Italiennes* , exécutées par *Dominique Biancolelli*.
 « Après le décès de Pierre-François Biancolelli , connu sous le nom de *Dominique* ,

avoit parlé , il étoit prêt de nous en donner la communication , pour en composer une Histoire de l'*Ancien Théâtre Italien*. Sans

„ aux spectacles de l'Opera Comique , & qui
 „ débuta au nouveau Théâtre Italien , le 11
 „ Octobre 1717. (où il fut reçu pour le per-
 „ sonnage de Trivelin ,) on me fit présent
 „ d'un manuscrit Italien in-4°. de la main
 „ du Sr. Dominique son pere. Ce manuscrit
 „ est un recueil qu'il avoit fait des Scenes qui
 „ lui étoient personnelles , & qu'il exécutoit
 „ à l'impromptu dans les pièces , qui de son
 „ tems , étoient représentées par la troupe
 „ dans laquelle il jouoit , sous le masque
 „ d'Arlequin. Il auroit été à souhaiter pour
 „ la satisfaction du lecteur , que Dominique
 „ nous eût laissé les argumens entiers de ces
 „ Comédies ; mais comme il n'écrivoit rien
 „ que pour lui-même , qu'il connoissoit ces
 „ pièces à fond , & qu'il n'avoit qu'à jeter
 „ un coup d'œil sur son manuscrit pour être
 „ au fait de ses Scenes , il n'a pas jugé à pro-
 „ pos d'en faire davantage : c'est ce manuf-
 „ crit qui contient des choses assez curieuses ,
 „ que je m'étois d'abord proposé en m'amu-
 „ sant de traduire littéralement ; mais après
 „ l'avoir lû avec beaucoup d'attention , &
 „ connu qu'il y avoit infiniment de répé-
 „ titions & de doubles emplois , j'ai pris le
 „ parti d'en retrancher ce qui étoit totale-
 „ ment inutile.

x *P R E F A C E.*

qu'on en avertisse le lecteur , il peut juger aisément que notre acceptation , & nos remerciemens suivirent de près l'offre obligeante de M. *Gueullette*.

Nous avons donc fait usage du manuscrit sur l'origine , les progrès & l'extinction de l'*Ancien Théâtre Italien* , ainsi que des anecdotes qui regardent les Acteurs & les Actrices de ce même théâtre , sans autres changemens que la différence nécessaire entre un ouvrage qu'on produit en public , & celui qu'on consacre au cabinet. A la vérité on y a joint nombre de faits qui n'étoient pas venus à la connoissance de son premier auteur , & des dates importantes qui jettent un grand jour sur cet ouvrage.

A l'égard du *Sénario* , ou Recueil des scènes jouées par *Dominique* , il a fallu presque le refondre ; cet Acteur n'a donné l'idée du sujet des pièces où il jouoit ,

P R E F A C E. xj

qu'autant qu'elle étoit nécessaire à ses scènes , de sorte qu'il faut suppléer à la plûpart de ses canévas ; de plus il regne dans tout son manuscrit une uniformité qui auroit sans doute déplu au lecteur. Dominique se raconte toujours ce qu'il fait. L'exemple suivant fera sentir toute l'étendue de ce défaut.

LA DOUBLE JALOUSIE (a).

Comédie en trois Actes.

« J'ouvre la scène avec Octave ,
» mon Maître ; m'apercevant qu'il
» est fort inquiet , je lui dis : mon
» cher maître , vous êtes mélancolique , vous n'avez pas de
» confiance en moi , vous sçavez
» pourtant que c'est sur les plaines
» les plus hautes que l'on pêche
» le corail , que c'est dans la mer

(a) Voyez la page 131. de cette Histoire.

xij *P R E F A C E.*

» la plus profonde que l'on trouve
» les mines de diamans , que c'est
» dans les fourreaux les moins or-
» nés que l'on voit souvent les
» meilleures lames : imaginez-
» vous donc que je suis ce fou-
» reau , où il y a une bonne épée
» pour vous servir : est-ce que
» vous craignez que le peuple
» d'Israel (les Fripiers) ne vien-
» nent vous reprendre vos habits ?
» Octave soupire , & me dit : ah !
» Arlequin , je suis amoureux.
» Je lui répons , eh bien , je le
» suis aussi , est-ce que votre maî-
» treffe est une Lucrece ? j'ajoute
» quelques discours pour encou-
» rager mon maître.

» Dans le moment Eularia
» arrive ; Octave demeure inter-
» dit : je prens la parole , & après
» avoir demandé excuse de la bêtise
» de mon maître , je lui fais
» en son nom , un compliment
» ridicule. Octave & Eularia par-
» lent ensemble , je me mêle de

P R E F A C E. xiiij

» la conversation, & prenant pour
» moi les discours gracieux qu'Eul-
» laria adresse à Octave, j'y ré-
» pond par des extravagances. Eu-
» laria quitte enfin la scène,
» pour faire place à Cinthio, qui
» arrive transporté de fureur; il
» se promène à grands pas sur le
» théâtre; je suis saisi de crainte
» & je veux fuir; je dis à Octa-
» ve que je vais l'attendre à l'hô-
» tellerie: mais pendant que je
» tourne la tête, Octave sort,
» & je suis arrêté par Cinthio,
» qui me prend par le bras. Ma
» frayeur redouble: je fais un
» *imbroglio*, à la faveur duquel
» je m'échappe, & je vais rejoindre
» mon maître, qui a rendez-
» vous avec Eulària, &c.

Il n'est pas douteux que la con-
tinuité de cette narration, n'eût
beaucoup ennuyé; on a pris le
parti de composer ces extraits en
forme de récit de ce qui se passe
sur le théâtre à la représentation;

cette route est déjà toute tracée dans les Journaux & dans les Mercurcs, & on se flatte qu'elle ne sera pas désapprouvée dans cet Ouvrage.

Au reste, quoiqu'on eût des matériaux pour continuer ces extraits ou canevas jusqu'en 1680: on a cru devoir terminer ce volume en 1674. dans la crainte de porter jusqu'à la satiété la curiosité du lecteur. Cependant si notre délicatesse lui paroïssoit mal fondée, nous sommes prêts d'en donner la continuation, & qui sera d'autant plus curieuse, qu'au manuscrit de Dominique; nous en avons joint un second; trouvé après la mort d'un homme de lettres; & ce second manuscrit renferme une vingtaine de canevas, scène par scène de pièces qui ne sont point dans celui de Dominique.

TABLE

Des extraits du canevas des pièces
Italiennes , contenues dans
ce volume.

<i>LA Double Jalouſſie.</i>	Page 131.
<i>Les Morts vivans.</i>	136.
<i>La Fille deſobéiſſante.</i>	145.
<i>Le Dragon de Moſcovie.</i>	154.
<i>Les trois Voleurs découverts.</i>	161.
<i>Le Capricieux.</i>	167.
<i>Le Cœur me fait mal.</i>	178.
<i>Le Baron Allemand.</i>	184.
<i>Les Quatre Arlequins.</i>	192.
<i>La Hotte.</i>	205.
<i>Le Medecin Volant.</i>	215.
<i>Les trois feints Turcs.</i>	225.
<i>L'Amour ne veut point de Rivaux.</i>	231.
<i>Les deux Arlequins.</i>	238.
<i>L'Innocence perſécutée.</i>	245.
<i>Les Tapis.</i>	252.
<i>Les Maisons dévaliſées.</i>	260.
<i>Le Feſtin de Pierre.</i>	265.
<i>La ſuite du Feſtin de Pierre.</i>	280.
<i>Arlequin crû Prince.</i>	284.

T A B L E.

<i>Arlequin Larron , Prévôt & Juge.</i>	293.
<i>Les Engagemens du Hazard.</i>	297.
<i>Le Maître Valet.</i>	301.
<i>Le Régál des Dames.</i>	307.
<i>Le Théâtre sans Comédie ,</i>	}
ou	
<i>Les Comédiens Juges & Parties.</i>	325.
<i>Le Remède à tous maux.</i>	343.
<i>Les Métamorphoses d'Arlequin.</i>	356.
<i>Le Soldat par vengeance.</i>	361.
<i>Le Monde renversé ,</i>	}
ou	
<i>Arlequin jouet de la Fortune.</i>	373.
<i>Le Gentilhomme Campagnard ,</i>	}
ou	
<i>Les Débauches d'Arlequin.</i>	379.
<i>Arlequin Esprit Follet.</i>	386.
<i>Le Collier de Perles.</i>	388.
<i>Arlequin Roi par hazard.</i>	405.
<i>La suite du Festin de Pierre.</i>	411.
<i>Arlequin Soldat & Bagage.</i>	414.
<i>Le Baron de Fœneſte.</i>	420.
<i>Le Triomphe de la Médecine.</i>	436.
<i>A Fourbe , Fourbe & demi.</i>	447.

Fin de la Table.

LE



HISTOIRE

DE L'ANCIEN

THEATRE ITALIEN,

*DEPUIS SON ORIGINE
en FRANCE jusqu'à sa suppression
en l'Année 1697.*



E n'est que vers le milieu du dernier siècle, qu'une troupe de Comédiens Italiens fut fixée à Paris ; avant ce tems, ces Comédiens ne venoient en cette ville que de loin en loin, & n'y faisoient qu'un séjour d'un ou de deux ans. La premiere époque de l'arrivée d'une troupe Italienne en France, est annoncée dans les Mémoires de M. de l'Etoile, dans les termes suivans.

(1) « En Février 1577, les Comédiens

(1) Tom. I. p. 78.

2 *Histoire de l'ancien*

» Italiens appelés *Gli-Gélofi*, que le
» Roi Henri III. avoit fait venir de
» Venise , & desquels il avoit fait
» payer la rançon , ayant été pris par
» les huguenots , commencèrent à
» jouer leurs comédies dans la salle
» des Etats de Blois , & leur permit
» le Roi de prendre *de mi Teston* (1)
» de ceux qui viendroient les voir
» jouer.

(2) » Le dimanche 19 Mai, (1577) ces
» mêmes Comédiens commencèrent
» à jouer leurs comédies en l'hôtel du
» *Petit-Bourbon* , (rue des Poulies)
» à Paris. Ils prenoient de salaire
» *quatre sols* par personnes ; & il y
» avoit un tel concours & affluence
» de peuple , que les quatre meilleurs
» prédicateurs de Paris n'en avoient
» pas autant quand ils prêchoient.

(3) » Le samedi , 27 Juillet suivant ,
» ces Comédiens Italiens , après avoir
» présenté à la Cour de Parlement ,
» lettres patentes , par eux obtenues
» du Roi , afin qu'il leur fût permis
» de jouer , (nonobstant les défenses

(1) Le teston valoit 19 s. 6 d. ainsi le demi teston
valoit 9 s. 9 d.

(2) Idem. pag. 79.

(3) Id. pag. 81.

Théâtre Italien.

» de la Cour du 26 Juin précédent)
» furent renvoyés par fin de non re-
» cevoir, & défenses à eux faites de
» plus obtenir, & présenter de telles
» lettres, sous peine de dix mille livres
» parisis d'amende applicable à la boîte
» des pauvres.

(1) » Malgré ces défenses, au com-
» mencement du mois de Septembre
» suivant, ils recommencèrent à jouer
» leurs comédies en l'hôtel du *Petit-*
» *Bourbon*, comme auparavant, par
» la jussion expresse du Roi. »

Cette première troupe de Comédiens Italiens à Paris n'y resta pas longtemps : les troubles qui agiterent alors le Royaume, & principalement la capitale, n'étoient pas favorables aux spectacles.

En 1584 : il parut une seconde troupe de Comédiens Italiens à Paris, & une troisième en 1588 : (2) mais les auteurs qui ont fait mention de ces différentes troupes Italiennes, n'ont point marqué les noms des acteurs & actrices qui les composoient, ni les

(1) Idem. pag. 82.

(2) Voyez l'Histoire du Théâtre François, tome III. p. 236 & 237. & la note de la page 236.

4 *Histoire de l'ancien*

titres & les sujets des pièces qu'ils représenterent.

(1) « Henri IV. dans une expédition
» qu'il fit en Savoye, amena avec lui
» une troupe de Comédiens Italiens,
» qui s'en retournèrent un an ou deux
» après. »

ISABELLE ANDREÏNI, excellente Comédienne, (2) femme de beaucoup d'esprit, de l'Académie des *Intenti* (des attentifs) de Florence, & dont on a des ouvrages imprimés, Isabelle Andreïni, dis-je, étoit de cette troupe. On en trouve la preuve dans les vers suivans, qu'*Isaac du Ryer*, lui adressa, pour l'engager, au nom du public, à rester à Paris.

A ISABELLE, Comédienne (3).

Je ne crois point qu'Isabelle
Soit une femme mortelle,

(1) Note de M. Riccoboni le pere.

(2) La gracieuse Isabelle Andreïni, l'ornement le plus brillant de la scène & du théâtre; autant recommandable par sa vertu que par sa beauté, a illustré la profession de Comédien, de façon que tant que le monde durera; & jusqu'à la fin des siècles, le nom de la célèbre Isabelle Andreïni sera en vénération. *La Place Universelle de Thomas Garçon*, p. 742.

(3) Le tems perdu d'*Isaac du Ryer*, p. 68.

C'est plutôt quelqu'un des Dieux
Qui s'est déguisé en femme ,
Afin de nous ravir l'ame ,
Par l'oreille & par les yeux.

Se peut-il trouver au monde
Quelqu'autre humaine faconde ,
Qui la sienne ose égaler ?
Se peut-il dans le ciel même
Trouver de plus douce crème
Que celle de son parler.

Mais outre qu'elle s'attire
Toute ame par son bien dire ,
Combien d'attraits & d'amours ,
Et d'autres graces célestes ,
Soit au visage , ou aux gestes ,
Accompagnent ses discours ?

Divin esprit , dont la France
Adorera l'excellence
Mille ans après son trépas :
(Paris vaut bien l'Italie)
L'assistance te supplie ,
Que tu ne t'en aille pas.

Un autre Poëte , contemporain
d'Isaac du Ryer , adressa le Sonnet sui-
vant à la même Isabelle Andreïni.

Ala Signora ISABELLA ANDREINI.

S O N N E T . (1).

O siècle bien heureux , qui jouit favorable
Du bien, par qui nos maux tous les jours sont
distracts ,
Dont la bouche & les yeux jettent de si doux
traits ,
Que qui moins les ressent est le plus misé-
rable.

Le renom d'Isabelle errant inévitable
Nous peut ravir le sens de loin comme de
près ;
Bref on ne sauroit voir , touché de ses at-
traits ,
Rien de plus admiré , ni de plus admirable.

C'est une autre Sapho, qui peut avec ses vers,
Donner lustre à son sexe , enflammer l'univers
Et faire écrire amour des plumes de son aîle.

Donc esprits que Daphné couronne de ses
bras ,
Afin de vivre au monde affranchis du
trépas ,
Pour oracle & pour muse invoquez ISA-
BELLE.

(1) Œuvres de S. G. de la Roque , p. 380.

Théâtre Italien. 7

Le mari d'Isabelle Andreïni , étoit Comédien , & jouoit le rolle de *Capitan* , sous le nom de *Spavento* (l'épouvente.) Reprenons presentement la note de M. Riccoboni le pere.

« Louis XIII. dans l'enfance du Dauphin (depuis Louis XIV.) fit venir
« une troupe Italienne , qui s'en retourna l'année suivante ; cela se fit
« plusieurs fois , ainsi qu'*Adrien* &
« *Bertrame* , (deux célèbres Acteurs
« d'Italie) nous l'assurent dans leurs
« ouvrages. » (1)

En l'année 1645 il y avoit une troupe de Comédiens Italiens à Paris , 1645.
que le Cardinal Mazarin avoit fait venir , & qui jouoit au Petit-Bourbon. Nous tirons la preuve de ce dernier fait, d'une pièce qui fut re-

(1) « Il est nécessaire de savoir qu'avant l'année 1660 : la troupe des Comédiens Italiens n'étoit pas stable à Paris ; on faisoit venir ces Comédiens , on payoit leur voyage : ils restoient à Paris , ou à la suite de la Cour ; & après quelques années , on leur donnoit une somme pour satisfaire aux frais de leur retour. C'est un fait qui m'a été confirmé par M. Riccoboni le pere , qui le tenoit de ces Comédiens d'Italie , dont les peres & meres , ou parens étoient aussi venus en France : & qu'Aurélia & Scaramouche , entr'autres (dont on parlera incessamment) avoient fait plusieurs fois le voyage. »
Note de M. Guenilleto.

— présentée sur ce théâtre, dont *voici*
1645, le titre :

« Explication des décorations *de*
» théâtre, & les Argumens de la pièce
» qui a pour titre LA FOLLE SUPPOSÉE
» (*LA FINTA PAZZA.*) Ouvrage du
» Seigneur *Giulio Strozzi*, très-illustre
» Poète Italien, qui se doit représen-
» ter par la grande Troupe Royale des
» Comédiens Italiens, entretenus par
» sa Majesté, dans le Petit-Bourbon,
» par le commandement de la Reine
» mere, du Roi Très-Chrétien (Louis
» XIV.) imprimé à Paris en Novem-
» bre M. DC. XXXV. »

Cet argument & explication de la *Folle supposée*, est adressée par le sieur *Giuli Bianchi*, (il signe *Bianqui*) à M. *Cinchi Tandelli*, à Orleans, lequel il invite à venir assister à cette magnifique représentation.

Dans l'extrait du privilège pour l'impression de cet argument, il est marqué : « qu'il est permis au sieur *Jacomo*
» *Torelli da Fano*, de faire imprimer
» en François, l'explication des déco-
» rations du théâtre, ensemble les ar-
» gumens de la *Folle supposée*, faits
» en Italie par le sieur *Torelli*. »
• Cette pièce étoit en partie déclai-

Théâtre Italien.

9

mée , & en partie chantée ; c'est ce —
que l'on peut voir à la page 6. de 1645.
l'imprimé, où l'on lit : « Flore sera
» représentée par la gentille & jolie
» *Louise Gabrielle Locatelli*, dite Lu-
» cile , qui , avec sa vivacité fera con-
» noître qu'elle est une vraie lumière
» de l'harmonie. »

Page 7 il est dit : « cette scène sera
» chantée , & Thétis sera représentée
» par la signora *Giula Gabrielli* , nom-
» mée Diane , laquelle à merveille fera
» connoître sa colère & son amour. »,

Même page : « Le prologue de cette
» pièce sera exécuté par la très-excel-
» lente *Marguerite Bartolasti* , dont la
» voix est si ravissante , (dit l'auteur
» de l'argument) que je ne puis la
» louer assez dignement. »,

Ensuite on lit : *Nota.* Cette scène
» sera toute sans musique ; mais si
» bien représentée, qu'elle fera presque
» oublier l'harmonie passée. »,

Le premier acte de cette pièce est
terminé par un ballet dansé par » qua-
» tre ours , & quatre singes , lesquels
» au son de petits tambours font une
» plaisante danse. »,

Page 13 : » Et paroissent des autru-
» ches , lesquelles s'abaissant à une fon-

— „ taine pour boire , forment une darr-
 1645. „ se , & c'est-là la fin du second acte. „

Voici l'argument de la huitième & dernière scène du troisième acte.

“ Nycomède reconnoît Pyrrhus pour
 „ son petit-fils , & cependant arrive
 „ un Indien , lequel ayant fait la ré-
 „ vérencé au Roi , raconte que parmi
 „ les marchandises qu'il conduisoit
 „ dans son navire , que la tempête avoit
 „ ramené dans le port , il y avoit cinq
 „ perroquets , dont il lui faisoit offre ,
 „ & les fait apporter dans une cage.
 „ Au même tems quatre Indiens , font
 „ un petit bal à la morefque ; enfin
 „ les perroquets s'envolent des mains
 „ de leurs maîtres , & les laissent dé-
 „ sespérés de cette perte : après quoi
 „ s'achève la pièce , & s'en vont tous
 „ s'embarquer pour la guerre de
 „ Troye. „

Le compte qu'on vient de rendre de la pièce de *la Finta Pazza* , conduit naturellement à parler de quelques acteurs qui y représenterent , & qui continuerent de jouer à Paris ; nous suivrons l'ordre d'ancienneté. .

„ TIBERIO FIURILLI , naquit à Na-
 „ ples le 7 Novembre 1608 : si l'on
 „ en croit l'auteur de la vie de Scara-
 „ mouche , ce dernier étoit fils d'un
 „ Capitaine de Cavalerie ; mais que
 „ ce fait soit vrai ou non , il est certain ;
 „ & je tiens ceci de Mlle. Balotti ,
 „ (Flaminia) qui l'avoit entendu dire
 „ plusieurs fois de sa grand-mere , très-
 „ bonne comédienne , que Tibério
 „ Fiurilli , ayant environ vingt-cinq
 „ ans , étoit domestique à Naples , de
 „ la première actrice d'une troupe ,
 „ qui étoit en réputation , & qu'il y
 „ jouoit quelquefois de petits rôles ,
 „ comme font les gagistes.

„ La blanchisseuse de la comédien-
 „ ne , chez qui Tibério Fiurilli servoit ,
 „ ayant dit à celui-ci , que la meilleure
 „ amie de sa fille , devoit se marier
 „ dans peu de jours , elle l'invita de
 „ venir danser à cette noce : au jour
 „ marqué , Tibério Fiurilli se rendit
 „ au lieu indiqué : l'assemblée étoit
 „ nombreuse , on s'y divertit beau-

(1) Tout ce qui est guillemeté dans cet article , nous a été communiqué par M. Gueullette.

— „ coup , & Fiurilli ne fut pas des der-
1645. „ niers à se signaler à cette fête , où il
„ mangea avec un grand appétit , &
„ but un peu plus que de mesure. Après
„ avoir dansé avec la fille de la blan-
„ chisseuse , qui étoit fort jolie , poussé
„ par un transport d'amour & de vin ,
„ il l'embrassa fort vivement , malgré
„ la résistance que cette jeune fille y ap-
„ porta. Comme cette espèce de vio-
„ lence , est en Italie une insulte , qui
„ ne peut se réparer que par le mariage ;
„ la blanchisseuse vint le lendemain ,
„ avec les principales personnes de sa
„ famille , chez la maîtresse de Fiurilli , & fit à ce dernier des reproches
„ fort vifs sur ce qui s'étoit passé la veille :
„ le : Fiurilli ne se ressouvenoit pas de
„ son imprudence , mais cette femme
„ la lui ayant rappelée , & en même
„ tems menacé d'en porter sa plainte
„ en justice , s'il ne réparoit pas l'honneur de sa fille , Fiurilli suivit le
„ conseil de l'actrice qu'il servoit , &
„ épousa la jeune blanchisseuse.

„ Quelque tems après Fiurilli & sa
„ femme entrèrent dans une troupe
„ de comédiens , celle-ci pour les sou-
„ brettes , sous le nom de *Marinette* ,
„ & lui prit le rôle de *Scaramouche* ,

„ (que l'auteur de sa vie dit être de ———
 „ l'invention de cet acteur.) Et comme 1645,
 „ la nature l'avoit doué d'un talent
 „ supérieur pour ce genre de profes-
 „ sion , & que jusqu'alors il n'avoit
 „ pas été à portée de la mettre au grand
 „ jour ; il se fit bientôt connoître pour
 „ le plus parfait pantomime de toute
 „ l'Italie. Après en avoir parcouru les
 „ plus fameuses villes , Fiurilli vint en
 „ France sous le regne de Louis XIII ,
 „ vraisemblablement avec une troupe
 „ que ce Prince y avoit appelée , & y
 „ fut extrêmement goûté. (1)

(1) A l'acte second , scene 7. de la Comédie de
Colombine Avocat pour & contre, Ghérardi ajoute la
 note suivante au sujet de Scaramouche. « Scaramou-
 » che après avoir racommodé tout ce qu'il y a dans
 » la chambre , prend sa guittare , s'assied sur un fau-
 » teuil , & joue en attendant que son maître arrive :
 » Pascariel vient tout doucement derrière lui , & par
 » dessus ses épaules bat la mesure ; ce qui épouvante
 » terriblement Scaramouche. En un mot , c'est ici où
 » cet incomparable Scaramouche qui a été l'ornement
 » du théâtre , & le modèle des plus illustres comé-
 » diens de son tems , qui avoient appris de lui cet
 » art si difficile & si nécessaire aux personnes de leur
 » caractère , de remuer les passions , & de les savoir
 » bien peindre sur le visage ; c'est , dis-je , où il faisoit
 » pâmer de rire pendant un gros quart d'heure , dans
 » une scène d'épouvante , où il ne proféroit pas un
 » seul mot. Il faut convenir aussi que cet excellent
 » Acteur possédoit à un si haut degré de perfection
 » ce merveilleux talent , qu'il touchoit plus de
 » cœurs par les seules simplicités d'une pure nature ,

1645. „ M. Ricoboni le pere , raconte un
 „ fait assez singulier de Scaramouche ,
 „ qui, ainsi qu' *Aurélia* (actrice Italien-
 „ ne) jouoit la comédie à Paris sous
 „ le regne de Louis XIII. vers 1640 :
 „ cette actrice qui avoit infiniment
 „ d'esprit , étoit fort considérée de la
 „ Reine , qui aimoit pareillement Sca-
 „ ramouche. Un jour qu'ils étoient
 „ l'un & l'autre dans la chambre du
 „ Dauphin , (depuis Louis XIV.) la
 „ Reine présente : ce prince qui avoit
 „ alors environ deux ans , étoit de très-
 „ mauvaise humeur , & rien ne pou-
 „ voit calmer ses pleurs & ses cris.
 „ Scaramouche prit la liberté de dire ,
 „ que si Sa Majesté vouloit permettre
 „ qu'il prît M. le Dauphin entre ses

„ que n'en touchent d'ordinaire les orateurs les plus
 „ habiles , par les charmes de la rhétorique la plus
 „ persuasive. Ce qui fit dire un jour à un grand Prince ,
 „ qui le voyoit jouer à Rome : *Scaramuccia e dire*
 „ *gran-cose. Scaramouche ne parle point , & il dit les*
 „ *plus belles choses du monde.* Et pour lui marquer
 „ l'estime qu'il faisoit de lui , la comédie étant finie ,
 „ il le manda , & lui fit présent du carrosse à six che-
 „ vaux dans lequel il l'avoit envoyé querir. Il a tou-
 „ jours été les délices de tous les Princes qui l'ont
 „ connu , & notre invincible Monarque ne s'est ja-
 „ mais lassé de lui faire quelque grace. J'ose même
 „ me persuader que s'il n'étoit pas mort , la troupe
 „ seroit encore sur pied , &c. » (Théâtre Italien de
 Gherardi , édition de 1709.

„bras , il se flattoit de l'appaiser. La
„Reine le permit , & Scaramouche fit 1645
„alors au Prince des grimaces & des
„figures si plaifantes , que cet inimita-
„ble pantomime , fit non seulement
„cesser ses cris , mais qu'il lui excita
„l'envie de rire. Enfin après une scène
„des plus comiques , & qui réjouit
„extrêmement la Reine : le Dauphin
„satisfit un besoin qu'il eut dans le
„moment, sur les mains & l'habit de
„Scaramouche , ce qui redoubla les
„éclats de rire de la Reine , & de tou-
„tes les Dames & des Seigneurs , qui
„étoient alors dans l'appartement.

„Scaramouche pouvoit avoir dans
„ce tems trente - deux à trente-trois
„ans : & tous les soirs qu'il venoit à
„la Cour , il avoit ordre de se rendre
„chez le Dauphin , qu'il amusoit infi-
„niment , & qui l'aimoit beaucoup :
„en sorte qu'il fut mandé dans tous
„les tems d'Italie , quand on faisoit
„venir une troupe de comédiens.

„Louis XIV. prenoit plaisir à rap-
„peller à Scaramouche la scène origi-
„nale qu'on vient de rapporter , &
„rioit beaucoup aux figures que ce
„grand comédien faisoit en racon-
„tant cette aventure.

— Vers la fin du mois de Septembre
 1645. 1658 : Scaramouche étant parti de
 Paris , pour retourner en Italie , le
 bruit courut que cet acteur avoit
 péri en passant le Rhône: Loret, auteur
 d'une gazette en vers , qui paroissoit
 toutes les semaines ; Loret , dis-je ,
 ne manqua pas de rapporter cet évé-
 nement : & voici de quelle façon il
 l'annonça.

Muse Historique , du 11. Octobre 1659.

O vous, Bourgeois & Courtisans ,
 Qui faites cas de gens plaisans ,
 O tous amateurs du théâtre ,
 Dont moi-même suis idolâtre ,
 Sanglotez , pleurez , soupirez ,
 Pestez , criez & murmurez :
 Transportez d'une humeur chagrine ,
 Plombez de coups votre poitrine ,
 Devenez mornes , sérieux ,
 Arrachez-vous barbe & cheveux ,
 Egratignez-vous le visage ,
 De tout plaisir perdez l'usage ,
 Accusez hautement le sort ,
 Le fameux *Scaramouche* est mort.
 Lui , que l'on estimoit l'unique
 En sa profession comique ,
 Qui contrefaisoit par son art ,
 Si bien le triste & le gaillard ,

Si

Si bien le fou, si bien le sage,
(Bref, tout différent personnage)

1645.

Qu'on peut dire avec vérité,
Que sa rare ingénuité,
Et sa science théâtrale,
N'avoit point au monde d'égale.
Enfin cet homme archiplaisant,
Que par tout on alloit prisant,
(S'il est vrai ce que l'on en prône)
A péri vers les bords du Rhône,
Par un torrent d'eau impreveu,
Qui le prenant au dépourveu,
Dans une vallée ou fondrière,
Lui fit perdre vie & lumière.
Or comme j'aimois icelui,
Sa mort me donnant de l'ennui,
Il faut qu'au fort de ma detresse,
Une épitaphe je lui dresse.

Epitaphe pour Scaramouche.

Las ! ce n'est pas dame Isabeau,
Qui git dessous ce froid tombeau,
Ni quelqu'autre sainte Ni-touche :
C'est un comique sans pareil,
Comme le ciel n'eut qu'un soleil,
La terre n'eut qu'un Scaramouche.
Alors qu'il vivoit parmi nous,
Il eut le don de plaire à tous,

B.

— Mais bien plus aux Grands qu'aux gens
1645. minces ;

Et l'on le nommoit en tous lieux
Le prince des facétieux,
Et le facétieux des Princes.

Au lieu de quantité de fleurs ,
Sur sa fosse versons des pleurs ;
Pour moi tout de bon j'en soupire :
J'en fais tout franchement l'aveu :
Nous pouvons bien pleurer un peu
Celui qui nous faisoit tant rire.

Voici le défaveu de la nouvelle
précédente , fait par le même Loret.

Muse Historique , du 18 Octobre 1659.

Petits & grands , jeunes & vieux ,
Dont le tempérament joyeux ,
Aime presque autant qu'un empire ,
Les personnages qui font rire ;
Cessez vos pleurs & vos soupirs ,
Purgez-vous de vos déplaisirs ,
Sans prendre casse ni rhubarbe ;
Ne vous arrachez plus la barbe ,
Mettez tous vos chagrins à sac ,
Ne vous plombez plus l'estomac ,
Au fort ne faites plus la mouë ,
N'égratignez plus votre joue ,

Appaisez vos cris superflus ,
Ne pestez , ne rognenez plus ,
N'ayez plus le visage blême
Comme un bateleur de carême ;
N'accusez plus dame Atropos ,
Bref , montrez par de gais propos ,
Que vous avez l'ame ravie :
Scaramouche est encore en vie ,
Et cet accident supposé ,
Par qui l'on m'avoit abusé ,
Me comblant de tristesse amere ,
N'étoit qu'une franche chimere.
Par des soins assez diligens ,
J'ai fait revivre plusieurs gens ,
Qu'on voyoit dans la sépulture :
Mais , notre Musc , je vous jure ,
[Et je jure la vérité ,]
N'en a jamais ressuscité
De la plume , ni de la bouche ,
De si bon cœur que Scaramouche.

1645.

Scaramouche avoit laissé sa femme Marinette , (car on ne la connoît que sous ce nom de théâtre) en Italie , & c'étoit pour elle qu'il faisoit de fréquens voyages en ce pays. Le dernier qu'il fit à ce sujet fut assez long : il partit de Paris en 1667 , & n'y revint qu'en 1670 : alors (soit que Marinette

— fût morte pendant cet intervalle de
 1645. tems comme il y a grande apparence)
 il fixa son séjour à paris , & continua
 de jouer dans la troupe des comédiens
 du Roi jusqu'à l'âge de 83. ans qu'il se
 retira : mais il ne laissa pas de jouer
 jusqu'à sa mort de sa part d'acteur.

Débarraffé de l'occupation que son
 talent lui avoit donné jusqu'à sa re-
 traite du theatre , Fiurilli en forma une
 autre dont il étoit encore bien moins
 en état de s'acquitter. Il devint amou-
 reux d'une jeune personne nommée
 Mlle. Duval , grande , bien faite &
 fort jolie , fille d'un domestique de
 M. le premier Président du Harlay.
 Il la demanda en mariage , & l'obtint.
 Quelques mois se passerent assez tran-
 quillement entre ces nouveaux époux ;
 mais l'humeur jalouse & avare de
 Fiurilli ne put s'empêcher de paroître
 & d'éclater en différentes occasions.
 Peut-être à l'égard de la jalousie avoit-il
 quelque lieu de se plaindre : la jeune
 personne étoit coquette , & de la co-
 quetterie à la galanterie , avec un mari
 décrepit , il ne faut faire qu'un très-
 petit pas. Quoi qu'il en soit la femme
 de Fiurilli , bien éloignée d'écouter , &
 moins encore de souffrir les corre-

Etions de son mari, se retira chez ses —
parens, & lui intenta un procès en 1645.
separation de corps & de bien. Fiurilli
de son côté, accusa sa femme d'infir-
délité conjugale ; & demanda qu'elle
fût rasée & renfermée dans un couvent.
Une pareille affaire ne s'instruit pas
en peu de tems , aussi trois ou quatre
ans se passerent avant de pouvoir la
terminer. Mais la mort de Fiurilli,
qui arriva le 7 Décembre 1696, mit
les parties d'accord. Il étoit âgé de
quatre-vingt huit ans, un mois & un
jour, & fut enterré le lendemain huit
du même mois à S. Sauveur sa pa-
roisse.

Fiurilli joignoit à une taille avan-
tageuse une souplesse de corps très-
grande ; aucun comédien de son genre
n'a porté si loin que lui la légèreté, &
en même tems la force des sauts pan-
tomimes. A l'âge de plus de quatre-
vingts ans , on l'a vu donner , dans
des scènes de théâtre , un soufflet avec
le pied, avec une dextérité admira-
ble.

L'économie un peu avare de Fiu-
rilli , lui avoit acquis un mobilier con-
sidérable , que Silvio Fiurilli son fils,
vint recueillir après sa mort.

22 *Histoire de l'ancien*

— Pour terminer l'article de ce grand
1645. Comédien, nous croyons devoir joindre ici quatre vers, qui se lisent au bas de son portrait gravé.

Cet illustre Comédien
Atteignit de son art l'agréable manière ;
Il fut le maître de Molière,
Et la nature fut le sien.

AURÉLIA, première Amoureuse.

BRIGIDA BIANCHI, femme de N...
Romagnesi, jouoit les premières amoureuses, sous le nom d'*Aurélia*. Loret dans sa Muse historique parle d'une Comédie Italienne (1) que cette Actrice composa, & qu'elle dédia à la Reine Mere; ainsi que du présent que cette Princesse fit à *Aurélia*. Voici de quelle façon Loret s'est acquitté de ce récit.

*Muse Historique de Loret, du 31
Mai 1659.*

Aurélia Comédienne,
Comédienne Italienne,
Comme elle est un fort bel esprit,
Qui bien parle, & qui bien écrit,

(1) *L'Inganno fortunado o vero l'Amata aborrita*:
in-12. Paris Cratmoisi 1659.

A fait un présent à la Reine ,
D'un livre sorti de sa veine ,
En fort beau langage Toscan ,
Et dont on a fait bien du cancan.
Ce livre est une pastorale
De beauté presque sans égale ,
Et dont les esprits délicats ,
Feront assurément grand cas ,
Etant si bien imaginée ,
Et de si beaux discours ornée ,
Que plusieurs ont intention
D'en faire la traduction ,
Ayant sçu que ladite Reine ,
A dit qu'elle en vaut bien la peine.

1645.

*Muse Historique de Loret , du 7
Janvier 1659.*

Le livre de dame Aurélie
[Un des beaux esprits d'Italie]
Que la Reine si bien reçut
Sur un rapport qui me déçut ,
Fut par moi nommé pastorale ,
Dans mon autre lettre verbale ;
Mais pour m'être alors mécompté ,
Voyez - en le titre à côté. (1)

(1) *L'Inganno Fortunato , Amata ou l'Aborrita ,
Comédia bellissima.*

1645.

Certainement toute personne
 Qui fait cette langue mignonne ;
 Estime fort ce livre là ;
 Mais c'est trop écrire, hola.

*Muse Historique de Loret, du 28
 Juin 1659.*

Pour récompenser Aurélie ,
 De la pièce belle & jolie
 [Sous le nom de Comédia]
 Qu'à la Reine elle dédia ,
 Cette Princesse libérale ,
 Dont l'ame est tout-à-fait Royale ,
 Au jugement des mieux sentés ,
 Lui fit présent, ces jours passés ,
 D'une paire, en pendans d'oreilles ,
 De diamans , beaux à merveilles ,
 Ouvrage exquis , rare & brillant ,
 Travaillés des mieux , & valant
 [Ainsi que m'a dit certain homme]
 De trois cens pistoles la somme.
 J'ai vu-moi-même ce beau don ,
 Et je jure par Cupidon ,
 Vainqueur des plus fameux Monarques ,
 Que quand je vis ces riches marques
 De la gratitude & bonté ,
 De cette auguste Majesté ,
 Envers ladite Demoiselle ,
 J'en fus ravi, pour l'amour d'elle ,

Cat

Car plus de deux ans il y a
Que j'aime cette Aurélia ,
Pour son esprit & gentillesse ;
Et je n'apprens qu'avec tristesse ,
Qu'icelle doit partir mardi ,
Soit devant , soit après midi ,
Et retourner en diligence ,
A Rome , Venise , ou Florence
Pour exercer en ce lieu-là ,
Les aimables talens qu'elle a.

1645.

L'absence d'Aurélia ne fut pas longue : on voit par la M^{se} Historique de Loret , qu'elle partit de Paris à la fin du mois de Juin , ou au commencement de celui de Juillet 1659 : & elle revint en cette ville en 1660. sans doute par la nouvelle qu'elle reçut de la mort de Romagnesi son mari. Quoiqu'il en soit elle continua de jouer à Paris , jusqu'à sa retraite du théâtre , en 1683.

Aurélia accoutumée au séjour de Paris , y fixa sa demeure , & prit un logement dans la rue S. Denis , proche la communauté du grand saint Chaumont ; où elle mourut âgée de quatre vingt dix ans , au mois de Novembre 1703 : c'étoit une fort belle femme ,

— & qui conserva jusqu'à la fin de ses
 1645. jours, un grand goût pour la parure ,
 sur toute sa personne. « Mademoiselle
 » Belmont femme du sieur Belmont ,
 » acteur de ce théâtre, sous le nom
 » de Léandre , & petit fils d'Aurélia ,
 » Mademoiselle Belmont dis-je , m'a
 » assuré , (c'est M. Gueullette qui par-
 » le) l'avoir vue dans son lit , dont
 » elle ne sortoit plus alors , extrême-
 », ment parée , & se conformant tou-
 », jours aux modes nouvelles. »,

TRIVELIN, primo Zani, (premier Intrigant.)

DOMINIQUE LOCATELLI, si célèbre
 au théâtre sous le nom de Trivelin,
 paroît être venu au plutard à Paris en
 1645. (1) Comme on ignore totale-
 ment la vie privée de cet acteur ; il
 faut se contenter de savoir par la tra-
 dition, que Locatelli a été excellent
 dans le genre qu'il avoit adopté au
 théâtre, (2) que ce genre étoit celui

(1) Nous en tirons la preuve d'un brevet du Roi,
 en date du 21 Janvier 1647 : qui accorde » à Do-
 » minique Locatelli, dit Trivelin, comédien Ita-
 » lien de Sa Majesté, la confiscation du bien du nom-
 » mé Laurent, Italien.

(2) » Mon pere qui étoit né en mars 1649 : & est
 » mort âgé de 89 ans , m'a dit avoir vu jouer Lo-
 » catelli, & que c'étoit un excellent comédien. » Note
 de M. Gueullette.

d'un intrigant spirituel , tantôt valet
& tantôt aventurier : qu'il jouoit sous
l'habit & le masque d'Arlequin , mais
qu'il ne portoit point de *batte* , com-
me ce dernier.

Locatelli a composé en François
l'argument de la pièce Italienne , in-
titulée *Rosaure Imperatrice de Constan-*
tinople , qui fut représentée au Petit-
Bourbon en 1658 : Voici en partie la
teneur du privilège qui lui fut accordé
à ce sujet.

« Louis , par la grace de Dieu , &c.
» notre cher & bien aimé *Dominico*
» *Locatelli* , dit *Trivellino* , nous a fait
» remontrer que la troupe de nos Co-
» médiens Italiens , ayant à représen-
» ter sur le théâtre une pièce Italienne ,
» intitulée *Rosaure Impératrice de Con-*
» *stantinople* , il desiroit faire impri-
» mer quelques feuilles , contenant
» l'argument de ladite pièce , qu'il a
» composé en François , s'il avoit sur
» ce nos lettres , requerant icelles ; à
» ces causes , &c. Donné à Paris le 21
» jour de Fevrier 1658.. »

Locatelli après avoir extrêmement
brillé sur la scène Italienne à Paris ,
mourut vers la fin du mois de Mars
1671. Voici de quelle façon sa mort

— fut annoncée par Robinet, auteur qui
1645. continua la Muse Historique de Loret.

Lettre en vers du 2 Mai 1671.

La Parque souvent très-cruelle ,
[O justes cieux ! quelle nouvelle !]
Par un tour traître & fort vilain ,
Nous vient d'enlever Trivelin ,
Qui dedans la troupe italique ,
Etoit un si charmant comique :
Elle a fait ce tour , par dépit
Comme je crois , de maint repit
Qu'il falloit que la mauricaude ,
Qui ne veut pas que l'on la fraude ,
Accordât , sans nul doute , à ceux
Qui voyoient ce facétieux ,
Lequel leur inspirant la joye ,
Lui ravissoit ainsi sa proye.
O vous , qu'il a fait vivre ainsi ,
Daignez donc en lisant ceci ,
Faire pour lui quelque prière ,
C'est le moins que vous puissiez faire ,

Voilà les principaux acteurs qui
parurent sur le théâtre du Petit-Bour-
bon en 1645. A l'égard des trois
Comédiennes nommées dans l'argu-
ment de *la Finta Pazza*, (Louise-

Gabrielli Locatelli, (1) Giulia Gabrielli, & Marguerite Bertolassi,) nous n'avez-1643.
vous aucun fait sur leurs personnes,
& sur les rôles qu'elles ont pu jouer
dans la troupe.

Passons présentement au début d'une
nouvelle troupe Italienne, qui semble
avoir été presque toujours sédentaire
à Paris; d'autant que les mêmes acteurs
qui parurent alors, se trouvent em-
ployés dans les pièces qui suivirent
ce début : c'est encore *Loret* qui va
rapporter ce fait.

Musé Historique de Loret, du 16 Août ———
1653. 1653.

Une troupe de gens comiques,
Venus des climats Italiens,
Dimanche, (2) dernier, tout de bon,
Firent dans le Petit-Bourbon,

(1) Cette Louise-Gabrielli Locatelli, semble être la
sœur de Dominique Locatelli, mais ce n'est qu'une
conjecture. De plus, nos recherches sur l'ancien
théâtre Italien, n'ont pu nous donner aucune lu-
mière à ce sujet, ni sur les deux autres actrices ou
comédiennes qui parurent dans *La Finta Pazzia*. Il y
a grande apparence que ces Demoiselles restèrent peu
de tems en France.

(2) Loret publioit ses lettres en-vers tous les samedis,
ainsi en rétrogradant du samedi au dimanche
précédent, on trouvera que le dix Août 1653 fut le
jour du début de cette troupe.

1653.

L'ouverture de leur théâtre ,
 Par un sujet assez folâtre ,
 Où l'archi-plaisant *Trivelin*
 Qui n'a pas le nez aquilin ,
 Fit & dit tout plein de folies ,
 Qui semblerent assez jolies.
 Au rapport de certains témoins ,
Scaramouche n'en fit pas moins.
 Mais pour enchanter les oreilles ,
 Pâmer , pleurer , faire merveilles ,
 Mademoiselle *Beatrix*
 Emporta ce jour-là le prix.

Quoique Lorer ne parle , dans ce
 debut d'une nouvelle troupe , que de
Trivelin , de *Scaramouche* & d'une
 actrice , qu'il ne nous fait connoître
 que par son nom de personnage au
 théâtre , on fait cependant que cette
 troupe étoit composée des acteurs sui-
 vans , qui vinrent à Paris en cette mê-
 me année 1653.

PANTALON.

(N) *TURI* , de Modène , excellent
 acteur pour le rôle de *Pantalon* , joua
 avec succès ce personnage jusqu'à sa
 mort , arrivée en 1670 , ainsi qu'on a
 lieu de le présumer , par l'annonce que

Robinet fait d'un nouveau Pantalon, —
au mois de Mars de la même année. 1653

Il y a grande apparence que ce dernier acteur ne plut pas ; car il n'en est plus parlé. Le feu Roi en fit demander un autre au Duc de Modène ; ce prince fit choix de celui qui remplissoit cet emploi dans sa troupe , & qui se nommoit Anthonio Riccoboni , (1) & lui proposa de passer dans celle du Roi de France : mais il accompagna cette proposition de termes si obligeans pour cet acteur , que ce dernier attendri par les expressions du Duc de Modène , supplia ce Prince , de trouver bon , qu'il restât à son service ; depuis la troupe n'eut plus de Pantalon.

L E D O C T E U R.

ANGE AUGUSTIN, ou CONSTANTIN LOLLI, de Boulogne, dit le Docteur Gratian Baloardo. M. de Tralage dans ses notes manuscrites, en parle avec éloge du côté des mœurs. On le nommoit parmi ses camarades M. Lange :

(1) Anthonio Riccoboni, étoit le pere de Louis Riccoboni , actuellement vivant à Paris, & qui débuta avec sa troupe le 18 Mai 1716, sous le nom de Lélion & qui, en 1729, a quitté le théâtre au grand regret du public.

à cause de son nom de baptême *An-*
 1653. *gelo*. Il épousa en France, la D^{emoi-}
 s^{elle} *Adami*, qui jouoit au même
 théâtre les rolles de soubrettes, sous le
 nom de *Diamantine*. Cet acteur rem-
 plissoit fort bien son emploi théatral,
 & joignoit à ce talent celui de com-
 poser des pièces pour son théâtre. On
 en trouve une citée par Robinet,
 intitulée : *le Gentilhomme Campagnard,*
ou les Débauches d'Arlequin, jouée en
 Janvier 1670. (1) Lolli mourut fort
 âgé au mois d'Aôût 1694, & le 29 du
 même mois, Marc Anthonio Roma-
 gnesi, qui avoit joué jusqu'à ce tems
 le rolle de premier amoureux prit ce-
 lui de Docteur, qu'il conserva jusqu'à
 la suppression de ce théâtre arrivée le
 14 Mai 1697. Loret parle d'une que-
 relle du Docteur Lolli avec le Pan-
 talon (N) Turi, que nous croyons de-
 voir joindre à son article.

Muse Historique de Loret, du 14 Fé-
vrier 1654.

Baloardo Comédien,
 Lequel encor qu'Italien,

(1) Voyez le Caneyas de cette pièce, à la suite de
 cette histoire sous la même année 1670.

N'est qu'un auteur mélancolique,

L'autre jour en place publique,

1653.

Vivement attaquer osa,

Le Pantalon Bisognoza,

Qui pour repousser l'incartade,

Mit soudain la main à l'espade,

Et se chatoüillèrent long-tems,

Devant quantité d'assistans ;

Qui croyant leur combat tragique,

N'être que fiction comique,

Laisèrent leurs grands coup tirer,

Sans nullement les séparer.

Si le conte, ou l'histoire n'erre

Baloardo tombant par terre,

S'écria « Dieux ! quelle pitié !

» Les François ont peu d'amitié !

» Ayant commencé de combattre,

» Nous pensions qu'on nous tint à

quatre ;

» Sans cet espoir nous n'eussions pas

» Pour nous battre fait un seul pas ;

» Nul de nous n'étant sanguinaire :

» On nous a pourtant laissé faire,

» Donc pour m'être un peu trop hâté,

» Je suis navré par le côté.

» *Veramente* *questes* personnes

» Ne sont ni courtoises , ni bonnes.

Tout chagrin , tout pâle & transi,

Baloardo parloit ainsi,

1653.

En regardant saigner sa playe.
 Que l'aventure, ou non, soit vraie,
 En la saison de maintenant,
 Tout est de carême prenant.

HORATIO, premier Amoureux.

(N) ROMAGNESI remplissoit l'emploi des premiers amoureux dans la troupe, sous le nom d'*Horatio*. Il avoit épousé *Brigida Bianchi*, qui jouoit les premières amoureuses sous le nom d'*Aurélia*. Loret parle de Romagnesi sous son nom de théâtre Horace. Voici le passage de cet auteur.

Muse Historique, du 31 Mars 1659.

La Cour a passé dans Vincenne,
 Cinq ou six jours de la semaine,
 Château, certainement Royal,
 Où Monseigneur le Cardinal (1)
 [Dont la gloire est partout vantée,]
 L'a parfaitement bien traitée.

D'ailleurs, quelques Comédiens,
 Deux François, quatre Italiens,

(1) Le Cardinal Mazarin.

Sur un sujet qu'ils concertèrent ,

Tous six ensemble se mêlèrent

1653.

Pour faire *Mirabilia* :

Sçavoir l'époux d'Aurélia , (1)

Scaramouche , à la riche taille

Le Signor *Trivelin* , canaille

Jodelet , plaisant fariné ,

Item aussi le *Gros René* ,

Et *Grasian* le doctissime ,

Aussi bien que fallotissime.

Horace , en beau discours fréquent

Faisoit l'amoureux éloquent.

Pour *Trivelin* & *Scaramouche* ,

Qui se font souvent escarmouche ,

Ces deux rares facétieux ,

Tout de bon , y firent des mieux.

Il y a tout lieu de croire que Romagnesi mourut vers l'année 1660 , car il n'est plus parlé de cet acteur vers ce tems , & on en trouve un autre sous le nom de Valerio. Romagnesi laissa un fils de sa femme , & qui joua sur le même théâtre , avec beaucoup de succès , les rôles d'amoureux , sous le nom de *Cinthio*.

(1) Le Seigneur Horace. (Note de Lott.)

1653. *VIRGINIO, deuxième Amoureux.*

(N) TURI, né à Modène, étoit fils de l'acteur qui jouoit le rôle de Pantalon, il avoit l'emploi de second amoureux, sous le nom de *Virginio*. Après la mort de Pantalon, son pere, il quitta le théâtre âgé de quarante ans, retourna en Italie & se retira à Modène, où il prit l'habit de Carme Déchaussé. Il tomba malade & mourut peu de jours avant sa profession, & fut enterré dans ce couvent en habit de religieux. (*Note de M. Riccoboni le pere.*)

B É A T R I X, Suivante.

Cette actrice n'est connue que par son nom de théâtre, & par son emploi de suivante, où elle brilla beaucoup, ainsi que *Loret* le rapporte dans sa *Muse Historique* du 16 Août 1653, que l'on a cité plus haut. Comme il n'est plus parlé de cette Comédienne, & qu'en 1660 la Demoiselle *Adami* avoit l'emploi de soubrette en premier, sous le nom de *Diamantine*; il faut croire que la Demoiselle *Béatrix* étoit pour lors retournée en Italie,

Théâtre Italien. 37
ou qu'elle étoit morte à Paris.

1656.

JEAN DOUCET.

Nous ne connoissons cet acteur que par un passage de *Loret*, que nous allons rapporter ; mais ce passage laisse dans l'embarras de savoir si *Jean Doucet* fut un personnage imaginé par quelque acteur de la troupe, ou un rolle nouveau joué par un gagiste de la comédie. C'est ce que nous laissons à décider au lecteur.

Muse Historique de Loret, du 14 Février 1656.

Mais à propos de comédie,
Il faut qu'en cet endroit je die,
Qu'un des jours passés *Jean Doucet*,
Franc nigaut, comme chacun fait,
Pensa faire pâmer de rire,
La Reine & le Roi notre Sire,
Et même tous les courtisans,
Par les mots naïfs & plaisans,
Que profera sa propre bouche,
Etant valet de Scaramouche,
Sur le théâtre Italien,
Où ce simple & naïf chrétien,
Sans avoir masque, ou faux visage
Joua fort bien son personnage.

Il y a grande apparence que le caractère niais de *Jean Doucet*, prit beaucoup parmi les spectateurs ; car dans le ballet de l'*Amour Malade*, exécuté à la Cour le 17 Janvier 1657. on y introduisit le personnage de Jean Doucet. Ce dernier & son frere forment la neuvième entrée avec quatre Bohémiennes. Voici ce qu'en dit le *Tems*.

L E T E M S.

Parmi ces galans d'importance
 Qui sont jaloux jusqu'à l'excès,
 Et qui pensent par leur prudence
 Prévoir & prévenir les dangereux succès;
 Combien est-il de Jean Doucets !

*Vers pour Jean Doucet & son Frere,
 voulant tromper les Bohémiennes :*

Quand un homme fait le brave,
 Et se croit en sûreté,
 Près d'une aimable beauté,
 Qui tâche de le rendre esclave ;
 Et qu'elle employe à cela
 Finement tout ce qu'elle a
 De charmes & de jeunesse :
 Il est comme *Jean Doucet*
 Auprès d'une laronnesse,
 Qui fouille dans son gousset.

Pour diversifier un peu la matière, nous croyons devoir rapporter ici l'argument d'une pièce qui fut représentée par les Acteurs dont nous avons parlé ci-dessus, & qui parut en 1658. (1) Cet ouvrage marquera le goût du tems, & combien on se prêtoit aux pièces de spectacle.

• A R G U M E N T
de la Grande Pièce intitulée :
LA ROSAURE,

IMPÉRATRICE DE CONSTANTINOPLE,

Représentée au Petit-Bourbon (2) par la Troupe Italienne, avec des plus agréables & magnifiques vers, musique, décorations, changemens de théâtre & machines: entremêlé entre chaque acte, de ballets d'admirable invention.

A P A R I S,

Par R. Baudry, tenant son Imprimerie rue Tiquetonne.

Par Privilège du Roi. M. DC. LVIII.

Argument du premier Acte.

A L'ouverture somptueuse du Théâtre, il parut une agréable forêt,

(1) Quoique cet Argument soit imprimé, il est si rare que c'est une espèce de manuscrit.

(2) Le mercredi 20 Mars 1658. Voyez après cet argument un passage de la *Musée Historique de Loret*, qui constate la date de cette pièce.

— qui environne de toutes parts une
 1658. montagne, sur la cime de laquelle est
 située un temple d'admirable architecture, dédié à la Victoire. Arrive, par
 l'avis de la destinée, la France en cet
 endroit, pour y consulter la gloire,
 & les avantages de ce grand Royaume.
 Elle trouve le temple gardé par le Dieu
 de la Valeur, qui applaudissant à son
 arrivée, lui promet toute assistance,
 & déclare de n'être ce qu'il est, que
 pour les trophées de la nation Fran-
 çoise. Cependant il fait ouvrir le tem-
 ple, & y fait voir l'image de l'auguste
 Louis XIV. qui triomphe des monstres,
 de l'envie & de la sédition, ornée
 des armoiries de son Eminence (le
 Cardinal Mazarin.) La France à ce
 beau spectacle s'arrête, & s'incline
 avec un profond respect, & puis les
 deux ensemble applaudissent à celle
 qui a mis au monde un si glorieux
 Monarque ; comme aussi de lui avoir
 donné un frere si digne de son origine :
 & se réjouissent pareillement, du digne
 & prudent Ministre, qui lui est per-
 mis, pour la conservation de sa cou-
 ronne, & l'accroissement de son Em-
 pire. Ce temple à la fin est transformé
 en rochers & en arbres ; puis enseveli
 dans

dans la montagne, & la montagne dans la terre, le Dieu de la valeur, 1658, après, s'enlève vers le ciel, & la France se retire. Ainsi ce premier acte composé en vers, & chanté en musique, avec l'accompagnement des instrumens les plus exquis, s'achève, & continuant avec une symphonie très-agréable.

Acte second.

La scène change en la cour du palais de Rosaure, à travers du grand portail de laquelle on voit la ville de Constantinople en perspective. Cette Impératrice fort au bruit que des principaux Seigneurs de sa Cour font de ce qu'elle repugne au mariage, & par leurs séditieux empressements, la veulent obliger à prendre parti : elle promet de leur donner cette satisfaction, & après avoir fait entendre les raisons qui la détournent de cet engagement, elle leur demande encore un an de temps pour s'y résoudre. Ils se retirent satisfaits de la réponse de cette princesse, & se remettent dans une entière obéissance. Rosaure cependant demeure avec Aldore sa cousine, grande magicienne, & consulte avec

— elle , par quel moyen elle pourra sa-
 1658. tisfaire à ses peuples , & se conserver
 l'empire & sa propre personne , étant
 menacée de sinistres événemens si elle
 se marie. Aldore la console , & lui
 promet toute assistance , & l'assure que
 par le moyen de son art , & d'un por-
 trait qu'elle lui fera voir , elle aura un
 favorable succès en cette entreprise.
 Cependant elle récite quelques vers ,
 & avec des signes accoutumés elle
 commence ses enchantemens.

La ville de Constantinople dispa-
 roît , & l'on voit des côtés de la scène ,
 quatre cabinets, dans lesquels se voyent
 les trois Princes qui prétendent à Ro-
 saure ; savoir celui de Pologne , d'E-
 cosse , & de Transilvanie. Rosaure
 après les avoir attentivement consi-
 déré , est puissamment éprise du qua-
 trième , qui est le Comte Partinopoli ;
 & quoiqu'Aldore a voulu faire paroî-
 tre avec les autres , sur l'augure qu'elle
 fait de ses merites , & royales quali-
 tés , & quoiqu'elle l'assure qu'il est
 destiné pour Isabelle , fille unique du
 Roi de France , & héritière de ce
 Royaume-là , elle ne peut néanmoins
 s'en déprendre, & fomente au contraire
 le feu dont elle est enflammée pour
 un Prince si accompli.

Pendant ce tems là les quatre Princesses disparoissent, & la scène reprend la place qu'elle avoit auparavant. Là Rosaure s'explique sur les quatre Princesses, & se déclare ouvertement pour le Comte. La scène se change ensuite en un bois délicieux, compartimenté en belles routes, qui se divisent en allées, & forment un agréable Dédale. Dans ce bois, le Roi de France, déjà âgé, Isabelle sa fille, & le Comte Partinopoli paroissent, prenant le divertissement de la chasse : pendant laquelle, deux pêcheurs se présentent tenant une cassette, qu'ils disent avoir recueilli sur mer, où elle alloit flottant. Ils ouvrent cette cassette, trouvent dedans le portrait d'une très-belle Dame qui est Rosaure. Le Comte la voyant, quoiqu'il ne la connût pas, il est vivement atteint, & pendant qu'il s'entretient dans sa nouvelle, quoique déjà extrême, passion ; il voit paroître un lion, qui, étant frappé sur le champ de la main du Comte, se transforme en Rosaure, & après en une touffe d'arbres. Le Comte demeure surpris de ce spectacle, & néanmoins plus enflammé que devant, il reconnoît que la Dame qui a été changée en cette

— touffe d'arbres, est celle qui étoit re-
1658. présentée au portrait des pêcheurs.
Elle se représente derechef, pour l'en-
flammer davantage, & après avoir
chanté quelques vers, elle se retire,
& est suivie du Comte, lequel sortant
de la scène pour aller chercher Rosau-
re; le ciel au même tems se couvre,
& paroît tout en feu des éclairs, & des
éclats du tonnerre les plus épouvanta-
bles; ce qui fait que Scaramouche son
valet, est saisi d'une telle peur, qu'il
en demeure quasi immobile: cepen-
dant le Comte entre en parlant de sa
passion naissante, & son valet de sa
passion inopinée.

Ici la scène se change en une mer,
sur laquelle le Comte & son valet,
ayant apperçu un vaisseau, ils entrent
dedans, & tout aussi-tôt la mer grossit;
& l'air se trouble à tel point, que dans
les agitations des vents, & l'élevation
des flots, ce vaisseau disparoît avec le
Comte & son valet Scaramouche. Là
finit le second acte, & se termine par
une danse de Tritons, fort curieuse
& belle.

Acte troisième.

1658.

Le changement de théâtre se fait par la représentation d'une île, fortifiée d'un fort beau château, dont l'entrée est défendue par une grosse tour, dans laquelle on voit entrer le Comte & son valet. Etant entrés, la scène se change en un superbe palais d'or, fait par enchantement, dans lequel Rosaure paroît avec Aldore, chantant les conquêtes de sa beauté : mais cependant ayant apperçu de loin le Comte, qui vient à elles, se mettent à chanter un petit air, en fuyant, pour lui dérober la vue de Rosaure : de sorte qu'étant demeurés seuls dans cette merveilleuse habitation ; Scaramouche, que la faim pressoit, ne peut retenir les plaintes qu'il en fait à son maître : mais à peine lui a-t-il fait entendre ses foibles accents, qu'il voit paroître une grande table qu'invisiblement est découverte, & paroît pleine de toutes sortes de mets, sans qu'il voye qui l'ait préparée, & qui y doit servir. Scaramouche, sans cérémonie, s'approche de la table, convié par son maître, & se mettant en devoir de se rassasier desdites viandes ; il en est empêché par

— tant d'accidens ridicules qui surviennent, & par des tromperies invisibles, enforte qu'en lui, la colére & la faim également augmentent.

1658.

La table est enlevée, Scaramouche la fuit, au désespoir de n'avoir point mangé. Rosaure y paroît invisible, chante un air au Comte, qui le persuade à continuer dans son dessein, & part. Le Comte se déclare hautement de ce faire, quoique dans la rigueur de sa destinée. Et ainsi le troisième acte finit, suivi d'un admirable ballet de fantômes, & de songes extravagans.

Acte quatrième.

Le Château & la tour qui ont ci-devant paru, font l'aspect de la scène, en laquelle Rosaure arrive invisible, & parle au Comte de ses affections, & lui déclare la nécessité indispensable qu'il a de partir de ces lieux, pour aller au plus vite en France délivrer Paris, qui est assiégé. Le Comte lui demande par quel moyen il pourra faire un si long voyage en si peu de tems; elle lui répond sur les assurances que lui donne sa cousine Aldore, que le moyen qu'elle a pour le conduire est

prompt : & dans cet instant il paroît —
en l'air un dragon à cheval sur un 1658.
hydre, lequel étant descendu, & le
Comte monté dessus, il est enlevé pour
le voyage. Scaramouche qui court d'un
côté & d'autre, effrayé de ce prodige,
ne peut éviter que le dragon ne l'at-
trape aussi, & ne le conduise en l'air ;
ensuite de l'hydre qui porte son maître.

La scène cependant change en un
beau & délicieux jardin, que l'on juge
bien être celui de Rosaure. Dans ce lieu
de delice & de plaïssance, cette Impé-
ratrice s'étant résolue de donner au-
dience aux trois Princes de Transil-
vanie, d'Ecosse & de Pologne ; elle les
fait introduire les uns après les autres.
Chacun d'eux déclare ses préten-
tions, fait offre de service, & fait un
pompeux récit de sa puissance, forces
& richesses. Elle les accueille le mieux
qu'il lui est possible, & leur promet sans
aucune partialité de penser à leurs pro-
positions, & de leur faire savoir sa ré-
solution ; & après avoir pris congé
d'elle, ils se retirent. Sitôt qu'ils sont
partis, il se fait nuit, & la scène se
change en un bois dans lequel cette
tour paroît encore. Le Comte &
Scaramouche arrivent, disant qu'ils

— ont remporté la victoire à Paris, ayant
1658. délivré cette grande ville, & grandement réjoui le Roi & ses peuples : & ajoutent qu'ils sont retournés par le même prodige, & sur les mêmes montres qui les avoient porté. Rosaure survient en ce lieu, & dans la même obscurité, s'adresse au Comte & le convie de l'embrasser. Celui-ci s'étant approché, & assis auprès d'elle, elle l'oblige de lui raconter le succès de son voyage, ce qu'ayant ponctuellement fait, & s'étant apperçu, sur la fin, que Rosaure s'étoit endormie, il se fait apporter de la lumière par son valet, & l'approchant d'elle, qui n'est pas invisible, ni inconnue : il reconnoît sa chere Rosaure, qui à l'instant s'étant reveillée, se met en colère contre le Comte, le blâme de sa témérité de l'avoir osé regarder, & reconnoître contre ses ordres ; & sans vouloir attendre ses excuses, ni se rendre à ses prières, elle appelle Aldore, le livre entre ses mains, & lui ordonne, que pour punir sa curiosité & son audace, il soit à l'instant renfermé dans la tour, pour le châtier : & Aldore en intention de ne point faire cet emprisonnement, s'en va, & Rosaure chante un petit air
sur

sur la cruelle nécessité qu'elle a eu de —
condamner à la prison celui qu'elle 1658.
appelle son cœur & son amour ; & se
retraire dans une extrême affliction.

Cependant la scène reprend la même face de la mer, qui a déjà paru, sur les rives de laquelle fait voile l'armée d'Isabelle, Princesse de France, qui ayant mis pied à terre, avec quelques-uns des siens, les anime & excite à venger le tort que lui fait Rosaure, qui retient dans ses rets, & dans la captivité, le Comte son cousin, & son prétendu mari. Elle s'avance vers la ville, & son armée demeure, pour assurer sa retraite. Il paroît dans l'air cependant une nuée de feu, & d'exhalaisons funestes. Aldore sort de cette machine accompagnée de six esprits, d'un magicien, & d'une magicienne, qui tous se trouvent sur le théâtre avec elle. Elle aborde le Comte ; le convie d'entrer dans cette machine avec elle, sur l'assurance qu'elle lui donne qu'il est destiné à de hautes entreprises, & qu'il doit ce jour là exploiter quelque chose de grand : & lui propose un tournois dans lequel il doit vaincre ses rivaux, & emporter Rosaure. Il s'élève dans la machine avec elle, & les

— magiciens avec les esprits , demeu-
1658. rent sur le théâtre , & y font un ballet
très-artificiel.

Acte cinquième.

La scène change en un amphitéâtre , rempli de tous côtés de grand nombre de personnes assemblées , pour voir ce combat , qui se prépare entre les Princes rivaux. Cependant Isabelle s'étant présentée à Rosaure , & ayant fait ses plaintes sur l'affaire de son amour , & ses prétentions qu'elle a sur le Comte ; Rosaure l'écoute avec modération , & la détrompe le mieux qu'elle peut de son opinion. Elles demeurent en parfaite intelligence ensemble , & Isabelle est conviée par Rosaure avec toute sorte d'humanité de voir avec elle ce spectacle. En même tems les Princes entrent dans le champ , & combattent. Le Comte , qui y étoit inconnu , demeure victorieux , & ayant refusé de bonne grace Isabelle , il épouse Rosaure : & les trois autres Princes , à qui le sort & la valeur de Partinopoli , avoient ôté cette belle Impératrice , rencontrant chacun une maîtresse , s'accordent l'un à Isabelle , Princesse de France , l'autre à Aldore , & le dernier

à Argénilde sœur de Partinopoli.

Finale^{ment} le Dieu de la Valeur, 1658.

qui avoit été le gardien du temple de la Victoire, est porté en l'air par un aigle, & vient féliciter Partinopoli de la victoire qu'il a remportée, & sur les nôces qu'il va célébrer avec Rosau^{re}: & l'assure ~~que~~ comme le destin s'est déclaré si hautement en faveur d'un Héros François, on devoit attendre du ciel, pour infaillible, des prospérités, & des avantages tels, & plus grands en celle de l'Auguste Louis XIV. à qui un jour, tous les Royaumes de l'Orient doivent être soumis. Il fait le récit en trois stances de poésies, & excellente musique; & s'étant retiré vers le ciel, cette admirable pièce, se termine par un notable ballet de pages François & Grecs.

Nous croyons que le lecteur n'a pas besoin que l'on prononce un jugement sur cette pièce, ni sur le stile de l'argument. Voici cependant l'annonce de *Rosau^{re}* par *Loret*, qui feroit croire que c'est un chef-d'œuvre du théâtre.

Muse Historique de Loret, du 23 Mars
 1658. 1658.

Ceux qui font grand cas des spectacles ,
 Qui pourroient passer pour miracles ,
 Il faut qu'ils aillent tout de bon
 A l'Hôtel du Petit-Bourbon ,
 Où , selon l'opinion mienne ,
 La grande troupe Italienne ,
 Du Seigneur Torel (1) assistés ,
 Font voir de telles raretés ,
 Par le moyen de la machine ,
 Que de Paris jusqu'à la Chine ,
 On ne peut rien voir maintenant ,
 Si pompeux , ni si surprenant.
 De ballets au nombre de quatre.
 Douze changemens de théâtre ,
 Des hydres , dragons & démons ,
 Des mers , des forêts & des monts ,
 Des décorations brillantes ,
 Des musiques plus que charmantes ,
 Des superbes habillemens ,
 D'incroyables éloignemens ,
 Le feu , l'éclair & le tonnerre ,
 L'Hymen, l'Amour, la Paix, la Guerre ,

(1) Torelli , célèbre machiniste Italien , qui a aussi travaillé pour d'autres pièces de théâtre ; entr'autres l'*Andromède* , tragédie de M. Corneille ; qui fut représentée au mois de Janvier 1650. Voyez l'Histoire du Théâtre François , Tom. VII, p. 289. & suivantes.

Les grâces , & les traits enchanteurs
Des actrices & des acteurs ,
Flattant les yeux & les oreilles ,
Ne sont que le quart des merveilles ,
[Et j'en jure , foi de mortel ,]
Que l'on voit au susdit hôtel.
Mais entre cent choses exquisés ,
Qui causent d'aimables surprises ,
Entre quantité d'accidens ,
Qui font rire malgré les dents ,
Et qui raviroient une souche ,
C'est la table de Scaramouche
Contenant fruit , viande & pain ,
Et pourtant il y meurt de faim ,
Par des disgrâces qui surviennent ,
Et qui de manger le retiennent ;
Or , comme en tout événement ,
Il grimace admirablement ,
Il fait voir en cette occurrence ,
La naïve & rare excellence
De son talent facétieux ,
Et ma foi , divertit des mieux.
Mais pour fidèle témoignage ,
De ce que dans ce mien langage ,
Je déclare à mes chers lecteur ,
Qui n'ont pas vu lesdits acteurs ,
Le vingt du mois (1) le Roi , son Frere ,
La Reine leur auguste Mere ,

(1) C'est-à-dire le mercredi , 20 du mois de Mars

1658.

La fille du feu Roi Breton, (1)
 La fille aussi du grand Gaston, (2)
 Des Dames de haute importance,
 Et bref, toute la Cour de France,
 Virent avec attention
 Cette représentation,
 A qui on donna des éloges,
 Tant dans le parterre, qu'aux loges.
 Ils sortirent tous satisfaits,
 De tant d'admirables effers;
 Trouverent Rosaure (3) fort belle,
 Et dirent cent & cent biens d'elle:
 Et c'est de quoi, tout de mon mieux,
 Je donne avis aux curieux.

1660. L'année 1660, est celle où la troupe
Italienne fut fixée à Paris. (4) Et de
 la salle du Petit-Bourbon où elle avoit
 joué jusqu'à ce tems, elle passa, par
 ordre du Roi, avec la troupe de Mo-
 lière, au théâtre du Palais-Royal, (5)

(1) La Princesse Henriette d'Angleterre, qui épousa depuis Monsieur, frère de Louis XIV.

(2) Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, Oncle de Louis XIV.

(3) C'est le nom de la pièce. (Note de Loret.)

(4) La preuve de ce fait se tire de l'ordre chronologique des pièces qui furent représentées par cette même troupe, & dont on rapporte les extraits ou canevas à la suite de cette histoire.

(5) Voyez l'Histoire du théâtre François, t. VI. p. 238 & 239, note (2).

où elle continua ses représentations, — avec un succès marqué, par la jonction 1660. de plusieurs acteurs & actrices, que le Cardinal Mazarin avoit fait venir d'Italie, & dont nous allons parler.

VALÉRIO, premier Amoureux.

Cet acteur qui ne nous est connu que par son nom de théâtre, paroît avoir succédé à (N) Romagnesi (Horatio.) On le trouve employé dans la neuvième entrée du *Ballet des Muses*, représenté à S. Germain en Laye, le deux Décembre 1666.(1) & dans quelques pièces, dont nous parlerons à la suite de cet ouvrage. Au reste il y a tout lieu de croire que *Valerio* quitta le théâtre en 1667, comme nous le dirons à l'article de *Marc-Anthonio Romagnesi*, qui débuta cette même année 1667.

OCTAVE ou OCTAVIO, second Amoureux jusqu'en 1667, & ensuite premier Amoureux.

ANDRÉ ZANOTTI de Boulogne, connu au théâtre sous le nom d'*Octave*,

(1) Voyez l'extrait de cette entrée, même Histoire du théâtre François, tom. X. p. 141.

— débuta à Paris en 1660, & continua de 1660. remplir son emploi de second amoureux, jusqu'en 1667 qu'il prit celui de premier, après la retraite ou la mort de Valerio. Zanotti quitta le théâtre vers la fin de l'année 1684, ou au commencement de celle de 1685, & il retourna dans sa patrie avec ses enfans. C'étoit un très-bon Comédien. On le nomma dans le public, *le vieil Oclave*, pour le distinguer de *Jean-Baptiste Constantini*, lorsque ce dernier entra dans la troupe en 1688, & qu'il prit aussi au théâtre le nom d'*Oclave*.

EULARIA, seconde Amoureuse.

URSULA CORTÉZA connue au théâtre, sous le nom d'*Eularia*, débuta à Paris en 1660, âgée d'environ 23 ans. Sa mere (1) disoit que son mari descendoit du fameux Fernand Cortez, qui fit la conquête du Mexique. En 1661. Ursule Cortéze épousa à Saint-Germain de l'Auxerrois, *Joseph Do-*

(1) Barbe... (on ne fait point son nom de famille) comédienne en Italie, sous le nom de *Florinda*. étoit la mere d'Ursule Cortéze. Après la mort de (N) Cortéze, pere d'*Eularia*, elle épousa en secondes nôtches un autre Comédien, qui vint en France avec elle. L'un & l'autre ne jouèrent point à Paris, & y moururent peu d'années après leur arrivée.

Théâtre Italien. 57

minique Biancolelli, si célèbre au théâtre pour le rôle d'Arlequin. De ce 660. mariage nâquirent douze enfans, cinq desquels on parlera à la suite de cette histoire.

Ursule Cortéze étoit grande & bien faite, & sans être jolie, elle paroissoit fort aimable. Après la retraite d'*Aurélia*, elle prit l'emploi des premières amoureuses, qu'elle continua de remplir jusqu'en 1680 qu'elle quitta le théâtre. Après avoir fini ses affaires, elle se retira au mois de Juin 1704. dans le couvent des Filles de la Visitation de Ste. Marie, à Montargis, où elle mourut le 11 de Juin 1718, âgée de 86 ans.

Ursule Cortéze avoit une sœur à Paris avec elle, qui n'a jamais joué le comédie, & qui mourut sans être mariée.

DIAMANTINE, Soubrette.

PATRICK ADAMI, née à Rome, étoit veuve d'un comédien lorsqu'elle débura à Paris en 1660 pour les rôles de soubrettes, sous le nom de *Diamantine*, où elle brilla beaucoup. *Augustin Lolli*, qui faisoit le personnage du *Docteur*, devint amoureux de Diamantine, & l'épousa. Cette

actrice continua de remplir son emploi jusqu'au début de Colombine, (Catherine Biancolelli) en 1683, qu'elle quitta le théâtre. Elle est morte à Paris.

Patricia Adami, ou Diamantine, étoit petite, & un peu brune de peau; mais extrêmement jolie, & d'une grande vivacité dans l'exécution de ses rôles.

ARLEQUIN.

JOSEPH-DOMINIQUE BIANCOLELLI, naquit à Bologne en 1640 : fils d'un père & d'une mère qui jouoient la comédie, dans une troupe établie à Bologne, le jeune Biancolelli, au sortir de l'enfance, parut au théâtre, & y fut applaudi. Les progrès de son talent furent si rapides que dans un âge où à peine on commence à débiter, Biancolelli étoit au nombre des bons acteurs d'Italie.

Vers la fin de l'année 1659, le Cardinal Mazarin, voulant rendre plus complète la troupe des Comédiens Italiens qui représentoit à Paris, fit demander en Italie & en Allemagne différens acteurs. Biancolelli étoit alors à Vienne en Autriche, dans la troupe

du fameux *Tabarini* ; (1) & quoi—
qu'il n'eût que vingt ans, il passoit 1660.
cependant pour le meilleur comique
d'Italie, de sorte qu'il fut choisi pour
la troupe de Paris, où il arriva en
1660 : ainsi qu'Eularia, Diamantine,
Octave, &c. dont nous venons de
parler.

Le mérite supérieur de Trivelin,
(Locatelli,) n'empêcha pas le public
de rendre justice à celui de Biancolelli,
dans le personnage d'Arlequin, qu'il
avoit adopté en Italie, & qu'il garda
toute sa vie en France : Le jeu naturel
de ce comédien, parut même l'em-
porter sur le jeu plein d'art, mais un
peu forcé de Trivelin. Cependant
celui-ci, tant qu'il vécut, conserva l'em-
ploi de premier comique, & Bian-
colelli ne joua que le second, excepté
dans les cas d'absence où de mala-
die de Trivelin, alors il prenoit la place
de cet acteur, & on l'annonçoit sous
le nom d'Arlequin.

Trivelin étant mort en 1671, Bian-
colelli le remplaça & le fit bientôt ou-

(1) C'est le même Tabarini, (ou *Tabarin*) qui étoit
venu en France sous le regne de Louis XIII. & le
commencement de celui de Louis XIV. Voyez l'His-
toire du théâtre François, tom. IV. p. 313, note (b).

— blier. (1) Alors dans le monde, on ne
 1660. le nomma plus que *Dominique*; & il
 acquit la réputation du plus grand ac-
 teur de son siècle, dans le genre qu'il
 avoit pris au théâtre.

La carrière théâtrale de Domini-
 que fut brillante, mais de peu de
 durée: ce grand acteur si suivi, si ap-
 plaudi, fut attaqué d'une fluxion de
 poitrine, dont il mourut à l'âge de
 quarante-huit ans; voici comment on
 rapporte la cause de cet accident.

Le Sieur de Beauchamp, maître à
 danser de Louis XIV. & compositeur
 de ses ballets, avoit dansé devant
 Sa Majesté une entrée très-singuliè-
 re, qui avoit été goûtée de toute la
 Cour; dans un divertissement que les
 Comédiens Italiens joignirent à une
 de leurs pièces, représentée devant le
 Roi, Dominique qui dansoit fort bien,
 imita d'une façon extrêmement comi-
 que la danse de Beauchamp: le Roi
 parut prendre tant de plaisir à cette en-
 trée, que Dominique la fit durer le plus
 long-tems qu'il lui fut possible, & il s'y
 s'échauffa tellement, que n'ayant pu

(1) Dominique cependant regardoit Locatelli comme
 son maître, & disoit qu'il s'étoit beaucoup perfection-
 né en jouant avec lui. (Note de M. Riccoboni, le pere.)

changer de linge au sortir du théâtre, —
(parce qu'il lui fallut exécuter son 1660,
rolle tout de suite.) Il lui survint un
gros rhume qui se tourna en fluxion
de poitrine; la fièvre s'y étant jointe,
il ne fut pas plus de huit jours malade,
& après avoir renoncé au théâtre, il
mourut le lundi deux Août 1688. à six
heures du soir, & fut enterré à saint
Eustache, derrière le chœur, vis-à-vis
la chapelle de la Vierge. Il demouroit
ruë Montmartre, près l'égout, à côté
de l'ancien Hôtel de Charôt.

M. Devizé annonça la mort de Do-
minique dans son Mercure du mois
d'Août 1688 pages 309 & 310, &
rapporte des vers que l'on fit à ce sujet.
Nous allons employer ce passage.

» Je vous envoie des vers qui ont
» été faits sur la mort de l'inimitable
» Arlequin, arrivée dans ce mois, dans
» la 48^e année : l'heureux talent qu'il
» avoit de dire les choses d'une ma-
» nière agréable l'a fait regretter de
» tout le monde.

Sur la mort d'Arlequin.

Les plaisirs le suivoient sans cesse,
Il repandoit par tout la joye & l'allégresse;

Les jeux avec les ris naissoient dessous ses pas :
 1660. On ne pouvoit parer les traits de sa satire :
 Loin d'offenser elle avoit des appas.

Cependant il est mort : tout le monde en
 soupire.

Qui l'eût jamais pensé , sans se désespérer ,
 Que l'aimable Arlequin qui nous a tant fait
 rire

Dût si-tôt nous faire pleurer !

La perte de Dominique fut un événement si accablant pour ses camarades , qui restèrent un mois sans jouer : au bout de ce tems, voici l'affiche qu'ils firent poser aux endroits où l'on mettoit celles de la Comédie Italienne.

« Nous avons long-tems marqué
 » notre déplaisir , par notre silence , &
 » nous le prolongerions encore si l'ap-
 » préhension de vous déplaire , ne
 » l'emportoit sur une douleur si légitime.
 » Nous r'ouvrons notre théâtre
 » mercredi prochain , premier jour
 » de Septembre 1688. Dans l'impos-
 » sibilité de réparer la perte que nous
 » avons faite , nous vous offrons tout
 » ce que notre application , & nos
 » soins , nous ont pu fournir de meilleur.
 » leur. Apportez un peu d'indulgence »

» & foyez persuadés que nous n'obmet-
 » trons rien de tout ce qui peut con- 1660.
 » tribuer à votre plaisir. » (1)

Dominique avoit épousé, à Paris en 1662, Ursula Cortéza, actrice au théâtre Italien, sous le nom d'*Eularia*, dont il eut douze enfans, cinq desquels lui ont survécu, & dont nous allons parler.

FRANÇOISE BIANCOLELLI, née en 1664.

CATHERINE BIANCOLELLI, née en 1665.

Actrices du théâtre Italien, la première pour le rôle d'amoureuse, sous le nom d'*Isabelle*, & la seconde pour celui de soubrette, sous le nom de *Colombine*. On donnera leurs articles sous l'année de leur début.

LOUIS BIANCOLELLI, né en 1669. Voici ce qu'on trouve à son sujet, dans le *Mercure de France*, mois de Décembre 1729. II^e. volume, page 3165.

» Louis Biancolelli, Chevalier de
 » l'Ordre Militaire de Saint Louis,
 » Capitaine reformé au Regiment

(1) A l'article de *Mezzetin*, on rendra compte des moyens que la troupe employa, pour continuer son spectacle.

64 *Histoire de l'ancien*

— 1660. » Royal des Vaisseaux , Directeur des
» fortifications au département de
» Provence , est mort à Toulon le 5
» Décembre 1729, âgé de soixante ans,
» fort regretté à cause de son mérite
» personnel : il étoit à la veille d'être
» nommé Brigadier , étant le plus
» ancien des Ingénieurs. Il étoit fil-
» leul de Louis XIV. »

Le Chevalier de Biancolelli , est
auteur de plusieurs Comédies de l'an-
cien théâtre Italien , qui se trouvent
dans les tomes V. & VI. du Théâtre
de Gherardi , Paris Briasson. En voici
les titres avec la date de leur repré-
sentation.

A lui seul.

Arlequin Défenseur du Beau Sexe ,
en prose & en trois actes, 28 Mai 1694.

La Fontaine de Sapience , idem , en
trois actes , 8 Juillet 1694.

La Fausse Coquette , id. trois actes ,
18. Décembre 1694.

Le Tombeau de Maître André , en
prose & en un acte , 29 Janvier 1695.

La Thèse des Dames , ou *le Triom-
phe de Colombine* , idem , trois actes ,
7 Mai 1695.

Arlequin

Théâtre Italien. 65

Arlequin Misanthrope, en prose & —
en trois actes, avec un prologue, 22 1660.
Décembre 1696.

Avec M. du Fresny.

Pasquin & Marforio, Medécins des Mœurs, en prose, & en trois actes,
3 Février 1697.

Les Fêes, ou les Contes de ma Mere l'Oye, en prose & en un acte, 2
Mars 1697.

PHILIPPE BIANCOLELLI DE BOIS-MORAND, né en 1672. Conseiller du Roi, Doyen des Conseils de S. Dominique, ancien Commissaire de Marine, actuellement (1753) vivant.

PIERRE-FRANÇOIS BIANCOLELLI, né en 1680. ou 1681. connu dans le monde, sous le nom de *Dominique*, que portoit son pere. Reçu dans la nouvelle troupe Italienne au mois d'Octobre 1717, pour le personnage de *Trivelin*. Mort à Paris au mois d'Avril 1734. (Voyez son article dans le *Dictionnaire des Théâtres*.)

Dominique étoit petit, & d'une jolie figure; mais plus de dix ans avant sa mort, il devint un peu trop gros pour un Arlequin. On a le portrait de Dominique en habit de ville à la Fran-

choise, gravé par H. Hubert, d'après
1660. celui peint par Ferdinand, & on lit au
bas les quatre vers suivans.

Bologne est ma patrie, & Paris mon séjour,
J'y regne avec éclat sur la scène comique.
Arlequin sous le masque y cache Dominique,
Qui reforme en riant & le peuple & la Cour.

La même gravure, avec cette différence au bas.

*Informare docent operosa volumina mores ;
Quàm melius lepidis nos docet ille jocis.*

Tels, pour régler nos mœurs, ont fait de
gros volumes ;

Celui-ci par ses jeux a plus fait que leurs
plumes.

Le talent supérieur de Dominique dans le genre qu'il avoit choisi au théâtre, est non seulement attesté par les récits de ses contemporains, mais encore par differens ouvrages périodiques, imprimés devant & après la mort de cet Acteur : mais le titre d'homme très-lettré, que quelques-uns de ses zélés partisans lui ont donné, n'est pas d'une pareille autorité. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que Dominique n'avoit pas la moindre

teinture de la langue Latine : destiné —
 dès son enfance à la profession de Co- 1660.
 médien , & sans doute au personnage
 qu'il a rempli avec tant de reputation ,
 il ne reçut d'autres instructions que cel-
 les qui tendoient à ce dessein. Il parut
 très-jeune au théâtre , & le succès de
 son début l'engagea à se perfection-
 ner de plus en plus. On voit par son
Scénario , qui est un recueil des scènes
 qu'il a joué à Paris , dans différentes
 pièces Italiennes : on voit dis-je , que
 cet Acteur savoit tous les sauts , cul-
 lebutes , tours d'adresse , de force &
 d'échelle : ces exercices ne peuvent s'ap-
 prendre qu'en employant beaucoup de
 tems : & de plus , il faut les commen-
 cer dès la plus tendre jeunesse : ajoû-
 tez à cela un talent décidé , & tout
 cela réuni , avoit fait de Dominique ,
 dès l'âge de quinze ou seize ans , un
 des meilleurs Arlequins d'Italie , mais
 non pas un savant.

Ce même Acteur est aussi cité pour
 un homme de beaucoup d'esprit , sans
 doute que ce préjugé ne s'est établi
 que sur les graces naturelles de son jeu
 de théâtre , car en consultant son *Scé-
 nario* , ou répertoire des scènes Italien-
 nes , des pièces où il a joué à Paris ,

— rien n'y confirme cette idée : les bons
1660. mots, les naïvetés & les balourdises singulières que ces mêmes scènes renferment, forment une conviction sans réplique, que Biancolelli n'étoit point né pour ce qu'on nomme impromptu, faillies, ou bons mots : puisque tout ce brillant de l'imagination se trouve écrit dans ces scènes, & qu'il marquoit exactement l'endroit où il devoit les débiter : de plus il faisoit usage plusieurs fois des mêmes choses lorsqu'elles avoient fait fortune dans le public. Disons donc, en rendant justice à la vérité, que Dominique né avec un talent décidé pour le genre qu'il avoit adopté au théâtre, y joignit une grande application pour perfectionner ce même talent, & que l'art aidant à la nature fit de cet acteur un des plus excellens Comédiens de son tems.

LE CAPITAN.

Cet Acteur n'est connu, ni par son véritable nom, ni par des faits sur sa personne : ce n'est que par conjecture que l'on le place ici : cette conjecture est tirée du *Scénario* de Dominique,

où cet Acteur rapporte beaucoup de —
 scènes où le personnage de *Capitan* 1660.
 est employé. Au reste celui qui repré-
 sentoît ce personnage n'existoît plus
 au théâtre en 1670. Robinet qui an-
 nonce un nouveau *Scaramouche* en
 1668, ajoute en 1670 que ce même
Scaramouche avoit pris le rôle de
Capitan (sous le nom de *Spezzafer.*)
 C'est dequoi nous rendrons compte
 à l'article de ce dernier.

La liaison des faits n'est pas une
 chose possible dans un ouvrage de la
 nature de celui-ci, ainsi nous passons
 à l'article qui suit.

CINTHIO, deuxième Amoureux.

MARIO-ANTONIO ROMAGNESI, fils —
 de N....Romagnesi, dit *Horatio*, & 1667.
 de Brigide Bianchi, dite *Aurélia*, né
 à Rome, débuta à Paris en 1667, &
 prit au théâtre le nom de *Cinthio*, &
 succéda à l'emploi de *Valerio*. En 1688,
 Octave étant parti pour se retirer en
 Italie, Cinthio prit ses rôles de pre-
 mier amoureux, qu'il continua de rem-
 plir jusqu'aux mois de Mars 1694 qu'il
 les abandonna pour l'emploi de Doc-
 teur qui manquoit dans la troupe,

— par la mort d'*Augustin Lolli*. Cin-
1667. thio ne quitta le théâtre qu'à sa sup-
pression arrivée en 1697, il resta à
Paris, & y mourut le 28 Octobre
1706.

Il avoit épousé à Bologne le 31 Mars
1653 *Julie de l'Eglise*, (della Chiesa)
qui n'a jamais joué la comédie, &
qui mourut à Londres en 1675, dans
un voyage que la troupe Italienne avoit
fait en cette ville, avec la permission
de la Cour de France.

. De *Julie de l'Eglise*, il eut cinq en-
fans, dont les noms suivent.

AUGUTIN-ALEXANDRE ROMAGNESI,
Chevalier de l'Eperon d'or, nommé
par le Duc de Mantoue, *Comte de*
Boba.

HIPPOLYTE ROMAGNESI, Religieux
& Provincial des Dominicains à Rome.

GAETAN ROMAGNESI, qui prit le
parti de la Comédie, mais qui ne
la joua jamais à Paris; il mourut à
Bruxelles le 26 Octobre 1700: il avoit
épousé *Marie - Anne Richard*, dont
il eut *Antoine Romagnesi*, comédien
dans la nouvelle troupe Italienne,
rétablie en 1716. (Voyez le Diction-
naire des théâtres, article *Romagnesi*.)

HIEROME-ALEXANDRE ROMAGNESI,

interdit pour cause de démence. Mort —
à Charenton.

1667.

CHARLES - VIRGILE ROMAGNESI ,
de Belmont, qui débuta au théâtre
Italien , pour les rôles d'amoureux
le 24 Août 1694. , dans la comédie
du *Départ des Comédiens*. On parlera
de cet Acteur à la suite de cette His-
toire.

Par le partage des biens de Marc-
Antonio Romagnesi , fait chez le
Commissaire le Maître le 12 Mai 1707,
chacun des enfans de cet acteur eut
seize mille trois cents quarante & une
livres , ce qui composoit une masse
de soixante-cinq mille trois cents soi-
xante-quatre livres , outre neuf mille
cent trente-quatre livres d'effets dou-
teux , dont on ne fit aucun usage.

Voici ce qu'on lit de Cinthio dans
un ouvrage intitulé *le Livre sans nom* ,
à la page 324.

« Cinthio étoit homme d'esprit ,
» & a composé en vers & en prose : Il
» fit imprimer en Italie en 1673 un
» volume de *Poësies héroïques & amou-*
» *reuses , sacrées & morales* , qui furent
» très-estimées par les plus fameux
» poëtes d'Italie. Il étoit bon philosô-
» phe , sçavant dans les belles lettres :

— „ d'une conversation douce , les ma-
 1667. „ nières polies , & les sentimens pleins
 „ d'honnêtetés. Sa famille étoit noble
 „ & distinguée. „

Ajoûtons pour finir cet article une
 note manuscrite de feu M. de Tralage.

„ Le Comédiens Italiens faisoient
 „ autrefois leurs pièces eux-mêmes
 „ lorsqu'elles étoient entièrement Ita-
 „ liennes. Un d'entr'eux, comme le
 „ sieur Angélo, Docteur, ou Cinthio,
 „ ou Scaramouche, faisoit en gros le
 „ sujet de la pièce, distribuoit les ac-
 „ tes & les scènes, puis chaque acteur
 „ en particulier composoit son rôle. „

Voici par ordre de date les pièces
 dont Cinthio composa les canevas pour
 sa troupe. (1)

*Le Théâtre sans Comédie, & les Co-
 médiens Juges & Parties*, en trois ac-
 tes. Juillet 1668.

Les Remedes à tous maux, trois ac-
 tes. Septembre 1668.

Les Métamorphoses d'Arlequin,
 trois actes. Mars 1669.

*Le Soldat par vengeance, ou Arle-
 quin Soldat en Candie*, trois actes,
 Mai 1669.

(1) On trouvera le Canevas de chacun de ces pièces
 à la suite de cette Histoire.

Théâtre Italien. 73

Scaramouche Pédant, & Arlequin —
Ecolier, trois actes. Juillet 1669. 1668.

Arlequin Esprit Follet, trois actes.
Février 1670.

Le Jugemens du Duc d'Osbonne,
trois actes. Juin 1671.

Arlequin Fourbe & demi, trois
actes. Octobre 1674.

Arlequin Berger de Lemnos, trois
actes. Novembre 1674.

Le Voyage d'Arlequin & de Scara-
mouche aux Indes, trois actes & un
prologue 1676.

SCARAMOUCHE & SPEZZAFER,

(C'est le même acteur, qui a suc-
cessivement rempli ces deux emplois.)

A l'article de Scaramouche, (Ti-
bério Fiurilli,) on a dit que cet acteur
ayant obtenu un congé de la Cour
en 1668. retourna en Italie, & qu'il
ne revint à Paris qu'en 1670. durant
cet espace de tems, son rôle fut rem-
pli par un nouveau Comédien Ita-
lien; c'est ce que nous apprend Ro-
binet dans les vers suivans.

1668. *Lettre en vers de Robinet, du 21 Avril*
1661.

Mais concluons cette préface.
Et chantons promptement d'abord sur notre
luth,

Le nouveau *Scaramouche* & sa burlesque face.

Certes pour la première fois,
Qu'il nous a montré son minois,
Il n'a pas mal joué son rolle,
Et ma foi je le trouve drôle.
Je ne sentis, en vérité,
Jamais mon risible excité
Micux, que par ses plaisanteries,
Et ses naïves singeries.

Bien loin d'avoir le bec gelé,
Il a le caquet affilé.
Comme frais passé sur la meule;
Et bref, sa langue toute seule,
En devide autant comme fix,
Et l'on peut dire autant que dix.
Au reste, hors un peu moins de taille,
C'est une vivante médaille
De son fameux prédécesseur,
Dont il vient être successeur.
C'est lui, tout craché de figure,
De geste, d'air, & d'encolure:
Il me semble que je le vois;
Il a jusqu'à son son de voix,

Et son beau ratelier d'yvoire.
 Qu'on ne dise point : ça mon, voire, 1668.
 Car votre Altesse (1) qui l'a vu,
 Et comme moi-même entendu,
 Sçait si de faux ici je couche,
 Touchant ledit beau *Scaramouche*.
 Non, non, j'aurois encor du moins,
 Plus de douze mille témoins,
 De tout ce que viens de dire,
 Et qu'il a pleinement fait rire.

Tibério Fiurilli étant de retour à Paris en 1670, il reprit son rôle de *Scaramouche*, & l'acteur qui l'avoit doublé pendant son absence, prit alors l'emploi de *Capitan* : c'est ce que Robinet va nous dire.

Lettre en vers de Robinet. du 8 Mars
 1670.

Depuis peu l'ancien *Scaramouche*,
 Qui paroît une fine mouche,
 Est dans la troupe de retour,
 Et divertit des miex la Cour.
 Celui qu'on voyoit en sa place,
 En changeant d'habit & de face,
 S'est en *Capitan* érigé, &c.

(1) La Princesse Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, frere unique du Roi.

76 Histoire de l'ancien

1668. Ce Capitan joignoit à ce titre le nom de *Spezzafer*, & c'est ce que l'on apprend, tant par le recueil des scènes de Dominique, où cet acteur est employé dans différentes pièces, que par une gravure qui représente *Spezzafer Capitan*. Il a un chapeau sur la tête, avec un plumet tombant du côté droit. Les cheveux passés derrière les oreilles, d'amples moustaches frisées, un petit manteau, qui lui descend sur les reins; un pourpoint & un haut chausse, une grande épée & un large ceinturon. On lit au bas de cette gravure les quatre vers suivans.

Ce Capitan fait grand éclat :
Et sa valeur est si parfaite ,
Qu'il est des derniers au combat ;
Et des premiers à la retraite.

Cet acteur que l'on ne connoît que par les noms de caractères qu'il a rempli au théâtre, mourut vers l'année 1680 : car depuis ce tems, ni dans le *Scenario* de Dominique, ni dans le théâtre de Ghérardi, il n'est plus fait mention du rôle du Capitan *Spezzafer*.
— Finissons par un passage à son sujet, tiré du *Livre sans nom*, pag. 272. » Lors-

» que Spezzafer mourut , on parla de —
 » lui à Versailles. M. *** Médecin de 1668.
 » Sa Majesté , ayant dit , que l'on trou-
 » voit qu'il avoit beaucoup de ressem-
 » blance avec cet acteur ; vous vous
 » trompez, repliqua le Prince de *** ,
 » il n'a jamais tué personne. »

On ignore si Spezzafer étoit marié ;
 mais dans une comédie (1) où Arle-
 quin est Roi , & distribue les gou-
 vernemens à ses courtisans , Spezzafer
 se présente pour être Gouverneur d'une
 place frontière ; ajoutant « qu'il la
 » gardera bien. *Oh ! oui* , répond Ar-
 » lequin , *tu la garderas bien ! toi qui*
 » *depuis vingt ans ne peux garder ta fem-*
 » *me.* » Si cette plaisanterie regardoit
 l'acteur à qui on l'adressoit , elle étoit
 cruelle.

PANTALON.

Cet acteur , qui remplaça (N) Turi, —
 pour le rôle de Pantalon , n'est point 1670.
 connu par son véritable nom , & seroit
 également ignoré comme comédien
 Italien à Paris , sans Robinet , qui dans

(1) Intitulée *Arlequin Roi par hazard*. On la trou-
 vera à la suite de cette Histoire.

— un passage de sa *Lettre en vers*, du 8 1670. Mars 1670. après avoir donné des louanges à Dominique sur les agrémens de son jeu, continue ainsi :

Tous les acteurs de cette troupe,
Qui maintenant ont vent en poupe,
Compris leur nouveau *Pantalon*,
Rouge, ma foi, jusqu'au talon,
Y font à l'envi des merveilles.

Ce nouveau *Pantalon* joua peu de tems à Paris, & fut le dernier de ce caractère ; nous en avons dit la raison à l'article du précédent *Pantalon* (N) Turi.

B R I G U E L L E.

— Après la mort de Trivelin (Locatelli) arrivée en 1671, un nouveau comédien, dont on ignore le nom de famille, parut au théâtre, pour remplacer cet acteur, dans l'emploi de premier *Zani*, sous le nom de *Briguelle*. C'est ce que nous apprend Robinet, dans sa *Lettre en vers* du 13 Juin 1671. où parlant de la troupe Italienne, il ajoute :

..... accrue depuis peu

[Pour rendre plus complet leur jeu ,] 1671.

D'un *Briguella* , (1) lequel fait rage :

Pour vous y faire aller en faut-il davantage?

Briguella que l'on trouve employé dans beaucoup de pièces Italiennes, dont les Canevas sont insérés dans cette Histoire; *Briguella*, dis-je, a été un excellent comique pour le rôle de Fourbe intrigant. On ne peut marquer précisément le tems de la mort de cet acteur; mais par le recueil des scènes de *Dominique*, & la date du début de *Flautin*, qui le remplaça, on peut conjecturer que ce fut au commencement de l'année de 1675 : ajoutons que M. Riccoboni le pere, dit, qu'après la mort de *Briguella*, le Roi (Louis XIV.) fit demander un autre acteur, & dans le même genre, au Duc de Modène, que ce Prince lui envoya, *Joseph Cimadori*, qui dans sa troupe, sous le nom de *Finochio*, jouoit le premier *Zani*, mais que *Cimadori* étant arrivé à Lyon tomba malade, & y

(1) *Briguella*, *Flautin*, & *Gradelin*, qui parurent successivement au théâtre Italien, à Paris, portoient l'habillement de *Scapin*, & c'est le même caractère de cet acteur.

— mourut , ainsi il fallut faire choix d'un
1673. autre comédien, & sans doute ce choix
tomba sur Flautin.

Moliere étant mort le 17 Février
1673 , le théâtre du Palais-Royal fut
donné à M. de Lully, pour y continuer
les représentations de son opera , & la
troupe de Moliere jointe à celle du
Marais , par ordre du Roi , forma un
nouvel établissement , rue Mazarine ,
vis-à-vis la rue de Guénégaud ; (1) les
Comédiens Italiens suivirent cette
troupe , & jouèrent alternativement
avec elle sur le même théâtre.

FLAUTIN.

— JEAN GHÉRARDI , de la ville de
1675. Prato en Toscane , débuta à Paris ,
sous le nom de *Flautin*. Voici de quelle
façon Robinet annonça cet acteur , en
parlant de la comédie d'*Arlequin Ber-
ger de Lemnos*.

Lettre en vers , du 5 Janvier 1675.

Il faut bien dire aussi deux mots ,
D'Arlequin Berger de Lemnos.

.
.

(1) Voyez l'Histoire du théâtre François tome XI,
p. 284. & suivantes.

On y voit leur *Flautin* nouveau,
Qui sans flute ni chalumeau,
Bref, sans nul instrument quelconque,
[Merveille, que l'on ne vit oncque,]
Fait sortir de son seul gosier,
Un concert de flutes entier.
A ce spectacle on court sans cesse,
Et pour le voir chacun s'empresse.

1675.


Ghérardi étoit un très-bon comique pour le rolle de fourbe intrigant ; au talent d'imiter avec sa bouche beaucoup d'instrumens à vent, il joignoit celui de jouer singulièrement de la guittare. C'est ce qu'expriment les quatre vers suivans, qui sont au bas d'une estampe, représentant *Flautin* dans son habit de théâtre :

Avec sa guittare touchée,
Plus en maître qu'en écolier,
Il semble qu'il tienne cachée
Une flute dans son gosier.

Au reste Ghérardi resta peu au théâtre, non qu'il n'y fît plaisir comme acteur ; mais des mœurs dépravées lui causèrent une fâcheuse affaire, pour laquelle il fut mis en prison : il en sortit cependant, mais ce fut sans doute

— à condition de quitter la France. Son
1680. fils qu'il y avoit amené y resta, & succéda à Dominique dans l'emploi d'Arlequin; c'est de quoi nous rendrons compte sous l'année de son début.

En 1680, le Roi ayant jugé à propos de n'avoir plus qu'une troupe de Comédiens François, ordonna à celle de l'Hôtel de Bourgogne de se joindre avec celle de Guénegaud; ainsi le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne n'étant plus occupé, le Roi permit aux Comédiens Italiens de le louer, & d'y continuer les représentations de leur spectacle. Alors ces derniers qui ne jouoient que trois fois par semaine, ouvrirent leur théâtre tous les jours, excepté le vendredi. Cette époque est nécessaire à marquer, attendu l'erreur où beaucoup de gens sont encore, que les Comédiens Italiens ont toujours joué à l'Hôtel de Bourgogne: passons aux acteurs nouveaux qui y parurent.



ANGÉLO CONSTANTINI, (1) né à Verone , prit fort jeune le parti de la comédie , & joua avec succès le rolle d'Arlequin, qu'il avoit adopté en montant au théâtre. Il passa en France vers l'an 1681, ou au commencement de 1682, débuta à Paris , & fut reçu dans la troupe pour doubler Dominique ; mais comme ce dernier quittoit peu son emploi, Angélo Constantini comprit qu'il seroit souvent inutile à ses camarades , de sorte qu'il se chargea de differens roles détachés , & enfin il imagina un personnage motié aventurier , moitié valet , sous le nom de *Mezein*, c'est dans ce caractère qu'il parut dans la pièce d'*Arlequin Prothée*, représentée le 11 Octobre 1683 , & il joua ce rolle en François. Dans le *Banqueroutier* , pièce jouée le 26 Décembre 1683. Angélo Constantini représenta le rolle du Comte Constantin , mais en Italien. C'est dans cette même

(1) Angélo Constantini étoit fils de *Constantin Constantini*, comédien Italien, qui parut aussi au théâtre de Paris. sous le nom de *Gradelin*. On parlera de ces acteurs sous l'année de son début.

— comédie qu'il chanta la chanson du
1682. Rossignol, chanson qu'il repeta en
1729, lorsqu'il reparut sur le théâtre
des *Nouveaux Comédiens Italiens*.

La mort de Dominique ayant obligé ses camarades à cesser leur spectacle, ce tems fut employé à chercher des moyens pour remplacer le vuide que cet excellent acteur faisoit à la troupe : enfin le mercredi premier jour de Septembre 1688, les comédiens Italiens r'ouvrirent leur théâtre, & Angélo Constantini, dans une scène préparée reçut de Colombine l'habillement & le masque d'Arlequin, caractère qu'il joua sous le nom de Mezetin. Comme il étoit, quoique très-brun, d'une figure gracieuse, & qu'il avoit plu infiniment jusqu'alors à visage découvert, le public lui marqua, que s'il continuoit de porter le masque d'Arléquin, on perdrait en lui un acteur très-varié, en un mot, un espèce de prothée. Angélo Constantini continua cependant de remplir l'emploi qu'il avoit pris après la mort de Dominique, & ne le quitta que lorsque Ghérardi (fils de Flautin) eut joué le rôle d'Arlequin, & que cet acteur fut

agréé du public, (1) alors il ne joua plus qu'à visage découvert, ce qu'il continua jusqu'à la suppression de ce théâtre en 1697. 1682.

Cet événement obligea Angélo Constantini, à passer à Brunswik pour se joindre à une troupe Italienne qui y étoit alors, & avec laquelle il joua le rôle de Mezetin. Le Roi de Pologne, Auguste I. Electeur de Saxe, qui avoit entendu parler avec éloge de cet acteur, lui fit proposer de s'attacher à son service. Angélo Constantini, accepta avec une grande reconnoissance les offres du Roi de Pologne, & s'étant rendu à sa cour, ce Prince le chargea de lui former une troupe d'acteurs assez complète, pour pouvoir alternativement, jouer des comédies & des opéra Italiens. Angélo Constantini repassa en France en 1698. & s'acquitta de sa

(1) « Anne-Elisabet Constantini, fille d'Octave (frere de Mezetin) & veuve de Charles Virgile Romagnesi de Belmont a chez elle une copie du portrait de Mezetin, d'après l'original de M. de Troy le pere ; dans lequel Mezetin est représenté sous son habit de caractère, tenant de la main gauche un tableau de forme carrée, sur lequel il est appuyé, représentant Arlequin, ce qui prouve clairement qu'il a joué sous cet habit, & principalement dans l'intervale de la mort de Dominique, à la reception de Ghérardi. » (Note de M. Gueullette.)

— commission si fort au gré du Roi Auguste, que ce Monarque lui fit expédier en 1699 (2) « un brevet qui » lui donnoit le titre de Noble, avec » la charge de Camerier intime, trésorier des menus plaisirs de Sa Majesté, & garde des bijoux de sa chambre. » Une place aussi honorable sembloit devoir fixer le sort de Mezetin, mais le penchant hardi & entreprenant de cet acteur, qu'il pouvoit souvent jusqu'à l'impudence, sur tout avec les femmes, lui fit adresser ses vœux à une Dame que le Roi Auguste honoroit du titre de sa Maîtresse, & Mezetin joignit à sa déclaration des discours peu mesurés sur le compte du Roi : cette personne fut si outrée de l'insolence de Mezetin, que non seulement elle en parla au Roi, mais qu'elle engagea ce Prince à se placer dans un endroit de son appartement, d'où il pût entendre, sans être vu, les discours de Mezetin. Auguste, sortit furieux & le sabre à la main, dans le dessein d'abattre la tête à ce téméraire, lorsque rentrant en lui-même, il sentit qu'il ne lui convenoit

(1) Mercure de France, mois de Février 1729, page 362.

point de fouiller sa main, du sang d'un —
homme qui l'avoit trahi si indigne- 1682.
ment : il le fit arrêter & conduire au
chateau de Konigstein.

Mezetin demeura plus de vingt ans
dans cette prison ; enfin une autre
Dame , qui avoit du crédit sur le
cœur & l'esprit d'Auguste , engagea ce
Prince à lui faire voir le château de
Konigstein ; Mezetin parut avec une
barbe qu'il avoit laissé croître depuis
sa detention , & se jeta aux pieds du
Roi. La Dame appuya les supplica-
tions du prisonnier , mais Auguste fut
alors inexorable : cependant au bout de
quelques mois Mezetin fut remis en
liberté & on lui rendit tous ses effets ,
avec ordre cependant de sortir de
Dresde & des États de Saxe.

Mezetin revint à Vérone sa patrie ,
mais il y resta peu ; le desir de revoir
Paris , & plus encore celui de reparoi-
tre sur un théâtre , où il avoit si long-
tems représenté , le ramena en cette
ville à la fin de l'année 1728. Les nou-
veaux comédiens Italiens le reçurent
comme un de leurs anciens camarades.
Il leur proposa de jouer avec eux dans
cinq ou six pièces , moyennant mille
écus. Ses offres furent acceptées , on

— lui compta la somme demandée : &
1682. voici de quelle façon l'auteur du *Mer-*
cure de France rendit compte de cet
acteur.

(1) « Le 5 Février 1729, le sieur
» Angélo Constantini, natif de Vé-
» rone, connu ci-devant sous le nom
» de Mezetin, comédien de l'ancien-
» ne troupe de l'Hôtel de Bourgogne ;
» joua sur le même théâtre, & débuta
» par les rôles qu'il avoit joué autre-
» fois dans la comédie intitulée *La*
» *Foire S. Germain*, représentée dans sa
» nouveauté en 1695.

» Cette pièce fut précédée d'un pro-
» logue du sieur Lélion fils, dont voici
» le sujet.

» Momus & Arlequin paroissent
» d'abord. Momus se plaint de voir
» si long-tems ses jeux désertés. Il en
» demande la cause à Arlequin qui
» l'impute à l'amour extrême que les
» François ont pour la nouveauté. Mo-
» mus lui promet de remédier à cet in-
» convenient par une nouveauté qui
» doit l'emporter sur toutes les autres.
» A son ordre, un vieillard vénérable

(1) *Mercur de France*, mois de Février 1729. page
356, 360.

„ s'avance , il fait entendre que c'est le ———
„ Mezetin de l'ancien théâtre Italien ; à 1682.
„ un nouvel ordre du Dieu qui l'intro-
„ duit & qu'il prend sous sa protection,
„ il depouille sa robe de vieillard , &
„ paroît sous l'habit de Mezetin. Mo-
„ mus récite une Fable , au sujet de sa
„ vieillesse. Il le compare à un arbre
„ qui dans son printemps , attiroit les
„ bergères sous son verdoyant feuilla-
„ ge ; qui défendoit les passans contre
„ l'ardeur du soleil dans l'été , & qui
„ dans son automne conservoit encore
„ des agrémens qui le faisoient aimer ;
„ mais agrémens qu'il perdoit absolu-
„ ment dans son hyver , ce qui obligeoit
„ tous ceux qui l'avoient autrefois ché-
„ ri à l'abandonner. Cette fable ne pa-
„ roît pas d'abord favorable à un acteur
„ âgé de soixante quinze ans ; mais
„ Momus le console par un coup de
„ Marote , qui répand sur son cher
„ élève une agréable folie , qui doit
„ tenir lieu de jeunesse ; après cette
„ opération , Momus se retire. Arle-
„ quin badine agréablement avec Me-
„ zetin. Ce dernier raconte un songe
„ qu'il a fait , dans lequel il s'est crû
„ transporté d'Italie en France , & mê-
„ me au théâtre de l'Hôtel de Bour-

— „gogne, dont le souvenir lui a tou-
 1682: „jours été précieux. Il ajoute qu'il a
 „vu sortir une guitare d'un trou,
 „qu'il l'a prise & en a joué, pour capter
 „la bienveillance d'un parterre, qu'il
 „a toujours regardé comme son pere
 „nourricier; que pour comble de bon-
 „heur ce parterre, loin d'avoir oublié
 „le plaisir qu'il lui a fait autrefois, l'a
 „excité par ses applaudissemens à mé-
 „riter de lui plaire encore. Tout ce
 „qu'il a vu dans son songe s'exécute
 „réellement : on lui présente une guit-
 „tarre sur laquelle il chante ; le public
 „applaudit ; Mezetin lui fait une pro-
 „fonde reverence, & se retire pour
 „aller commencer la pièce. Voici le
 „couplet qu'il chante sur l'air : *vous*
 „*qui vous moquez par vos ris*, en s'a-
 „dressant au parterre.

Mézetin, par d'heureux talens,
 Voudroit vous satisfaire,
 Quoiqu'il soit depuis très-long-tems ;
 Presque sexagénaire ;
 Il rajeunira de trente ans,
 S'il peut encor vous plaire.

„Il y eut un concours si extraordi-
 „naire, que nonobstant le prix de

„ toutes les places au double ce jour —
 „ là, la salle ne put pas contenir à beau- 1682.
 „ coup près toutes les personnes qui se
 „ présenterent. Cet acteur fut reçu fa-
 „ vorablement du public, ainsi que
 „ dans les autres pièces, où il a joué
 „ depuis.

„ Le 7 du même mois on donna une
 „ seconde représentation de la même
 „ pièce & du prologue ; l'assemblée fut
 „ aussi très-nombreuse, & honorée de
 „ la présence de la Duchesse de Bour-
 „ bon, accompagnée de plusieurs Sei-
 „ gneurs & Dames.

„ Le 8 les mêmes comédiens jouèrent
 „ une pièce Italienne, intitulée l'*Amant*
 „ *Etourdi*, représentée dans sa nou-
 „ veauté en Septembre 1717. Meze-
 „ zetin y joua le rôle d'intrigant en
 „ François. La Duchesse du Maine ho-
 „ nora cette pièce de sa présence,
 „ pour voir le nouvel acteur, à qui cette
 „ Princesse eut la bonté de dire que
 „ son jeu lui avoit fait plaisir.

„ Le 12 ils représentèrent *Arlequin*
 „ *dévaliseur de Maisons*, ou *les Fâcheux*,
 „ pièce Italienne jouée en Mai 1716,
 „ dans laquelle Mézetin joua aussi le
 „ rôle d'intrigant.

„ Le 13 ils donnèrent *Arlequin Em-*
 H ij

92 *Histoire de l'ancien*

— „*pereur dans la Lune*, pièce de l'ancien
1682: „théâtre, jouée dans sa nouveauté
„en 1684 à l'Hôtel de Bourgogne;
„le même acteur y joua un rôle de
„fourbe, & une scène nocturne avec
„Arlequin qui fut fort applaudie, par
„une très-nombreuse assemblée. „

Cette pièce est la dernière dans laquelle Mezetin joua : car bien éloigné de s'être attiré les applaudissemens annoncés par le mercure de France, cet acteur parut très-médiocre : son âge contribua beaucoup à son peu de succès, & de plus, Mezerin n'avoit jamais été regardé, par les connoisseurs, que comme un assez foible comédien, même dans le tems de sa plus grande réputation. Ayant été peint en 1689 par le célèbre M. de Troy, & gravé en 1694 par Vermeulen, d'un talent distingué dans son art, M. de la Fontaine, sans doute à la prière de Mezetin, composa les six vers qu'on trouve gravés au bas de l'estampe, & que voici.

Ici de Mezetin, rare & nouveau prothée,
La figure est représentée ;

La nature l'ayant pourvu,
Des dons de la métamorphose,
Qui ne le voit pas, n'a rien vu,
Qui le voit, a vu toute chose.

Cette louange parut un peu trop —
exagérée , & le poëte Gacon , dans son 1682.
Poëte sans Fard , après avoir rapporté
les vers de M. de la Fontaine , y joignit les deux épigrammes suivantes.

Sur le portrait de Mezetin ,
Un homme d'un goût assez fin ,
Lisant l'éloge qu'on lui donne
D'être un si grand comédien :

*Que qui ne le voit , ne voit rien ,
Et qu'on voit tout en sa personne.*

Disoit je ne vois pas qu'il soit si bon
acteur ;

Il ne fait rien qui nous surprenne.

Monsieur , lui dis-je alors , pour le tirer de
peine ,

Ne voyez - vous pas bien qu'un discours si
flatteur ,

Est un conte de la Fontaine.



Pour le portrait de Mezetin ,

La Fontaine a fait un fixain ,

Où l'on voit cet acteur traité d'incomparable :

Si la Fontaine a écrit la chose véritable

Je n'oserois le garantir :

Mais je sçai bien qu'étant fort porté pour la
fable ,

Il n'enrage pas pour mentir.

— 1682. Peu de jours après la représentation de l'Empereur dans la Lune, Mezerin partit de Paris en y laissant plus de créanciers que de réputation, & retourna à Vérone, où il mourut à la fin de la même année 1729.

Vers l'année 1680. Angélo Constantini avoit épousé en Italie (N) *Auretta*, fille de (N) *Dorfi*, & d'*Angiola*, fameuse actrice. Après son premier début à Paris, en 1682, il fit venir *Auretta*, qui joua sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne; mais comme elle étoit peu jolie & peut-être médiocre dans le talent qu'elle exerçoit, elle fut mal reçue du public. *Auretta* passa en Allemagne, où elle continua de jouer la comédie.

Mezerin eut de sa femme, une fille, morte Religieuse à Chaumont en Vexin, & un garçon, nommé Gabriel Constantini, qui prit le parti du théâtre & qui actuellement joue en Italie, sa patrie, le rôle d'Arlequin.

I S A B E L L E.

FRANÇOISE-MARIE APOLLINE BIANCOLELLI, fille de Dominique Biancolelli, & d'Ursule Cortéze, naquit

À Paris en l'année 1664, & débuta au —
 théâtre Italien pour les rolles d'amou- 1683.
 reuses, dans la comédie d'*Arlequin*
Protée, le 11 Octobre 1683, sous le
 nom théatral d'*Isabelle*, où elle fut
 très-applaudie, ainsi que sa sœur ca-
 dette, qui parut aussi le même jour
 dans l'emploi de soubrette, sous le
 nom de *Colombine*. Voici comment M.
 Devizé en parla, dans le mercure du
 même mois d'Octobre 1683, pages
 322, 324.

„ Jamais la comédie Italienne n'a
 „ été si applaudie ni si suivie en France,
 „ qu'elle l'est présentement ; aussi les
 „ comédiens Italiens ne font-ils jamais
 „ entrés dans nos manières, comme ils
 „ y entrent depuis quelque tems. Ils
 „ joignent l'utile à l'agréable, & il y a
 „ beaucoup à profiter dans leurs pièces,
 „ sur-tout dans la dernière, (*Arle-*
 „ *quin prothée*) où l'on reconnoît par
 „ le grand nombre de procédures d'*Ar-*
 „ *lequin*, combien il est dangereux de
 „ plaider. . . . Si *Arlequin* est inimi-
 „ table dans les divers rolles qu'on lui
 „ voit jouer dans cette pièce, *ses deux*
 „ *filles* ne le sont pas moins ; les dif-
 „ ferens personnages qu'elles soutien-
 „ nent, sont si bien remplis, qu'elles

— „ se sont attiré l'applaudissement de
 1683. „ tout Paris, qui ne se peut lasser de les
 „ admirer. Jamais on n'a vu tant d'in-
 „ telligence pour la comédie , avec
 „ une si grande jeunesse. Il n'y en a
 „ point dans lequel elles n'entrent , &
 „ elles s'en acquittent de si bonne grace,
 „ que lorsqu'elles paroissent dans quel-
 „ que scène , elles semblent être uni-
 „ quement nées pour le personnage
 „ qu'elles représentent. „

La Demoiselle Biancolelli l'aînée, sans être pourvue d'une grande beauté, en possédoit tous les agrémens , par le don de plaire , répandu sur toute sa personne. Elle étoit parfaitement bien faite , & remplie de graces , d'une physionomie douce & par conséquent prévenante.

M. de Turgis Officier dans le Régiment des Gardes Françoises ne put tenir contre les charmes de Mademoiselle Biancolelli , il en devint éperdûment amoureux , & l'épousa en 1691. Ce mariage produisit bien des chagrins à la famille des Biancolelli , & à la Demoiselle en particulier. C'est de quoi nous allons rendre compte en employant les termes d'un mémoire imprimé , pour les enfans de la Demoiselle

« *moiselle Biancolelli, veuve de M. de Turgis.* (1) 1683.

« Constantin de Turgis, Lieutenant
 „ aux Gardes Françaises, âgé de vingt
 „ & un an, fils de Pierre de Turgis,
 „ Fermier Général, & de Barbe
 „ Guillaume; (épousa en 1691. le 2.
 „ Avril, dans le diocèse de Chartres,
 „ Françoise - Marie-Apolline Bianco-
 „ lelli, (dite *Isabelle*) fille de Domi-
 „ nique Biancolelli, mort le 2 Août
 „ 1688. & d'Ursule Cortéze.

„ Les pere & mere du sieur de Tur-
 „ gis, rendirent plainte en 1693. de
 „ rapt & de subornation. (La Demoi-
 „ selle Biancolelli jouoit en 1691. &
 „ avoit vingt-sept ans.) Ursule Cortéze
 „ qui ignoroit les loix de France, allar-
 „ mée par cette plainte, & suivant un
 „ conseil qui la deshonnoroit, con-
 „ jointement avec sa fille, fit signifier
 „ au sieur & Dame de Turgis, pour les
 „ démonvoir de leur poursuite extraor-
 „ dinaire, qu'il n'y avoit entre leur

« (1) Mémoire de Maître Mars Avocat au Parle-
 „ ment, pour le sieur Charles-Dominique de Turgis
 „ des Chaisés, ancien Officier au Régiment Royal
 „ des Vaisseaux, & la Dame Marie-Anne Reine de
 „ Turgis, sa sœur, épouse du sieur Millin de Tref-
 „ folles, &c. contre les sieurs Guillaume, Sr. de
 „ Chavaudon, Turgis, le Courttois, de Brinon, &c.

„ fils , & François - Marie - Apolline
 1683. „ Biancolelli , ni convention , ni traité ,
 „ ni célébration de mariage. En 1694.
 „ le sieur de Turgis pere , & sa femme ,
 „ firent un testament , & deshéritèrent
 „ Charles (c'est Constantin de Turgis)
 „ leur fils , pour le punir (disent-ils)
 „ de son commerce honteux , avec
 „ François - Marie - Apolline Bianco-
 „ lelli , protestant au teste de faire
 „ déclarer nul le mariage qu'il peut
 „ avoir contracté avec elle , s'ils vien-
 „ nent & le découvrir .

„ Sur les preuves qu'ils découvrent
 „ de ce mariage , ils font releguer
 „ Constantin de Turgis , leur fils à
 „ Angers , & le forcent à interjetter
 „ appel comme d'abus de son mariage .
 „ Il le fit pour les contenter , mais il
 „ alla sur le champ chez un Notaire ,
 „ pour protester contre cette déclara-
 „ tion qu'il venoit de signer .

„ La Cour (le Parlement) rendit
 „ son Arrêt , le 21 Février 1695 , par
 „ lequel il est dit , qu'il y a abus dans
 „ la célébration du mariage . Fait dé-
 „ fense aux parties de se hanter &
 „ fréquenter , (à peine de punition
 „ corporelle) & de contracter aucun
 „ nouveau mariage à peine de nullité .

„ Ursule Cortéze avoit quitté le théâtre dès l'année 1694. Françoise-Marie-Apolline Biancolelli, avoit renoncé à la profession de comédienne en 1695.

„ Le premier Mars de cette même année, nouvel acte d'exhérédation, en cas que le sieur Constantin de Turgis, majeur, du vivant, ou après la mort de ses pere & mere, se remariât avec la Demoiselle Biancolelli; dans la même année M. de Turgis pere mourut.

„ Le sieur Constantin de Turgis faisoit tous les ans de nouvelles protestations chez un Notaire, on en compte au nombre de sept.

„ Malgré cette persévérance pour la Demoiselle Biancolelli, qui méritoit uniquement sa tendresse, il avoit encore une maîtresse qu'il entretenoit dans une petite maison, & au fort de ses infidélités il rendoit hommage à la vertu de sa femme.

„ En 1701, avec dispenses de M. le Cardinal de Noailles, de fiancailles & de bans, le sieur Constantin de Turgis épousa (pour la seconde fois) Françoise - Marie - Apolline Biancolelli, dans l'Eglise de Bonnes

1683. „Nouvelles. Le Sous-Vicaire fit la cérémonie en présence de témoins nécessaires, après laquelle les époux ayant déclaré qu'il étoit procréé d'eux, sous la foi de mariage, deux enfans actuellement vivans; Sçavoir, Charles-Dominique de Turgis (des Chaîses) né en 1692, un an après le mariage, & baptisé à la paroisse S. Laurent, comme il paroît par les registres de cette paroisse; & une fille seulement ondoyée, à cause de la nécessité; à l'instant les cérémonies du baptême furent suppléées à cette fille, un des témoins fut son parain; c'est aujourd'hui la Dame Millin de Tressolles.

„Cet acte de célébration de mariage, de reconnoissance d'enfans, & de cérémonie de baptême, rédigé & signé au bas de la permission de M^{gr}. le Cardinal de Noailles, fut remis entre les mains des époux.

„Le sieur Constantin de Turgis, pour ménager la délicatesse de sa mere, ne fit point inscrire l'acte de son mariage sur le registre.

„Quelque tems après la célébration de son second mariage, pour la seconde fois, il le déclara à des personnes de la première considération,

„ & depuis ce tems, il alla publique-
„ ment chez sa femme, & affecta mê- 1683.
„ me de paroître avec elle aux pro-
„ ménades publiques.

„ Quoique le sieur de Turgis conser-
„ vât un appartement chez sa mere,
„ qui nourrissoit une partie de ses do-
„ mestiques & de ses chevaux, & qu'il
„ louât une petite maison rue S. Roch,
„ cependant il demeuroit pour l'ordi-
„ naire, au vû & au scû de tout le
„ monde, avec sa femme, rue des Pe-
„ tits-Peres, dans la maison d'Ursule
„ Cortéze, veuve de Dominique Bian-
„ colelli; il avoit toujours chez elle,
„ cinq ou six chevaux & un équipage;
„ il y recevoit ses visites, il y passoit
„ les jours & souvent les nuits.

„ La veuve Biancolelli avoit une
„ maison de campagne à Bièvre, près
„ Meudon, Le sieur & Dame de Tur-
„ gis y séjournoient avec elle: leur
„ mariage étoit connu du Curé & des
„ habitans de ce lieu, & sa femme
„ portoit publiquement son nom.

„ Madame de Turgis la mere, mou-
„ rut le 2 Février 1704: elle rappella
„ dans son testament du 4 Août 1703
„ les deux actes d'exhérédation, & son
„ fils se remarioit avec la Demoiselle

—, Biancolelli, comme si elle eût ig-
1683. „ noré qu'il eût été effectivement re-
„ marié; ce qui n'étoit & ne pouvoit
„ être, puisqu'ils demeuroident dans
„ le même quartier.

„ Enfin le sieur de Turgis tomba
„ malade dans la maison qu'il occu-
„ poit rue S. Roch, avec sa maîtresse.
„ Sa femme ayant obtenu que cette
„ personne se retireroit de cette mai-
„ son; elle n'en fut pas plutôt sortie,
„ que la Dame de Turgis s'y rendit,
„ & ne le quitta point que le 29 Avril
„ 1706. qu'il mourut.

„ Vers la fin de la maladie du sieur
„ Constantin de Turgis, il fit venir le
„ fils de son frere, le sieur de Turgis
„ de Canteleu, alors âgé de quatorze
„ ans, jeune homme de grande espé-
„ rance, & d'une solidité fort au-des-
„ sus de son âge; en présence de son
„ précepteur, de son valet de cham-
„ bre, &c. le malade représenta à son
„ neveu, d'une manière touchante, la
„ triste situation de sa femme & de ses
„ enfans. Il les lui fit embrasser, & le
„ conjura d'en avoir soin. Tout le
„ monde fut attendri, le sieur de Can-
„ teleu promit que jusqu'au dernier
„ soupir, il n'abandonneroit jamais sa

„ tante ni ses cousins. Il leur tint exac-
 „ tement parole, puisque le 24 Avril 1683,
 „ 1714, étant mort âgé de 21 ans :
 „ par son testament olographe de l'an-
 „ née précédente, il témoigna n'avoir
 „ pas oublié la recommandation de
 „ son oncle. Je donne & legue, (dit-
 „ il) à mon cousin Charles Dominique,
 „ fils de mon oncle Constantin de Turgis,
 „ Lieutenant aux Gardes, huit mille
 „ livres, pour, avec la pension qu'il a
 „ déjà par arrêt de la Cour (du 30 Août
 „ 1709.) l'aider à soutenir son nom,
 „ & à se soutenir honorablement au ser-
 „ vice, comme il a fait jusqu'à présent,
 „ & à sa sœur, quatre mille livres.

„ Le legs fut délivré, & l'on trouva
 „ dans les papiers du défunt, un écrit
 „ de sa main intitulé : *étant distinct des*
 „ *biens qui appartiennent à mes cousins*
 „ *de Turgis, pour leur rendre dès que*
 „ *je serai majeur.*

„ Après la mort de Constantin de
 „ Turgis, sa veuve fit opposition aux
 „ scellés qui avoient été apposés à la
 „ requête des créanciers de son mari.
 „ Son état lui fut contesté; elle fit signi-
 „ fier les preuves de son mariage. Le
 „ 28 Mai 1707 il fut rendu une sen-
 „ tence au Châtelet, qui déclara l'ex-

— „ hérédation bonne & valable , mais
 1683. „ qui permit à la Dame *Françoise-*
 „ *Marie-Apoline Biancolelli* de prendre
 „ la qualité de veuve , & aux enfans ,
 „ celle de légitimes , sans néanmoins
 „ qu'ils pussent rien prendre dans la
 „ succession de la Dame de Turgis, leur
 „ ayeule paternelle , & autres biens.

„ Le sieur de Turgis étoit mort insol-
 „ vable & déshérité, sa veuve avoit
 „ consommé son propre bien & celui
 „ de sa famille pour l'entretenir au
 „ service; elle demanda des alimens.

„ Le 30 Août 1709. toutes les par-
 „ ties & les créanciers même étant d'ac-
 „ cord , la Cour rendit son arrêt , qui
 „ déclare le sieur & Demoiselle de
 „ Turgis, incapables de demander ni
 „ de recueillir aucune succession dans
 „ la famille de leur pere , leur accor-
 „ de à chacun trois cens livres de
 „ pension viagère , & à la veuve quatre
 „ cens livres.

„ Le 30 Janvier 1713. le Roi vou-
 „ lant récompenser les services de
 „ Constantin de Turgis en la person-
 „ ne de sa veuve, la gratifia d'une
 „ pension de trois cens livres.

„ Madame de Turgis est morte en...
 „ elle a laissé deux enfans , sçavoir ;

Charles-Dominique de Turgis des
Chaises, ancien Officier au Regiment 1683.
Royal des Vaisseaux, Commandant
d'un bataillon de milice & Chevalier
militaire de l'Ordre de Saint-Louis.
Il a été Gouverneur de M. le Duc de
Fronsac, fils de M. le Maréchal Duc
de Richelieu, l'un des premiers Gen-
tilshommes de la chambre du Roi.
Et Demoiselle Marie-Anne-Reine de
Turgis, épouse du sieur Millin de
Tressolles.

COLOMBINE.

CATHERINE BIANCOLELLI, fille de
Joseph Dominique Biancolelli &
d'Ursule Cortéze, nâquit à Paris en
1665, & débuta dans l'emploi des sui-
vantes, sous le nom de *Colombine*, (1)
le 11 Novembre 1683. dans la pièce
nouvelle, représentée le même jour,
intitulée *Arlequin Protée*, ainsi que
l'on l'a dit à l'article précédent. Mais

(1) Dans une petite maison que Dominique avoit
achetée au village de Bièvre, près de Paris, il y avoit
placé un portrait de sa mere, peinte en habit de ville,
tenant à sa main un panier, qui renfermoit deux co-
lombes, par allusion au nom de Colombine, qu'elle
portoit au théâtre; & c'est pour cela que Dominique
a pris ce nom à sa fille.

— nous ajoutons que Colombine mérita
168; de plus en plus les louanges qu'elle
s'attira à son début, & qu'elle devint
en peu de tems la plus parfaite comé-
dienne, en son genre, qui eut paru sur
le théâtre Italien. En elle épousa
le sieur *Pierre le Noir de la Thoril-
liere*, acteur excellent du théâtre
François dans le comique, & pere du
sieur de la *Thorilliere* actuellement
au même théâtre.

Après la suppression du théâtre Ita-
lien en 1697. la Demoiselle Bianco-
celli, ou pour mieux dire Madame de
la Thorilliere, renonça au théâtre,
quelque instance qu'on lui fît de passer
à celui des François, où elle auroit été
reçue avec agrément du côté de la
Cour & avec estime & amitié de ses
camarades. Elle est morte en

Madame de la Thorilliere étoit pe-
tite, & un peu brune de peau, mais
d'une figure aimable au théâtre; la
physionomie fine, le geste aisé &
naturel & la voix extrêmement gra-
cieuse.

JOSEPH GIARATON OU GÉRATON, né à Ferrare, vint à Paris à titre de gagiste dans la troupe Italienne. Après quelques années de services on lui fit faire quelques rolles de peu d'importance. On le trouve employé dans la pièce de *la suite du Festin de Pierre*, représenté le 4 Février 1679, sous le nom & l'habit de *Pierrot*. Le caractère de ce rolle est celui du *Polichinelle* Napolitain un peu déguisé. Effectivement dans les comédies Napolitaines, au lieu d'Arlequin & de Scapin, on y admet deux Polichinelles, l'un Fourbe & intrigant, & l'autre stupide & imbécille. (1) Le dernier est le caractère de Pierrot. Gérardon représenta à titre de gagiste ce rolle, jusqu'en 1684. qu'il fut reçu au nombre des acteurs : & dans cette même année il joua dans la comédie de *l'Empereur dans la Lune*, le personnage de Pierrot en François. Il s'acquitta de cet emploi, soit en Italien soit en François, toujours

(1) Voyez l'Histoire du Théâtre Italien de M. Riccoboni, le pere. Tome I.

— au gré du public, jusqu'en 1697. qui
 1684. est l'époque de la suppression du théâtre Italien.

Gératon avoit épousé à Paris une personne de Famille, un peu sur le retour, & avoit acquis avec elle un petit fief à quelques lieues de Paris. Ce fut en cet endroit qu'il se retira avec sa femme, & où il est mort : mais on ignore en quelle année.

P A S C A R I E L.

— JOSEPH TORTORITI, né à Messine,
 1685. débuta au théâtre Italien au mois de Mars 1685. dans le personnage de *Pascariel*. En voici la preuve tirée du *Mercur* Galant du même mois de Mars 1685. p. 258, 259. « La troupe
 » Italienne est augmentée d'un *Acteur*
 » nouveau, qui attire les applaudisse-
 » mens de tout Paris, & qui n'a pas
 » moins plu à la Cour. Il a une agilité
 » de corps surprenante, & seconde
 » admirablement l'incomparable Ar-
 » lequin.

» (1) Les Italiens qui ont déjà paru
 » ce carême avec un nouvel acteur,

(1) *Mercur* Galant mois d'Avril 1685. p. 295.

» vont encore fortifier leur troupe de ———.
» deux autres qui arrivent d'Italie. C'est 1685.
» un Amant & un Polichinelle. S'ils
» plaisent autant que *Pascariel*, leur
» salle se trouvera trop petite pour
» les assemblées qu'ils attirent. »

Malgré l'heureux succès du début de *Pascariel*, annoncé par le *Mercur Galant*, cet acteur ne fut jamais que dans le médiocre. La souplesse de son corps fit la plus grande partie de son talent; il adopta le caractère du *Capitan*, qu'il continua de remplir tant en Italien qu'en François, jusqu'au 28 Mai 1694, qu'il prit celui de *Scaramouche*, dix-neuf mois après la mort de *Tiberio Fiurilli*, qui remplissoit ce rôle.

Pascariel, après la suppression du théâtre Italien en 1697, obtint du Roi un Privilège, pour représenter des pièces de ce théâtre dans toute l'étendue du Royaume; à condition néanmoins que ce seroit toujours à trente lieues de la capitale.

Pascariel composa une troupe, & courut un nombre d'années les provinces de France. Mais soit par des malheurs que la bonne conduite ne rend pas inévitables, soit que cet ac-

— teur ne prit pas des arrangemens assez
 1685. mesurés pour son profit, il est certain ,
 qu'il ne fit pas fortune dans son en-
 treprise , & qu'il est mort dans une si-
 tuation très-triste.

Pascariel s'étoit marié en Italie , &
 sa femme qu'il amena en France , en-
 tra dans la troupe Italienne pour les
 secondes soubrettes, sous le nom de
Marinette. Nous en parlerons après
 l'article suivant.

AURÉLIO , second Amoureux.

BARTHOLOMEO RANIÉRI , Piémont-
 tois, du Mont Cénis, succéda à Za-
 notti, connu au théâtre sous le nom
 d'*Oclave*, dans l'emploi de second
 amoureux, & débuta au mois d'A-
 vril 1685, avec Polichinelle. (Voyez
 ci-dessus l'article de Pascariel.) Ranié-
 ri n'est pas cité comme un excellent
 acteur, cependant il seroit resté au
 théâtre s'il avoit sçu ménager ses ter-
 mes au sujet des affaires du tems, la
 Cour informée de son impudence
 lui ordonna de retourner en Italie.

Raniéri partit de Paris en 1689,
 & revint dans sa patrie. Comme il
 avoit fait ses études, il les continua;

& sa théologie finie , il fut ordonné prêtre. M. Ricoboni le pere l'a connu , 1685. & même il a entendu plusieurs fois sa Messe.

M A R I N E T T E.

ANGÉLIQUE T O S C A N O , parut au théâtre Italien vraisemblablement peu de tems après le début de Pascariel son mari , dans l'emploi de seconde soubrette sous le nom de *Marinette*. C'étoit une grande femme fort bien faite & assez jolie , mais médiocre actrice ; elle eut beaucoup d'enfans de son mari , & entr'autres Marianne Tortoriti , qui épousa Pierre Dominique , fils du célèbre Dominique. (Voyez le Dictionnaire des théâtres de Paris à l'article de Dominique.)

Marinette suivit la fortune de son mari , après la dispersion de la troupe Italienne , & joua avec lui dans celle qu'il avoit formée pour les provinces de France. Il y a tout lieu de croire que Marinette n'éprouva pas un sort plus heureux que Pascariel. On ignore le tems de sa mort.

1685.

P O L I C H I N E L L E.

MICHEL-ANGE (N) DA FRACASSANO, débuta au théâtre Italien au mois d'Avril 1685, avec Raniéri, ainsi qu'on l'a dit à l'article de cet acteur, sous le nom & le caractère de *Polichinelle*. M. de Tralage le cite comme un homme qui vivoit fort régulièrement, à bonne heure pour la société & pour lui-même, mais le public ne le mit pas au rang des bons acteurs de la troupe. Quoiqu'il en soit il continua de jouer jusqu'à la suppression du théâtre; mais on ignore ce qu'il devint & le temps de sa mort. On n'a jamais su son nom de famille, & ce n'est que sous celui de son batême & de son pays qu'il est connu. Car Fracassano est le nom d'une ville d'Italie, & non pas celui de l'acteur qui fait le sujet de cet article.

Polichinelle se maria en France, mais il n'eut point d'enfans de sa femme. Il en avoit eû un en Italie qu'il amena avec lui, & qui a joué depuis aux foires de Saint Germain & de Saint Laurent, sous le nom de *Fracassano*. (Voyez le Dictionnaire des théâtres de Paris.)

GRA-

CONSTANTIN CONSTANTINI , né à Vérone , d'une des bonnes familles de cette ville , s'attacha de bonne heure à la recherche de plusieurs secrets pour la teinture des étoffes de soyes & de draps , & étant parvenu à des découvertes heureuses dans ce genre : il entreprit une manufacture , où en peu de tems il devint célèbre dans sa profession. Mais l'amour qu'il conçut pour une Comédienne , pour laquelle il fit des dépenses considérables , l'obligea non seulement à quitter son commerce , mais encore à se faire comédien , pour suivre cette personne , & à y engager sa femme & ses deux fils. (Angélo Constantini , dont nous avons déjà parlé , & Jean-Baptiste Constantini dont l'article suit celui-ci.) Il courut différens endroits de l'Italie avec cette comédienne ; mais enfin , soit rupture ou mort de la personne , Constantini vint à Paris & débuta au théâtre Italien en 1687, (Suivant une note de M. de Tralage.) sous le nom de *Gradelini* , personnage du genre de Trivelin & de Scapin , en un mot ce

— que les Italiens appellent *Primo Zani*.
 1687: Constantin joua peu de tems à Paris, n'y ayant pas été goûté. M. Ricoboni le pere en parle comme d'un très-bon comédien en Italie; mais qui déplut en France, parce que dans son début, ou quelques jours après, il eut l'imprudence de chanter sur la scène une chanson qui avoit été faite en Italie contre les François; ce qui le fit huer des spectateurs, & qui ne purent le souffrir davantage. (Note de M. Gueullette.) Ainsi c'est injustement que Gherardi en parle avec mépris dans la préface de son théâtre Italien. (1)

Vers la fin de cette année, les comédiens Italiens firent changer la devise du rideau de leur théâtre. Cette devise est, à ce qu'on prétend, du fameux Santenil. Sur ce changement ils firent faire un jetton gravé d'un seul côté. Cette gravure représente leur salle de spectacle, au haut duquel est la devise : Castigat ridendo mores. Au bas du jetton on lit : Comici Italiani del Re. 1687. On

(1) Je n'ai connu que les *Gracelins*, & les *Polichinelles*, qui n'ont jamais plu à personne; aussi ne les trouve-t-on pas dans aucune des scènes de mon recueil; & si je les ai mis dans ma préface, c'est qu'ils ont été à la porte du théâtre Italien.

trouve l'empreinte de ce jupon dans le —
Mercur+ Galant du mois de Février 1687.
 1688. entre les pages 146 & 147.

OCTAVE ou OCTAVIO second
amoureux.

JEAN-BAPTISTE CONSTANTINI, de —
 Vérone, fils de Constantin Constan- 1688.
 tini, dont nous venons de parler, &
 frere puîné d'Angelo Constantini, ou
 Mezétin, débuta au théâtre Italien en
 1688. pour les seconds amoureux,
 sous le nom d'*Ottavio*. M. de Tralage
 dans une note manuscrite nous a
 conservé la date du début de cet ac-
 teur. Voici ses termes. « Le 2 Novem-
 » bre 1688 les comédiens Italiens ont
 » joué pour la première fois une co-
 » médie toute Italienne, intitulée : *La*
 » *Folie d'Ottavio*. Celui qui représente
 » *Ottavio*, est un jeune homme qui
 » fait le personnage d'amant. Il est fils
 » de *Gradelin*, & frere de Mezétin.
 » Il fut applaudi de toute l'assemblée.
 » Il joua de sept sortes d'instrumens,
 » sçavoir la flûte, le théorbe, la harpe,
 » le psalterion, la cymbale, la guit-
 » tare, & le hautbois : & le lendemain
 » il y ajouta l'orgue. Il ne chante pas

— » mal, & danse fort bien ; il est bien
1688. » fait de sa personne.

Octave , comme on l'a déjà dit, succeda à Aurélio (Bartholomeo Raniéri) dans l'emploi de second amoureux jusqu'en 1694 qu'il devint le premier , lorsque Cinthio quitta ce rôle pour prendre celui de Docteur.

En 1697 les comédiens Italiens ayant été congédiés par ordre du Roi, Octave revint à Vérone sa patrie , & trouva l'occasion de rendre des services importants aux Généraux des armées de France , au commencement de la guerre de 1701. Ce qui fut cause que les Impériaux firent un dégât notable dans ses biens. Ces faits sont prouvés par une attestation en forme, qui est entre les mains de Mademoiselle Belmont, (Elisabet Constantini) sa fille dont voici la copie.

« Le Chevalier de Lislère envoyé
» par le Roi en Italie, pour reconnoître les postes , les campemens & les
» marches des ennemis ; certifie que le
» sieur Constantini Octave , Gentil-
» homme de Vérone, a donné des
» preuves essentielles de son zèle & de
» son attachement pour la France,
» ayant fait plusieurs voyages par ordre

„ des Généraux , & si utiles , qu'il a été —
„ le premier qui a donné l'avis de la 1688.
„ marche des ennemis en Italie ; ce
„ qu'il a fait à ses dépens , ayant refu-
„ sé les gratifications que les Géné-
„ raux lui ont offert. Et que les enne-
„ mis ayant sçu , & étant informés de
„ son zèle pour la France , lui ont
„ ruiné les biens qu'il avoit aux envi-
„ rons de Vérone ; & m'ayant deman-
„ dé le présent certificat , comme ayant
„ été souvent chargé de lui donner les
„ ordres des Généraux , je n'ai pu re-
„ fuser mon témoignage , pour mar-
„ quer le zèle & l'attachement du-
„ dit sieur Constantini aux intérêts de
„ la France , & la manière désintéres-
„ sée avec laquelle il en a donné des
„ preuves. Fait au camp de S. Pierre
„ de Linage le 12 Juin 1701 , signé
„ Lislière. „

Octave revint à Paris au commen-
cement de l'année 1708. & voici le
placet qu'il présenta au Roi :

1688.

A U R O I.

„ S I R E

„ Octave représente très-humblement
„ à Votre Majesté, pour les services
„ importants qu'il lui a rendus en Ita-
„ lie, & les pertes qu'il a fait pour
„ cela, le tout à la connoissance de
„ M. le Maréchal de Tessé, il sup-
„ plie très-humblement Votre Majesté,
„ qu'il lui plaise faire ordonner à
„ M. de Chamillart, de lui donner
„ un emploi à Paris, sçavoir une am-
„ bulance, ou un contrôle, ou une
„ inspection pour pouvoir y subsister
„ avec ses enfans. Il continuera ses
„ vœux pour la prospérité & santé
„ de Votre Majesté.

Plus bas est écrit.

„ Je certifie que le sieur Octave a
„ rendu plusieurs services au Roi, pen-
„ dant que j'ai été en Lombardie,
„ & même que je l'ai employé à plu-
„ sieurs choses à Vêrone, concernant
„ ledit service. Signé, le Maréchal de
„ Tessé. „

Octave obtint une inspection sur

toutes les barrières de Paris, & cet emploi assez considérable, le mit en 1688, état d'entreprendre un spectacle d'Opera Comique, aux foires de Saint Germain & de Saint Laurent. Ce fut en 1712 qu'Octave forma cette entreprise, & qu'il la soutint avec des succès divers. (1) Mais enfin la fortune lui devint si contraire, que faisant beaucoup de dépense & peu de recette, il fut forcé après la foire de S. Germain 1716. d'abandonner son entreprise & de vendre la plus grande partie de ses effets, pour payer ses créanciers les plus privilégiés.

Quelque dérangées que fussent les affaires d'Octave, il ne perdit pas l'espérance de les rétablir, par le moyen d'un événement qui arriva au commencement de cette même année 1716.

Feu M. le Duc d'Orléans, Régent avoit fait venir à Paris une nouvelle troupe de comédiens Italiens, & cette troupe qui est la même qui représente aujourd'hui, débuta sur le théâtre du Palais Royal le 18 Mai 1716. & con-

(1) Voyez depuis la page 132. jusqu'à la page 186. du premier vol. des *Mémoires sur les spectacles de la Foire*. Paris, Briasson.

— continua d'y jouer, jusqu'à ce que celui
1688. de l'Hôtel de Bourgogne, qui lui
étoit destiné fût réparé.

Octave avoit été à quelques lieues de Paris au devant de ces comédiens, & leur avoit offert ses services qui furent acceptés. On connoissoit sa capacité & son goût pour tout ce qui concernoit la manutention d'un spectacle, ainsi il fut chargé par la troupe, en lui assurant des appointemens, du soin de rétablir la salle & le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, & de plus on lui fit espérer qu'on le pensionneroit pour les soins & services qu'il pourroit continuer de rendre à la troupe. Mais cet avantage présent & ces espérances flatteuses furent détruites en peu de tems. La troupe crut s'appercevoir qu'Octave ne ménageoit pas assez ses intérêts & qu'il n'avoit pas fait choix de gens assez habiles : en un mot on ne lui donna pas le tems de faire achever les reparations dont on l'avoit chargé, & la troupe le remercia au bout de quinze jours ou trois semaines.

On ignore le parti qu'Octave prit après cette aventure : tout ce qu'on sçait de positif à son égard, est qu'il alla à la Rochelle où il est mort le 16

Mai

Mai 1721. Octave a été un des bons comédiens de l'ancienne troupe Italienne. Il avoit de l'esprit, & des talens pour la conduite d'un spectacle : mais, ainsi que son pere Gradelin, & son frere Mézetin, l'amour effrené des femmes, & les dépenses de la table le rendirent toujours malaisé, & miserable à la fin de sa vie.

Octave avoit épousé en Italie une Comédienne très-belle, nommée Theresia Corona Sabolini (Petit Sabre,) elle ne suivit point son mari à Paris, & continua de jouer dans sa patrie sous le nom de *Diana*. Octave eut une fille de Theresia Corona, nommée Elisabeth Constantini, mariée à Virgile Romagnesi de Belmont, actuellement vivante.

A R L E Q U I N.

EVARISTE GHÉRARDI, né à Prato en Toscane, étoit fils de Jean Ghérardi, connu au théâtre Italien sous le nom de *Flautin*, il débuta le premier Octobre 1689 pour le rolle d'*Arlequin*, dans la remise de la comédie du *Divorce* représentée le 17 Mars 1688, & voici de quelle façon cet acteur an-

— nonce son début dans un petit avis
1689. qui précède la pièce du *Divorce*, in-
sérée dans le théâtre Italien.

„ Cette comédie (*le Divorce*) n'a-
„ voit point réussi entre les mains de
„ feu M. Dominique. On l'avoit rayée
„ du catalogue des pièces qu'on repre-
„ noit de tems en tems, & les rolles
„ en avoient été brulez. Cependant
„ moi (qui de ma vie n'avois monté
„ sur le théâtre, & qui sortois du col-
„ lège de la Marche, où je venois d'a-
„ chever mon cours de philosophie
„ sous le docte M. Bublè.) Je la choisís
„ pour mon coup d'essai, qui arriva
„ le premier octobre 1689, lorsque
„ je parus pour la première fois d'ordre
„ du Roi & de Monseigneur, & elle
„ eut tant de bonheur entre mes mains,
„ qu'elle plut généralement à tout le
„ monde, fut extraordinairement sui-
„ vie, & par conséquent valut beau-
„ coup d'argent aux comédiens.

„ Si j'étois homme à tirer vanité des
„ talens que la nature m'a donnés pour
„ le théâtre, soit à visage découvert,
„ ou à visage masqué, dans les prin-
„ cipaux rolles serieux ou comiques,
„ où l'on m'a vu briller avec applau-
„ dissement aux yeux de la plus polie,

„ & la plus connoisseuse nation de la —
 „ terre, j'aurois ici un fort beau champ 1689.
 „ à satisfaire mon amour propre. Je
 „ dirois que j'ai plus fait en commen-
 „ çant, & dans mes tendres années,
 „ que les plus illustres acteurs n'ont
 „ sçu faire après vingt ans d'exercice,
 „ & dans la force de leur âge. Mais
 „ je proteste que bien loin de m'être
 „ jamais énorgueilli de ces rares avan-
 „ tages, je les ai toujours regardé
 „ comme des effets de mon bonheur,
 „ & non pas comme des conséquen-
 „ ces de mon mérite, & si quelque
 „ chose a sçu flatter mon ame dans
 „ ces rencontres, ce n'est que le plai-
 „ sir de me voir universellement ap-
 „ plaudi, après l'inimitable *Monsieur*
 „ *Dominique*, qui a porté si loin l'ex-
 „ cellence du naïf, du caractère d'Ar-
 „ lequin, que les Italiens appellent
 „ *Goffagine*, que quiconque l'a vu
 „ jouer trouvera toujours quelque
 „ chose à redire aux plus fameux
 „ Arlequins de son tems. „

Ces louanges qu'on vient de rap-
 porter, & que Ghérardi se donne, ne
 sont pas absolument trop exagérées.
 L'acteur qui fait le sujet de cet article,
 prit beaucoup à son début, & conti-

— nua de plaire , jusqu'à la suppression
1689. du théâtre Italien.

Ghérardi s'étoit fait des protections à la Cour , & il espéra pendant quelque tems qu'on revoqueroit l'ordre donné contre les comédiens, Mais ses sollicitations furent vaines : cela lui fit former le dessein de donner un recueil des meilleures pièces Françoises du théâtre Italien. Ce recueil contenu en six volumes *in-12* parut en 1700.

Quelques mois avant la publication de ce recueil , Ghérardi avoit fait une chute sur la tête , dans un divertissement joué avec la Thorilliére & Poisson , à Saint-Maur. Il ne fit pas attention à ce coup , & en revenant de Versailles , où il avoit présenté son *Théâtre Italien* à Monseigneur, il tenoit entre ses jambes son fils , qu'il avoit eu d'*Elisabet Dannéret* , qu'on nommoit dans le monde *Babet* chanteuse de la comédie. Italienne , lorsqu'il se trouva mal , & mourut subitement le 31 Août 1700. Il demeurait alors aux Petits Carreaux rue Montorgueil , au dessus de la rue du Bout du Monde. La mere du jeune Ghérardi fit apposer les scellés sur les effets du défunt , en demanda

la confiscation & l'obtint.

Dans une brochure intitulée : *La 1689. pompe funebre d'Arlequin* on trouve le portrait suivant de cet acteur.

Je commence par son portrait.
Tu ne le vis que sous le masque ,
Et qu'avec son pourpoint de Basque ;
Il n'étoit ni bien ni mal fait ,
Grand ni petit , plus gras que maigre :
Il avoit le corps fort alaigne ;
Le front haut , l'œil foible , mais vif.
Le nez très-significatif ,
Et qui promettoit des merveilles.
La Bouche atteignoit ses oreilles ;
Son teint étoit d'homme de feu ,
Son menton se doubloit un peu ,
Son encolure assez petite
Le menaçoit de mort subite.
Pour voir au vif son vrai portrait ,
Il faut voir le fils qu'il a fait ,
A mon avis il lui ressemble ,
Hormis qu'il est un peu Vulcain , (1) (2)
Ce que n'étoit pas Arlequin :
Ou pour le moins il me le semble.

(1) Boiteux.

(2) Ce fils qui portoit le nom de Ghérardi son père , a paru en différens tems aux foires de Saint Germain & de S. Laurent , mais dans plusieurs caractères , Voyez le *Dictionnaire des Théâtres de Paris* , à l'article de Ghérardi.

- Ghérardi est auteur d'une pièce
 1689. *Françoise* en un acte & en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le premier Octobre 1695. elle est intitulée : *Le Retour de la Foire de Besons*, & se trouve imprimée dans l'ancien théâtre Italien. *Paris Briasson.*

LEANDRE, second Amoureux.

- CHARLES-VIGILE ROMAGNESI DE
 1694. BELMONT, débuta au théâtre Italien pour les rôles de second amoureux, sous le nom de *Léandre*, le 24 Août 1694. dans la comédie nouvelle intitulée *le Départ des Comédiens*, & fut fort accueilli du public.

Léandre étoit d'une très-jolie figure, & avoit des talens marqués pour le théâtre. Après la suppression de la troupe Italienne, il s'engagea dans la troupe de Pascariel, & parcourut une partie de la France, ensuite il passa en Lorraine, & revint à Paris à la fin de 1707, & y épousa le 6 Janvier 1708. Elisabeth Constantini, fille de Jean-Baptiste Constantini.

Léandre retourna en province, où il continua de jouer la comédie. Enfin,

accablé d'infirmités, il revint à Paris vers 1725. & traîna une vie languissante jusqu'au 7 Mars 1731 qu'il mourut. Il fut enterré à saint Sauveur sa paroisse.

Par son testament du 24 Février 1731, devant Visini & son confrère, notaires à Paris, Belmont fit son légataire universel Jean-Antoine Romagnesi son neveu, & nomma sa femme (Elisabet Constantini) son exécutrice testamentaire.

L A C H A N T E U S E .

ELISABET DANNERET, débuta le même jour que l'acteur précédent (le 24 Août 1694) dans la pièce du *Départ des Comédiens*, à titre de chanteuse dans les divertissemens. On l'appelloit dans le monde *Babet la Chanteuse*. Après la mort de Ghérardi elle entra à l'Opéra. (Voyez le *Dictionnaire des théâtres de Paris*.)

La Demoiselle Danneret étoit petite, mais bien faite dans sa taille & assez jolie.

S P I N E T T A .

On ignore le nom de Baptême & de famille de cette actrice, elle parut 1697.

— si peu à Paris qu'on n'a pû sçavoir aucunes particularités à son sujet. Voici ce qu'en dit M. Devizé dans son *Mercur Galant* du mois d'Avril 1697 , p. 274 & 275.

„ On vient de voir paroître une
 „ nouvelle actrice sur le théâtre Italien,
 „ sous le nom de *Spinetta*. Elle a repré-
 „ senté cinq ou six personnages diffé-
 „ rens dans la même pièce , (intitulé
 „ *Spinette Lutin Amoureux*) ce qui
 „ lui a attiré de grands applaudisse-
 „ mens, & le nom d'actrice universelle.
 „ Elle est venue de Bruxelles , où elle
 „ a joué long-tems dans la troupe de
 „ l'Electeur de Bavière.

Spinette étoit extrêmement jolie & excellente comédienne. Elle étoit belle-sœur de Mézétin , & ce fut ce comédien qui l'engagea à venir à Paris. Elle retourna en Italie , & M. Baletti , (Mario) l'a vue jouer dans une ville de ce pays. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre au sujet de cette Actrice Italienne.

C'est ici l'époque de la suppression de la troupe Italienne dont nous écrivons l'histoire , mais le sujet qui donne lieu à cet événement n'a jamais été connu ; différens bruits se repandirent

alors sur la disgrâce de ces comédiens, —
mais ils sont si différens les uns des au- 1697.
tres, & celui qui a prévalu dans le
public est si fort dénué de vraisem-
blance, qu'il nous a paru plus à pro-
pos, pour ne point employer des faits
suspects, (1) de rapporter simplement
le fait historique.

Le mardi 4 Mai 1697. M. d'Argen-
son, Lieutenant Général de Police,
depuis le 9 Janvier précédent, en vertu
d'une lettre de cachet du Roi, à lui
adressée, & accompagné d'un nombre
de Commissaires & d'Exempts, & de
toute la Robe Courte, se transporta
à onze heures du matin au théâtre de
l'Hôtel de Bourgogne, & y fit apposer
les scellés sur toutes les portes, non
seulement des rues Mauconseil & Fran-
çoise, mais encore sur celles des loges
des acteurs, avec défenses à ces der-
niers de se présenter pour continuer
leurs spectacles, Sa Majesté ne jugeant

(1) Dans un Ouvrage en deux volumes, intitulé
Annales de la Cour & de Paris, pour les années 1697. &
1698. on trouve un détail de la suppression de la
troupe Italienne, & les raisons qu'on debitoit alors sur
cet événement. Mais l'auteur de cet ouvrage & de
beaucoup d'autres, qui se nommoit Sandras de Cour-
tilez, ne passe pas pour un auteur assez véridique
pour s'appuyer de son témoignage.

• 130 *Histoire de l'ancien*

— plus à propos de les garder à son ser-
1697. vice. Voilà simplement ce qui se passa
lors de la suppression du théâtre & de
la troupe *Italienne*.

*Fin de l'Histoire de l'ancien Théâtre
Italien.*



LA DOUBLE JALOUSIE. (1)

La Doppie Gielosie.

Comédie en trois Actes.

Octave ouvre la scène avec Arlequin : ce dernier s'apercevant que son maître est fort inquiet , lui dit , mon cher maître , vous êtes mélancolique , vous n'avez pas de confiance en moi , vous sçavez pourtant que c'est sur les plaines les plus hautes que l'on pêche le corail ; que c'est dans la mer la plus profonde que l'on trouve les mines de diamans , que c'est dans les fourreaux les moins ornés que l'on voit souvent les meilleures lames : imaginez-vous donc que je suis ce fourreau , où il y a une bonne épée pour vous servir : est-ce que vous craignez que le peuple d'Israël (les frippiers) ne vienne vous reprendre vos habits ? Octave soupire , ah ! Arlequin (dit-il) je suis amoureux. Eh

(1) Depuis le mois de Novembre 1660 , les Comédiens Italiens , ainsi que la troupe de Molière , jouoient au Palais Royal , attendu que le Roi avoit fait démolir la salle du Petit-Bourbon. Voyez l'Histoire du théâtre François , Tome VIII , p. 239 & 240. Note (A).

— bien , je le suis aussi , répond le valet :
 1667. est-ce que votre maîtresse est une Lu-
 crece : Arlequin ajoute quelques dis-
 cours pour encourager son maître.

Dans le moment Eularia arrive , Oc-
 tave demeure interdit , Arlequin prend
 la parole , & après avoir demandé ex-
 cuse de la betise de son maître , il fait en
 son nom un compliment ridicule. Eu-
 laria & Octave parlent ensemble , Ar-
 lequin se mêle de la conversation , &
 prenant pour lui les discours gracieux
 qu'Eularia adresse à Octave , il y répond
 par des extravagances. Eularia quitte
 enfin la scène , pour faire place à Cin-
 thio , qui arrive transporté de fureur ;
 il se promene à grands pas sur le théâtre ,
 Arlequin saisi de crainte veut fuir , &
 dit à Octave qu'il va l'attendre à l'Hô-
 tellerie : mais pendant qu'il tourne la
 tête , Octave sort , & Arlequin est ar-
 rêté par Cinthio , qui le prend par le
 bras. La frayeur de celui-ci redouble ,
 il fait un *imbroglio* , à la faveur duquel
 il s'échappe , & va rejoindre son maître ,
 qui a rendez-vous avec Eularia.

Cette scène se passe de nuit & dans
 un jardin. Arlequin avoué naturellement
 à Octave , qu'il est très-poltron , & que
 par conséquent il ne faut pas qu'il com-
 pte sur lui. Dans le moment , on entend

du bruit, c'est Trivelin, qui croyant parler à Cinthio, lui demande s'il veut souper. Arlequin répond de tout son cœur : & courant précipitamment, il laisse tomber son chapeau, le cherche avec sa batte, & passe entre les jambes de Trivelin, qu'il cullebute, & il se retire après quelques lazzi. Octave l'appelle, Arlequin revient, & pour toute réponse demande à son maître, où est la cuisine : sur ces entrefaites Eularia & Diamantine ouvrent la porte du Jardin ; Octave se retire dans un coin pour causer avec Eularia, & Arlequin imitant son exemple, va de l'autre avec la Soubrette. Cette conversation est assez brusquement interrompue par l'arrivée du Capitan & de Pantalon, qui obligent d'abord Octave à épouser Eularia. Arlequin fait plus de difficulté à consentir à donner la main à Diamantine. Il répond que ce n'est point son intention, que son pere n'ayant jamais contracté de mariage, il veut en user de même : d'ailleurs, ajoute-t-il, je ne puis en conscience me marier, parce que j'ai des vertiges & des accès de folle. Pour couper court, Arlequin pressé par Pantalon & le Capitan, reçoit enfin la main de Diamantine, & termine l'acte en disant, j'ai donc pris une femme pour le service du public.

C'est Arlequin qui l'ouvre : il est vêtu en nouveau marié, avec une cravatte, des manchettes & un plumet de papier. Il se plaint fort de l'état dans lequel il se trouve engagé, & ajoute que les petits enfans se moquent de lui & le montrent au doigt. Aurélia survient, elle lui demande la raison de la singularité de son ajustement. Arlequin fait ici un imbroglio, & un récit très-comique de la manière dont Octave & lui ont été obligés, l'épée sur la gorge, de se marier avec Eularia & sa suivante. Aurélia se fait repeter une seconde fois cette aventure, après quoi, cessant de badiner, elle donne plusieurs coups de poings à Arlequin, lui met en pièce sa cravatte & ses manchettes, & s'en va. Arlequin ramasse en pleurant ces morceaux, & veut se les rattacher pour se remettre de ce désordre : ensuite il frappe à la porte de Diamantine. Cette dernière qui cherche partout son mari, le trouvant si à propos, leASSE, le jette à terre, & prenant sa tête entre ses jambes, elle le soufflette, & se retire lorsqu'elle a satisfait cette première colère. Arlequin

très-consterné , commence à pleurer ,
& se relève enfin en disant qu'il va 1667.
chez le Notaire qui a fait son contrat
de mariage , pour sçavoir si dans cette
ville , la dot que les femmes apportent
à leur maris , se paye en soufflets &
en coups de bâton.

Acte III.

Cet acte justifie mieux le titre de
la pièce , Octave paroît fort triste , Ar-
lequin qui n'est l'est pas moins , se plaint
encore des coups qu'il a reçus. Aularia
& Diamantine arrivent , & dans le mo-
ment Cinthio & Trivelin qui paroissent
être les rivaux favorisés , sont prêts à
partir pour la Flandres. Aularia reçoit
les complimens de Cinthio & sort ,
Cinthio la suit , & Octave va après
eux , d'un air piqué & agité. Trivelin de-
meure avec Diamantine , lui fait beau-
coup de caresses , auxquelles elle répond
très-obligamment. Arlequin qui voit
leur intelligence étouffe de dépit les
voyant sortir ensemble ; & s'écrie ,
ohimé ! je suis donc aussi enrollé dans
la grande confrairie des cocus : c'est par
cette situation que finit la pièce.

1667.

LES MORTS VIVANS.

Y Morti Vivi.

Comédie en trois Actes.

Acte I.

LA premiere scène se passe entre le Capitan , & Arlequin. Le premier est amoureux d'Eularia , & a pour rival Mario , qu'il veut assommer : dans le moment Mario paroît : Arlequin fait des lazzi de frayeur , & de fanfaronades : Mario ennuyé de ce jeu , lui dit qu'il a quelques questions à lui faire. Arlequin répond que c'est à lui à l'interroger sur une chose essentielle : alors il demande à Mario s'il a peur : celui-ci répond d'un ton ferme , qu'il ne connoît point la peur : je ne suis pas de même , replique Arlequin , car je vous avouerai qu'actuellement je tremble. Après ces mots , il s'échape , & revient dans une scène suivante , chargé d'une lettre pour la maîtresse du Capitan. Il entre en disant qu'il n'est pas accoutumé à faire de pareils messages , que cependant

dant c'étoit lui qui rendoit ce service
 à ses deux sœurs, qu'il le faisoit porteur ^{1667.}
 des lettres qu'elles écrivoient à leurs
 amans. Ensuite la curiosité le porte à
 lire la suscription de la lettre, mais
 comme il ne veut pas être vu, & qu'il
 apperçoit Octave sur la porte du Capi-
 tan, il se retire dans la coulisse, d'où
 allongeant la tête, & voyant toujours
 Octave, il dit, *le voilà, le voilà*. Octave
 s'approche, & Arlequin s'éloigne: le
 premier va d'un côté du théâtre, & celui-
 ci de l'autre: chacun d'eux sort la tête
 de la coulisse, & Arlequin recommen-
 ce à dire, *le voilà, le voilà*. Ce lazzi
 se repete deux fois: après lequel Oc-
 tave quitte la scène. Arlequin frappe
 à la porte d'Eularia, qui reçoit la lettre,
 & entrant en conversation avec lui, se
 plaint d'être incomodée, & dit qu'elle
 voudroit bien avoir des œufs frais,
 provenans des poules du Capitan. Dans
 le tems qu'Arlequin se retourne, il ap-
 perçoit Octave qui lui dit d'un ton éle-
 vé, apporte-lui ces œufs frais: Arlequin
 craignant d'être frotté, se retire précipi-
 tament, en disant, *elle les aura, elle
 les aura*. Quelques scènes après il re-
 vient, Eularia se plaint de n'avoir point
 reçu de réponse: mais à peine a-t-elle
 ajouté quelques discours sur l'impoli-

—
 4667. tesse du Capitan , qu'elle se trouve mal
 entre les bras d'Arlequin , se laisse cou-
 ler à terre , & s'évanouit. Arlequin fait
 ici beaucoup de lazzi; en se baissant pour
 relever Eularia , il sent que sa culote
 est trop étroite du fond , & dit *maudit*
soit le chien de tailleur qui m'a fait une
culotte si juste. Ce n'est pas sans peine
 qu'il parvient à la soulever : Trivelin
 arrive , il croit qu'Eularia est morte ,
 & dans l'idée que c'est Arlequin qui
 l'a tuée , il dit qu'il va le dénoncer à la
 justice. Arlequin se désespere , & sou-
 tient que cela n'est pas vrai. Demandez-
 le plutôt à elle-même , ajoute t-il. Tri-
 velin s'approche , Arlequin remet Eu-
 laria entre ses bras , & menace à son
 tour Trivelin d'aller chercher la justice,
 Trivelin saisi de frayeur , se sauve , &
 Arlequin s'approche d'Eularia , lui de-
 mande si elle est morte ; mais voyant
 qu'elle ne répond pas , il l'enleve , &
 la porte dans la maison. C'est ainsi que
 finit le premier acte.

Acte II.

Dans cet acte , Mario se présente
 devant la maison d'Eularia : Trivelin y
 vient aussi & fait le bravache : Arlequin
 arrive , en disant , quel tapage est-ce là ?

la peur saisit Trivelin qui s'enfuit. Arlequin veut continuer ses rodomontades avec Mario, celui-ci le prend sur un ton à le faire trembler. Il roste Arlequin, qui s'enfuit & revient deux autres fois, en disant, ah ! ah ! vous croyez donc me faire peur. Alors Mario prend un bâton, & en donne plusieurs coups à Arlequin, qui se bouche les oreilles avec ses doigts, & s'écrie, parbleu je n'en ai rien entendu.

Arlequin reste seul sur la scène ; Eularia voudrait l'engager à remettre une lettre à Mario, mais comme ce valet a sur le cœur des coups qu'elle lui a donné au commencement de cet acte, il la refuse : Eularia rentre, & Mario qui survient s'empare de la lettre qu'Arlequin tient à la main, & le tenant par une des manches de son habit, le menace des étrivières. Arlequin se servant de son autre main, achève de déboutonner son juste-au-corps, & le laisse entre les mains de Mario, il s'enfuit, & va trouver le Capitain, à qui il raconte les poursuites de son rival.

Le Capitain & Arlequin viennent sur la scène, bien résolus de s'opposer au mariage de Mario, qui paroît, & repousse brusquement le Capitain, ajoutant de terribles menaces. Comme celui-

— ci est fort poltron , il feint en s'adres-
 1667. sant à Arlequin, de vouloir relever le
 sentinelle : vous avez raison , répond le
 valet , qui , après quelques lazzi , fait
 semblant d'entendre sonner l'heure ,
 & ajoûte une , deux , *il est cinq heures ,*
& par conséquent voilà l'heure que la sen-
tinelle doit aller goûter. Alors ils se re-
 tirent.

Arlequin ne reparoit que pour être té-
 moin du désespoir de Mario , qui se
 retire après avoir jetté son chapeau d'un
 côté , & son manteau de l'autre : Arle-
 quin les ramasse , & voulant se donner
 les airs de cavalier , il fait une scène des
 plus extravagante. Arrive Diamantine
 qui ne le reconnoissant pas , le traite
 avec distinction : Arlequin lui tient des
 discours hors de propos , & lui demande
 enfin , s'il est vrai qu'elle soit amou-
 reuse de ce bélître d'Arlequin. Elle ré-
 pond que non , & qu'elle seroit fort
 honteuse si elle avoit cette foiblesse
 pour un faquin , un misérable , &c.
 Arlequin après lui avoir représenté inu-
 tilement qu'elle a tort de parler aussi
 mal de ce pauvre diable , se découvre ,
 & lui fait de sanglans reproches. Dia-
 mantine , sans se démonter , lui dit
 qu'elle l'a bien reconnu d'abord , mais
 qu'elle a voulu en user ainsi pour se

Divertir. La reconciliation est bientôt faite. Trivelin arrive, il demande brusquement à Arlequin où il a dérobé le chapeau & le manteau qu'il porte. Arlequin refuse de le satisfaire : Trivelin appelle les archers, qui se mettent en devoir de se saisir du chapeau & du manteau. Arlequin les poursuit à coups de batte ainsi que Trivelin : & c'est par là que finit l'acte.

Acte III.

Arlequin arrive en pleurant, Eularia & Cinthio lui demandent le sujet de sa douleur « Monsieur, dit-il, m'étant » échapé des mains des archers, j'ai » trouvé hors de la porte de la ville le » Seigneur Mario, sur le haut d'une » plaine, qui se plaignoit amèrement » d'Eularia, & qui disoit : *ah ! ingrate* » *perfide, tu manques donc à la parole* » *que tu m'avois donnée de m'épouser :* » & regardant le ciel, il soupiroit amèrement : ensuite il est entré furieux dans une espèce de petite grotte ; j'ai eu la curiosité de le suivre de loin, & il m'a paru qu'il y avoit au fond de cette grotte une femme qui tâchoit de l'appaiser, & qui lui faisoit quelques caresses. Je me suis approché plus

— „ près ; j'ai entendu Mario qui disoit ;
 1667. „ *la scelerate trahit ainsi sa promesse : &*
 „ *nuît brillante, tu seras témoin de la*
 „ *façon dont je prétens me vanger de*
 „ *son infidélité.* Alors il a tenu des dis-
 „ cours hors de sens : *Barzaban, Firi-*
 „ *bio,* après ces mots, que je n'entens
 „ pas, il s'est mis à pleurer comme un
 „ enfant. „ Arlequin se met ici à pleurer :
 poursuis ton récit, lui dit Eularia :
 „ eh bien, Madame, (continue-t-il).
 „ Monsieur Mario, hors de lui-même,
 „ s'arrache des bras de cette femme,
 „ il se principique „ précipite veux-tu
 dire, reprend Cinthio : principique,
 répond Arlequin : gros & grand comme
 tu es, ajoute Eularia, ne peux-tu pas
 dire se précipite : « non, Madame, ré-
 „ pond Arlequin, ce mot est trop dif-
 „ ficile, je ne sçaurois dire, se préci-
 „ pite : Enfin, (continue-t-il) il se prin-
 „ cipique : mais auparavant il apostro-
 „ phe ainsi la Nayade : belle Nymphe
 „ de ces eaux, recevez les embrasse-
 „ mens du plus tendre de tous les amans.
 „ J'écoutois ce que lui répondroit la
 „ Nayade : & comme elle ne lui répon-
 „ dit mot, zeste, mon homme s'est
 „ jetté la tête la première, & s'est brûlé
 „ toute la barbe. Enfin il est disparu,
 „ & je le crois à présent dans les filets

» de Saint-Cloud. » Eularia après avoir
témoigné ses sensibles regrets sur la ¹⁶⁶⁷
mort de Mario, se retire aussi-bien que
Cinthio. Pantalon & Trivelin arrivent :
Arlequin leur dit en pleurant que sa
fille Eularia est si touchée de la mort
de Mario, qu'il ne doute pas qu'elle
ne soit, au moment qu'il parle, prête
à se jeter dans le puits. Pantalon court
aussi-tôt pour prévenir cet accident. Au-
relia fort étonnée des pleurs & des cris
qu'elle entend de tous côtés, vient en
demander le sujet à Arlequin, & ne l'a
pas plutôt appris, qu'elle tombe éva-
nouie. Oh ! oh ! dit alors Arlequin, c'est
aujourd'hui le jour des morts : pendant
qu'il tient cette fille entre ses bras, il
allonge le col pour la baiser & l'em-
porte dans sa maison.

La scène suivante est entre le Docteur
& Trivelin : Arlequin arrive couvert
d'un long manteau noir, retroussé à sa
ceinture : les bras en dedans, & un grand
chapeau sur la tête : ces trois personnes
ne se parlent que par monosyllabes :
avant que de faire récit des tristes nou-
velles dont on vient de parler, Arle-
quin dit qu'il va chercher un teinturier
pour se faire teindre en noir, qu'il ne
veut plus manger que du pain bis ; des
poulets noirs, & des truffes, & boire

— de vin qui ne soit noir. Le Docteur & 1667. Trivelin lui demandent la cause d'une douleur si excessive. Arlequin leur apprend la mort d'Eularia, de Mario & d'Aurelia. Ils jettent tous de grands soupirs, se heurtent sans sçavoir ce qu'ils font, tombent, & sortent ensemble.

Cette scène est suivie de quelques autres, où Arlequin & Trivelin font des lazzi de crainte & d'épouvante. Ensuite Arlequin prenant la parole, dit « Mes-
sieurs, le Seigneur Mario est mort,
je ne le verrai plus : que le ciel lui
donne santé & allégresse. » À peine a-t-il
achevé ces mots, que Mario qui l'a
entendu, se place derrière lui, & met
son pied entre les pieds d'Arlequin, &
ses mains à côté des siennes. Arlequin
compte ses pieds, il en trouve trois :
il compte ses mains, & en voit quatre :
la frayeur le prend, il fait plusieurs lazzi,
apperçoit Mario, & se sauve, en criant
au secours.

A la dernière scène, le Docteur, Pantalon, Trivelin & Arlequin arrivent se tenant l'un l'autre par leurs habits & tremblans de frayeur. Mario paroît, la crainte redouble : mais il la dissipe en racontant de quelle manière des pêcheurs lui ont sauvé la vie. Eularia, Aurelia & Cinthio arrivent : alors

la joie prend la place de la tristesse , & la pièce finit par le mariage de ces amans. 1667.

LA FILLE DÉSŒBÉISSANTE.

La Figlia disubediente.

Comédie (1) représentée le 2 ou le 3 Novembre 1667. (2)

ARlequin n'a dans cette pièce qu'un rôle purement épisodique , & sans aucune part à l'intrigue , mais qui mérite quelque attention à cause de sa singularité.

Arlequin paroît dès la première scène , il a une épée, un collet de buffe , & dit qu'il revient de l'armée , & qu'il a servi à Porto Longone. (3) Il termine une scène de Fantaisie , en disant qu'il n'a pas

(1) Le *Scenario* ne nous apprend point du nombre d'actes dont cette pièce étoit composée: on peut pressumer qu'elle en avoit trois , suivant l'usage ordinaire.

(2) C'est Robinet qui nous a donné la date de la représentation de cette comédie , dans sa lettre en vers du 5 Novembre 1667. dont voici le commencement.

Nos charmans Auteurs d'Italie ,
Grands fieurs de la mélancolie , &c.

(3) Cette scène se trouve employée dans la pièce d'*Arlequin Voleur* , *Prevôt & Juge*.

N

un fol, & qu'il est résolu à demander
1667. la charité aux passans. Cinthio survient,
Arléquin leve son chapeau, & dit Seigneur, secourez d'une petite charité, un pauvre muet qui est privé de l'usage de la parole. Cinthio répond, en souriant, vous êtes donc muet mon ami? oui, Monsieur, continue Arlequin: mais comment êtes-vous muet, réplique Cinthio, puisque vous répondez à ce que je vous demande, & que vous me parlez? Monsieur, reprend Arlequin, si je ne vous répondois pas, je serois un mal appris, mais je suis un enfant de famille, qui ai eu de l'éducation... Arlequin se ressouvient alors de sa balourdise, & ajoute, vous avez raison, Monsieur, je me suis trompé, je voulois dire que j'étois sourd. Sourd! répond Cinthio, cela est faux. Ah, je vous en assure, Monsieur, dit Arlequin, je n'entens pas même le bruit du canon. Mais vous entendez, du moins, réplique Cinthio, quand on vous parle, & qu'on vous appelle pour vous donner quelque pièce d'argent? Oh oui Monsieur, répond Arlequin. Les éclats de rire que fait alors Cinthio ayant fait appercevoir Arlequin de sa sottise, il s'excuse en disant, ah! Monsieur, je ne sçais ce que je dis, l'inanition me fait extravaguer: j'ai voulu vous dire que j'étois aveugle; c'est un

Coup de canon à la guerre d'Italie, qui m'a emporté les deux yeux. Cinthio 1667. voulant démasquer ce bélître, feint de lui mettre les doigts dans l'œil : Arlequin se retire, & pare de la main. Tu ne vois pas clair ? dit alors Cinthio : tu mens comme un coquin. Pardonnez-moi, Monsieur, répond Arlequin, je suis ordinairement aveugle, mais je ne vois que dans le cas où l'on veut me faire du mal. Ici Cinthio se met à rire ; oh, Monsieur, continue Arlequin, j'avoue que je ne sçais plus ce que je dis : je voulois vous faire connoître que je suis estropié de ce bras, & de cette jambe. Cinthio voulant l'éprouver jusqu'au bout fait en se retirant le lazzi de lui présenter de l'argent : alors Arlequin avance le bras, & court après lui. Cinthio revient sur ses pas, & donnant un coup de pied à Arlequin, dit, ah fourbe... Oui, Monsieur, dit celui-ci, vous avez raison, c'est ce que je voulois dire, je ne pouvois pas trouver le mot : je suis un fourbe : je suis un soldat qui arrive de Porto Longone, ... je suis un brave qui vous demande la charité. Cinthio lui tourne le dos, en disant qu'il ne veut pas la lui faire : Arlequin s'écrie qu'il est honteux de refuser un Soldat de Porto Longone. Dans le tems qu'il fait ses lamen-

tations : il entend Pantalon qui dit, avant
 1667. de paroître sur la scène, *je veux le faire
 mettre en prison.* Seigneur, lui dit Arle-
 quin en l'abordant humblement, je
 m'offre à vous servir, pour arrêter celui
 que vous voulez faire mettre en prison,
 Pantalon le remercie, & Arlequin lui
 demande la charité pour un pauvre
 soldat de Porto Longone.

Eularia fille de Pantalon s'est mariée
 malgré son pere à Octave son amant :
 Pantalon après avoir donné sa maledi-
 ction à sa fille, veut encore faire pu-
 nir Octave comme suborneur. Arle-
 quin vient sur le théâtre en courant,
 Il est suivi d'Octave, qui est poursuivi
 par le Barrigel (1) l'épée à la main. Eu-
 laria se met au devant du Barrigel, &
 feint d'être blessée, ce qui forme une
 scène comique, pendant laquelle Ar-
 lequin repete son lazzi ordinaire, don-
 nez par charité quelque chose à un sol-
 dat de Porto Longone. Eularia ne com-
 prenant pas ce qu'il veut, se contente
 de dire, va en paix, le ciel t'assiste. Le
 Barrigel étant sorti, Eularia après un
 court monologue, tombe évanouie :
 Arlequin dit alors, je suis un soldat de
 Porto Longone, qui voudroit bien en-

(1) Chef des Archers.

trer dans cette forteresse. A ces mots — il prend Eularia entre ses bras & l'em- 1667.
porte dans sa maison.

Arlequin retrouve Pantalon, qui vient d'avoir une scène fort vive avec Eularia sa fille : il lui demande encore la charité, pour un soldat de Porto Longone : Pantalon est si fort en colere qu'il n'entend pas ce qu'on lui veut, il frappe du pied ; Arlequin effrayé tombe, se relève, & se sauve au plus vite.

Dans une autre scène, Arlequin sans avoir pu appaiser la faim qui le tourmente, sort de la maison en se curant les dents. La présence de Cinthio, lui inspire une grande frayeur : il est cependant obligé de se charger de porter une lettre à Eularia, & de faire en sorte de la lui remettre sans que personne s'en apperçoive. A peine Cinthio est-il sorti, qu'Octave, mari d'Eularia, paroît : Arlequin ne sachant où cacher sa lettre, la fourre sous son chapeau. Octave qui s'en est apperçu, la prend, & demande à qui s'adresse cette lettre. A la Dame qui demeure dans cette maison, répond Arlequin. Octave la lit tout bas, & dit ensuite au Docteur, s'il connoît le Gentilhomme qui l'en a chargé : Arlequin dit qu'oui : le regarde-tu comme un scélérat, ajoute Octave : Arlequin con-

— tinue à dire que non : hé bien ! répond
 1667. Octave, sçache qu'il me mande, qu'il
 prie instamment que l'on assomme le por-
 teur de cette lettre, qui est son ennemi
 mortel. Arlequin fait ici beaucoup de
 lazzi de frayeur : comment, s'écrie-t-il,
 tuer ainsi sans raison, un soldat de Porto
 Longone : tenez, Monsieur, ajoute-t-il,
 en pleurant, chargez-vous de cette
 lettre, & rendez-la à son adresse. Octa-
 ve garde la lettre, Arlequin lui deman-
 de pardon, & le prie de le cacher dans
 quelque maison. Octave lui indique la
 dernière de cette rue à droite : où il y a,
 dit-il, plusieurs Gentilshommes qui font
 un grand repas, & qui l'admettront
 volontiers à leur table.

Cinthio revient sur la scène, ap-
 pelle Eularia, & a une conversation
 avec elle : pendant ce tems-là, Arle-
 quin toujours affamé, & cherchant ces
 Gentilshommes, vient demander où est
 la cuisine ? il rencontre Octave, qui
 croyant sa femme infidelle vient de
 l'empoisonner : Il ordonne à Arlequin
 de marcher devant lui avec un flambeau :
 celui-ci voyant Eularia sans mouvement
 croit qu'elle est yvre : non, lui dit Oc-
 tave, elle est morte : & c'est là le prix
 de sa mauvaise conduite ; c'est moi qui
 l'ai empoisonnée. Arlequin, transi de

crainte veut éteindre le flambeau, & se
sauver. Doucement, dit Octave, c'est
fait de toi si tu fais le moindre bruit :
il faut que tu ensevelisse cette malheu-
reuse. Arlequin fait beaucoup de lazzi :
enfin Octave impatienté de sa maladres-
se, & voyant qu'il ne peut rirer aucun
secours de ce personnage, entre en fu-
reur, & dit qu'il veut s'en défaire par
le poison. Arlequin croyant qu'il badine,
dit, oh ! Monsieur, ne plaisantez pas
s'il vous plaît. Alors Octave le prend
au collet, & lui fait avaler le poison
qu'il a apporté dans une boîte : Arle-
quin s'écrie pendant ce tems là, « ah !
» Malheureux, empoisonner ainsi un
» soldat de Porto Longone ! ohimé,
» si je meurs, qui payera ce que je dois
» à ma blanchisseuse ? je commence à
» perdre l'usage de mes mains, & des
» yeux : ohimé, par charité, un peu
» d'huile, un peu de tintrique, (thé-
» riacque) » le chapeau d'Arlequin
tombe, il veut le ramasser, mais n'en
ayant pas la force, il fait la cullebute,
tombe à terre sur le nez, & ayant le
flambeau entre les jambes. Il reste quel-
que tems dans cette situation, & lors-
qu'Octave est sorti, il s'approche d'Eul-
laria. Trivelin, envoyé par Octave,
vient mettre cette infortunée femme

— dans le tombeau ; & compte y renfer-
1667. mer aussi Arlequin : cela donne lieu à
un grand jeu de lazzi de la part de ces
deux acteurs : tandis que Trivelin rêve
sur la manière d'y réussir , Arlequin
se leve , & ramassant son chapeau & sa
batte , va de lui-même se coucher dans
le tombeau. Trivelin effrayé de cette
avanture quitte le théâtre avec préci-
pitation.

La Scène suivante est encore plus
comique. Eularia se reveillant de son
profond sommeil, se lamente, soupire,
& s'étonne de se trouver en ce lieu. Ar-
lequin tient à peu près les mêmes dis-
cours, & lui demande enfin qui elle
est : « je suis femme, pour mon malheur,
» répond-elle, & c'est un ingrat que
» j'ai trop aimé qui m'a mise en cet état :
» & moi, dit Arlequin, je suis un hom-
» me, qu'un jaloux furieux a empoison-
» né. Approchez-vous de moi, conti-
» nue-t-il, quoique mort, je sens que
» j'ai encore du goût pour les femmes. »
Diamantine suivante d'Eularia enten-
dant ce discours, accourt au tombeau,
& en ayant fait sortir sa maîtresse, elle
se met à sa place, & demande à Arle-
quin qui il est ; je suis, répond Arlequin,
un mort qui se meurt de faim. Diaman-
tine, touchée de compassion, le fait

sortir du tombeau, & va rejoindre Eulalia : à peine a-t-elle quitté la scène, 1667.
qu'Octave arrive, & voit d'abord Arlequin debout : comment misérable, s'écrie-t-il, tu n'es pas mort ? pardonnez-moi, Monsieur, répond Arlequin : tu me paroissais pourtant bien mort, ajoute Octave. Arlequin continue à lui protester qu'il l'est, & pour le lui prouver, il court se remettre au tombeau, où il s'enferme jusqu'au col. De là il chante paille à son assassin, lui reproche de l'avoir tué, & le menace d'en porter sa plainte à la justice. Octave se retire très-confus : lorsqu'Arlequin est seul il veut quitter son tombeau, & fait le lazzi d'en trouver l'ouverture trop étroite ; mais avant que d'en sortir, il repete à l'assemblée son refrain ordinaire : *Messieurs, quelque charité pour un pauvre soldat de Porto Longone.*



IL BASILICO DI BERNAGASSO
ou BERNAGAZZO.*Le Dragon de Moscovie.*

Comédie en trois Actes.

Acte I.

1667. **Q**UOIQ'Arlequin soit chargé du principal rôle de cette pièce, il n'est pas fort aisé, de pouvoir, par son rôle, en comprendre bien nettement l'intrigue; au cas qu'il y en ait une.

La première scène se passe entre Arlequin & une fille qui demeure chez lui en qualité de Gouvernante, & dont il se loue fort. Il se souvient cependant de feu sa femme, & se met à pleurer. Sa gouvernante tâche à le consoler.

» Que le ciel, dit Arlequin, tienne la
» pauvre défunte en joye & en santé.
» Quand je me ressouviens qu'elle me
» faisoit de si bons plats de macarons.
» [ici il se met à pleurer] Quand je ren-
» trois à la maison, elle venoit au-
» devant de moi, & me conduisoit jus-
» qu'à ma chambre en me faisant mille
» carresses. » Arlequin recommence à

pleurer : sa gouvernante lui demande
de quoi elle est morte ? *de parto*, ré- 1667
pond-il. « En accouchant ? reprend la
» gouvernante ; on dit, continue-t-elle,
» qu'elle avoit quatre vingt sept ans :
» comment à cet âge voulez-vous qu'elle
» ait eu un enfant ? cela n'est pas possi-
» ble ? ce n'est pas aussi ce que je veux
» dire , réplique Arlequin, *de parto* ,
» c'est-à-dire en parlant, en me quittant,
» & elle n'est pas revenue depuis. Ma
» chere femme , c'étoit la plus deshon-
» nête femme qui se pût voir ; vous vou-
» lez dire honnête , dit alors la Gou-
» vernante , non non , deshonnête , c'est
» comme si je disois , dix-fois honnête ,
» répond Arlequin. Et ce qui me fâche
» le plus , continue-t-il , c'est qu'elle
» m'avoit fait une donation de tous ses
» biens après sa mort , & que ses parens
» me plaident , en disant que cela n'est
» pas vrai. Mais je veux faire une som-
» mation à la défunte , de comparoître
» en justice , pour les assurer de la vé-
» rité de cette donation. , Arlequin as-
sûre ensuite sa gouvernante que la re-
gardant presque comme sa femme ,
s'il continue à être content d'elle , il
veut faire sa fortune , & qu'elle puisse
se louer d'avoir eu un si bon maître.
Il finit en disant qu'il va à la poste pour

des lettres qui doivent lui annoncer
1667. l'arrivée d'une nièce qui étoit sœur du
pere de Perrette Barbe, laquelle étoit
cousine de la mere de son pere.

Passons à la scène où Bernagasso se
présente à Arlequin. Ce dernier est oc-
cupé à lire la lettre qu'il a reçue de sa
nièce, Bernagasso s'approche & le sa-
lue : il serre promptement sa lettre,
& après avoir rendu le salut, il se retire
dans un coin du théâtre, pour continuer
sa lecture. Bernagasso s'avance à lui &
demande la charité : Arlequin répond
brusquement, que le ciel l'assiste ; & il
se met en devoir d'achever de lire, lors-
que Bernagasso l'interrompt par un coup
de bâton qu'il lui applique sur la tête,
en disant, *une petite charité*. Arlequin
porte d'abord sa main à sa tête, & se
grattant l'endroit où il a été frappé, il
fait reflexion sur cette façon singulière
de demander l'aumône, & craint d'être
assommé s'il persiste à le refuser, ce
qui le détermine à présenter un quart
d'écu. Bernagasso à cette vue donne des
marques de désespoir, & s'écrie qu'il
est bien malheureux. Arlequin lui en
demande la raison. Il répond qu'un sol
lui suffit, & qu'un quart d'écu est capa-
ble de le faire tomber dans le désordre :
qu'avec cet argent le demon lui inspire.

roit peut-être l'envie d'aller chez des —
femmes dérangées, ou de jouer dans la 1667.
maison où il doit coucher : Enfin il force
Arlequin de reprendre son argent ; ce
dernier persuadé par cette action , de la
probité de Bernagasso , lui présente un
sol , qu'il reçoit humblement , en le re-
merciant, & ajoutant, que le ciel vous
• envoie une pluie abondante de tous
biens : Arlequin se redresse, & lui donne
un autre sol. Que la terre s'ouvre (lui
dit le pauvre) & vous fasse part de ses
plus précieux trésors. Arlequin ajoute
encore un sol aux charités qu'il vient
de faire. Que l'eau.... Ici il interrompt
Bernagasso pour l'avertir qu'il n'en boit
point , & qu'il aimeroit mieux qu'il par-
lât du vin. Que le feu , dit-il , eh laisse-
là le feu , lui dit Arlequin , & parlons
d'autre chose : comment te nomme-tu ?
je m'appelle, répond-t-il, Basilisco del
Bernagasso d'Ethiopia. Basilisco del bro-
do grasso (bouillon gras) d'Ethiopia ?
repete Arlequin : il l'appelle, Bernagasso
accourt aussi-tôt ; Arlequin a peur &
recule quelques pas : c'est un garçon-là (dit-il
à parte) me paroît à la physionomie de
son visage , avoir quelque ressemblance
avec les anciens Gentilshommes Alle-
mands ; il faut que je le prenne à mon
service. Bernagasso après avoir répondu

— que ce seroit pour lui beaucoup d'honneur, témoigne une extrême joye, tire un peigne de sa poche & peigne son nouveau maître, lui met sa cravatte, & poudre sa perruque. Pendant tout ce jeu de théâtre, Arlequin fait ses lazzi de rire, ensuite il se carre, se promene & fait marcher Bernagasso derriere lui. Il appelle sa gouvernante, lui raconte son aventure, & de quelle maniere ce valet d'Ethiopie est entré à son service. Avant d'entrer chez lui, Arlequin dit à ce dernier qu'il a une estime particulière pour sa gouvernante, & lui ordonne en même tems de la traiter avec considération.

Acte II.

Arlequin ouvre le second acte, en se félicitant sur l'acquisition qu'il vient de faire. Il entend un grand bruit dans la maison, & appelle sa gouvernante, & Bernagasso, pour en sçavoir le sujet. Monsieur, dit la premiere, j'ai beau ordonner à votre valet d'apporter du bois sur l'escalier, il n'en veut rien faire. Eh bien, dit Arlequin, je le porterai : les deux domestiques rentrent : un moment après ; nouvelle querelle : Monsieur, dit Bernagasso, votre gouvernante ne

peut pas laver les plats: quoi ce n'est —
que cela, répond Arlequin, allez, allez, 1667.
je les laverai. A peine sont-ils rentrés,
qu'Arlequin les entendant encore dis-
puter, les rappelle: il n'est pas possible
de vivre avec votre nouveau domesti-
que, s'écrie la gouvernante; c'est un
insolent & un volontaire, qui refuse de
vuider le baquet. Paix, paix, mes enfans
dit Arlequin, pour mettre la concorde
entre vous deux, je me charge de le
vuider. Lorsqu'ils se sont retirés, Cin-
thio arrive suivi d'une troupe de Spa-
dassins. Lazzi de frayeur de la part d'Ar-
lequin, il veut se sauver, Cinthio l'ar-
rête par le bras: sçavez-vous bien, Mon-
sieur, que je vous ai témoigné plusieurs
fois, que je voulois avoir Diamantine:
(c'est ainsi que se nomme la gouver-
nante) Eh bien, ajoute-t-il, je vous
déclare que je veux l'avoir dès ce mo-
ment, & que je vais l'emmener de force
ou de gré. Arlequin un peu revenu de
sa première frayeur, se ressouvient que
son nouveau domestique entr'autres
qualités a assuré qu'il étoit fort brave,
ce qui fait que prenant courage, il re-
pond à Cinthio qu'il ne veut pas lui laisser
emmenar sa gouvernante, & qu'il va
trouver à qui parler. Cinthio & ses Spa-
dassins mettent d'abord l'épée à la main.

— A moi Basilisco del Bernagasso d'Ethiopia, s'écria alors Arlequin, à moi mon brave. Bernagasso sort dans le moment, armé d'une grande batte fendue dont il charge Cinthio & sa troupe : & oblige deux de ces coquins à demander pardon à Arlequin. Ce dernier transporté de joie, embrasse Bernagasso, lui fait toutes les carresses imaginables, & le prenant entre ses bras l'emporte en courant dans sa maison.

Acte III.

Arlequin sort avec Bernagasso : il lui dit que pour recompense de lui avoir sauvé la vie, il veut le rendre le maître de sa maison, qu'il y fasse bonne chere, & qu'il épouse sa nièce, il lui remet en même tems l'acte qu'il vient de passer chez le Notaire en sa faveur. Bernagasso le prend, & donne plusieurs coups de baton à son bienfaiteur, qui d'abord prenant cela pour une plaisanterie, se met à rire de toutes ses forces. Comme ce jeu continue, Arlequin commence à s'en ennuyer, & demande à Bernagasso par quelle raison il le frappe : celui-ci répond que c'est en vertu de l'acte qu'il vient de lui remettre, qui le rend maître de la maison, & lui donne la liberté de

de l'en chasser, & même de le rosser. —
Arlequin le prie de lui faire voir cela 1667,
dans l'acte : Bernagasso le lui présente,
Arlequin le lui arrache, & le déchire :
Alors il se saisit du bâton de Bernagasso,
le rossé à son tour, & appelle sa gou-
vernante & ses voisins. Bernagasso les
voyant entrer, se jette aux genoux de
son maître ; Arlequin lui ôte son cha-
peau & se le met sur la tête, il en fait
autant de sa perruque, & de son habit,
& enfin il le chasse comme un miséra-
ble. C'est ainsi que finit la pièce, qui,
comme on le voit, est une foible imi-
tation du Tartuffe de M. Molière.

LES TROIS VOLEURS DECOUVERTS.

Tre Ladri Scoperti.

Comédie.

ON ne sçait ni le nombre des actes,
ni quelle est l'intrigue de cette
comédie : le titre même ne paroît pas
exactement rempli, puisqu'on n'y re-
marque que deux voleurs. Quoi qu'il en
soit, le rôle d'Arlequin est rempli de
détails assez divertissans.

La première scène est entre Arlequin

○

— & le Capitan : celui-ci raconte ses ex-
1667. ploits avec beaucoup d'emphase: Arlequin après l'avoir écouté lui dit, Monsieur, avec tout cela, gardez-vous des archers qui vous cherchent, pour vous mettre en prison. Le Capitan effrayé demande pourquoi ! c'est par une fausseté dont on vous accuse, répond Arlequin: le Capitan plus surpris encore, le prie de lui expliquer cette énigme. On prétend, dit Arlequin, que vous avez fait mentir le proverbe, qui dit que la chemise est plus proche de la chair que l'habit, & l'on m'a assuré que vous ne portez point de chemise. Le Capitan avoue que c'étoit autrefois sa coutume, parce qu'alors, comme il étoit extrêmement furieux, aussi-tôt qu'il se mettoit en colère, le poil, qu'il avoit abondamment sur tout le corps (étant aussi velu qu'Hercule) se dressoit, perceoit sa chemise de toutes parts, & y faisoit tant de trous, qu'on l'auroit prise pour une passoire: mais il ajoute, que depuis quelque tems, s'étant fort modéré, & ne craignant plus le même inconvénient, il porte du linge comme les autres. Pour interrompre cette conversation, le Capitan dit à Arlequin qu'il est amoureux d'Aurélia, & lui ordonne d'aller frapper à la porte de cette belle.

Comme Arlequin témoigne beaucoup de crainte, le Capitan l'encourage, & l'assure qu'il va demeurer pour le secourir en cas de besoin. Arlequin frappe à la porte avec sa batte, Octave paroît, le Capitan se sauve, Arlequin interdit, dit qu'il est un pauvre malade, & demande si l'on voudroit bien lui faire la charité de lui enseigner l'Hôpital. Dans le moment Aurelia se montre à la fenêtre, Octave la salue, & lui dit des douceurs, Arlequin qui est adossé contre la maison, croyant que c'est à lui qu'Octave adresse ses discours y répond sur le même ton : il s'apperçoit de sa méprise, & se met à rire.

Dans une des scènes suivantes, Arlequin se trouve avec Trivelin ; ce dernier lui propose de voler de compagnie dans la maison voisine, & pour cet effet de convenir d'une heure, pendant laquelle il ne passe personne dans la ville. Arlequin répond qu'il faut donc attendre la fin du monde : mais, ajoute-t-il, ne sçais-tu pas que celui qui dérobe, est enfin conduit sur la place publique : oui mon ami, réplique Trivelin, mais pourvu que nous agissions avec adresse, je t'assure que nous nous tirerons bien de cette affaire-ci. Je consens à tout, dit Arlequin : prends seulement garde qu'on

ne me pendé : je m'en fie à toi, au moins :
 1667. en tout cas, continue-t-il , si le malheur
 nous en vouloit, je veux avoir la droite,
 c'est la place d'honneur : mais pour évi-
 ter cet accident , j'imagine un bon tour ,
 afin d'empêcher que les archers ne nous
 arrêtent il faut prévenir le Barigel , lui
 dire que nous n'avons pas le sol , & lui
 demander la permission de nous faire
 voleurs. Trivelin n'entend pas raillerie ,
 il se désespere : Enfin Arlequin consent
 à tout , & se console en disant que per-
 sonne ne sçaura peut-être que leur in-
 tention est de dérober. •

Dans une autre scène, Pantalon & le
 Docteur sortent de leur maison sans par-
 ler : Arlequin va à la porte , dont il se
 met en devoir de prendre la mesure
 avec sa ceinture. Le Docteur se met
 sur la porte, Arlequin l'apercevant
 lui fait une profonde révérence , se
 retire , & revient ensuite vers la même
 porte. Il appelle le Docteur (chit , chit)
 & ensuite Pantalon. Il se met au milieu
 d'eux sur le théâtre, fait semblant d'a-
 voir quelque chose d'important à leur
 dire, les salue , va , revient sur ses pas ,
 & leur demande enfin quelle heure il
 est ? le Docteur choqué de cette imper-
 tinence , met la main à sa dague : Arle-
 quin tombe à terre de frayeur, culbute
 Pantalon & se sauve.

Arlequin revient sur le théâtre avec un sac sur la tête , dont il se forme une espèce de capuchon. Trivelin paroît à la fenêtre au signal convenu avec lui, & demande s'il a le sac ? oui dit Arlequin , ouvre bien la bouche , ajoute trivelin ; Arlequin le fait : ouvre-là bien grande , continue son camarade. Je ne puis l'ouvrir davantage , réplique Arlequin. Bête que tu es , lui dit Trivelin , c'est de celle du sac & non de la tienne que je parle. Arlequin ouvre le sac , mais il tient l'ouverture en bas de peur d'en être mordu. Après tous ces lazzi , il présente l'ouverture du sac. Trivelin jette les paquets qu'il a fait , à chaque fois , Arlequin tombe par terre. On lui jette des morradelles , il veut les cacher dans son chapeau , dans sa culote. Il voit sortir un petit enfant , il le prend & le met aussi dans le sac. Enfin Trivelin vient le joindre , & veut lui charger le sac sur le dos. Arlequin feignant de se prêter à son intention , se recule toujours. Pendant ce tems-là , Trivelin apperçoit des archers , & dit à son camarade , sauve-toi : les archers se saisissent de Trivelin & du sac ; Arlequin revient en criant , ah ! canailles , où portez-vous ce sac ? ce n'est pas vous qui l'avez dérobé , il ne vous appartient pas. Les archers

— lui demandent si c'est lui qui y a mis
1667. ces paquets ? il dit que oui, les archers
veulent l'arrêter, il les roffe & se sau-
ve.

On ne sçait pas par quelle heureuse
avanture Trivelin a pu se sauver des
mains des archers : mais dans une des
scènes qui suivent celle du vol, il se re-
trouve avec le Docteur & Arlequin.
celui-ci dit aux deux autres qu'il est Prin-
ce, & leur ordonne de le suivre. Le
Docteur se tient entr'eux deux, Trive-
lin fait signe à l'autre de venir le trouver
dans deux heures : Arlequin feignant de
ne le pas comprendre, oblige le Docteur
à baisser sa tête, & lui mettant son cha-
peau au devant du visage, de peur qu'il
ne le voye parler, il répond à Trivelin,
ce dernier fait le même lazzi, puis con-
tinue sa conversation avec Arlequin :
& lorsqu'ils n'ont plus rien à se dire,
ils quittent la scène.

A quelque tems de là, Arlequin re-
vient avec le sac sur son épaule : comme
il s'est déguisé, & qu'il voit que Trive-
lin ne le connoît pas, il se dit marchand,
& lui propose d'acheter ce qu'il porte.
Voyez, dit-il, la belle argenterie de
fayance, je ne l'ai pas dérobée, au
moins : ces derniers mots font naître des
soupçons à Trivelin, il se jette sur Ar-

lequin , lui arrache sa barbe postiche ,
& le reconnoît. 1667.

Sans qu'on sçache comment , Pantalón recouvre le sac & les effets qu'on lui avoit dérobés. Arlequin se présente , sous un nouveau déguisement , & dans une posture singulière : Pantalón mettant toute son attention à le regarder , oublie son sac : Arlequin s'en saisit , & le lui abandonne cependant lorsqu'il se voit suivi : il fait en même tems une humble reverence. Ce lazzi se repete : Pantalón met le sac entre ses jambes : Arlequin se glissant doucement derrière lui le tire : Pantalón l'arrête , & tire le sac de son côté : ils tombent tous deux : Arlequin se voyant reconnu se relève , & prend la fuite.

LE CAPRICIEUX.

It Lunatico.

Comédie en trois Actes.

Diamantine & Arlequin ouvrent la scène par une conversation mêlée de discours tendres , & de reproches : adieu mon bel âne d'Avril , dit Diamantine en le quittrant : adieu ma belle

— vache du mois de Mai, répond Arlequin.
 1667. Octave arive, il demande à ce dernier où il a passé la nuit. Il répond qu'il a été dans un lieu, où lui-même auroit été fort aise d'être: Octave s'informe quel est cet endroit, Arlequin prêt à lui désigner, en est empêché par des éclats de rire dont il ne peut se défendre, enfin il lui avoue qu'il a été à *Postribite*, (Profribolo) dans un lieu où il y avoit des filles de bonne volonté. Octave dit qu'il veut qu'on l'habille, Arlequin court chercher ses hardes, il n'apporte que le chapeau de son maître: & mon manteau, dit celui-ci: le valet va le chercher, reporte le chapeau. Ce lazzi se repette deux ou trois fois. Arlequin revient avec l'épée d'Octave, & des vergettes, il met le tout à terre; il commence par broffer son chapeau, ensuite il se débarbouille, puis brosse le chapeau de son maître, après avoir craché dessus, il tire l'épée du fourreau, espadonne avec, la remet dans le fourreau, & cogne avec la garde contre terre: Octave s'impatiente: Arlequin ramasse le manteau qui est sur le plancher, & le secoue sous le nez de son maître: ensuite il veut le lui attacher par devant, & dit, vous vous levez si matin, que vous mettez la tête tout de travers, votre

votre nez est de ce côté, & il devroit être de l'autre. Arlequin veut lui retourner la tête sans devant derrière. Octave lassé de ces balourdises, demande un peigne : Arlequin va chercher celui des chevaux. 1667.

Lorsqu'Octave est habillé, Arlequin ne sachant où mettre son chapeau, le place sur la garde de l'épée de son maître : ensuite il tire l'épée avec le foureau, le nettoye, & le donne à tenir à son maître, & pour y remettre l'épée, il s'éloigne quelques pas en arrière, & revient en courant, comme s'il vouloit enfiler une bague : il se laisse tomber : Octave lui dit de brosser son chapeau, Arlequin met le sien sur sa tête, de peur qu'il ne s'enrhume : Octave le jette à terre, & Arlequin en fait autant de celui de son maître qu'il tient à la main.

Octave à dessein d'éprouver Eularia sa maîtresse, ordonne à Arlequin de se présenter devant elle magnifiquement vêtu, & sous le nom du Marquis de Blanchefleur. Ce valet déguisé en Gentilhomme se carre sur le théâtre, il tient un peigne à la main : il se plaint qu'il fait chaud, & rejette sa perruque sur son col, ne sçachant plus où la mettre, il la place entre ses jambes, il la peigne, la remet sur la tête, la laisse tomber.

— Il veut ensuite se peigner, & ne trouvant
1667. plus sa perruque, il la cherche, arrache
celle de son maître, & s'enfuit avec.

Arlequin revient sur la scène : il tremble de frayeur à la vue du Capitain ; ce dernier lui dit qu'il est frère de la personne qu'il aime : dans le tems qu'il se dispose à répondre à cette politesse, arrive Eularia, qui ne reconnoissant pas Arlequin lui présente une lettre, en lui disant, lisez, & prenez votre résolution. Arlequin pour soutenir son personnage, reçoit la lettre, & répond, c'est moi qui m'appelle Octavio. Après le départ d'Eularia, Arlequin fait le lazzi de vouloir lire la lettre, & ne fait que répéter ces mots, lisez & prenez votre résolution. Le Capitain s'apercevant de son embarras lui tire la lettre, & lit, ma chere ame, ma très-douce amie : Arlequin ne lui en laisse pas lire davantage, il reprend la lettre & la lèche : que fais-tu là, mon ami ? lui dit le Capitain ; je lèche ces mots sucrés, répond Arlequin. Le Capitain, le reprend, & le met au fait du stile douxereux. Sur ces entrefaites, Pantalou arrive avec Eularia. Madame, dit Arlequin à celle-ci, les Naturalistes disent que les animaux terrestres ne sont pas aquatiques ; à propos d'animaux, quel

est cet homme qui est avec vous ? Eularia répond que c'est son pere. En le voyant vêtu de rouge & de noir, ajoute Arlequin , je l'aurois pris pour une beterrave pelée d'un côté. . . Mais, Madame , continue-t-il , j'ose vous prier de me faire arracher toutes les dents , avant que je vous épouse : pour quelle raison , Monsieur , répond Eularia : c'est, réplique-t-il, que vous êtes à manger , & je voudrois ne vous pas faire de mal.

Dans une autre scène Arlequin cherche le moyen de parler à Eularia ; mais il craint d'être vu de Pantalon : il met son chapeau au bout de sa batte , & la place sur l'épaule de ce vieillard , qui croyant frapper Arlequin , donne un coup de poing dans le chapeau , & le jette à terre. Arlequin lui donne un coup de sa batte sur les fesses ; ensuite il fait le lazzi de petit nain , en se cachant avec son manteau , & son chapeau : Il change de place , & passe auprès d'Eularia. Pantalon l'apperçoit & le poursuit : Arlequin fuit en sautillant , mais se voyant pressé , il se leve de toute sa hauteur , épouvante ce bon homme , le rosse , & s'enfuit.

Arlequin revient une seconde fois , ridiculement vêtu en Gentilhomme ,

avec des gants, un manteau qui lui tombe sur sa batte, & avec lequel il fait le lazzi, comme de l'exercice du drapeau; & un chapeau dont le plumet lui retombe devant les yeux. Hola, Majordome (dit-il en entrant à Cinthio) dites au carrosse qu'il vienne m'attendre dans l'antichambre. Bon jour, Madame (ajoute-t-il en s'adressant à Eularia) le mérite, méritant, méritable... Cinthio qui voit son embarras, se met à rire, & le turlupine, Arlequin répond des balivernes: pendant ce tems-là Cinthio tient à Eularia des discours fort tendres: ah, Madame! s'écrie Arlequin, pour interrompre leur conversation, je suis ce malheureux Octave que la fortune a toujours persécuté. Ensuite il fait une scène de galimatias: Monsieur, lui dit Eularia, ne trouvez pas mauvais que je me plaise mieux à l'entretien de votre Majordome, qui parle plus sensément que vous. Cela n'est pas étonnant, réplique Arlequin, puisqu'en sa qualité, je lui donne à garder mon esprit, & toutes mes gentilleses, dont il se sert dans l'occasion... Hola! Monsieur le Majordome, continue-t-il, faites un peu deux jolis complimens à cette belle Dame: pendant qu'il fait ses lazzi, Eularia donne la main à Cinthio, qui

entre avec elle dans la maison : Arlequin reste sur la scène , & toutes les fois qu'il entend prononcer son nom , il se présente : arrive Diamantine qui a observé le tout , & connoissant qu'elle a affaire à un valet , prend un bâton , & le roffe. 1667.

Cinthio quittant son personnage de Majordome, vient dire à Arlequin qu'il ait à se désister de ses poursuites vers la belle Eularia. La dispute s'échauffe , Arlequin laisse tomber son chapeau , & dit à Cinthio de le ramasser : celui-ci met l'épée à la main, en répondant , ramasse-le toi-même. Eh bien, je le ramasserai , réplique Arlequin : mais au reste , ajoute-t-il , qui êtes-vous pour prétendre à Eularia ? je suis Gentilhomme dit Cinthio : Arlequin lui demande ce que c'est qu'un Gentilhomme : je vais te l'apprendre lui dit l'autre , en mettant l'épée à la main. Commandez à vos valets, répond Arlequin. Heureusement pour ce dernier, Octave se présente pour le défendre : Alors il fait le brave ; avance donc poltron , dit-il à Cinthio : celui-ci s'approche , & Arlequin se cache derrière Octave. Cinthio le menace & lui dit je te retrouverai. Tu en as menti par ta gorge , répond Arlequin , tu ne me retrouveras pas , car je ne sortirai

1667. pas de notre maison. Cinthio continue à soutenir qu'il aime Eularia , & qu'il l'épousera malgré son rival. Lorsqu'il est sorti , Octave reproche à Arlequin sa lâcheté , & lui donne quelques coups de bâton. Le Docteur vient avertir Arlequin que la future l'attend : il répond qu'il va entrer dans le moment. Octave est encore obligé de le rosser pour l'obliger à continuer son personnage : le Docteur revient une seconde fois , dire que l'on s'impatiente : Arlequin fait plusieurs lazzi : de grace , Monsieur le Docteur , lui dit-il , n'entrez pas sans moi. Octave a beau menacer , Arlequin prend un bâton , & le rossé à son tour : C'est ainsi que finit le premier acte.

Acte II.

Arlequin fatigué des embarras où il vient de se trouver , a quitté son équipage magnifique , & reparoit vêtu à son ordinaire ; il déclare qu'il ne veut plus se mêler de cette fourberie. Octave survient qui lui demande pourquoi il a quitté son habit de Gentilhomme. Eularia paroît dans le moment ; après avoir fait quelques reproches à Octave , elle dit , en rentrant dans sa maison : je t'aimerai toute ma vie , mon cher cœur.

Octave sort, & laisse Arlequin avec le Capitain qui survient. Ce dernier lui vient proposer sa cousine : en équivoquant sur ce mot , Arlequin lui répond qu'il prendra volontiers la cuisine, la salle & la cave. Diamantine qui a entendu ce discours, s'oppose à ce projet, attendu , dit-elle, qu'Arlequin lui a promis la foi de mariage. Le Capitain demande à celui-ci ce que ce discours signifie. Arlequin soutient qu'il n'a jamais donné de parole positive à cette fille. Il avoue qu'elle a eu bien des bontés pour lui, mais il dit que c'est la jalousie qui la fait parler ainsi. Cinthio arrive, & lui propose le Docteur pour conseil, Arlequin persiste à dire qu'il ne veut point abandonner Eularia.

Diamantine revient , résolue d'obliger Arlequin à tenir parole, après l'avoir fort maltraité, elle le quitte en le menaçant d'aller se plaindre à la justice. Eularia survient qui le charge de dire à Octave son maître qu'il ne songe plus à elle. Pour surcroît de disgrâce, le Capitain qui a entendu tout ce qui vient de se passer, donne du pied au cul d'Arlequin, qui avoue que son maître l'a contraint à jouer le personnage de Marquis de Blanchefleur : il ajoute qu'Octave est capricieux, fou & lunatique : qu'ap-

— 1667. pellez-vous Lunatique , dit le Capitaine : il fait beaucoup soleil , c'est donc le soleil , & non la lune qui cause son délire ?

Octave arrive , il met l'épée à la main & poursuit Arlequin : ce dernier tombe à terre criant qu'il est mort , ou tout au moins , très-blessé : & que son sang coule abondamment : pour preuve , il montre une des pièces rouges de son habit. Octave lui ordonne de se lever , il obéit , & avoue qu'il a découvert toute la fourberie. Octave devient furieux à cette nouvelle. Arlequin se jette à terre , & le maître sort. Pantalon qui survient ensuite , apprend d'Arlequin les défauts d'Octave , & son caprice ridicule , l'acte finit par une scène entre Pantalon & Cinthio.

Acte III.

La première scène de cet acte est le raccommodement d'Arlequin & de Diamantine : après lui avoir demandé pardon , il la prie de le cacher en quelque endroit , parce qu'on veut l'assommer. il lui promet en même tems de lui avouer la vérité. Diamantine lui propose d'abord de l'enfermer dans la huche : au diable , dit Arlequin , je ne veux pas

m'y mettre : car si la vieille cuisinière me trouvoit ainsi couvert de farine, 1667. me prenant pour une sole, elle ne manqueroit pas de me frire. Diamantine rit de sa frayeur, & pour le satisfaire elle veut le mettre dans une petite cahute qui est dans le Jardin, auprès d'un bassin. Arlequin y trouve des difficultés, attendu, dit-il, que si les archers venoient & disoient, où est ce belître d'Arlequin, les grenouilles de ce jardin répondroient *qua, qua, qua* : qui veut dire, il est là. Eh bien donc, dit-elle, je te sauverai dans le toit à porc ? Non pas, s'il vous plaît, répond Arlequin; si l'on venoit à demander, Arlequin n'est il pas ici, les cochons diroient tout de suite *hon, hon, hon* : c'est-à-dire oui, oui, oui.

Arlequin craignant Cinthio qui menace de le tuer, se sauve dans la maison, d'où mettant la tête à la fenêtre, il crie fermez la porte. Octave arrive, Cinthio lui fait part du sujet qu'il a de se plaindre de ce valet, & se retire. Lorsqu'il est parti, Arlequin sort fièrement en disant, où est-il le poltron ? Cinthio revient brusquement, Arlequin court à la porte, mais comme il la trouve fermée, il est obligé d'entrer par la fenêtre.

LE CŒUR ME FAIT MAL.

Ohimè il Cuore.

Comédie.

ARlequin mari de Diamantine a tout lieu de croire qu'elle ne lui est pas trop fidèle, & qu'elle lui préfère Trivelin : voilà sur quoi le titre de la pièce est fondé.

La scène ouvre par une dispute très-vive entre ces époux : c'est Diamantine qui chante le plus haut, & qui se plaint qu'Arlequin est toujours absent de la maison, où il ne rentre que la nuit & le plus tard qu'il peut. Arlequin de son côté reproche à sa femme qu'elle passe les journées à la fenêtre à converser avec son galant : Je m'apperois bien, dit-il, que semblable à Actéon, je suis transformé en cerf : maudit soit le jour, continue-t-il en s'adressant à Diamantine, où tu me fis présent de cette bouteille du vin de *Lacrima Christi* : maudit soit l'heure où tu me fis manger cet excellent plat de Macarons. Trivelin qui est dans la cantonade, dit à demi voix à Diamantine : renvoyez-le ce bec cornu. Arle-

quin qui l'entend , demande à sa femme —
 ce que c'est que ce bec cornu : je vois 1667.
 bien (ajoute-t-il) que c'est de moi que
 l'on parle. Trivelin s'approche , passe
 autour de lui , & se retire : Arlequin fait
 rentrer sa femme & la suit. Trivelin se fla-
 tant qu'elle va revenir , entend marcher ,
 & dit , viens ma chere Diamantine , viens
 que je t'embrasse : il court embrasser Ar-
 lequin : & voyant qu'il s'est trompé il
 s'enfuit : Arlequin rit de toutes ses for-
 ces , oh quelle bête ! dit-il , quel extra-
 vagant ! ensuite il feint d'avoir à faire un
 tour à la place. Diamantine voulant
 profiter de son absence sort ; Trivelin
 l'aborde ; ces deux amans se disent des
 douceurs : & croyant s'embrasser , ils
 embrassent Arlequin qui s'est placé adroi-
 tement entr'eux. Honteux de leur mé-
 prise , ils se retirent : Arlequin rit , &
 ramenant Diamantine sur la scène , lui
 dit qu'il veut qu'elle vienne au rendez-
 vous que Trivelin & elle se sont donnés :
 mais il lui défend de proferer un seul
 mot. Trivelin vient effectivement &
 prend Diamantine par le bras ; Arlequin
 se glisse entr'eux , & après avoir badiné
 quelque tems avec Trivelin , qui croit
 tenir la main de sa maîtresse , il lui ap-
 plique un coup de sa batte sur la tête ,
 en lui disant *Ecco per il porco luxurioso*.

Trivelin se sauve : Arlequin fait rentrer
1667. sa femme, ferme la porte & s'en va.

Trivelin reparoit vêtu en Capitain. Il entre avec un air d'assurance, en disant, qui va là ? personne, répond Arlequin : Trivelin met l'épée à la main : Arlequin veut tirer la sienne, mais n'en pouvant venir à bout, il la pose à terre, avec son chapeau & son manteau. Trivelin met aussi son manteau bas, ensuite Arlequin & lui le ramasse, chacun par un bout, & faisant un jeu de théâtre assez plaisant, ils se trouvent l'un & l'autre emmaillottés, pour ainsi dire, dans le même manteau. Après plusieurs scènes de nuit, Trivelin frappe à la porte de Diamantine, qui lui répond par une volée de coups de bâton : Arlequin voit cette action, & en ressent une extrême joie : il faut cependant que j'éprouve (dit-il) si elle est aussi sage qu'elle le veut paroître, car je crois que *putanam est, & ego becco sum*. Arlequin se couvre de son manteau & va frapper à son tour à la porte de Diamantine, feignant être Trivelin : Elle y est trompée : écoute avec plaisir les discours qu'elle croit être de son amant, & y répond très-favorablement. Ah ! coquine, lui dit alors Arlequin, en mettant l'épée à la main, tu ne me tromperas pas davantage.

Il faut que je te tue. Diamantine effrayée —
se jette aux genoux de son mari , celui-1667.
ci fait differens mouvemens comiques
avec son épée , comme pour la lui pas-
ser à travers du corps , & se met dans
des postures singulières : Diamantine
pleure : Arlequin se laisse attendrir ,
& pleure aussi. La larme à l'œil il lui
ordonne de se coucher à terre , afin
qu'en tombant morte du coup qu'elle
va recevoir , au moins elle ne se casse
pas le nez. Diamantine réitere ses instan-
ces , embrasse les genoux d'Arlequin :
non , non (dit-il) votre cruelle trahi-
son mérite la mort : elle soutient qu'elle
est innocente , qu'elle a bien reconnu
son mari dès le moment qu'il s'est pré-
senté , mais qu'elle a voulu feindre pour
se divertir , & qu'elle alloit le détrom-
per. Alors Arlequin se rend , & ordonne
à sa femme de baiser la terre , de chan-
ter , de pleurer , de rire ; ensuite de fai-
re la révérence , pleurer & rire en même
tems : & après qu'elle a accompli tout
ce qu'il a voulu , il la fait rentrer chez
elle , en disant ; voilà comme il faut
châtier les femmes.


La suite du rôle d'Arlequin semble
être tirée d'une autre pièce , & n'a aucun
rapport à celle-ci. Arlequin est géolier
d'une prison : Tiburtia se présente &

— demande à parler à Octave qu'elle dit
 1667. être son frere. Arlequin répond que la
 chose n'est pas faisable : mais il change
 de ton lorsque cette fille lui présente
 une bague. C'est une autre affaire, dit-il,
 si vous aviez ainsi parlé d'abord , votre
 affaire seroit faite. Lorsque Tiburtia est
 entrée, Trivelin survient : Arlequin
 affecte de faire briller à ses yeux la ba-
 gue quil vient de recevoir : Trivelin n'y
 fait aucune attention : cela désespere Ar-
 lequin , qui ne pouvant plus se con-
 traindre , je gage , lui dit-il , que tu
 n'auras jamais de présens pareils à ceux
 que m'a fait Madame Tiburtia. Devine,
 ajoute-t-il , qui m'a donné cette bague ?
 Trivelin répond , c'est Madame Tibur-
 tia. Arlequin très-surpris , replique ,
 qui diable a dit cela à ce drole-là ? Tu
 sçais donc , continue-t-il , que cette
 femme m'a fait ce don pour pouvoir
 parler à Octave ? Trivelin repete qu'il
 sçait que c'est pour pouvoir parler à
 Octave. Arlequin est encore plus étonné
 de la pénétration d'esprit de Trivelin.

Dans une autre scène Octave paroît
 habillé en femme , sous le nom de Tha-
 déa : il s'entretient avec Tiburtia , &
 comme ils ont l'air embarrassé : ils disent
 qu'ils ont laissé tomber un bijou. Ar-
 lequin s'offre à le chercher. Pendant que

Tiburtia amuse ce dernier, Octave, sous ses habits de femme, sort sans être re- 1667.
connu du géolier à qui il fait une profonde révérence ; Tiburtia ne tarde pas à le suivre,

A la dernière scène, la véritable Thadéa, & le Capitan heurtent à la porte de la prison. Qui va-là, dit Arlequin, je fais bonne garde ici, comme vous voyez. Le Capitan lui dit d'approcher : il le refuse, lui fait plusieurs interrogations en langue Espagnole : Arlequin s'imaginant qu'on lui demande s'il a la voix belle, répond qu'oui, & qu'il a chanté toute la journée. Il réplique comiquement à toutes les questions qu'on lui fait, & que faute d'entendre il prend à contre sens : enfin on reconnoît qu'Octave s'est échappé de prison sous l'habit de Thadéa : le Capitan veut tuer Arlequin, il se jette à genoux, demande pardon, &c.



LE BARON ALLEMAND (1).

Barone Todesco.

Comédie en trois Actes.

ARlequin & Trivelin se rencontrent après une longue absence, le premier porte sous son bras son manteau, son chapeau & sa batte : il raconte à Trivelin son ancien camarade & son parent ce qui lui est arrivé dans les divers pays qu'il a parcouru, & sur tout à Rome où il a reçu de grands honneurs : on l'a, dit-il, mené en triomphe, & il y avoit derriere lui un homme, qui, avec une grosse poignée de verges, avoit soin d'écarter les mouches. Il ajoute qu'il a servi un Opérateur, qui lui a communiqué plusieurs beaux secrets, entr'autres celui de redresser les bossus dans une presse : & celui d'em-

(1) L'idée de cette pièce est plaisante : elle a été reprise sur le nouveau théâtre Italien, sous le titre d'*Arlequin feint Baron Allemand*, & reduite en un acte sous celui d'*Arlequin Baron Suisse*. Le Sr. Dominique en société avec Mrs. le Sage & Fuzelier ont composé sur ce sujet une pièce en vaudeville & par écritaux, intitulée *Arlequin Baron Allemand*, ou *le Triomphe de la Folie*. Voyez ces differens articles dans le *Dictionnaire des Théâtres*.

pêcher les punaises de pulluler, en —
mettant tous les jours leurs œufs en 1667.
aumelette, &c.

Trivelin quitte Arlequin pour quelques affaires : il revient, & frappe à la porte : Arlequin lui demande ce qui est dans ce petit pot qui est auprès du feu ? c'est répond Trivelin un lavement préparé pour une vieille domestique malade. Oh ! oh ! dit Arlequin, je l'ai bu, croyant que c'étoit du bouillon. Et cette chose blanche qui étoit sur le bord de la cheminée ? c'est du savon, répond Trivelin : ma foi, dit Arlequin, je l'ai pris pour du fromage, & je l'ai mangé. Après ces mots, il sort de la maison feignant de macher quelque chose, & criant de toutes ses forces, au voleur, à l'assassin. Trivelin lui demande à qui il en a : je mangeois, dit Arlequin, un bon morceau de viande, & ce voleur me l'a arraché en faisant *gniago, gniago*, & l'a emporté, c'est pourquoi je cours après. Au bruit qu'il fait, Octave arrive l'épée à la main, & lui offre ses services. Arlequin effrayé se sauve dans la maison, & appelle Trivelin à son secours. Ce dernier remercie Octave, & faisant revenir Arlequin, lui dit de rester pour entretenir ce cavalier. Arlequin fait bonne

— mine pendant quelque tems, mais
1667. surpris d'une nouvelle frayeur, il fuit,
& passant entre les jambes de Trivelin,
qui est sur la porte, il lui fait faire la
cullebute. Trivelin le rappelle en lui
disant qu'il y a cinquante écus à gagner
s'il veut exécuter une fourberie. C'est
ce qu'on voit dans le second acte.

Arlequin paroît vêtu ridiculement en
gentilhomme Allemand. Trivelin le fait
ressouvenir de tems en tems qu'on ne
lui donne cet habit, qu'à condition
qu'il prêtera la main à la fourberie
projetée : pendant qu'il lui explique
de quoi il s'agit, Arlequin qui craint
de s'attirer quelques affaires avec la
justice, quitte son équipage, sans que
l'autre s'en apperçoive, & veut s'en-
fuir. Trivelin court après lui, & le
ramene : mais mon ami, lui dit Arle-
quin, avec cette fourberie, tu veux
donc m'envoyer aux galères ? bon, bon,
répond Trivelin, dois-tu t'épouvanter
pour si peu ; & d'ailleurs il faut seu-
lement que tu représente un Baron Al-
lemand. Ne sçais-tu pas, continue-t-il,
d'autre langue que la tienne ? Oui ré-
pond Arlequin, j'en ai une de bœuf
fumée dont on m'a fait présent. Ce n'est
pas cela que je veux dire, ajoute Tri-
velin : sçais-tu parler Allemand ? Ar-

Arlequin jouant sur ces mots *al le mani*, qui veut dire les mains, réplique oui-dà, 1667. aux mains & aux pieds. Tu badines, hors de saison, dit Trivelin, je te demande si tu sçais parler la langue Suisse ou Allemande ? mene-moi au cabaret, répond Arlequin ; & lorsque je serai yvre, je te promets de te parler Suisse, Allemand, Latin, Français, Espagnol, tout ce que tu voudras. Trivelin satisfait de ce côté, lui enseigne à dire, *Got, morghen, mager*. Arlequin feint de ne pouvoir prononcer ces mots : il veut encore quitter ses habits, enfin, après bien des instances, il parvient à apprendre ces mots, & à les prononcer comme il faut. Trivelin ajoute encore celui-ci, *bigez, bigez, bigez* : Arlequin trouve ce dernier mot trop difficile ; il faut pourtant que tu le dises, réplique Trivelin : c'est le seul moyen de gagner la dor de cinq cens écus : Arlequin demande combien il doit lui en revenir, & lorsqu'il apprend qu'il n'aura pour sa part que cinquante écus, il se fâche, & veut encore une fois quitter ses habits. Trivelin lui fait entendre raison, & va heurter à la porte de Pantalon. Pendant ce tems-là Arlequin repette toujours les mots qu'on lui a appris : Trivelin lui impose

— silence, & lui dit d'attendre l'arrivée
1667. de Pantalon. Aussi-tôt qu'Arlequin l'app-
perçoit, il pronce les mots Allemands;
& continue jusqu'à ce que Trivelin lui
fasse signe de setaire. La vue d'Arlequin
épouvante fort Pantalon : Arlequin qui
n'est pas moins effrayé de son côté,
tombe, & veut encore mettre bas son
habillement. Pantalon revient sur le
théâtre. Trivelin se tient derriere Ar-
lequin, & le pousse en avant, celui-ci
se recule : en repetant ce lazzi, l'épée
d'Arlequin se trouve prise entre ses jam-
bes, il fait plusieurs pirouettes pour la
remettre en place, leve une jambe, &
ensuite l'autre, sans pouvoir en venir
à bout ; alors il se jette à terre sur le
ventre : en cette situation son épée se
trouvant placée sur son derriere, com-
me il ne la trouve pas, il crie qu'on l'a
lui a volée. En se trémoussant sur le
plancher, il retrouve son épée entre
ses jambes ; il se réleve, laisse tomber
son manteau, le ramasse, & met le pied
dessus ; il tire, & l'entortille avec son
épée : Trivelin le débarrasse, & lui re-
met le manteau sur les épaules. Lorsque
ce jeu de théâtre est fini ; Pantalon ap-
pelle Eularia : Arlequin dit qu'il vient
exprès pour l'épouser, & qu'il est très-
amoureux de sa beauté : il éternue, &

prend un coin du tablier de la suivante — pour se moucher. Eularia ne reste pas 1667. long-tems sur la scène : Après son départ, Arlequin dit à Trivelin, prends, ou demande de l'argent où tu voudras, mais je meurs de soif, & je veux aller au Cabaret : Trivelin pour le satisfaire va chercher un verre, & une bouteille de vin, Arlequin lui en présente, ainsi qu'à Pantalon, & ensuite portant la bouteille à sa bouche, il la vuide ; & en demande une seconde, en disant *star bona vin*. À chaque bouteille qu'on lui apporte, il chante un couplet de chanson, en langage imitant le Suisse, & dont le refrain est, *j'aime le bon vin*. Eularia revient, il veut l'obliger à boire avec lui ; enfin il s'enivre, pirouette sur le théâtre : un valet le voyant chanceler, veut lui ôter la bouteille qu'il tient à la main, mais Arlequin la lui casse sur la tête : & ensuite fâché de la perte du vin, il tire son épée, poursuit le valet pour le tuer, fait un faux pas, tombe, & ainsi finit le second acte.

La suite du projet, qui forme l'intrigue de cette pièce ; exige qu'Arlequin change ici de travestissement. Il paroît au troisième acte en courrier. Il est vêtu d'une façon des plus ridicules, & tient un fouet à la main. Il feint d'être

à cheval, de galoper, de descendre de cheval, & de l'attacher à la cantonnade. Il se met ensuite au milieu des acteurs qui sont sur la scène; & leur dit, Messieurs, je vous prie, demandez-moi qui je suis : On le lui demande : ah ! ah ! répond-t-il, vous voulez donc sçavoir mes affaires ? eh bien ! je suis un courrier : prenez garde à mon cheval, ajoute-t-il, il rue. Les acteurs font semblant de se ranger, Arlequin se vante d'arriver des pays lointains : est-ce de Rome ? lui dit-on : ô que non, répond-t-il, & je cherche un tel Seigneur... On lui demande si c'est Horatio : non replique-t-il, j'ai le nom de ce Seigneur sur le bout de la langue : regardez si vous ne l'y verrez pas : mais sur-tout, ajoute-t-il, prenez garde à mon cheval, car il rue diablement. Les acteurs feignent d'en avoir peur, & disent, maudit soit le cheval fougueux. Alors Arlequin cherche les lettres dont on l'a chargé, & en lit les suscriptions : au Seigneur, Seigneur le Bourreau de... &c. Il cherche une lettre, qu'il dit avoir oubliée à Bologne : & tire un paquet bien enveloppé, dans lequel se trouve un morceau de fromage ; un autre où est enfermé un cervelas : je me suis trompé, dit alors Arlequin, ceci est pour mon

diner : après quelques autres lazzi , —
on le fait entrer dans la maison , & 1667.
avant de remonter sur son cheval , &
entre en galopant.

Dans une autre scène il vient sur le
théâtre avec un grand coffre , où Octa-
ve est caché. Arlequin s'assied sur le
coffre aussi-tôt qu'il voit venir Pantalon
& le Docteur. Mon ami , lui dit ce
dernier , quand partez-vous ? Arlequin
répond qu'il attend que son cheval ait
mangé son avoine. Les deux vieillards
s'en vont , Arlequin se leve de dessus
le coffre , Octave passe la tête dehors :
dans le moment les vieillards rentrent ,
Arlequin laisse tomber le couvercle du
coffre sur la tête d'Octave , & se ras-
sied sur le coffre , Pantalon & le Doc-
teur sortent pour aller chez le notaire.
Pendant ce tems-là , Arlequin fait por-
ter le coffre dans la maison de Pantalon.
Ce dernier revient , & trouvant Octave
avec sa fille , il consent enfin à leur
mariage qui termine la comédie.



1667.

LES QUATRE ARLEQUINS.

Li quatro Arlichini.

Comédie en trois Actes.

Utant qu'on en peut juger , par le Scénario de Dominique, le plan de cette comédie est du plus extravagant : mais elle a des détails très-bouffons , qui ont pu lui procurer beaucoup de succès. Les auteurs forains en ont fait usage dans une pièce ajustée à leur mode, & sous le même titre, qui a été représentée au jeu de la Dame Baron.

Acte I.

Arlequin est valet de Pantalon : ils arrivent ensemble , & trouvent Octave en conversation avec Eularia. Arlequin voulant faire le serviteur zélé , se met entre ces amans , querelle Octave : je devine aisement , lui dit-il , que vous en voulez à l'honneur de ma maîtresse : elle n'en a point ; entendez-vous. Allez vous promener. Octave méprisant ce discours , se retourne du côté de Trivelin qu'il voit entrer. Pendant ce tems-là ,

là, Arlequin leve la main dans l'intention de le frapper : Octave tourne la tête, Arlequin baisse promptement la main, ce lazzi est répété deux fois : Enfin le valet outré de colère, demande à Octave, sur quel pied, s'il vous plaît, Monsieur, voyez-vous ma maîtresse ? comme une fille d'honneur, répond-t-il : vous en avez menti, replique Arlequin : à ces mots, il rentre dans la maison, & en sort ensuite avec un manteau, sous lequel il paroît qu'il cache un fusil, il couche Octave en joue : celui-ci se sauve avec Trivelin. Pantalon arrive, & demande à Arlequin quelle espèce d'arme il porte sous son manteau : c'est répond-t-il, une arquebuse, qu'un cochon de mes amis m'a prêté, en même tems il lui montre une vessie attachée au bout d'un bâton. Après le départ de Pantalon, Eularia vient sur la scène : Arlequin se plaint amèrement d'Octave, qui lui a donné un soufflet : Eularia voulant l'adoucir, ôte son gant, caresse ce valet, & lui fait entendre qu'elle a de la bonne volonté pour lui : Arlequin se flatte que cette fille est amoureuse de lui, & dit dans un *à part*, ah ! pauvre Diamantine, (c'est le nom de son ancienne maîtresse) il faut que tu prenne patience : Les

discours qu'Eularia ajoute ensuite, le
1667. confirment dans cette idée, & il en est
si persuadé, que lorsqu'elle lui dit d'en-
trer dans la maison, il la refuse, en
disant que cette proposition le fait rou-
gir.

Dans une autre scène, Aurélia vient
trouver Arlequin, & lui fait une dé-
claration d'amour. Celui-ci qui se croit
déjà courtiſé par Eularia, prend la
choſe en petit maître, & répond qu'il
n'ignore pas qu'il eſt le plus beau de
deux-cent-quarante ſept enfans que ſa
mere a mis au monde: mais, ajoute-t-il,
comme je ne veux pas qu'il ſoit dit
qu'une jolie fille ſoit morte d'amour
pour moi, à cauſe de ma beauté, je
prétens me défigurer pour éviter de
pareils accidens. En effet, il ſe donne
des coups de poings dans le viſage, ſe
l'égratigne, & ſe roule par terre. Non,
Madame, lui dit-il, non je ne puis vous
flater de vous aimer. Aurélia témoigne
un affliction extrême; Arlequin, par
commiſeration, lui dit, qu'elle peut
cependant tout eſpérer du tems. Cinthio
arrive & après une converſation très-
courte, mais aſſez dure, & capable
d'humilier la ſotte vanité d'Arlequin,
qui ſeint de ne le point entendre, il ſe
retire ainſi qu'Aurélia. Diamantine ſur-

vient, comme elle est informée de l'infidélité de son amant, elle débute par un torrent de reproches, & continue par une volée de coups de bâton. Arlequin confus, & désespéré, veut en vain l'appaiser : puisque tu es inexorable lui dit-il, je suis déterminé à me tuer. Diamantine sort sans lui répondre, & revient un moment après avec une épée, & une corde : tiens, dit-elle, voilà de quoi exécuter ta résolution. Arlequin regarde tristement la corde ; l'ame de mon pere, dit-il en pleurant, a été empoisonnée avec cette herbe, je veux aussi qu'elle me délivre de la vie : je ne serai pas le premier qui aura fini ses jours de cette manière : Lucrece Romaine, continue-t-il, ne se tua-t-elle pas pour Marc Antoine ? Cléopatre pour Tarquin ? Aristote n'est-il pas mort pour Galien ? allons il faut que je me pendre sans hésiter. Arlequin attache la corde à la fenêtre, se la passe au col, & la tenant dans sa main, fait le lazzi d'un homme qui s'étrangle. Ensuite il ôte cette corde de son col en faisant réflexion que cette mort est trop ignoble, & se résout à se tuer d'un coup d'épée. Il prend celle que Diamantine lui a apportée, & met son chapeau à terre de peur de se casser le

— nez en tombant, Diamantine rit de
1667. la précaution ; courage lui dit-elle :
Arlequin voulant se percer , il s'ap-
perçoit que l'épée est encore dans son
foureau ; il la tire , & fait mine de se
vouloir tuer avec le foureau : Diaman-
tine toujours officieuse , ramasse l'épée
nue , & la lui présente : ah ! quelle
peine pour mourir , s'écrie Arlequin :
si je me perce par devant , ajoute-t-il ,
je suis sur que j'aurai peur : si c'est par
derrière , je risquerai d'offenser quelque
nerf & d'en demeurer estropié le reste
de ma vie. Enfin après une infinité de
lazzi , Arlequin se tourne vers la can-
tonnade , & demande s'il n'y auroit
point-là quelque personne assez adroite
pour lui passer une épée à travers du
corps , sans lui faire de mal. Mais au-
paravant il veut disposer de toutes cho-
ses par un bon testament , & compo-
ser son épitaphe. Diamantine après
avoir eu la patience d'écouter les rai-
sonnemens extravagans d'Arlequin , lui
dit qu'il est un franc poltron , & qu'il
feroit une grande sottise d'épouser Eu-
laria , qui n'a pas comme elle le talent
de faire les meilleurs macarons , que
l'on puisse manger. Arlequin convain-
cu par cette dernière raison , dit qu'il
ne pense plus à Eularia ; il se raccom-

mode avec Diamantine, & entre avec elle dans la maison. — 1667.

Pantalon qui ignore, ou feint d'ignorer cet espèce de raccomodement, dit à Arlequin qu'il faut qu'il ait perdu l'esprit, pour s'imaginer que son maître veuille lui donner sa fille en mariage : Arlequin répond que la succession qui lui est survenue, établit l'égalité entr'eux, mais qu'au reste il a changé de sentiment, qu'on n'a qu'à lui donner son congé, & lui payer ce qui reste de ses gages : je te dois, réplique Pantalon tes gages d'un an : à raison de dix francs par mois, cela fait pour les douze mois cent vingt livres. Cela est fort bon pour les douze mois, dit Arlequin : mais à présent, payez-moi l'année : C'est pour l'année répond Pantalon : si c'est pour l'année, continue Arlequin : payez - moi donc les douze mois à dix francs par mois : Arlequin ne pouvant comprendre ce calcul, s'en remet à la probité de Pantalon, & demande en outre le paiement d'un petit mémoire qu'il prétend lui être dû : cela est juste dit Pantalon ; voyons cela : Arlequin lui présenté le mémoire suivant.

Pour un quartier de veau
rôti, & un emplâtre d'on-

	guent pour la gale , ci . . .	3 l. 10 f.
1667.	Pour un chapon , & un brayer tout neuf pour Monsieur Pantalon , ci	12 l.
	Pour un pâtre pour Arlequin , & deux mesures d'avoine pour le maître , ci ,	1 l. 10 f.
	Pour une livre de beurre frais , & pour avoir fait ramoner la cheminée , ci	12 f.
	Pour des tripes , & pour une fourcière , ci	10 f.
	Pour trois saucisses , & le ressemelage d'une paire de vieux souliers , ci	15 f.
	Pour avoir fait la barbe au patron , & avoir fait raccommoder la lunette des commoditez , ci	1 l. 10 f.

TOTAL. 20 l. 5 f.

Pantalon demande quel est le sot , l'impertinent , qui a pû accoller aussi ridiculement ces articles ? c'est moi , Monsieur , répond Arlequin ; Pantalon lui jette le papier au nez , & lui dit de ne plus songer à Diamantine , qui n'a d'autre dessein que de se moquer de lui. Diamantine arrive , & confirme ce que Pantalon vient de dire :

Arlequin au désespoir prend encore la résolution de se tuer. Trivelin qui survient, s'offre à lui rendre ce service. Arlequin y consent ; mais il trouve que la figure comique de Trivelin seroit capable de l'empêcher de mourir gravement. Trivelin feint d'entrer en fureur, & veut assommer Arlequin : celui-ci voyant que la chose est sérieuse, pleure, crie, & appelle à son secours. Eularia, Aurélia, & Diamantine ont bien de la peine à l'arracher des bras de Trivelin qui veut absolument lui tordre le cou. Après qu'elles ont fait retirer Trivelin, chacune d'elles fait toute sorte de caresses à Arlequin. Pantaloon & le Docteur surviennent, & emmènent Eularia & Aurélia leurs filles : Arlequin veut, à leur exemple, emporter Diamantine, mais il se heurte contre la cantonade, tombe à la renverse, Diamantine s'enfuit : ainsi finit le premier acte.

Acte II.

Arlequin se trouve aussi infortuné à l'inverture de cet acte, qu'il l'étoit à la fin du précédent. Il déplore ses malheurs : Trivelin lui passe une corde au col, en lui disant qu'il veut charitable-

1667 — ment le faire mourir , suivant sa promesse. Il ajoute qu'il a encore des raisons particulières qui l'engagent à tenir sa parole. Arlequin étonné , & tremblant lui demande quelles peuvent être ces raisons ? c'est , dit Trivelin , que tu es amoureux d'Eularia ? Non , répond Arlequin , je te la cede très-volontiers. C'est donc d'Aurélia que tu es aimé , ajoute l'autre ? encore moins , répliquet-il : & je te l'abandonne : eh-bien , continue Trivelin , je vois que c'est Diamantine à laquelle tu prétens ? oh ! j'y renonce de bon cœur , dit Arlequin , & je t'assure que je te la laisse sans y rien prétendre. Ce n'est pas assez , répond Trivelin : il faut que je te tue , parce que mes maîtres me l'ont ordonné expressément. Arlequin le prie instamment de lui sauver la vie , & de dire à ses maîtres qu'il a exécuté leurs ordres : à mon égard , ajoute-t-il , je m'en irai si loin , que l'on n'entendra plus parler de ma figure. J'y consentirois avec plaisir , dit Trivelin , mais quelle preuve pourrois-je lui donner de ta mort ? & parbleu , répond Arlequin , je m'offre à aller moi-même les en assurer. Ah ! ah ! réplique Trivelin , tu veux plaisanter ? eh bien , je vais t'expédier , pour mettre fin à tes bouffonneries. Arle-

quin se croyant prêt à toucher à son —
dernier moment , se flatte d'obtenir ^{1667.}
grace de Trivelin, en lui disant qu'il
lui fera part d'une espèce de trésor caché
qui est en sa possession. Soit, je l'accepte
avec plaisir , répond Trivelin ; mais ce-
pendant j'ai promis de te tuer , & je ne
puis me dispenser de le faire. En même
tems il jette un nœud coulant au col
d'Arlequin. Ce dernier se débat , &
par ses efforts attire sur le théâtre un
âne , qui est attaché par l'autre bout de
la corde : cela forme un jeu des plus
comiques : & après plusieurs lazzi Ar-
lequin quitte la scène.

Dans une des suivantes , paroît Ar-
lequin butord , ou niais , qui est censé
mort , & Arlequin qui croit l'être aussi.
Ce dernier s'écrie avec une voix lamen-
table : hélas ! me voilà donc au rang
des trépassés ! Il tient deux pommes à
sa main , dans chacune il y a un bout
de chandelle. Après quelques lazzi , il
dit : le pauvre misérable n'a pas le
moyen d'avoir de la cire. Il sort , &
revient peu de tems après , avec un
grand manteau noir. Puisque je suis
mort , dit-il , il convient que je sois en
deuil. Il s'approche d'Arlequin butor ,
le met sur son séant , & se retire en-
suite précipitamment , & fort effrayé :

— sa crainte redouble lorsqu'il voit qu'Arlequin butor le suit pas à pas : il se met en nain, & s'approchant de la cantonade, il se leve de toute sa hauteur, & pour paroître encore plus grand, il tient son manteau sur la tête autant que ses bras peuvent s'étendre : il s'avance sur le devant du théâtre, mange une de ses pommes, & sort après avoir dit, voilà déjà un de mes chandeliers mangés : il revient avec un paquet d'étoupes, qu'il allume sous le nez d'Arlequin butor : celui-ci se leve, & par ses gestes fait une peur extrême à Eularia & à Diamantine, qui surviennent, & à Arlequin, qui se retire avec son flambeau allumé, dont il frappe un gagiste qui traverse le théâtre dans ce même moment.

Acte III.

Arlequin vient tenant une guitare à sa main, & dans le dessein de donner une sérénade à sa maîtresse Diamantine. Il pose sa guitare à terre, & pendant qu'il tourne la tête d'un autre côté, l'Arlequin butor met sa guitare auprès de la première, & se retire. Arlequin est fort surpris, de trouver deux instrumens au lieu d'un : comment diable, dit-il, je crois que ma

guittarre est accouchée. Sans qu'il s'en apperçoive, l'Arlequin butor lui dérobe les deux guitares; nouvelle surprise: enfin on lui remet la sienne en place. Il la prend, commence à en jouer, pendant ce tems-là, Arlequin butor se place deriere lui, & joue avec la sienne. Le premier reste immobile d'étonnement: voilà, dit-il, un instrument bien singulier, il joue tout seul! Dans l'instant il se retourne, & appercevant l'autre, il fait des lazzi de frayeur. Arlequin butor l'imité en tout: c'est sans doute mon ombre que je vois, dit Arlequin: ils se demandent alors réciproquement qui es-tu? & se répondent en même tems, Arlequin. Le véritable est tout à fait confondu lorsqu'il voit paroître aussi tôt deux autres Arlequins: ô ciel! s'écrie-t-il, il faut qu'il soit arrivé une barque pleine d'Arlequins! comme le butor est toujours à ses côtés, Arlequin s' imagine que c'est la mélancholie qui lui trouble la vue, & lui présente des objets fantastiques. Voyons pourtant, ajoute-t-il, s'il y a de la réalité dans tout ceci: il se met d'abord des lunettes sur le nez: & voit que les autres, en mettent aussi, & se tiennent en pareille posture. Il prend un sifflet, une sonnette, &c. les autres font de

— même. Arlequin se désespere , fait des
1667. sauts, des cullebuttes , les autres l'imitent en tout , à l'exception du butor , qui se remue lourdement. Arlequin fatigué de ces exercices , s'évente avec son chapeau , & dit à soi-même , mon ami, reposez-vous un peu, asseyez-vous. Après un moment de silence : il ajoute : ces droles là ne veulent pas s'en aller : essayons ce qu'ils savent faire. Il prend un cerceau & passe dedans. L'Arlequin butord , veut suivre son exemple , & se trouve la tête & les pieds engagez dans le cerceau. Alors Arlequin lui donne des coups de batte. Ensuite il marche en boitant : les trois autres l'imitent & le suivent. Ils sortent tous , & en rentrant , ils ne montrent que leurs quatre têtes , & ensuite quatre jambes. Arlequin vient , frappe à la porte de Diamantine; elle l'ouvre & le fait entrer: les trois autres Arlequins y entrent aussi. Un moment après Pantalon & le Docteur , frappent à la porte , les quatre Arlequins mettent en même tems la tête à la fenêtre : les deux vieillards étonnés demandent quel est le véritable ? c'est moi , s'écrie Arlequin, ces coquins là ne sont que des bâtards.

Après la premiere représentation de cette pièce , les comédiens Italiens

frent quelques changemens dans les —
lazzi de la scène des quatre Arlequins : 1667.

c'est une anecdote que nous trouvons
dans le Scénario de M. Dominique ,
en ces termes : « il faut que nous fas-
» sions des postures d'estropiés , de gros
» ventres , de tourner les mains derriere
» le dos , de former des attitudes sin-
» gulieres. Ces corrections ont fait leur
» effet , & ont mieux réussi à la seconde
» représentation , que les autres lazzi
» que l'on fit à la premiere. »

LA HOTTE.

La Zerla.

Comédie en trois Actes.

NOUS ne croyons point que ce
soit ici le vrai titre de la pièce ,
mais seulement la dénomination sous
laquelle elle étoit plus connue , de mê-
me qu'au théâtre François le Médecin
malgré lui , comédie de M. Molière ,
se trouve intitulée dans les registres ,
le Fagoteux : le Jaloux invisible de M.
Brécourt fut aussi remis au théâtre sous
le titre du Bonnet Enchanté : nous
pourrions citer une infinité d'exemples,

— qui fortifient , & assûrent même notre
1667. conjecture.

Arlequin joue une premiere scêne de fantaisie avec Octave son maître. Trivelin arrive , & présente un mémoire , dont il déchire les articles à mesure qu'il les lit : Arlequin ramasse les morceaux & feint de les manger : Trivelin lui donne un soufflet : Octave le reconnoît & l'embrasse : Quel est ce drole là , dit alors Arlequin ? C'est Trivelin répond Octave : & que m'importe à moi , réplique Arlequin. Octave ordonne à ce dernier d'aller frapper à la porte du Docteur , que l'on entend parler latin dedans la maison : Arlequin répond en dehors par des discours hors de propos : le Docteur se présente : Arlequin faisant semblant de frapper à la porte , lui donne un coup de batte sur le visage : il rentre : Arlequin heurte une seconde fois , le Docteur sort sans qu'il s'en aperçoive , se place derrière lui , & demande ce qu'on souhaite : Arlequin le nez toujours tourné vers la porte , répond qu'il veut parler au Docteur. Cela ne se peut , réplique ce dernier. Arlequin se retourne : heurte le Docteur , & tombe avec lui. Octave présente une lettre au Pedant , qui ne pouvant contenir la joie qu'il en ressent , fait ap-

porter de quoi boire. Arlequin boit avec un chalumeau, à la seconde fois le Docteur s'en apperçoit, Arlequin lui souffle le vin au visage. Ils sortent tous & font place au Capitan; Arlequin revient & fait avec ce dernier une scène de fantaisie. Après avoir quitté un moment la scène, ils rentrent & apportent une valise : Scapin (1) survient, & fait avec Arlequin la scène de la valise, qui termine le premier acte.

Acte II.

Eularia femme du Docteur ouvre cet acte; elle est à sa fenêtre, & fait connoître la passion qu'elle a pour le jeune Octave (2). Que ce charmant cavalier, dit-elle, a de grace! que sa démarche est pleine de noblesse! Arlequin, qui entre par le côté opposé, s'imaginant que c'est à lui que ce discours s'adresse, se carre, s'approche de la fenêtre, entame un compliment, où il s'embrouille, & ne sachant plus

(1) C'est ici la seule fois où il soit parlé de Scapin.

(2) Une partie du fond de cette pièce a été employée du Théâtre François par le sieur Dorimon, & par M. Molière, le premier dans sa comédie de la Femme Industriuse: & l'autre dans son Ecole des Maris. Voyez l'Histoire du Théâtre François, Tome IX: page 22 & suiv. page 40 & suiv.

— que dire , il tire une profonde révé-
 1667. rence & finit par , très-humble servi-
 teur à votre Seigneurie. Après quelques
 autres lazzi : Eularia l'appelle , & lui
 apprend qu'elle est amoureuse d'Octave
 son maître : elle ajoute que s'il veut
 s'introduire chez elle , il faut qu'il feigne
 vouloir apprendre les principes de la
 grammaire. Arlequin promet de ne pas
 manquer de s'acquitter de cette com-
 mission : dans le moment paroissent le
 Docteur , & Octave : Arlequin fait de
 nouveaux lazzi pour tâcher de faire
 comprendre à ce dernier de quoi il s'agit,
 mais comme le Docteur se trouve tou-
 jours entr'eux , il est obligé de faire par
 derrière lui des signes , par lesquels il
 fait entendre à Octave que la maison
 qu'il voit , renferme une jolie fille qui a
 la gorge parfaite , & les plus beaux
 cheveux. Le Docteur se retourne , ap-
 perçoit ces signes : Arlequin lui fait
 alors la révérence , & se retire. Un
 moment après , feignant de danser il
 s'approche d'Octave & , à mots inter-
 rompus , lui apprend ce qu'Eularia a
 ordonné de lui dire. Octave dit de
 parler bas : Arlequin ouvre la bouche
 & feint d'articuler des mots : trop bas
 lui dit Octave : Arlequin après plusieurs
 lazzi , parvient enfin à faire compren-
 dre

dre à son maître, qu'il se présente au Docteur comme écolier: Octave obéit: 1667. Arlequin qui l'accompagne, dit qu'il a aussi une extrême envie d'étudier, & qu'il a déjà quelque teinture du rudiment; le Docteur lui demande s'il a lû Cicéron? Non, répond Arlequin, je ne connois pas le *Cisteron* (le Cistre) mais bien le luth & le tuorbe: mon ami, répond le Docteur, ce n'est pas de cela que je veux parler: sçavez-vous, continue-t-il, comment s'accorde le relatif avec le substantif, le nominatif avec le verbe? ma foi, réplique Arlequin, qu'ils s'accordent, ou qu'ils se battent, c'est ce qui m'embarasse peu. Le Docteur appelle sa femme, & ordonne à Arlequin, d'aller chercher des sièges, & de prendre des livres sur son bureau. En les apportant Arlequin tombe, se relève, & enfin par ses lazzi il trouve le moyen de placer Octave à côté d'Eularia. Ensuite passant devant eux, il pousse le Docteur sur une chaise, & le cullebutte. Il s'assied ensuite sur une chaise de paille, & tenant un livre, il en tourne les feuillets, en disant, *nominativo*, &c. jusqu'à ce qu'on lui ordonne de se taire. Il se leve alors, s'approche du Docteur, & pendant qu'Eularia & Octave causent ensemble

— en feignant de lire, Arlequin dit au
 1667. pedant, serviteur, Seigneur Cornelio :
 je ne m'appelle pas ainsi, répond-t-il,
 mais bien le Docteur Balloard. Arlequin
 fait ensuite semblant de trouver un pou-
 sur l'habit du Docteur, & dit que c'est
 un petit écolier, qui venoit prendre
 aussi sa leçon : ces lazzi & quelques au-
 tres, servent à donner le tems à nos
 amans de continuer une conversation
 assez tendre. Le Docteur s'en apperçoit,
 & ordonne à sa femme de rentrer. Octa-
 ve la suit, le Docteur le tire par la
 basque de son habit ; Arlequin veut
 aussi entrer, il tombe sur le nez : se
 relève, & essaye une seconde fois, le
 Docteur le repousse rudement : si, lui
 dit alors Arlequin : il est honteux d'a-
 voir une si belle femme, & de vou-
 loir la garder pour soi seul. Le Docteur
 le menace, mais il se retire aussi-tôt qu'il
 voit Arlequin lui montrer les cornes :
 Ce dernier reste sur la scène, & con-
 certe avec Scapin, qui survient, la four-
 berie de la hotte.

Après le départ de Scapin, Panta-
 Ion vient proposer sa fille en mariage à
 Arlequin : elle ne veut pas l'accepter
 pour époux, Arlequin répond qu'ils
 font l'un & l'autre dans la même pensée,
 & que quant à lui il seroit bien fâché.

de la prendre pour femme. Après ces complimens, les trois acteurs ci-dessus 1667. quittent le théâtre.

La scène suivante, qui est la dernière du second acte, est très-plaisante par les jeux de théâtre, & c'est ce qui a déterminé M. Dominique, à mettre la pièce qui fait le sujet de cet article, sous le titre qu'elle porte dans son Scénario. Arlequin dans un déguisement de fantaisie, arrive avec Trivelin & Octave. On place ce dernier dans une hotte, on le culbutte : enfin après bien de lazzi, Arlequin prend cette hotte sur ses épaules, & s'approche de la maison du Docteur, qui paroît. Pendant qu'Arlequin lui parle sur les sciences, & fait un long imbroglio, l'amant qui est dans la hotte, s'accroche à la fenêtre, s'y trouve embarrassé, sans pouvoir entrer dans la maison. Arlequin qui voit son inquiétude, dispute avec plus de chaleur avec le Docteur, lui fait tourner la tête d'un autre côté, de peur qu'il n'aperçoive Octave, & enfin le reconduit dans sa maison. Octave profite de ce moment d'absence pour descendre dans la hotte. Le Docteur revient sur la scène ; & comme il laisse sa porte ouverte : Arlequin dit tout bas à son maître qu'il a présentement le choix de passer par

S ij

la porte, ou par la fenêtre. Octave sort
 1667. secretement de la porte, & s'introduit
 dans la maison du Docteur. Ce dernier
 se ressouvient qu'il a oublié de fermer
 sa porte, & quoiqu'Arlequin puisse faire,
 il revient sur ses pas, trouve Octave,
 & fait grand bruit : Octave &
 ses deux valets se sauvent. Ainsi finit le
 second acte.

Acte III.

Trivelin & Arlequin concertent ensemble un nouveau projet de fourberie, suivant lequel ce dernier paroît en Médecin. Il se vante à Pantalon (1) de posséder, outre la médecine (dans laquelle il excelle) une connoissance parfaite de l'astrologie. C'est par mes spéculations, dit-il, que j'ai découvert que la lune est du genre féminin, & le soleil du genre masculin : que je sçais faire la difference du jour à la nuit : que je suis parvenu à faire de sçavantes dissertations sur les vingt-six mai-

(1) Dans ce troisième acte, il n'est plus question du Docteur : Eularia ne paroît plus comme sa femme, elle est libre, & fille de Pantalon. Nous ne sçavons pas si l'on doit attribuer ce défaut de conséquence à l'Auteur, ou au manque d'une connoissance parfaite de la pièce.

sons du soleil. Pantalon l'interrompt en cet endroit, pour lui faire remarquer qu'il se trompe, & que l'on ne compte que douze maisons au soleil. Il est vrai, répond Arlequin, qu'il y a plus de soixante ans que je l'ai entendu dire pour la première fois: mais depuis ce tems-là, pourquoi, ajoute-t-il, ne voulez-vous pas que l'on en ait construit de nouvelles? au reste, continue-t-il, je ne me borne pas aux simples spéculations: je fais aussi des spéculations certaines. Mais, dit-il, pour conclure, il est inutile de vous en entretenir; je veux seulement sçavoir si votre fille est mâle ou femelle? Pantalon rit de la demande, & croyant que ce que le médecin dit n'est que pour plaisanter, il le prie d'entrer chez lui, pour voir Eularia sa fille qui est fort mal.

Arlequin revient sur le théâtre annoncer qu'Eularia est morte: il ajoute qu'avant de rendre le dernier soupir, elle lui a ordonné de l'emporter dans sa couverture. Pantalon revient en pleurant confirmer cette triste nouvelle. Il fort: arrive Octave, qui ne reconnoissant pas Arlequin sous son travestissement, lui demande qui il est? Arlequin répond qu'il est le médecin des morts. La ferme du théâtre s'ouvre en ce mo-

ment, & Octave voit sa maîtresse qui paroît morte. Il se désespere. Arlequin, sans se faire connoître, lui dit qu'il peut la rendre au jour par l'art de la nécromancie. Octave l'en supplie avec instance. Il y a ici plusieurs enchantemens à faire, répond Arlequin : & chacune des opérations vous coûtera un écu : mais, continue-t-il, pour vous prouver que je ne suis point un charlatan, quel bras voulez-vous que je lui fasse lever ? Octave demande le bras droit : Eularia leve le bras droit suivant l'ordre du médecin, & ensuite le gauche. Si vous voulez qu'elle leve la jambe, dit ensuite Arlequin à Octave, je vous avertis que cette opération coûtera bien de l'argent, car il y a un diable dessous, dont il est difficile de venir à bout. Il l'exécute néanmoins, & voulant achever de lui rendre la vie, il dit à Octave de tourner le dos : il prononce aussitôt quelques mots barbares, & fait relever la feinte morte. Octave se retourne, voit sa maîtresse, l'embrasse, & l'emmène. Arlequin fait la cullebutte sur la couverture, s'entortille avec, & l'emporte en courant.

Dans une des scènes suivantes, Trivelin & Arlequin se reconnoissent : le premier dit à celui-ci que Pantalon a

Surpris Octave avec Eularia , qu'il les a enfermés dans leur chambre sous la clef, 1667. & qu'il est allé querir la justice. Arlequin dit qu'il va chercher une échelle pour faire sauver son maître par la fenêtre.

A la dernière scène , Arlequin arrive avec une échelle , après quelques lazzi, il appuye son echelle contre la fenêtre , & appelle Octave : ce cavalier se présente , & descend : dans le moment Pantalon arrive suivi d'une troupe d'archers. Arlequin se sauve, mais Octave est arrêté. Il dit alors qu'il n'aspire qu'au bonheur d'épouser Eularia. A ces mots Pantalon fait retirer les archers ; le mariage de ces amans se conclut , & termine la comédie.

LE MÉDECIN VOLANT (1).

Medecino Volante.

Comédie en trois Actes.

LE fond de cette pièce se trouve dans le troisiéme acte de la précédente ; celle-ci n'en differe que par les détails qui y sont plus allongés.

(1) Cette pièce a été reprise au nouveau Théâtre Italien , sous le titre d'*Arlequin Médecin Volant*.

Arlequin entre d'un air fort empressé ;
 1667. Il est chargé d'une lettre d'Eularia maîtresse d'Octave ; ce dernier lui demande où est cette lettre ? Arlequin fait le lazzi de la chercher : enfin il la trouve attachée a sa ceinture , derriere son dos : il la presente à Octave, & la lui fait baiser, en lui disant qu'elle sort de chez le parfumeur. Nouveaux lazzi d'Arlequin. Octave & Cinthio lui proposent de jouer le personnage de Médecin ; il refuse d'abord , mais enfin il consent , & quitte le théâtre en disant avec gravité ; *portez honneur au plus habile Médecin de cette ville.*

Lorsqu'il réparoît avec les habits de médecin, il est accompagné d'Octave, qui est vêtu de noir , & passe pour un de ses élèves. Ce prétendu médecin tient un paquet de papiers dans sa main, & dit en entrant « au moins , que mes » malades ne s'avisent pas de mourir » avant que je leur aye rendu ma visite. » Pantalón paroît , Arlequin fait des lazzi d'épouvante ; & dit ensuite à Pantalón. « Vous avez , Monsieur , apparemment » entendu parler de ma capacité ? » Pantalón demande quelle est sa profession ? Octave prend la parole , & répond que c'est le plus habile & le plus employé Médecin qui soit à dix lieues à la ronde.

PAN-

PANTALON.

» Et quel est votre nom?

1667.

ARLEQUIN.

» Le Médecin Olivatre, surnommé
» Tête d'Âne.

PANTALON.

» Ma fille est malade, Monsieur, &
» je me flatte que vous la guérirez.

ARLEQUIN.

» Sans doute. Avez-vous jamais lu
» cet aphorisme d'Hippocrate, qui dit,
» *Gutta cavat lapidem*. L'eau qui tombe
» goutte à goutte, perce le plus dur
» rocher? (1) je tomberai goutte à goutte
» sur votre fille, & par le moyen de ce
» remède anodin, je lui procurerai une
» guérison certaine.

PANTALON.

» Oh ! Monsieur, cela n'opérera pas;

(1) Quelques lecteurs pourront, peut-être, accuser ici le manuscrit du Scénario de quelque transposition. Cette pièce, diront-ils, qui est placée parmi celles qui ont paru au plûtard en 1667 : contient deux vers pris certainement de la tragédie lyrique d'Atys de M. Quinault, qui n'a été représentée qu'en 1676. La chose seroit en effet difficile à comprendre, si l'on ne sçavoit que les acteurs Italiens étoient toujours les maîtres de changer, & d'ajouter les lazzi & les plaisanteries de leurs rôles. Ainsi le Médecin Volant a pu être joué avant 1667 : & dans une reprise postérieure à la première représentation d'Atys, le sieur Dominique a ajouté dans son rôle deux vers de cet opéra, qui, dans la nouveauté, faisoient une plaisanterie, qui excitoit les acclamations du parterre.

— „ je compte que ma fille est *opilata*,
1667. „ (opilée).

ARLEQUIN.

„ Ou Pilate, ou Cayphe, je la guérirai,
„ vous dis-je. (*Il tâte le poux de Pan-*
„ *talon*) mais, Monsieur, vous me
„ paroissez être fort mal.

PANTALON.

„ Vous vous trompez, Monsieur le
„ Médecin, c'est ma fille qui est malade,
„ & non pas moi.

ARLEQUIN.

„ N'avez-vous jamais lu la loi *Scotiâ*,
„ sur la puissance paternelle, qui dit,
„ *tel est le père, tels sont les enfans*. Votre
„ fille n'est-elle pas votre chair, & votre
„ sang ?

PANTALON.

„ Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

„ Eh bien ! le sang de votre fille
„ étant échauffé, altéré, le vôtre le
„ doit être aussi.

PANTALON.

„ Le raisonnement est spécieux...
„ mais...

ARLEQUIN.

„ Seigneur Pantalon, votre fille est-
„ elle légitime ou bâtarde ? à *Eularia*
„ *qui entre*. Je baise les fruits de cette
„ belle rose. Comment vous appelez-
„ vous ?

EULARIA.

» Eularia.

1667.

ARLEQUIN à Octave.

» Mon élève, allez dans mon cabinet . . .

EULARIA.

» Je me sens l'estomach plein.

ARLEQUIN.

» Je voudrois être de même. Comment va l'appétit ?

EULARIA.

» J'en ai fort peu.

ARLEQUIN.

» Et moi beaucoup.

EULARIA.

» Je vous dis, Monsieur, que j'ai l'estomach chargé.

ARLEQUIN.

» Eh bien ! prenez pour cela un empan de racine d'âne. Galien dit que ce remede est bon pour votre santé.

EULARIA.

» Je ressens une extrême melancholie.

ARLEQUIN.

» Cela se passera ; mais comment va le ventre ? les matières sont-elles dures ou liquides ? Hippocrate dit que lorsqu'on a le cours de ventre on a la foire. Avez-vous des battemens de cœur ?

EULARIA.

» Oui, Monsieur.

T ij

ARLEQUIN.

1667. „ Cela marque que vous avez le cœur
 „ cangréné. Mais cela ne fera rien : pour
 „ vous guérir il faut prendre six onces
 „ d'eau rose en poudre, & trois onces
 „ de limaille de cornes de limaçons :
 „ vous en ferez un onguent dont vous
 „ vous frotterez.

EULARIA.

„ En quel endroit ?

ARLEQUIN.

„ Où il vous plaira ; mais il faut que
 „ je voye de l'urine de la malade. Ma-
 „ dame, sçavez-vous uriner ? je vois
 „ bien que la maladie de Madame
 „ vient d'opilation : eh bien ! il faut
 „ qu'elle fasse une petite promenade à
 „ pied, comme vous pourriez dire d'ici
 „ à Lyon, &c.

Eularia rentre : Diamantine sa sui-
 vante arrive un moment après, & ap-
 porte de l'urine dans un verre, ajoutant
 que sa maîtresse est plus mal. Arlequin
 porte le verre où est l'urine à son nez,
 & dit, si la chair est d'aussi bon goût
 que le bouillon, j'en voudrois bien une
 bonne tranche. Ensuite il boit l'urine,
 la souffle au nez de Pantalon, & fait
 différens lazzi. Pantalon au reste est si
 satisfait du Médecin qu'il veut lui don-
 ner de l'argent, Arlequin le refuse, & en

s'en allant il tend la main , pour le recevoir. Pantalon y met trois écus : y a t-il encore de l'argent dans la bourse, lui demande Arlequin , oui Monsieur , répond le vieillard : sans autre façon Arlequin prend la bourse , la met dans sa poche , & finit le premier acte par une scène de fantaisie.

Au second acte. Le Capitan , & Trivelin viennent consulter le prétendu Médecin : Monsieur , lui dit ce dernier , voudriez-vous bien me dire pourquoi vous sentez si mauvais ? C'est apparemment ma barbe , qui a cette forte odeur, répond Arlequin : mais , ajoute-t-il , je parie que vous n'en devinez pas la raison ? c'est , continue-t-il , que lorsqu'un malade fait un pet , il ne manque pas de dire aussi-tôt , c'est pour la barbe du Médecin. Ainsi il faut que ce matin mes malades m'en aient envoyé beaucoup dans ma barbe. Le Capitan demande ensuite un remède pour le mal de dents. Prenez , dit Arlequin , du poivre , de l'ail , & du vinaigre , & frottez-vous-en le derrière, cela vous fera oublier votre mal. Lorsque le Capitan est prêt à sortir , Arlequin le rappelle , Monsieur , Monsieur , dit-il , j'oubliois le meilleur ; Prenez une pomme , coupez-là en quatre parties égales : mettez

— un des quartiers dans votre bouche : &
 1667. ensuite tenez-vous ainsi la tête dans un
 four , jusqu'à ce que la pomme soit
 cuite , & je répons que votre mal de
 dents se trouvera guéri.

Après avoir dépêché le Capitan ,
 Arlequin va frapper à la porte d'Eularia ,
 qui lui raconte un songe qu'elle a
 fait , & qui l'inquiète beaucoup. Voici
 l'interprétation que le prétendu Médecin
 lui en donne. Ces prés , dit-il , que
 vous avez rêvé , c'est votre lit : ces mon-
 tagnes , sont les cheminées de votre
 maison : ces fleuves , les débordemens
 de votre ventre : le serpent qui vous a
 piquée , c'est le mal que vous souffrez ,
 & cette blanche colombe qui a chassé
 le serpent , c'est moi qui aurai le bon-
 heur de détruire la cause de tous vos
 maux. Diamantine fait ensuite une nou-
 velle question & demande d'où provien-
 nent les songes ? Arlequin répond du
 sommeil. Et le sommeil , lui réplique-
 t-on : oh ! oh , dit Arlequin , le som-
 meil provient de l'envie de dor-
 mir , &c. Eularia & Diamantine quit-
 tent la scène : Arlequin fait un petit
 monologue de tête , & voit entre Pan-
 talon & le Docteur. Il demande au
 premier , quel est cet homme qui l'ac-
 compagne , c'est un Docteur , répond-

r-il. A ce mot Arlequin effrayé, dit, Messieurs, il faut que je vous quitte, car mes malades m'attendent. Il demande tous bas à Pantalon, de quelle espèce est ce Docteur : de loix, répond-il. Vous n'êtes donc pas Médecin, dit Arlequin : non, Monsieur, réplique le Docteur. En ce cas, ajoute le prétendu Médecin, mes malades peuvent attendre. Mais, Monsieur, continue le Docteur, j'ai aussi étudié en Médecine. Adieu, Monsieur, dit Arlequin aussitôt je vous quitte, mes malades m'attendent. Pantalon l'arrête ; Arlequin obligé de faire bonne mine, prend un ton d'importance, je veux, dit-il ; interroger un peu ce Docteur : alors il lui demande ce que c'est que la logique ? le Docteur lui en donne la définition : quoiqu'Arlequin n'y comprenne rien, il repete les derniers mots du discours du Docteur, & s'adressant à Pantalon, il lui dit que cela est juste.

Le Docteur veut à son tour faire une interrogation au prétendu Médecin, & lui demande ce que c'est que la philosophie. Ah ! ah ! répond Arlequin en ricanant, vraiment c'est bien à moi qu'il faut faire une pareille question : à moi ! me demander ce que c'est que la philosophie ? il feint alors d'a-

1667. voir la colique , & veut sortir , disant toujours que ses malades attendent & s'impatientent : & comme Pantalon l'empêche de sortir , il élève la voix ; je suis bien surpris , dit-il , qu'on ose interroger un homme tel que moi , un homme , reprend-t-il , avec vivacité , qui a été le coriphée des universités de Padoue , de Bblogne ; & de *Mal-Albergo*. C'est m'insulter assurément. Arlequin se promene sur la scène , fort en colère , & voyant que le Docteur est toujours à ses côtés , attendant une réponse : il s'écrie , me demander à moi de pareilles fadaïses ! à moi qui ai étudié Hippocrate , Galien , Avicenne , & Barthole : cela est bon à demander à des favetiers : vous Pantalon , continue-t-il , répondez-y : de pareilles questions conviennent à des personnes comme vous , qui ne le sçavez pas : mais à moi ! me demander ce que c'est que la philosophie : Arlequin continue ses lazzi , & ajoute : il y a des ignorans qui prétendent que le soleil est le principe de la génération : pour moi je suis d'une opinion contraire. Et je la prouve par ce seul exemple : un jeune homme devient amoureux d'une jeune fille , il l'épouse , on fait la noce , la nuit arrive , ils se couchent , le lendemain matin la

Femme se trouve grosse. Je demande —
quelle impression le soleil a fait sur 1667.
cette femme-là ? c'est donc une erreur :
& il faut dire qu'un homme & une
femme engendreront un autre homme.
Arlequin enrame ensuite d'autres dis-
cours aussi sensés , & conclut : la ma-
jeure , c'est le vin blanc ; la mineure ,
c'est le vin rouge : avec de pareils gali-
mathias il se tire d'affaire , & finit la
scène.

On peut remarquer aisément dans
cette pièce plusieurs endroits imités de
la comédie du Médecin malgré lui de
M. Molière.

LES TROIS FEINTS TURCS.

Tre finti Turchi.

Comédie en trois Actes.

ARlequin valet d'Octave , mal nour-
ri , & encore plus mal payé de ses
gages , lui déclare qu'il ne veut plus
demeurer à son service , & qu'il est déter-
miné à reprendre son ancien métier ,
qui est de demander l'aumône de porte
en porte.

1667. Trivelin arrive & lui annonce un trésor qu'il consent à partager avec lui : en ce cas , dit Arlequin , j'accepte ta société. Il est vrai , dit Trivelin , que ce trésor n'est pas un trésor , mais c'est une fourberie , qui le peut bien équivaler. Arlequin ne laisse pas achever , & frapper à la première porte , demandant un peu de bouillon gras par charité. Lâche , que fais-tu-là ? dit Trivelin , tu ne sçais pas qu'au moyen de la fourberie que je te propose , tu auras à boire & à manger tant que tu voudras. Je le veux bien , répond Arlequin , tu n'as qu'à parler. Ce lazzi se repete , jusqu'à ce que Trivelin le met au fait de la fourberie.

Pantalon paroît : voilà l'homme en question , dit alors Arlequin ; oui , répond Trivelin : Monsieur , dit Arlequin à Pantalon , donnez-moi , je vous prie un trésor , pour l'amour de la fourberie. Pantalon rit & se retire. Trivelin se met en colere ; & conseille à Arlequin , pour réparer sa balourdise , de feindre d'avoir une violente colique : & de ressentir de grandes douleurs : qu'à donc ce pauvre garçon pour se plaindre ainsi , dit Octave qui survient : Monsieur , répond Arlequin , j'ai une faim enragée : en même tems il se jette à terre,

se roule , & crie de toutes ses forces. —
Ah ! voilà ce pauvre garçon qui est mort , ajoute Octave ; Arlequin se leve avec précipitation , & tout effrayé demande qui est mort ? Monsieur , continue-t-il , au moins ne me faites pas peur. A ces mots il se recouche à terre , & commence à se lamenter : Pantalon arrive , & lui demande pour quel sujet. Ce n'est rien , répond Arlequin : je le vois bien , réplique Pantalon , & j'ai découvert la fourberie. Vous l'avez découvert ? reprend Arlequin : oh ! puisque cela est ainsi , continue-t-il , en se relevant , je vais donc faire mon métier , & vous prier de me faire la charité. Pantalon le refuse : Arlequin se fâche , & le menace d'en aller porter ses plaintes à la justice.

Dans une autre scène , Arlequin vient tenant un grand mémoire à la main. Octave & Trivelin lui demandent ce que c'est : il leur répond que c'est le compte de son hôte à qui il doit vingt francs , & qui ne veut plus lui faire crédit. Trivelin prie Octave de lui prêter son valet , dont il a besoin pour réussir dans une fourberie. Octave y consent avec plaisir , & les deux valets concertent ensemble le stratagème suivant.

Ils viennent vêtus à la Turque &

1667. font l'exercice de combattre main contre main, & pied contre pied. Arlequin veut apprendre la langue Turque. Trivelin lui demande s'il n'a jamais été en Barbarie. Oui, répond Arlequin, l'un de ces derniers matins, j'ai été me faire faire la barbe, il joue ici sur les mots de *barba* & de *barbaria* : alors Trivelin lui dit quelques mots Turcs : ce langage épouvante d'abord Arlequin : ensuite il s'y accoutume, & rit de plaisir comme un fou, en priant son camarade de répéter ces mêmes mots, qu'il prononce après lui, en riant de plus en plus : ensuite ils frappent à la porte du Docteur : Octave se présente, & met aussi-tôt l'épée à la main. Arlequin dépouille promptement son habit Turc, fait un imbroglio, & se sauve, en disant, excusez, c'est une fourberie. Trivelin court après lui, & l'engage à se r'habiller ; ils vont ensemble se présenter une seconde fois à la porte du Docteur : pour s'amuser, ils font les braves : je veux te casser la tête, dit Arlequin à Trivelin : tu es un coquin, ajoute-t-il, qui as voulu séduire ma sœur. De quel pays es-tu ? répond Trivelin : de Bergame réplique Arlequin : & qui es-tu ? continue le premier. Je suis, répond l'autre, valet, le Grand Turc, fils des

galeres de Biffetre (Bizerte.) Voilà qui va fort bien reprend Trivelin : dans le moment arrive Octave ; Arlequin se jette à son col , lui fait des carresses , & veut faire avec lui le jeu des mains & des pieds que Trivelin lui a appris. Il veut aussi lui parler Turc , & prenant ce cavalier , & Trivelin par les manches de leur habit , il fait plusieurs lazzi avec sa batte. Le Docteur se présente , Trivelin lui parle Turc , & dit à Arlequin de faire de même : ce dernier dit *goe morghen mayer*. Ils entrent en jargonant ainsi dans la maison du Docteur.

Dans une autre scène , Arlequin déguisé en négociant présente à Pantalon un mémoire de marchandises , dont voici quelques articles.

Deux douzaines de chaïses de toile de Hollande.

Quatorze tables de massépain.

Six matelas de fayance , pleins de raclure de bottes de foin.

Une couverture de semoulle.

Six couffin garnis de truffes.

Deux pavillons de toile d'araignée , garnis de franges faites de moustaches de suisse.

Une seringue de queue de cochon , avec son manche de velours à trois poils.

Arlequin ajoute à sa fantaisie les prix

à chaque marchandise : Trivelin fait une
 1667. scène avec des crocheteurs qu'il est
 question de payer : & enfin tous entrent dans la maison, & suivent Arlequin, qui fait un grand bruit.

A la dernière scène où paroît Arlequin, il témoigne avoir une extrême frayeur des archers, dont il craint d'être poursuivi, à cause des fourberies où il a part. Il se sauve dans la maison malgré Pantalon & le Docteur, qui veulent lui fermer le passage, & les rosser. Les deux vieillards n'appercevant point Arlequin, s'accusent reciproquement des coups de bâton qu'ils ont reçu. Enfin on leve la toile : Arlequin paroît dans la maison, & dans une posture des plus comique : il parle Turc lorsqu'il s'adresse à Pantalon, & Italien en répondant au Docteur, & continue à contrefaire le marchand Turc. Lorsqu'il a fait tous ses lazzi, il termine en disant, Messieurs, fermez la porte, car il vient par-là un trop grand vent.

Le rôle d'Arlequin dans cette pièce est assez considérable : ce n'est pas lui à la vérité qui en conduit l'intrigue, mais il en est la machine principale que Trivelin fait agir. Au reste, quoiqu'on ne découvre ici rien du fond du sujet, le lecteur n'y perd peut-être pas beaucoup, & peut aisément s'en passer.

L'AMOUR NE VEUT POINT
DE RIVAUX.*Non vuol Rivali Amore.*

Comédie en trois Actes.

Cette comédie a été reprise au nouveau théâtre Italien , sous le titre d'*Arlequin Peintre mal adroit*, qui paroît plus convenable.

Le théâtre représente l'atelier d'un Peintre. Octave y revient trouver Arlequin , & examine d'abord quelques tableaux qui lui paroissent extraordinaires : dans un se voit une seringue pleine : Arlequin répond que le jour qu'Aléxandre le grand combattit contre Darius , il avoit la colique : & que c'est - là le lavement qu'il prit pour se soulager.

Un autre représente deux yeux fondans en larmes : ce sont , dit Arlequin , celles que Thibé répandit pour Pyrame.

On voit dans le troisième , un homme poussant une petite brouette , sur laquelle est un baril de vinaigre. Voilà , continue Arlequin , le char de Phaëton : mais , répond Octave je ne vois point les chevaux : Oh , répond Arlequin , il

— sont à l'écurie , où ils mangent leur
 667. avoine.

Octave satisfait de ces raisons , ou paroissant l'être , demande à Arlequin s'il veut lui faire un portrait. De quelle forme ? répond celui ci , sur un pot de chambre , ou sur une marmite ? souhaitez-vous qu'il soit vêtu de brocard , ou de simple soie unie , car ajoute-t-il , cela fait une grande différence pour le prix : & je vous avertis que je ne suis pas un peintre à bon marché ; parce que je prens la peine de commencer par faire les os , les muscles , & les cartilages , & ensuite j'ajoute la chair. Il faut encore que vous expliquiez si vous voulez que ce portrait soit à l'huile , ou en détrempe , en vers , ou en prose : car sçachez que dans mon art , je ne le cede pas à Galien. Comme je ne doute nullement de votre capacité , lui dit Octave , dites-moi seulement combien vous prendrez pour peindre une Dame à sa fenêtre. Arlequin demande d'abord un prix exorbitant , & ensuite un très-bas : après un moment de conversation ridicule , il se contente de quatre pistoles , dont on lui donnera sur le champ la première pour arrhes. Octave avoue qu'il ne l'a pas sur lui : Arlequin demande un ducaton : pareille réponse :

Un demi ducaton, de même : quel chien de gentilhomme ! s'écrie Arlequin, 1667. il est plus gueux qu'un peintre. Octave sort , Arlequin appelle son garçon pour nettoyer ses pinceaux, qu'il essuye à son tablier. Il remplit sa palette de différentes couleurs ; dans le moment Octave rentre & lui présente une pistole. Arlequin la reçoit, & lui fait voir aussitôt sa palette, sur laquelle il y a de la gelée de groseilles, & de celle d'abricot. Octave regarde ces couleurs, & dit qu'elles ne sont ni bonnes, ni fines : pour lui prouver le contraire, Arlequin en mange, l'oblige d'en goûter, & avale le reste.

En sortant Octave montre à Arlequin la fenêtre de la chambre de sa maîtresse. Eularia y paroît : Arlequin fait le lazzi de l'examiner du plus près qu'il peut, court vite à la table, où est son ouvrage, s'agenouille tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, puis il se couche tout de son long sur la terre, se relève ensuite, & attache son tableau sur le dos de son garçon. Madame, dit-il alors à Eularia, un peu plus de ce côté, bon : un peu plus de l'autre : tenez-vous ferme, ajoute-t-il, je vous peins le pied ; si vous y avez des cors, je vous les peindrai si doucement, que

vous n'en sentirez aucune douleur. Dans
 1667. ce moment, Eularia se retourne pour
 rire : parbleu, Madame, dit Arlequin
 avec vivacité, si je n'étois pas attentif à
 mon ouvrage, vous seriez cause que je
 vous peindrois le nez derrière la tête.

Après quelques lazzi Arlequin se re-
 tourne, & son valet en même tems :
 le premier, sans appercevoir celui-ci,
 lui donne un coup de pinceau sur le
 visage, croyant le porter sur son ta-
 bleau. Ah ! maladroît que je suis, s'é-
 crie-t-il, au lieu de deux tetons, je
 viens de peindre deux fesses. Effaçons...
 Il secoue son pinceau sur un doigt de
 sa main gauche, ah ! voici bien le dia-
 ble, dit-il, il est resté un œil attaché
 au bout de ce pinceau, & il ne veut
 pas tomber en cet endroit. Eularia sou-
 pire. Arlequin s'en apperçoit & deme-
 re interdit : je n'ai pas fait attention à
 la couleur de ce soupir ; il faut, conti-
 nue-t-il, que je peigne de couleur in-
 carnate. Pendant qu'il raisonne ainsi,
 Aurélia vient se mettre à la fenêtre à
 côté d'Eularia. La vue de ces deux per-
 sonnes ensemble, acheve de jeter le
 peintre dans une étrange perplexité. Ne
 sachant plus laquelle il doit peindre,
 il se détermine enfin à titer la moitié
 du visage de l'un & de l'autre. Alors se-

nant son pinceau, comme un fleuret —
à faire des armes, il pousse une botte 1667.
contre le tableau, en disant, voilà un
coup de maître. Eularia & Aurélia se
retirent : Arlequin continue toujours
son portrait : Pantalon arrive, il veut
examiner l'ouvrage de près, & reçoit
un coup de pinceau au milieu du visa-
ge. Il fait un cri. Arlequin tombe de
frayeur sur son garçon, le cullebuté,
avec la table, & se sauve.

Lorsque Pantalon est sorti ; Arlequin
rentre, & trouvant le Capitan, dit qu'il
veut absolument le peindre : effective-
ment il le place, malgré qu'il en ait,
dans une attitude très-comique, & le
quitte pour aller chercher ce qui lui est
nécessaire : à son retour il trouve que le
Capitan a quitté sa posture : il le remet
dans une autre. Ce lazzi est répété.

Octave arrive, & prend querelle avec
le Capitan : (1) ce dernier en se sau-
vant laisse tomber son manteau, Ar-
lequin s'en saisit, & le fait voler comme
l'on joue du drapeau. Il continue cet
exercice jusqu'à ce qu'il tombe à terre,
& se casse le nez : c'est ainsi que finit
le premier acte.

(1) C'est cette rivalité d'Octave & du Capitan qui
fonde le titre de la pièce.

1667.

Acte II.

Eularia voyant un portrait entre les mains d'Arlequin lui demande si c'est celui de la maîtresse d'Octave : il répond que oui : à ce mot Eularia le prend, le paye, & se retire.

Arrivent Octave & le Capitan. Le premier paroît fort agité, fait des signes, & montre les poings. Arlequin, interprétant ces signes à sa manière, va donner des coups de poings au Capitan : Octave lui fait signe de cesser, & de sortir.

Dans une autre scène, Arlequin rencontre Octave, & lui demande l'argent de son portrait. Octave ne lui répond qu'à coup de bâton : & quitte le théâtre. Je ne sçai, dit Arlequin, si cette monnoie a cours : je voudrois bien en faire l'expérience. Il voit Eularia, & lui demande aussi de l'argent pour son portrait : cette fille leve une épée qu'elle tient, le menace, & l'oblige à se sauver au plus vite.

Acte III.

A l'ouverture de cet acte, Trivelin donne un manteau noir à Arlequin, & concerte avec lui une scène de Né-

Nécromant. Arlequin fait une infinité de lazzi qui impatientent son camarade ; 1667.
il le laisse , lui passe entre les jambes :
& dès qu'il entend parler de conjurer les diables , il se sauve.

Il faut présumer que Trivelin a trouvé le secret de dissiper la frayeur d'Arlequin , car ces deux personnages reparoissent en habits de Nécromants : Pantalón arrive à dessein de les consulter : on le fait entrer dans un cercle magique , & pendant ce tems-là , on lui dérobe sa bourse. Le Docteur qui se présente ensuite , éprouve pareille aventure. Lorsqu'ils sont partis ; Arlequin dit à son camarade , qui s'est nanti des deux bourses , de lui en faire part. Tu te trompes , répond-t-il , je ne suis pas Trivelin : & qui es-tu donc , ajoute Arlequin. Le Diable , réplique-t-il. Arlequin extraordinairement effrayé , s'enfuit , & ne reparoit qu'avec le Capitan. Octave qui est à la fenêtre leur annonce qu'il est d'accord avec sa maîtresse , & en conséquence leur défend d'approcher de la maison.



LES DEUX ARLEQUINS.

Li dui Arliquini.

Comédie en trois Actes.

Cet ouvrage est une rapsodie tirée de *la Double Jalouſie*, des *Quatre Arlequins*, & autres pièces Italiennes : On y trouve ſeulement quelque différence dans la diſpoſition, les lazzi, & les jeux de théâtre. Quoiqu'extrêmement découſue, cette pièce eſt aſſez bouffonne, & a été représentée avec ſuccès. Les nouveaux Italiens l'ont reprise, & c'eſt une de celles où les Auteurs, qui travailloient pour les ſpectacles forains, avant la naiſſance de l'Opéra Comique, ont le plus fouragé.

Arlequin arrive avec une hotte ſur le dos, pleine de pots, de marmites, &c. Il raconte à Pantalon & au Docteur le ſtratagème, dont il ſ'eſt ſervi pour faire entrer un cochon, ſans payer aucuns droits. Le Docteur voulant le contrarier, Arlequin entre en colere, le querelle vivement, met ſa hotte bas, & lui jette des pots à la tête. Au bruit, un valet entre l'épée à la main, &

couvert d'une Cuirasse. Arlequin lui jette sur l'estomac un des plus gros pots : 1667 la dispute recommence avec plus de chaleur, & tous les acteurs quittent la scène en se frappant à outrance.

Pantalon revient avec Arlequin, qu'il a reconcilié avec le Docteur ; il lui dit qu'il faut qu'il épouse Diamantine. Cette dernière arrive avec Aurélia & Eularia : elle feint d'abord d'avoir quelque répugnance pour ce mariage, & enfin y consent. Nous ferons donc trois becs cornus, répond alors Arlequin. Le Docteur lui demande s'il pourroit indiquer une salle, pour faire ces trois noccs : Arlequin équivoquant sur le mot Italien *Stanza* (qui signifie une salle, & une stance) répond qu'oui, que l'Amosée en est plein, & qu'on peut choisir celle qui plaira le plus. Octave & Cinthio entrent dans le moment le nez enveloppés dans leurs manteaux : ils frappent doucement du pied, & emmènent Eularia & Aurélia. Arlequin après les avoir examiné, se retire vers la cantonade, & prenant un manteau & une épée, il fait le même lazzi que les deux amoureux, & emmène Diamantine.

Au second acte, Arlequin dit à Trivelin qu'il vient de recevoir une lettre

— de son cousin , & qu'il voudroit lui
 1667. faite réponse. Il lui demande si ce cou-
 sin pourra l'entendre : très-sûrement ;
 répand Trivelin. Bonjour mon cousin ,
 s'écrie Arlequin de toutes ses forces...
 Il ne répond pas , ajoute-t-il , il faut qu'il
 soit mort. De quel côté vous est-il pa-
 rent ? dit Trivelin. Arlequin compose
 ici une généalogie des plus burlesque ,
 après quoi , il prie son camarade de
 lire la lettre : Trivelin lit.

MON COUSIN ,

*Je vous donne avis que votre pere est
 mort* (Arlequin à ces mots se désespere ,
 & Trivelin a bien de la peine à le con-
 soler.) *Il vous a laissé cinquante écus.*
 (Le bon homme étoit bien vieux , dit
 Arlequin en l'interrompant.) *Votre sœur
 est devenue fille de joie.* (Il recommence
 à pleurer : & quoi que Trivelin puisse
 dire , il proteste que l'honneur lui est
 cent fois plus cher que la réputation.)
En quatre mois , (continue Trivelin)
*qu'elle a mené cette vie débauchée : elle
 a amassé six cent écus.* (Ma sœur a tou-
 jour eu beaucoup d'économie , reprend
 Arlequin : elle a sagement fait de se faire
 bien payer.) *Elle a reçu ces jours-ci une
 balafre sur le visage , qui la défigure en-
 tièrement.* (Ici les pleurs recommen-
 cent.)

cent.) Comme elle se sentoit proche de sa fin, elle a fait un testament, & vous ^{1667.} laisse une maison bien meuble. (Voilà dit Arlequin, la fin de ses pareilles.) Mais la nuit dernière, le feu ayant pris à la maison que vous laissez votre sœur, elle a été entièrement brûlée. Au feu, au feu, dit Arlequin, brusquement. Trivelin écrit aussi-tôt qu'on jette beaucoup d'eau sur ce feu-là. Ensuite il tâche à le consoler, & l'engage à répondre à son cousin : Arlequin le prie de lui rendre ce service, & pendant que Trivelin écrit, le premier se retire dans un coin du théâtre, pour rêver à loisir : Trivelin ayant achevé la lettre, en fait lecture, Arlequin déchire toutes les phrases qui lui déplaisent, & rassemblant dans son chapeau les morceaux qui contiennent celles dont il est content, il les enveloppe dans une feuille de papier, la plie, & dit à Trivelin d'y joindre cette suscription : *A mon très-honoré Cousin Batoccio, Savetier à Bergame.* Pour cacher la lettre, Arlequin veut se servir du soulier de Trivelin : c'est par ce lazzi que finit la scène. (1)

(1) Dans cette même scène, Arlequin voulant faire écrire à sa mère, prie Trivelin de composer sa missive en lettres courantes, afin, dit-il, qu'elle arrive plus promptement.

1667. Dans une des suivantes, Trivelin
 veut à son ordinaire conter fleurettes
 à Diamantine, qui lui apprend qu'elle
 est mariée. Et qui est le bec cornu que
 vous avez épousé ? dit Trivelin : c'est
 moi, répond Arlequin, qui a entendu
 cette conversation, & paroît dans ce
 moment : il se met en devoir de donner
 des coups de bâton à Trivelin. Douce-
 ment, dit ce dernier, vous ignorez cer-
 taines formalités nécessaires pour être
 à couvert des poursuites de la justice,
 & je vais vous apprendre la maniere de
 donner la bastonnade sans danger. Ainsi,
 sous prétexte de lui enseigner le céré-
 monial, Trivelin rossé Arlequin, & ce
 dernier reçoit les coups de bâton, qu'il
 étoit en droit de donner à son rival.

Au troisiéme acte, Arlequin paroît
 sur la scène avec une bouteille à la main :
 il apperçoit l'Arlequin Balourd, qui
 tient un flacon pareil. Il court, le Ba-
 lourd le suit, il leve son flacon, l'autre
 en fait de même. Arlequin étonné croit
 voir son ombre : je veux, dit-il *à parte*,
 l'obliger à casser sa bouteille. Aussi-tôt
 il fait la culebute, en tenant toujours
 son flacon à la main. Le Balourd pose
 le sien à terre, & fait la culebute pe-
 sament. Arlequin dans le dessein de lui
 faire casser le col, exécute plusieurs sauts

perilleux : le Balourd l'imité , quoique —
lourdement : enfin le premier donne à 1667.
l'autre un coup de batte sur le dos :
celui-ci lui'en rend un sur l'estomac :
ohimé , je suis mort , s'écrie Arlequin :

On repète ici à peu près les mêmes
lazzi , qui ont été remarqués dans la
pièce des *Quatre Arlequins*. Le véritable , las de ce badinage , dit à l'autre :
cesse de te moquer de moi , ou je te don-
nerai un soufflet ; le Balourd répète les
mêmes paroles , & ajoutant l'effet à
la menace , il lui applique un soufflet.
Voilà un drole qui est de parole , dit
alors Arlequin : il se met à pleurer : non
tu n'es pas Arlequin , continue-t-il , tu
es trop hardi , il faut que tu sois le Dia-
ble. Oui , je suis le Diable , répond
l'autre. Arlequin extrêmement effrayé ,
court à la porte de Diamantine , & frap-
pe coups sur coups : l'Arlequin balourd
qui s'est caché derrière l'autre , prend
la main de Diamantine , qui paroît , &c
entre avec elle dans la maison , en fai-
sant les cornes. Ohimé , s'écrie Arle-
quin , c'est donc le Diable qui me les
fait porter.

Dans une autre scène des deux Ar-
lequins , le Balourd embrasse Diaman-
tine , lui fait beaucoup de caresse ; après
une conversation très-tendre , ils ren-

— trent dans la maison , & ferment la porte.
2667. sur eux. À cette vue , Arlequin devient furieux, jure d'assommer sa femme , & à dessein de la surprendre , il sort pour aller chercher une échelle , pour entrer dans la maison par la fenêtre.

Il revient peu de tems après , avec une échelle , qu'il n'a pu , dit-il , trouver que chez le Bourreau. Cette scène se passe la nuit , Arlequin fait d'abord tous les tours & les lazzi de l'Echelle. Ensuite il l'applique contre la fenêtre de la maison , monte , & se culbute en dedans. L'obscurité lui fait prendre la porte de la rue , pour celle d'un appartement , il sort , & croit être dans une salle , qu'il trouve extrêmement vaste ; il se plaint qu'on a oublié de la garnir de chaises : en cherchant une issue , il se heurte contre son échelle ; oh ! oh ! dit-il , voici mon échelle qui m'est venu trouver dans cette maison. Il fait alors de nouveaux tours d'échelle : Trivelin survient avec une autre : ces deux valets sans s'appercevoir , appuyent leurs échelles l'une contre l'autre , & font ensemble différens lazzi. Enfin Arlequin veut monter , & mettant son pied sur l'épaule de son camarade , il s'effraye , & se persuade que c'est le bourreau qui vient reprendre son échel-

le. Il appelle au secours, on apporte de la lumière, Arlequin reconnoît Trivelin, le rossé, & s'enfuit. (1)

L'INNOCENCE PÉRSECUTÉE.

L'Innocente travagliata.

Comédie en trois Actes.

LE peu de scènes où Arlequin paroît dans cette comédie, suffit pour en donner une idée assez complète. Il ouvre la scène avec Fabritio, mari d'Angiola, mon cher maître, lui dit-il, le voyant très-triste, prenez patience ; si vous avez faim, songez que je suis encore plus affamé que vous. Fabritio lui remet une bourse, & le quitte, en lui ordonnant d'aller acheter de quoi manger. Arlequin reste sur la scène, compte l'argent qui est dans la bourse, & y

(1) La dernière scène d'Arlequin est celle où il paroît avec un aveugle. Vous êtes heureux, lui dit-il, d'être privé de la vue, vous ne voyez pas tous les maux de ce monde, vous avez plus de facilité pour dormir, n'ayant pas la peine de fermer les yeux ; & vous pouvez faire des armes, sans craindre qu'un coup de fleuret ne vous les creve. Comme l'aveugle continue toujours à déplorer son sort : j'ai un secret pour vous (continue Arlequin) faites-vous pendre à la Greve, tout le monde ira vous y voir.

trouvant sept écus, il projette d'abord
 2667. de faire des macarons : pour cela il faut
 employer, dit-il, deux écus en farine,
 deux écus & demi pour du fromage de
 Parmesan, deux écus & demi de beurre.
 Mais, ajoute Arlequin, il me manque
 quelque chose, & je n'ai ni pain, ni
 vin. Il fait un nouveau calcul, mais
 comme il met tout son argent en pain,
 vin & fromage, & qu'il oublie la farine,
 le beurre & le sel, il recommence, ce
 lazzi se repete plusieurs fois, sans qu'Ar-
 lequin puisse jamais trouver son com-
 pte. (1) Le Capitan survient, il fait avec
 lui une scène de fantaisie, qui termine
 l'acte.

Angiola ouvre le second acte par un
 monologue, où elle fait connoître les
 justes sujets qu'elle a de se plaindre de
 Fabritio : Arlequin arrive avec un pa-
 nier, qui contient une casserolle, dans
 laquelle est une fricassée, que son hôte
 vient de lui accorder, après bien des
 instances & des prieres. Quelle odeur
 charmante ! s'écrie Arlequin : il s'adresse
 à Angiola, lui vante l'excellence de ce
 ragoût, & lui dit qu'il ne faut pas le

(1) Cette scène se trouve employée dans une des farces
 du recueil de Tabarin. Voyez l'*Histoire du théâtre*
François, Tome IV. p. 324 & 325.

laisser refroidir. Angiola qui a l'esprit occupé de toute autre chose, donne, 1667. en gesticulant, un coup contre le panier, la casserolle tombe & se rompt : ah ! ma chère fricassée, s'écrie Arlequin en se désespérant, il se couche à terre & veut lecher la sauce qui est répandue sur le plancher. Angiola sort : Diamantine arrive, chaque fois qu'elle veut parler des indignes procédés de Fabritio, Arlequin l'interrompt, & s'écrie, ah ma chère fricassée ! Diamantine impatientée, lui donne une paire de soufflets, & l'emmene malgré lui dans la maison.

Voici la scène la plus remarquable. Fabritio se repentant sincèrement d'avoir traité Angiola avec tant de dureté, a chargé Arlequin de lui remettre une lettre, par laquelle il la supplie de lui pardonner. Arlequin qui n'ignore pas la juste colère d'Angiola, est dans un grand embarras. Il frappe à la porte en tremblant : Angiola très-irrité contre son indigne époux, fort & demande ce que lui veut le confident de son perfide. Arlequin effrayé, répond que ce n'est pas lui qui a frappé : & comme elle se dispose à rentrer, il ajoute à demi bas, en parlant de la lettre dont il est chargé, *elle ne la recevra pas.* Après quelques lazzi, Madame, dit-il, si vous

— vouliez m'écouter. . . Eh bien ! répond-
 1667. elle , toujours en colère , qu'as-tu à
 me dire. Premièrement , répond Arle-
 quin , je conviens que l'ingrat Fabritio
 en a agi très-mal avec vous & que je
 lui en ai fait plusieurs fois de vifs ré-
 proches : Angiola se rappelle une partie
 des mauvais procédés de son époux :
 Pendant ce tems-là Arlequin tient la
 lettre en main , à dessein qu'elle puisse
 l'appercevoir , & répète toujours de
 tems en tems , *elle ne la recevra pas.*
 Enfin , lorsqu'elle cesse de parler , Arle-
 quin reprenant la parole , l'exhorte à
 s'armer de patience , & à se souvenir
 que la plupart des hommes sont du ca-
 ractere de Fabritio. A propos de cela ,
 ajoute-t-il , deux hommes se battoient
 tout à l'heure au sujet d'une femme ,
 un troisième , qui est venu indiscrete-
 ment pour séparer , a reçu un grand
 coup d'épée sur la tête : on l'a porté sur
 le champ dans la boutique d'un chirur-
 gien , j'y suis entré par curiosité : le chi-
 rurgien a pris un scapel , je lui ai de-
 mandé ce qu'il alloit faire : il m'a ré-
 pondu qu'il alloit examiner si le cer-
 veau étoit offensé. Je lui ai dit , mon
 ami cela n'est pas nécessaire : si le blessé
 avoit eu gros comme un pois de cer-
 velle , il ne se seroit pas mis entre deux

hommes qui se battent, pour les sépa-
rer. Dans ce moment (continue Arle- 1667.
quin) j'entens faire st, st ; je me retour-
ne, je vois un homme qui me fait sig-
ne de m'approcher ; le sang lui couvroit
le visage : je m'approche, je reconnois
avec surprise le Seigneur Fabritio. En cet
endroit Angiola paroît émue : Arle-
quin sans faire mine de s'en apperce-
voir, continue ainsi son récit : d'abord,
je regarde sa situation, comme une
juste punition du ciel, de vous avoir
ainsi maltraité : il me prend la main :
mon cher Arlequin, me dit-il, donne-
moi de l'encre. Et qu'en vouloit-il faire,
demande Angiola, en l'interrompant ?
Vous l'allez voir ; Madame, réplique
Arlequin : il tire son épée du fourreau,
en porte la pointe dans le cornet, &
voyant que cela ne marque pas sur le
papier, il me prie de lui aller chercher
promptement une plume. J'en arrache
une de son plumet, je la taille, la lui
présente, & me retire. Il envoie cou-
rir après moi, un petit garçon me re-
met de sa part une lettre : je lis le des-
sus : *pour la Signora* ... je refuse de m'en
charger ; le petit coquin bien instruit
me la jette au nez, & s'enfuit. Et tu as
ramassé cette lettre ? dit Angiola : d'a-
bord, répond Arlequin, ce n'étoit pas

— mon intention : mais faisant réflexion
 1667. que cette lettre s'adressoit à vous, &
 que tombant en des mains étrangères ,
 elle pourroit faire connoître le commer-
 ce que vous avez avec le Seigneur Fa-
 britio, je n'ai pas jugé à propos de la
 laisser à terre. Arlequin qui remarque
 que ce discours fait impression sur l'es-
 prit d'Angiola, ajoute ; je serois bien
 curieux de sçavoir ce que ce perfide
 peut vous mander pour s'excuser. Non,
 dit Angiola, je ne veux rien voir de sa
 part : la colere dont elle prononce ces
 mots n'empêche pas Arlequin de lire le
 dessus de la lettre qui est tel, *à celle*
qui est Souveraine de mon cœur. Angiola
 ne peut retenir ses larmes : le valet
 ouvre la lettre, & lit ce qui suit.

« Ma chere, mon adorable Angiola,
 » si en avouant sa faute, on en mérite le
 » pardon, je conviens de vous avoir
 » cruellement offensée : revenez donc,
 » belle Angiola chez moi, si vous vou-
 » lez me faire connoître que votre juste
 » colere est passée (1) & venez-y rece-

(1) Arlequin s'interrompt ici, & éternue, pour jouer sur le mot d'*ire*, qui signifie colere : ah Madame, dit-il à Angiola, si vous ne voulez pas vous rendre pour la *lyre*, faites-le au moins pour les violons, les luths & les guitares.

» voir mes embrassemens , & ceux d'un
» cher enfant , lequel m'arrache le cœur , 1667
» en demandant à chaque instant sa ma-
» man : & si ma langue a été trop in-
» discrete à votre égard , venez , ma
» chere femme , me fermer la bouche ,
» avec le baiser le plus tendre.

» Votre mari , *Fabritio Bisognosi.*

Angiola , à qui cette lecture arrache un torrent de larmes , prend d'une main son mouchoir pour les essuyer , & présentant l'autre à Arlequin , lui fait signe de la conduire chez Fabritio. Arlequin content d'avoir réussi , marche en se carrant , & dit , tout va bien , la vache est à nous.

Au troisième acte , Arlequin & Diamantine s'entretiennent , de l'heureuse reconciliation de leurs maîtres , & sur la résolution qu'ils ont prise de quitter la ville , & de vendre leurs meubles. Diamantine rentre : Arlequin voyant arriver Pantalon , qu'il ne connoît point , dit , dans un *à parte* : bon , voilà un Juif qui se présente fort à propos : bon jour Messer Siméon , ajoute-t-il en s'adressant à lui , voudriez-vous acheter les meubles d'un jeune homme de famille , fils d'un vieux ladre nommé Pantalon ? je

— crois , continue-t-il , qu'il les a dérobés
 2667. à son pere ; mais il veut s'en défaire au-
 jourd'hui , pour abandonner cette ville ,
 parce qu'il ne veut pas que le bon hom-
 me sçache qu'il s'est marié secrette-
 ment avec une certaine Angiola , dont
 il a un enfant. Pantalon feignant de ne
 prendre aucun intérêt à la chose , de-
 mande simplement à voir les meubles.
 Entrez dans cette maison , lui dit Arle-
 quin , mais ne faites pas de bruit ; car la
 chatte vient de faire ses petits. Pantalon
 entre & sort un moment après , deman-
 dant à Arlequin , s'il connoît Pantalon.
 Non , répond-il ; oh bien , reprend Pan-
 talon , je vais te le faire connoître. Auf-
 si-tôt il tire son coutelas , & poursuit
 Arlequin , qui s'esquive au plus vite.

LES TAPIS.

Li Tapeti.

Comédie en trois Actes.

LE titre de cette pièce est fondé sur
 une scène du premier acte , où Pan-
 talon & Arlequin paroissent , & vantent
 l'honneur de leurs femmes. La mienne ,
 dit Arlequin , en est tellement munie ,

que j'en suis honteux. Pendant qu'ils parlent à l'avantage de leurs vertueuses épouses, elles paroissent à la fenêtre, & par le moyen des tapis qu'elles attachent, elles facilitent la retraite de leurs amans. Ce jeu de théâtre s'exécute de façon, qu'Arlequin ne voit que la femme de Pantalon, & ce dernier celle d'Arlequin : ce qui leur donne lieu de se moquer l'un de l'autre : & qui termine l'acte d'une façon très comique.

A l'ouverture du second, Arlequin surprend sa femme Eularia en conversation avec Octave : ce dernier se retire à l'approche du mari. Eularia le croyant toujours présent, dit, adieu, mon cher cœur ; prends cette lettre. Arlequin qui a tout entendu, arrête sa femme par le bras : elle reconnoît alors sa méprise, & se sauve, très-confuse, dans sa maison. Arlequin reste seul, & fait de cruelles réflexions sur cette aventure. *Mon cher cœur* (dit-il) ah ! me voilà donc au nombre des cocus ? *Prends cette lettre* : sans doute (ajoute-t-il) c'est un billet d'amour, je le sens à l'odeur. Maintenant, au lieu de me nommer Arlequin, on ne m'appellera plus que le Seigneur Cornélio. Ah ! traîtresse ! me faire un pareil affront ! je veux te faire châtier pour cette infamie. Arlequin se pro-

1667. pose d'aller porter ses plaintes à la justice : mais il fait réflexion , que sûrement le Magistrat répondra que s'il étoit obligé de recevoir les plaintes de tous les maris cornards , il ne pourroit pas trouver assez de papier pour les écrire. Si je fais (ajoute-t-il) lire cette lettre par quelqu'un , aussi-tôt les cornes , que je n'ai encore que dans le cœur , pousseront sur ma tête. Que je suis malheureux ! Si je sçavois lire , je pourrois me rendre certain de mon deshonneur , sans que les autres s'en apperçoivent : morbleu (continue-il) pourquoi ne suis-je qu'un ignorant ? de rage il se donne des soufflets , & des coups de poing. Je veux (dit-il) aller à l'école , afin d'être en état de lire cette lettre , & sçavoir ce qu'elle contient. En faisant ces lamentations , Arlequin se tourne de tems en tems du côté de la maison , gesticulant & faisant des menaces. Octave qui l'a entendu , entre dans ce moment , & lui arrache la lettre , en disant , j'ai pitié de ce galant homme , de cet homme honorable. Qu'avez-vous donc , Monsieur , ajoute-t-il ? un très grand mal de tête , répond Arlequin , qui me tourmente depuis que je sçais que ma femme est amoureuse d'un gentilhomme , à qui elle écrit cette lettre d'amour , que je viens de surprendre.

Octave croyant effectivement qu'Eul-
ria en aime un autre que lui , entre 1667.
dans un extrême colere , & se tournant
du côté de la maison de cette femme ,
il lui fait de sanglans reproches. Quelle
bonté ! (s'écrie Arlequin , qui s'imagine
qu'on parle pour lui) que ce Seigneur
est charitable ! il prend mes intérêts avec
autant de chaleur , que s'ils étoient les
siens propres. Octave lui demande s'il a
lu la lettre en question. Non , répond-
il ; lisez-la donc , dit Octave. Arlequin
très-embarrassé , hésite quelque tems ,
& demande enfin quel est le mois pré-
sent. Nous sommes en Janvier , répond
Octave. Oh bien , ajoute Arlequin , en
faisant mine de mettre la lettre dans sa
poche , je vous avouerai que j'ai fait vœu
de ne jamais lire pendant le cours de ce
mois , parce qu'autrefois , en un pareil ,
je lus une lettre , dont je reçus un tel
chagrin que je pensai en crever. Pour
couper court , après bien des lazzi ,
Arlequin est obligé de confesser qu'il
ne sçait pas lire , & prie Octave de
vouloir suppléer à son défaut. Octave
prend la lettre , & s'apercevant d'abord
que c'est à lui qu'elle s'adresse , il feint
qu'elle est mal écrite , & qu'il faut en
étudier le caractère. Vous avez tort de
vous mettre en colere , ajoute-t-il , peu

de rems après ; cette lettre est de la sœur
 1667. de votre femme, qui lui écrit de Milan.
 Ensuite il fait semblant de lire la lettre
 suivant qu'il a composé dans son ima-
 gination.

» Ma chere Sœur ,

„ Je vous fais part d'une nouvelle
 „ bien triste ; notre jeune frere a été tué
 „ en Flandres , (Arlequin interrompt
 ici Octave , se désespere , & dit qu'il
 est dans la nécessité de prendre le deuil)
 „ il s'est souvenu de vous , avant que
 „ de mourir . (continue Octave) & il
 „ vous laisse dix mille écus : „ dix mille
 écus ! s'écrie Arlequin , voilà ce qui s'ap-
 pelle mourir glorieusement , & en brave
 homme. Octave sort , après avoir re-
 mis une autre lettre à Arlequin. Celui-
 ci transporté de joie , veut au plutôt en
 faire part à sa femme. Oh l'animal que
 j'étois , dit-il , que j'étois bête de m'al-
 ler imaginer que cette lettre étoit un
 billet amoureux. Il heurte à la porte
 d'Eularia , avec vivacité : elle arrive
 toute tremblante : sa frayeur redouble
 lorsqu'elle voit Arlequin qui frappe du
 pied. Ma chere amie , dit-il , il faut que
 nous mourrions tous. Ah ciel ! s'écrie-
 t-elle , en se jettant à genoux : fondante

en larmes : Arlequin fait de même , & montrant la lettre , il ajoute qu'il se l'est fait lire. La femme pleure , sa crainte augmente : il faut mourir , repete Arlequin de tems en tems : hélas ! ayez pitié d'une infortunée , dit Eularia. J'en ai beaucoup , répond le mari ; mais il n'y a pas de remede , il faut mourir , replique Arlequin : mon cher beaufrere , ajoute-t-il , en frappant du pied ; enfin , après bien des lazzi , il lui apprend que ce frere est mort à la guerre de Flandres. Qui vous a dit cette nouvelle ? demande Eularia : c'est , répond-il , cette lettre , que je viens de faire lire au Seigneur Octave. Ah ! je respire , dit-elle tout bas , Arlequin lui montre ensuite la lettre , Eularia la reconnoît pour n'être pas la sienne , la prend , feint de la lire , & fait le lazzi tantôt de rire , & tantôt de pleurer. Arlequin qui l'observe croit qu'elle pleure la mort de son frere , & qu'elle rit de la succession de dix mille écus. Or ça , dit-il , je vais te quitter pour aller acheter tes habits de deuil. Il sort , dans le moment Octave entre : Eularia & lui plaisantent beaucoup sur la réussite de la fourberie. Arlequin arrive , sans être apperçu ; il entend une partie de leur conversation ; comme les discours des deux amans sont équivoques , ce pauvre

1667. mari les expliquant à son avantage, est bien content, & se félicite de posséder une épouse si vertueuse. Il se retire, & revient encore écouter : il entend qu'Eularia & Octave concertent les moyens de fuir ensemble : en gesticulant ce dernier lui donne de ses gants à travers le visage. Arlequin fait ici force lazzi, pendant lesquels les amans se retirent. Les derniers propos qu'ils ont tenu suffisent pour convaincre Arlequin qu'il est trahi. Ah ciel ! s'écrie-t-il, dix mille écus ! dix mille cornes ! Ah ! scelerat Octave ! Ah ! perfide femme ! Trivelin, qui entre, les surprend dans ses lamentations. Je suis au désespoir, lui dit Arlequin, en racontant sa triste aventure. Consoleroi, répond Trivelin, & usons de finesse. Il faut que tu contrefasses le personnage d'Octave, tu viendras sous les fenêtres de ta maison, ta femme descendra, tu me la remettras entre les mains, & je la placerai en lieu de sûreté. Ensuite, continue Trivelin, tu t'habilleras en femme, & feignant d'être Eularia, lorsqu'Octave paroîtra, tu sortiras, & lui passeras ton épée, que tu auras cachée sous ta robe, au travers du corps. Arlequin approuve fort ce projet, & sort avec Trivelin pour l'exécuter.

Au troisième acte, qui se passe la nuit, Arlequin paroît armé : comme il compte que Trivelin doit se trouver au rendez-vous, il fait le signal, convenu, & voyant qu'on y répond, il frappe à la porte, feint d'être Octave, Eularia sort, & Arlequin la consigne à Octave, que dans l'obscurité il prend pour Trivelin. Très satisfait de ce premier coup, il entre dans la maison éclatant de rire, & va se travestir en femme.

A la dernière scène, Octave instruit par Trivelin, se présente sous la fenêtre d'Eularia : Arlequin sort vêtu ridiculement des habits de cette dernière, & contrefaisant sa voix. Octave feignant de le prendre pour elle, lui fait une verte réprimande, qu'il assaisonne d'une grêle de coup de bâton : Arlequin fort joyeux, est cependant obligé de se découvrir, pour faire cesser cet orage. Il l'embrasse, le remercie, & le prie de lui accorder son amitié. Octave lui dit qu'il est marié, & ajoute qu'il est aussi fort jaloux de sa femme, & que par cette raison, il ne permet pas qu'elle sorte, qu'avec un masque. Arlequin demande à voir cette femme : Eularia sort, couverte d'une grande mante & masquée. Octave donne la main à la Dame, & dit qu'il part avec elle. Arle-

— quin répond qu'il fait fort bien , & l'un
1667. souhaite un heureux voyage.

LES MAISONS DEVALISÉES.

Le Café Svaligiato.

Comédie en trois Actes.

LE sujet de cette pièce a paru au nouveau théâtre Italien, sous différens titres : les incidens en sont très-comiques, à l'égard de l'intrigue, elle est des plus minces, ce qui fait qu'on la passera légèrement.

La première scène est entre Arlequin & Trivelin. Le premier se lamente, & dit qu'il a une faim extrême. Trivelin lui répond que s'il veut avoir de quoi l'appaiser, il faut faire quelque fourberie : pour cet effet, ajoute-t-il, il faut que tu me querelles. Mais, réplique Arlequin, si je le fais, tu me casseras la tête. Sur l'assurance que Trivelin lui donne du contraire, Arlequin se met à crier de toute sa force : rais-toi, lui dit l'autre, ou je te donne de mon poing dans le nez. Eh bien, répond Arlequin, ne sçavois-je pas bien que tu t'allois fâcher. Tu n'es qu'un sot, ré-

plique Trivelin, & tu n'entens rien à dire des injures. Ecoute, je vais t'instruire. Tu es le fils d'un bec cornu... Cela est vrai, répond, Arlequin. Trivelin impatienté d'une pareille stupidité, est interrompu par l'arrivée d'Eularia. Cette fille amante d'Octave, se trouve dans une situation qui lui fait appréhender pour sa réputation & son honneur. Si vous craignez tant pour votre honneur, dit Arlequin, donnez-le moi, je le garderai soigneusement, & vous le rendrai soigneusement, lorsque vous en aurez affaire. Il ajoute quelques plaisanteries, & plusieurs comparaisons ridicules, qui ne calment point les inquiétudes d'Eularia.

A quelques scènes de-là, Octave paroît : il est envelopé de son manteau, sous lequel il porte une cassette, ou écrain. Arlequin le suit, & fait mine de vouloir le lui dérober. Voilà un écrain, dit Trivelin à ce dernier, qu'il faut faire tomber dans la fouricière. Arlequin prenant ces mots à la lettre, court chercher une fouricière, la met entre les jambes d'Octave, lui donne le croc en jambe, & tombe avec lui sur la fouricière. Grosse bête que tu es, lui dit Trivelin, tout bas, ne comprends-tu pas que j'ai voulu te dire qu'il falloit

— lécher (1) cet écrain ? Arlequin continuant ses balourdises s'approche doucement d'Octave, & leche l'écrain qu'il porte sous son bras. Trivelin piqué, le tire rudement, & le fait rentrer dans la maison.

Trivelin saisissant une occasion favorable, escamote le coffret où sont les bagues de Pantalon. Ce dernier vient se plaindre de ce vol, Arlequin le chasse, & rentre dans sa maison.

Il en sort un moment après, fort content de la manœuvre qu'il a employée pour tromper les deux amans d'Eularia. Sur ces entrefaites, cette fille l'appelle, il paroît ensuite avec elle, & comme il pleure à chaudes larmes, Trivelin lui demande pour quel sujet. C'est, répond Arlequin, qu'on m'a volé une livre de fromage, que j'avois serré sous le chevet de mon lit. Il faut, ajoute-t-il, que ce soit ce coquin de valet d'Octave, qui m'ait joué ce tour. Trivelin lui conseille d'enlever le coupable. Arlequin trouvant la porte de la maison fermée, fait le lazzi de l'ouvrir, & contrefait le bruit des verroux d'une serrure à bosse. Il parvient enfin à ou-

(1) Le mot Italien *leccare* signifie lécher, & voler.

vrir la porte, traîne le valet, le laisse
romber sur le plancher, & après plu- 1667
sieurs lazzi, il l'emporte sur ses épaules,
c'est ainsi que finit le premier acte.

A l'ouverture du second acte, Arlequin rend compte à Trivelin de ce qu'il vient de faire. Je me suis, dit-il, travesti en Capitan; & ensuite en Docteur pour attraper le Seigneur Octave: j'ai si bien fait que je l'ai fait boire, il s'est endormi, & pendant son sommeil j'ai dérobé sa bourse. Trivelin peste, & s'emporte: ce n'étoit pas cela, dit-il, que je t'avois ordonné de faire; je voulois seulement que tu lui montraisses les dents. Attens, répond Arlequin, je vais m'en acquiter. Il sort, & revient aussi-tôt se vanter de lui avoir bien montré les dents. Trivelin impatienté le maltraite de paroles & le chasse.

Voici la scène qui donne le titre à la pièce. Trivelin a ordonné à Arlequin de ne laisser entrer personne. Pantalon se présente, Arlequin lui refuse la porte; mais la vue d'une chaîne d'or, que Pantalon, ne lui donne cependant pas, le rend traitable. A peine Pantalon est-il entré que Trivelin arrive. Qui va-là? dit Arlequin: fort bien répond Trivelin, c'est moi. Est-il venu quelqu'un? oui, réplique Arlequin, Pantalon, qui

— est là-haut. Trivelin fâché qu'Arlequin
 2667. lui ait désobéi, veut le battre : celui-ci
 se met à pleurer : les cris qu'il fait obli-
 gent Pantalon à mettre la tête à la fenê-
 tre : ce n'est rien dit alors Arlequin.
 Heureusement Pantalon sort : Trivelin
 dit qu'il faut profiter de l'occasion,
 pour enlever tous les meubles de la
 maison. Arlequin y entre, & en sort
 avec un paquet de hardes : Trivelin lui
 ordonne d'apporter tous les utensiles
 de cuisine. L'autre revient avec un nou-
 veau paquet, un gril, & une pelle,
 qu'il tient à guise de violon & d'archet.

Il réparoît ensuite, une chaudière en
 tête, une seringue d'une main, & un
 fusil de l'autre. Après cela, une broche
 ou sont enfilés une botte de raves, &
 des choux. Puis une cage, & un chat
 dedans : ensuite un chien emmailloré.
 Dans un autre voyage, un panier rem-
 pli de poteries, qu'il laisse tomber, &
 qui se cassent en morceaux : enfin une
 chaise percée à travers laquelle il passe la
 tête : il tient en même tems le bassin
 d'une main, qu'il couvre de l'autre avec
 son chapeau. Il retourne encore dans la
 maison, & rapporte un berceau, dans
 lequel sont deux enfans : au dernier voya-
 ge, il revient avec un chaudron en tête,
 une platine, & le pilon d'un mortier,
 dans

dans chacune de ses mains.

Le troisième acte est peu de chose, 1667.
& comprend un dénouement des plus communs. Eularia se jette aux genoux du Docteur, qui est son pere, Arlequin en fait de même de l'autre côté, de façon que le Docteur en se baissant pour relever sa fille, à qui il fait grace, donne de son derrière dans le nez d'Arlequin. C'est ainsi que finit la pièce.

LE FESTIN DE PIERRE.

Convitato di Pietra.

Comédie en trois Actes.

L Es comédiens Italiens représentèrent cette pièce dans les premières années de leur établissement en France; & elle eut un succès si prodigieux, que les différens théâtres François travaillèrent à l'envi à en faire paroître des copies. Le sieur de Villiers, comédien de l'Hôtel de Bourgogne donna la sienne en 1659. Le sieur Dorimon, après en avoir fait jouer une autre à Lyon en 1658 la produisit à Paris, sur son théâtre de la rue des Quatre-Vents en 1661. On connoît assez le Festin de Pierre de

— M. Moliere, représenté par la troupe du
1667. Palais Royal en 1665. mise en vers par
M. Corneille de Lisle, & donnée au
theatre de Guenegaud en 1677. Ajoutez
le Festin de Pierre de M. Rosimont,
composé pour la troupe du Marais, où
il parut au mois de Novembre 1669. (1)

A l'égard du Festin de Pierre des
Italiens, que nous plaçons suivant l'or-
dre du Scénario, long-tems après sa
premiere représentation à Paris, on
peut présumer que Dominique n'a eu
égard qu'au tems où il a commencé à
y jouer. Et l'on doit remarquer que le
rolle du valet qu'il a rempli depuis,
l'avoit été d'original par le fameux Tri-
velin.

La pièce ouvre par une conversation
du Roi & d'Arlequin, valet de Don
Juan. Le premier est fort choqué du
libertinage de ce Cavalier : Sire, lui dit
Arlequin, il faut avoir un peu de pa-
tience : quand les jeunes gens devien-
nent un peu plus âgés, ils changent de
conduite. Il faut espérer que la même
chose arrivera à mon maître. Le Roi
change de discours, & ordonne à Arle-

(1) On peut comparer ces pièces avec celle du théa-
tre Italien dont nous parlons ici, & qui est l'origi-
nal à leur égard.

quin de conter quelque jolie histoire : —
le valet prend un siège, & vient s'asseoir 1667.
familièrement à côté du Prince, à qui il
fait le recit de la Reine Jeanne. Un bruit
subit interrompt la narration, & Arle-
quin se sauve.

A quelques scènes de-là, Arlequin
s'entretient de la vie débauchée de son
maître, qui ne cherche qu'à attraper
routes les femmes & les filles qui ont le
malheur de le connoître. Comme cette
scène se passe de nuit, Don Juan arri-
ve sans être apperçu, & mettant l'épée
à la main, dit, qui va-là ? Arlequin,
valet de Don Juan, répond Arlequin :
Don Juan contrefaisant sa voix, dit
beaucoup de mal de lui-même : Arle-
quin convient de tout ; mais par réflé-
xion, il se repent, & veut au contraire
soutenir l'honneur de son maître : &
s'attire par là une querelle avec l'incon-
nu, qui veut lui faire mettre l'épée à
la main. Arlequin, après plusieurs lazzi
de frayeur, se jette à terre, se renverse
sur le dos, & tenant son épée à deux
mains, il la remue de façon que Don
Juan la trouve toujours. Enfin il la laisse
tomber, en criant, ah je suis mort. D.
Juan fâché de l'avoir blessé, se nomme,
appelle ce valet par son nom, & s'in-
forme s'il est effectivement mort. Si vous

— êtes véritablement Don Juan , répond
 1667. Arlequin , je suis en vie : mais si vous
 ne l'êtes pas , je suis bien trépassé. Enfin
 Arlequin se leve , reconnoît son maître ,
 & dans le moment ils se voyent pour-
 suivis par des archers , qui offrent une
 bourse au valet , pour découvrir où est
 son maître. Cette scène est presque
 toute en lazzi.

Dans celle du naufrage , Arlequin
 arrive dans un baril sans fond ; il fait
 une culbute , en sorte qu'il se trouve
 debout & hors du baril : il paroît alors
 en chemise , & environné de dix ou
 douze vessies. Il se hausse & se baisse
 comme s'il nageoit , & parvient enfin sur
 le devant du théâtre , en criant plus
 d'eau , plus d'eau , du vin tant que l'on
 voudra. Dans ce moment il apperçoit
 son maître évanoui , entre les bras d'une
 jeune fille de pêcheur. Si je tombe ja-
 mais , dit il , dans la mer , je souhaite
 pouvoir me réchaper avec une pareille
 barque. Il sort ensuite de l'eau , & fait
 le lazzi de tordre sa chemise. Après quoi
 il rend graces à Neptune , de lui avoir
 sauvé la vie , & jettant les yeux sur son
 maître , il voit qu'il est revenu de son
 évanouissement , & qu'il est déjà en con-
 versation avec la jeune pêcheuse. Pen-
 dant ce tems-là il fait le lazzi de tom-

ber sur le cul, & de crever une des vessies. Bon, dit-il, voilà le canon qui tire, en jouissance de ce que nous sommes hors de péril. Don Juan quitte le théâtre avec la jeune fille. Pauvre malheureuse (dit Arlequin les voyant partir) que je vous plains de vous laisser abuser par mon maître, qui est si libertin, que s'il va jamais aux enfers, (ce qui ne lui peut manquer) je crois qu'il cherchera à séduire Proserpine.

Dom Juan revient sur la scène avec la pêcheuse. Je compte, lui dit-elle, que vous me tiendrez la parole que vous m'avez donnée de m'épouser. Cela ne se peut, répond Dom Juan, & voilà mon valet qui vous en dira les raisons. Il sort. La fille se désespère. Arlequin pour la consoler, l'assure qu'elle n'est pas la centième que son maître a trompée par une pareille promesse. Tenez, dit-il, voyez la liste de celles qui sont dans le même cas que vous, & je vais y ajouter votre nom: en disant ces mots, il jette cette liste, qui est sur un parchemin roulé, vers le parterre, & la tenant par un bout, voyez, dit-il Messieurs, si vous ne trouverez pas ici le nom de quelques-unes de vos parentes?

Le second acte ouvre par une conversation du Duc Octavio, & de Pan-

1667. — Pantalon son confident. Don Juan & Arlequin arrivent ; tandis qu'Octavio & Don Juan se font des complimens , Arlequin qui s'est mis à côté de Pantalon , lui fait une profonde révérence , chaque fois qu'il tourne la tête vers lui : ce jeu se répète plusieurs fois : Pantalon passe de l'autre côté , Arlequin le suit , & recommence son lazzi : il fait l'exercice du drapeau avec son manteau : ensuite revenant vers Pantalon , il lui donne un coup dans l'estomac , & tombe par terre avec lui. Ce jeu fini , Arlequin se mouche avec le mouchoir de Pantalon : celui-ci s'en apperçoit , & donne quelques coups de poing à ce valet , qui les lui rend. Pendant ce tems-là , Don Juan propose au Duc de troquer ensemble de manteau pour aller en bonne fortune : Le Duc y consent ; Pantalon & Arlequin font un pareil échange. Don Juan resté seul avec Arlequin , lui dit qu'il n'a emprunté le manteau d'Octavio , que pour séduire plus facilement Dona Anna , maîtresse de ce Duc. Arlequin veut s'opposer à ce dessein , en représentant combien le ciel en est offensé : mais Don Juan ne lui répond que par un soufflet , & lui fait signe de le suivre. Allons donc , puisqu'il le faut , dit Arlequin.

A la suite de quelques scènes, Don Juan paroît dans la maison du Com- 1667.
mandeur Don Pierre, pere de Dona Anna qu'il veut deshonnorer. Aux cris de cette fille, le Commandeur accourt, poursuit Don Juan, qui lui porte un coup mortel. Arlequin fait ici une scène de frayeur, veut se sauver, tombe sur le mort, se réleve & s'enfuit.

Cette affaire a de grandes suites; sur les représentations des parens du Commandeur, on promet par un cri public dix mille écus, & la grace de quatre bandits, à qui découvrira l'auteur de sa mort. Arlequin fait quelques réflexions sur cette publication, il en fait part à son maître, qui se défilant de lui, met l'épée à la main, & menace de le tuer, s'il s'avise de parler. Arlequin lui jure un secret à toute épreuve. Mais si l'on te mettoit à la question, dit Don Juan? rien ne sçauroit m'ébranler, répond Arlequin. Nous allons voir, réplique le maître: alors prenant le ton du Barigel, il feint de donner la question à son valet, qui avoue tout. Don Juan furieux redouble ses menaces, & pour plus de sûreté il veut changer d'habit avec Arlequin, qui après quelque résistance, s'enfuit, & son maître court après lui.

On voit arriver une troupe de payfans

3667. qui font une fête : Don Juan & son valet s'y trouvent , le dernier plaisant avec les villageoises , & dit au mari de l'une d'elles , si vous n'êtes pas le Seigneur Cornelio , vous le deviendrez bientôt. En voyant les danses des filles , il ajoute que son maître leur en apprête de bien différentes. Après quelques discours de ce goût , Don Juan & Arlequin , s'approchent de deux filles qui ont paru leur plaire , & les enlèvent.

Le théâtre change , & représente le tombeau du Commandeur. Don Juan lit l'inscription , qui est sur le piedestal. Il feint de redouter la foudre dont il est menacé : & fait ensuite quelques réflexions assez sensées sur la vanité des hommes qui se font composer de fastueuses épitaphes. Arlequin veut à son tour lire celle du commandeur : il se rappelle la vie qu'il a passé avec Don Juan , & craint qu'ayant eu part à ses débauches , il n'ait aussi part à la punition. Dans le tems qu'il est enseveli dans ces sombres idées , Don Juan lui ordonne d'aller inviter la statue du Commandeur à souper pour ce soir. Arlequin se met à rire , d'une pareille folie , & ne laisse pas de l'exécuter. La statue lui répond par une inclination de tête.

Arlequin tombe de frayeur , raconte à son maître ce qu'il a vu : celui-ci n'en voulant rien croire , va lui-même parler à la statue , qui lui fait une même inclination. Don Juan interdit , se retire avec son valet.

Dans une autre scène , **Pantalon** persuadé qu'**Arlequin** connoît le meurtrier du **Commandeur** , fait sonner bien haut la somme considérable que le **Roi** a promis à celui qui le déclareroit. Si j'étois sûr de la récompense , dit **Arlequin** , je le nommerois. Après plusieurs lazzi , il persiste à soutenir qu'il ne le connoît point. Mais , lui dit **Pantalon** , imagine-toi que je suis le **Roi** , & que je t'interroge. Bonjour **Arlequin** : serviteur à Votre Majesté , répond celui-ci. Scais-tu , continue **Pantalon** , qui est le meurtrier en question ? oui , Sire , répond **Arlequin**. Nomme-le donc , & tu auras la somme promise , ajoute l'autre. Sire , c'est... c'est... c'est **Pantalon**. Alors **Pantalon** envoie **Arlequin** à tous les diables , menace de le faire pendre , & sort fort en colère. Ainsi finit le second acte.

Arlequin ouvre le troisième par des remontrances qu'il fait à son maître : il lui raconte la fable de l'âne chargé de sel , & ensuite d'éponges , dont il ne manque

— pas de lui faire l'application. Comme il
1667. voit que Dom-Juan l'écoute avec assez
d'attention, il s'enhardit; mon maître,
dit-il, je me souviens d'avoir lu dans
Homère, au traité *pour empêcher que
les grenouilles ne s'enrhument*, que dans
Athènes, un pere de famille ayant achet-
té un jeune cochon de lait, bien fait,
& d'une physionomie si douce, qu'il en
fut charmé, il conçut tant d'amitié pour
lui, qu'au lieu de le faire mettre en bro-
che, il l'éleva avec toute l'attention,
& le soin possible. Un jour cet animal,
qui étoit devenu d'une figure extrême-
ment avenante, oubliant tous les bien-
faits de son maître, entra dans le jar-
din aux fleurs, & avec son groin en
déracina les oignons, qu'il mangea. Le
jardinier alla s'en plaindre au maître,
lequel aimant tendrement son cochon,
dit, il faut lui pardonner pour cette fois.
Quinze jours après, il entra dans la
cuisine, renversa la marmite, mangea la
viande, & mit tout sans dessus dessous.
La cuisinière courut en avertir le maî-
tre, lequel eut tant de bonté pour son
cochon, qu'il défendit qu'on lui fit au-
cun mal. Il ne se passa pas un mois que
l'insolent cochon, abusant de la bonté
de son maître, entra dans la salle, & y
cassa tous les pots, assiettes & verres de

sayance , porcelaine & cristal. Quand le maître vit cela , sa patience étant épuisée , que fit il ? il fit sur le champ ruer le cochon , dont il fit des cotelettes , des saucisses , & du petit lard pour toute sa famille. A l'application ; (continue Arlequin) ce pere de famille , c'est Jupiter ; ce cochon , c'est vous , mon cher maître , ce jardinier , cette cuisinière , ce sont ceux auxquels vous avez fait toutes sortes d'insultes. Vous ruez le mari d'une pauvre femme ; vous enlevez la fille d'un autre ; vous débauchez celle-ci à son mari : tous en portent leurs plaintes à Jupiter. La première fois il vous pardonne. La seconde fois il veut bien encore être sourd à leurs prières ; mais enfin vous en ferez tant , que ce Dieu prenant le couteau de son foudre , fondra sur le cochon bien aimé , qui est vous , mon cher maître , le tuera , & en fera des saucisses & des cotelettes pour tous les diables.

Don Juan feint être sensible à ces discours , Arlequin transporté de joye , se jette à ses genoux , son maître en fait de même , & implore l'assistance de Jupiter. Le valet rend graces au ciel de cet heureux changement : mais Don Juan se leve aussi-tôt , donne un coup de pied au cul d'Arlequin , & se mo-

quant de la feinte qu'il vient de faire ;
1667. il lui ordonne de faire servir promptement le souper. A peine les viandes sont elles sur la table , qu'Arlequin accourt annoncer que le feu a pris dans la cuisine : Don Juan & ses valets sortent pour y remédier ; pendant ce tems-là , Arlequin se met à table , mange goulument , & se retire à l'arrivée de son maître. La gourmandise lui fait hasarder plusieurs lazzi pour excroquer quelques morceaux sur la table , entr'autres celui de la mouche , qu'il veut tuer sur le visage de Don Juan. Il tire ensuite avec une hameçon une poularde de dessus un plat : un des valets s'en aperçoit & la lui arrache : il donne un soufflet à un autre valet qu'il estoit lui avoir joué ce tour. Après cela il va au buffet , prend une assiette , l'essuye à son derrière , & la présente à son maître. Pour le mettre en bonne humeur , il lui parle d'une jeune & jolie veuve. Don Juan prenant feu à ce récit , lui ordonne de se mettre à table. Arlequin obéit avec joie : allons , canailles , dit-il aux valets , que l'on m'apporte un couvert. Il se lave ensuite les mains , les essuye à la nape ; & craignant de ne pas trouver assez de quoi se rassasier , il dit à son maître de ne pas aller si vite. Étant à

table il commence par ôter son chapeau — qui l'embarrasse , & le met sur la tête de 1667.

Don Juan , celui-ci lui jette dans un coin du théâtre , & fait quelques questions sur la jeune veuve. Arlequin ne voulant pas perdre de tems , ne répond que par monosyllabes : de quelle taille est-elle ? dit Don Juan : courte , répond Arlequin. Comment s'appelle-t-elle ? Anne. A-t-elle pere & mere ; oui. Tu dis qu'elle m'aime ? fort. Où l'ai-je vue la premiere fois ? au bal. Quel âge a-t-elle ? Arlequin montre ici deux fois ses mains pour marquer qu'elle a vingt ans.

Mon maître , dit ensuite Arlequin , la fortune est une chose bien inconstante : imaginez - vous , ajoute-t-il en prenant un plat , que ce friand morceau est un homme au haut de la roue des grandeurs : la roue vient à tourner comme ce plat , cet homme tombe tout à coup au bas de la roue & dans le néant : en disant ces mots , il avale ce friand morceau.

Don Juan croyant mettre un frein à cette avidité devorante , lui demande des nouvelles de la Signora Lizetta. J'ai été chez elle , répond Arlequin , & ne l'ai pas trouvée. Tu mens , continue Don Juan. Si cela n'est pas , réplique le valet , que ce morceau puisse m'étran-

— gler. Et sa suivante , ajoute le maître.
 1667. Elle étoit sortie aussi dit Arlequin. Cela
 est faux , répond Don Juan. Si je vous
 en impose , ajoute le valet , en mettant
 la main au plat , que ce second morceau
 me serve de poison. Arrête , dit le maî-
 tre , ne jure plus , j'aime mieux te croi-
 re sur ta parole.

Arlequin ne songeant qu'à attraper
 quelque morceau , fait l'officieux , re-
 tourne la salade avec sa batte , coupe
 une poularde , renverse la lumière , &
 se mouche à la nape. Sur ces entrefaites,
 on entend heurter à la porte , un valet
 y va , & revenant très-effrayé , culbute
 Arlequin : celui-ci se relève , prend un
 poulet d'une main , un chandelier de
 l'autre , & va voir qui frappe. Il retour-
 ne épouvanté , & fait tomber trois ou
 quatre valets. Comme il ne peut parler
 qu'à peine , il dit à Don Juan que celui
 qui a fait ainsi (il fait en même tems un
 signe avec la tête) est à la porte. Don
 Juan prend un flambeau , & va le re-
 cevoir. Lorsqu'Arlequin apperçoit la
 statue , il se cache sous la table , & en
 sort la tête de tems à autre , par curio-
 sité : Don Juan l'appelle , & menace de
 l'assommer , s'il ne revient se mettre à ta-
 ble. Arlequin répond qu'il jeûne , mais
 il est forcé d'obéir aux ordres réitérés

de son maître , qui lui dit de manger. 1667.
Arlequin , qui s'est couvert la tête avec la nape , prend un morceau , & dans le moment qu'il est prêt à le mettre à sa bouche , un regard de la statue , l'empêche de continuer. Don Juan l'oblige encore de chanter , & de boire à la santé de la statue , qui lui répond par une inclination de tête : Arlequin est si effrayé , qui fait la culbute le verre à la main (1). Enfin la statue se retire , après avoir invité Don Juan à venir souper. Ce dernier l'accepte , & va la reconduire. Pendant ce moment d'absence , Arlequin se met à table & mange quelques morceaux goulument. Don Juan rentre : le valet veut en vain le dissuader d'aller souper avec la statue , il est contraint de lui obéir.

A la dernière scène , Arlequin voyant l'obscurité de la salle , dit qu'il faut que la blanchisseuse de la maison soit morte , car tout est bien noir. Don Juan s'approche de la table où est la statue , & malgré les remontrances d'Arlequin , prend un serpent dans un plat , en disant , j'en mangerai , fût-ce le diable. Comme Don Juan continue à se mo-

(1) Thomasin Vissentini faisoit cette culbute , sans répandre son vin.

1667 quer des remontrances de la statue, & du valet, la terre s'ouvre, & l'engloutit : Arlequin s'écrie, mes gages ; il faut donc que j'envoie un huissier chez le diable, pour avoir le paiement de mes gages.

Le Roi paroît ensuite, Arlequin se jette à ses pieds : ô Roi, dit il, vous sçavez que mon maître est à tous les diables, où vous autres grands Seigneurs irez aussi quelque jour : faites donc réflexion sur ce qui vient d'arriver.

LA SUITE DU FESTIN DE PIERRE.

Aggiunta al Convitato di Pietra.

CEci est un assemblage des scènes, qui ont été ajoutées à la pièce précédente : elles sont d'un comique assez bas : & n'ont guère de rapport à l'ouvrage : ainsi on peut facilement les laisser, ou les supprimer.

Dans la première de ces scènes, Don Juan donne une sérénade à sa maîtresse, après quoi il se retire. Arlequin reste, & se plaint que la nuit est bien noire : & que par cette raison il ne faut pas qu'il parle : parce que, dit il, si mes paroles

paroles étoient perdues , je ne sçaurois plus les retrouver dans cette obscurité. 1667.

Il ajoute qu'il va chercher une échelle par ordre de son maître : & qu'il fera usage de cette même échelle pour voir Diamantine qu'il aime , & qui est la cause qu'il ne repose ni nuit ni jour. Tout ceci le conduit à faire des réflexions. Que je suis malheureux ! dit-il, le soleil a éteint le flambeau de sa lumière dans le pot de chambre de l'Océan , pour aller dormir : tout repose dans la nature , & hors mon maître , je suis peut-être le seul qui veille. Heureux cochon, continue-t-il, que j'envie votre fort ! sur le lit mollet que l'on vous a fait , sous votre toit , vous passez une nuit tranquille auprès de l'aimable truye que vous chérissez , & qui vous adore ; & si de tems en tems vous vous reveillez en grognant , ce n'est que par le désir que vous avez de sçavoir des nouvelles de votre maîtresse , qui par un tendre hon , hon , hon , vous fait entendre qu'elle est à vos côtés , toujours prête à recevoir vos tendres embrassemens. Le cocq animal aussi vigilant que brave , dort à présent au milieu de ses poules , qui sont comme les Sultanes du Grand Seigneur , enfermées dans le serail de son poulaillier ; ses petits

1667. poulets, avant de se coucher, lui ont dit mille fois, *pio, pio, pio, pio*, c'est-à-dire, mon papa, dormez tranquillement, vous êtes en sûreté des griffes & des dents du renard, & de la belette. Enfin toutes les bêtes de l'univers reposent actuellement, il n'y a que moi qui veille, comme un pauvre chat amoureux, qui se dispose à courir les gouttières, pour voir son aimable chatte : oui, Diamantine, tu es une chatte, qui as sçu prendre les souris de mon cœur, & devorer les tripes de ma liberté. C'est pour toi que je vais chercher une échelle, & faire *gnao, gnao, gnao*. Après ces belles réflexions, Arlequin sort.

Dans la scène suivante, il revient avec une échelle, qu'il appuye contre le mur : prêt à y monter, il voit paroître Scaramouche, qui joue le rôle de l'enfant perdu, appelé *Guillaume*, & ensuite celui du pere, qui veut le battre : Arlequin dit à l'enfant, de demander pardon à son pere, il obéit, fait mine de pleurer : après quoi le pere feignant de le battre, frappe sur le dos d'Arlequin, & l'assomme de coups. Finissez donc, Monsieur *Guillaume*, s'écrie ce dernier vous estropiez cet enfant : Scaramouche cesse & fait avec Arle-

quin la scène de l'échelle. (1)

Après quelques scènes, Arlequin 1667.
revient en courant , il fait tomber aux
pieds de Spezzafer (le Capitan) le cor
de chasse dont il sonne , & culbute
Pierrot. Il rencontre un aveugle , avec
lequel il fait plusieurs lazzi , & à qui il
demande des nouvelles de Diamantine.

Ensuite il se trouve de nuit avec Don
Juan. Ce dernier cherche un rival ; Sca-
ramouche qui les écoute , parle haut.
Arlequin croit que c'est un écho : &
après le départ de son maître , conti-
nuant à entendre du bruit , il demande
qui va-là ? Scaramouche répond, *Guil-*
laume : ce nom fait reslouverir Arlequin
des coups de bâton qu'on lui a donné ;
il craint d'essuyer de nouvelles étrivié-
res , & s'enfuit : en se sauvant il fait tom-
ber Scaramouche.

Arlequin pout se sauver des archers ,
qui veulent le prendre ainsi que son
maître , se déguise en Philosophe : sous
ce travestissement , il fait une scène d'im-
broglia avec Cinthio , & lui raconte
qu'il y avoit un philosophe appelé
Diogène , qui , la lanterne à la main ,

(1) On peut voir la scène de l'échelle ci-dessus à
l'article de la pièce des Deux Arlequins. A l'égard de
celle de l'Enfant Perdu , elle a servi de modèle à une
parade de la Foire , intitulée le Petit-Guillaume.

cherchoit un homme après midi. Cin-
 1667. thio , pour le remercier , lui apprend
 qu'il y en avoit un autre qui , la nuit
 sans lumiere , cherchoit son rival pour
 l'assommer. Arlequin lui demande le
 nom de ce philosophe : *Guillaume* , ré-
 pond Cinthio. A ce nom formidable ,
 Arlequin jette par terre son chapeau ,
 & sa robe de philosophe , & s'enfuit au
 plus vite.

ARLEQUIN CRU PRINCE

Arlechino creduto Principe.

Comédie en trois Actes.

LA premiere scène est entre Panta-
 lon & Arlequin. Le premier fait
 mettre celui-ci en prison. Diamantine
 femme d'Arlequin arrive; ce dernier lui
 dit qu'il soupçonne qu'on le veut faire
 pendre , & conséquemment lui deman-
 de s'il y a assez de spectateurs. Diaman-
 tine répond qu'oui , & que la place est
 déjà pleine. Arlequin fait là-dessus bien
 des lazzi , regarde-moi bien , dit-il à sa
 femme : ne serois-je pas un beau pendu ?
 il est vrai , répond-elle , mais c'est moi
 qui suis à plaindre , car je ne trouverai

jamais à me remarier, & chacun dira, tenez voilà la veuve de ce vilain pendu. 1667.
Cette idée affligeante l'oblige à se retirer: arrivent Pantalon & le Docteur: pendant qu'ils raisonnent ensemble, Arlequin les lie avec une corde, leur seringue de l'eau, & se moque d'eux.

Il reste cependant en prison. Le juge qui l'interroge, lui dit de passer de l'autre côté. Arlequin saute sur la table, & de-là à terre: & lorsqu'il voit que le juge écrit, il prend une plume, & la lui met à la main gauche, prenez, lui dit-il, vous écrivez plus vite, & ferez deux lignes à la fois. Pendant que le juge tourne la tête pour parler à un domestique, Arlequin lui ôte le cornet: le premier voulant prendre de l'ancre, écrase sa plume sur la table. Non content de cela, lorsque le juge parle au géolier, Arlequin tire doucement la table: celui-ci qui s'appuie pour écrire, tombe sur le nez, se relève, & voulant s'asseoir, il ne s'apperçoit pas qu'Arlequin lui a ôté sa chaise, & tombe à la renverse: il le querelle, & frappe de colère sur la table. Arlequin y frappe aussi fort, & pour lui faire voir qu'il ne le craint pas, il se prend un pou & l'écrase sur la table. Le juge est fort piqué de cette insolence. Pourquoi vous fâchez-vous? lui

— dit Arlequin, nous sommes dans le lieu
 1667. où l'on rend la justice, ce pou me
 mordoit, & j'en ai fait justice sur le
 champ. Pendant l'interrogatoire, Arle-
 quin fait le lazzi d'attraper une mou-
 che, &c.

Arlequin tiré heureusement des pour-
 suites de la justice, se trouve dans une
 campagne : il voit un arbre chargé de
 beau fruit, il y monte pour en cueillir,
 mais dans le moment il apperçoit un
 diable qui sort du tronc de l'arbre, &
 voulant descendre pour fuir, il en est
 empêché par la vue d'un autre diable
 qu'il trouve au pied. Il monte & descend
 sans pouvoir se déterminer, & repete
 ce lazzi plusieurs fois. Un magicien
 paroît, qui touche Arlequin, & le force
 à rester dans une posture ridicule. Enfin
 il l'en délivre, & lui fait présent de sa
 baguette, avec laquelle il pourra opé-
 rer des merveilles.

Au second acte, Arlequin paroît au
 milieu d'une ville; il met bas son cha-
 peau, son manteau, & un petit miroir.
 Pantalon & le Docteur surviennent,
 menacent de le battre, & de le faire
 mettre en prison. Arlequin leur dit dou-
 cement qu'il est sous la protection du
 Prince, qui est présent : Pantalon & le
 Docteur tournent la tête pour le voir :

pendant ce tems-là, Arlequin ramasse son petit équipage, & par le pouvoir magique de sa baguette, paroît à leurs yeux le Prince de la ville. Ils lui rendent des respects infinis : Arlequin demande un fauteuil, en voulant s'asseoir, il se renverse, & ordonne au Docteur & à son camarade de l'aider à se relever. Il tombe ensuite par devant, se relève ; & se plaignant de manquer d'appetit, il demande un plat de macarons, & du rôti. Attendez, dit-il, je veux qu'on tue une vache, & qu'après l'avoir vidée, on mette dans son corps un veau : dans le corps du veau un agneau : dans ce dernier une poule, dans la poule un poulet : dans le poulet une allouette, & dans l'allouette un grain de sel & de poivre, & ensuite qu'on mette la vache ainsi garnie à la broche. Pendant qu'on lui apprête ce diner, Arlequin veut faire un tour de promenade dans la ville, il oblige le Docteur à se mettre à quatre pattes, monte sur son dos, & prenant Pantalón par la barbe, il commence sa marche, tombe avec eux : ils se relevent, n'osant pas se plaindre, & se contentans de dire *à part*, qu'il faut que la cervelle du Prince soit dérangée.

Dans une autre scène, le Docteur & Pantalón raisonnent ensemble sur l'exra-

— vagance du Prince. Arlequin , que l'on
 1667. prend pour tel , arrive fort en colère ,
 il a en tête une marmite de terre ,
 qu'il rompt sur le plancher , en disant
 que si dorénavant les potiers de terre
 ne font pas de plus grandes marmites ,
 il les fera tous pendre. Pantalon lui en
 demande le sujet , c'est répond-il , parce
 qu'elles contiennent trop peu de soupe.
 Le Docteur l'avertit ensuite qu'il est
 heure de recevoir les placets de ses sujets ;
 On apporte un fauteuil , Arlequin s'y
 place comiquement , après plusieurs
 lazzi.

Le premier placet est celui d'un pauvre soldat , qui a perdu son bras au service du Prince , & demande une récompense. Hola , dit Arlequin , faites publier que quiconque a trouvé le bras de cet homme , ait à le rapporter , sous peine des galères.

Dans le suivant , un paysan se plaint qu'un particulier est entré dans son poulailler , & y a volé toutes les poules , & les chapons. Le prétendu Prince , condamne le voleur à porter toutes les plumes au maître des chapons , suivant la loi qui dit que celui qui commet un crime doit en porter la peine (1).

(1) C'est une équivoque sur les mots *pena* qui signifie peine , & *penna* plume.

On expose par le troisiéme placet ,
qu'un coupeur de bourses vient d'être ^{1667.}
arrêté : & que celui qui a été volé ,
demande sa bourse. Arlequin qui
interroge le larron , lui demande la
bourse , la vuide & donne l'argent qui
est dedans au voleur, avec la liberté.
Ensuite il rend la bourse au proprié-
taire. Ce dernier se plaint. Qu'as-tu à dire,
répond Arlequin ? tu n'as demandé que
ta bourse , sans parler de l'argent : le
particulier veut faire ses représentations,
mais Arlequin le chasse à coups de batte;
& demande un autre placet.

C'est celui d'une femme dont le mari
vient d'être tué d'un coup de pied d'un
des chevaux du Prince : elle remontre
qu'elle est chargée d'enfans , & n'a pas
dequoi vivre. Arlequin ordonne que
le cheval lui fera une pension, ainsi qu'à
ses enfans , & que s'il n'en a pas le
moyen , il sera pendu , pour servir d'é-
xemple aux autres chevaux.

Arrive Diamantine , justice, Mon-
seigneur, justice, s'écrie-t-elle à pleine
tête : Arlequin tombe de frayeur , on le
rassure, il demande à la complaignante
ce qu'elle veut : je demande, dit-elle,
justice de deux coquins qui ont fait ban-
nir le pauvre Arlequin : & ces deux
coquins sont Pantalon & le Docteur.

— Arlequin sans autre réponse, passe par
1667. le dos de son fauteuil, rossé les deux
vieillards, déclare Arlequin innocent,
& ordonne qu'il soit rappelé.

Le dernier qui se présente à l'audience est Bruinello (ce rôle étoit joué par Brunet valet de théâtre) il se plaint d'être en prison. Arlequin lui demande s'il s'y trouve bien, il répond qu'il y est très-mal de toute façon. Il faut mettre ordre à cela, dit Arlequin à Pantalon & au Docteur : je prétens que les prisons soient garnies de bons lits, & qu'on y fasse bonne chère : sans cela, ajoute-t-il, vous ne trouverez personne qui y veuille venir, & elles seront désertes.

Arlequin ne sachant plus que faire, mande le géolier, & lui propose de jouer bouteille à la mourre (1) à condition, dit-il, que si tu me gagnes, je te ferai pendre. Las de ce jeu, Arlequin appelle Bruinello, le fait asseoir à côté de lui pour causer : Bruinello par respect se retire en arrière, Arlequin en fait autant, & à force de répéter ce lazzi, se laisse tomber. On le réleve, il con-

(1) *La Mourre* est un jeu fort commun en Italie, que deux personnes jouent ensemble, en se montrant les doigts en partie élevés, & en partie fermés, & en devinant en même tems le nombre de ceux qui sont élevés.

tinue la conversation avec Bruinello, & prend une telle amitié pour lui, qu'il 1667. dit tout haut, qu'il veut faire du bien à ce pauvre diable. Allez, dit-il au Docteur, me chercher une ville, dont je fais présent à mon ami Bruinello. Le Docteur lui répond, que c'est apparemment du gouvernement d'une ville dont il veut parler : oui, réplique Arlequin : aussi-tôt il lui en dresse comiquement la patente : tiens, dit-il, à la charge que tu me feras tous les jours un bon plat de macarons.

Arlequin appelle ensuite le Barigel & ses Sbires, & leur ordonne de conduire Pantalon en prison : Seigneur, lui dit le Docteur, souvenez-vous qu'il est votre premier Conseiller d'État. Je le sçais bien, répond le faux Prince, mais c'est un coquin, qui ainsi que vous Docteur, avez fait bannir injustement le gracieux Arlequin, mon meilleur ami. De sorte qu'on mene aussi le Docteur en prison.

Au dernier Acte, la Princesse femme du Prince, prenant Arlequin pour son époux, vient lui demander une grace, qui lui est accordée. La Princesse sa cousine survient, Arlequin s'assied entr'elles, & se retournant prestement tantôt vers l'une & tantôt vers

— l'autre , il se laisse tomber par terre.

1667. Enfin le véritable Prince paroît : Arlequin le touche avec sa baguette , & lui fait prendre la figure d'Arlequin : Après quelques lazzi , il appelle le Barigel , & lui ordonne de mettre le Prince en prison.

Dans la dernière scène les deux Princesses viennent : Arlequin arrive avec une échelle sur son col : il demande où sont les fourches patibulaires , parce qu'il veut pendre les deux vieillards & Arlequin. Il appuie l'échelle contre une maison , & veut l'accrocher à une enseigne : il monte tout au haut , & se tournant du côté du parterre , il se fait amener le Prince & les deux vieillards. Dans le moment le Magicien paroît au pied de l'échelle , Arlequin se laisse glisser en bas , & s'esquive en disant , ah ! barbon ! ah ! barbon ! le magicien découvre la fourberie , & c'est par-là que la pièce finit.



ARLEQUIN LARRON, PREVÔT
ET JUGE.

Arlechino Ladro , Sbirro & Giudice.

Comédie en trois Actes.

L Es nouveaux comédiens Italiens, en faisant quelques changemens à cette pièce l'ont représentée en 1716. sous le titre d'*Arlequin Voleur, Prévôt & Juge*. Elle est assez plaisante.

Arlequin, qui n'ose paroître que travesti, ouvre la scène, il sçait qu'Octave & Eularia veulent se sauver des États de la Princesse. Trivelin arrive, Arlequin ôte sa fausse barbe pour se faire connoître : ensuite il remet sa barbe, & parle un langage étranger. Trivelin sort, va dénoncer Arlequin ; on l'arrête & il est conduit en prison.

Comme il ne veut point parler on lui fait avaler de force un verre de poison : après différens lazzi, il tombe, & dit qu'il est mort. On lui donne alors d'une liqueur qui le fait revenir, & on l'assûre qu'il n'a point pris de poison, mais seulement une potion somnifere. Cela étant, dit Arlequin, en se recou-

— chant sur le théâtre ; laissez-moi dormir
1667. & achever mon somme.

Enfin il avoue ce qu'il sçait de l'évasion d'Enlaria. La Princesse pour le récompenser , le nomme Prévôt & Juge , & lui ordonne d'arrêter Octave. Arlequin revêtu de cette gloire , instruit ses archers de ce qu'ils doivent faire. Il faut , dit-il , avoir beaucoup de prudence. Si pendant la nuit nous rencontrons un pauvre homme , qui n'ait point d'argent , laissez-le passer. S'il se présente à heure induc un Gentilhomme qui ait bien de l'or , & nous en fasse part généreusement , il ne convient pas de l'empêcher de faire son chemin librement ; mais si nous trouvons un bon marchand , n'eut-il pour toutes armes qu'un couteau sans pointe , conduisez-le en prison sans miséricorde.

Arlequin faisant sa ronde , trouve le Capitan , qui lui donne sa bourse , & à qui il demande poliment , s'il veut qu'il le fasse accompagner par ses gens. Il oblige un autre particulier de montrer la patente qui lui permet de porter des armes la nuit. Enfin les archers arrêtent Octave par surprise : ce Cavalier maltraite fort le Prevôt de paroles , & veut le battre : tenez-le bien au moins , dit Arlequin aux Archers , & faites qu'il ne m'approche pas.

Trivelin paroît ensuite : il tient en main le mémoire de sa blanchisseuse, 1667. & feint de lire une permission de porter toutes sortes d'armes , sous peine de cent coups de bâton , pour quiconque oseroit l'arrêter. Arlequin le laisse passer, & lui demande bien des excuses. Trivelin rit du tour qu'il vient de jouer : Arlequin le découvre , jure qu'il s'en vengera , & le fait arrêter.

Lorsqu'Arlequin paroît avec sa robe de Juge ; il se carre , parle un latin forgé , fait le lazzi de tailler une plume avec un couperet , & se la met derrière l'oreille. Ensuite il fait appeller Eularia, qui est prisonnière , fait avec elle le lazzi de la chaise , en s'approchant , se reculant , &c. il lui enjoint de dire la vérité ; si elle ne veut pas être appliquée à la question , enfin il l'interroge.

Diamantine vient ensuite ; criant justice , justice : le juge se laisse tomber de frayeur , l'interroge , &c. (1)

On amene Octave , qui parle fièrement , & d'un ton menaçant. Sçavez - vous , mon ami , lui dit Arlequin , que vous êtes devant le terrible

(1) Cette scène est à peu près , pour les lazzi , la même que celle que l'on a remarqué ci-dessus dans l'extrait d'*Arlequin cru Prince*.

urinal (tribunal) de la justice ? oui , ré-
 1667. pond Octave , je sçais que je suis ici
 en dépit de la justice. Sçais-tu , ajoute
 Arlequin , que j'ai le pouvoir de te faire
 pendre , & de t'envoyer ensuite aux ga-
 lères ? il l'interroge ensuite de cette ma-
 nière. Comment vous appelez-vous ?
Octave. Et pourquoi vous appelez-vous
 Octave ? quel âge avez-vous ? avez-vous
 votre mere ? *elle est morte* , répond l'ac-
 cusé. *Moritur & anima de corpore*. Avez-
 vous votre pere ? continue le juge. *Oui*.
 Dites la verité , combien en avez-vous ?
 êtes-vous légitime , ou bâtard ? c'est ce
 qu'il faut sçavoir , parce que cette jus-
 tice est très-légitime , ainsi que le juge.
 De quel pays êtes-vous ? *Romain*. Com-
 bien y a-t-il que vous êtes Romain ?
 êtes-vous entier ou hongre ? n'est-il pas
 vrai que vous vouliez vous sauver cette
 nuit , & enlever Eularia ? tu en as menti
 par ta gorge , dit alors Octave , élé-
 vant sa voix. Arlequin écrit *mentitur* ,
 &c. en mauvais latin la réponse du
 Cavalier , se laisse tomber de frayeur ,
 & le renvoie en prison.

Après lui paroît Trivelin , Arlequin
 le fait asseoir. Trivelin se moque du
 juge , & ne répond que par signes : Ar-
 lequin les rend en son latin : mais lorf-
 que Trivelin cesse de faire des signes ,

& ne s'exprime qu'en sifflant : Arlequin dit qu'il ne sçait plus comment écrire ces réponses : alors il écrit la sentence , & condamne tous les prisonniers à être décolés , & ensuite pendus par leurs cols. Il obtiennent leur grace de la Princeſſe.

LES ENGAGEMENTS DU HAZARD.

L'Impegno d'un Acaſo.

Comédie en trois Actes.

L'Original de cette pièce eſt Eſpagnol. M.d'Ouville y a pris le ſujet de ſa comédie des *Fauſſes vérités*. Valerio, amant d'Iſabelle, ouvre la ſcène avec Arlequin , à qui il fait confidence de la converſation qu'il a eu avec une Dame qui n'a jamais voulu ſe découvrir. Arlequin lui demande ce qu'il prétend faire avec cette belle ténébreuſe, toujours enveloppée de ſa mante ? Horatio ami de Valerio interrompt cet entretien : il a une lettre à donner à Diamantine ſuivante d'Eularia, de la part du Seigneur Octave. Arlequin ſe charge de la lui rendre. Il frappe à ſa porte, & après une ſcène de fantaiſie, & de lazzi, il lui préſente la lettre. Diamantine l'arrache

— avec mépris, Arlequin se met en colère, 1667. & lui demande pourquoi elle prend cette lettre avec tant d'arrogance ? c'est parce que je le veux , répond-elle en lui donnant un soufflet. Arlequin veut envain représenter qu'elle devoit respecter en lui Valerio son maître, & n'a pour fruit de ses remontrances que des coups de bâton qu'elle lui donne.

Au second acte ; Arlequin revient avec des bequilles, & les bras enveloppés de bandes. Il fait ses lazzi avec Valerio & Horatio : & leur raconte le triste succès de son Ambassade : les deux cavaliers se fâchent , prétendans avoir été offensés en la personne de ce valet : & se promettent de s'en venger. Mais Arlequin qui craint que cette vengeance ne lui attire quelque influence maligne, dit *à parte* , ces débauchez ne sont punis que sur les épaules de leurs commissionnaires. Valerio lui ordonne de le suivre chez Octave, avec lequel il fait une seconde scène de complimens.

Arlequin reparoit au bout de quelques scènes, & vient avertir Valerio, que deux femmes couvertes de leurs mantes se sont réfugiées chez lui, & qu'elles lui ont dit d'aller voir dans la rue, si elles n'étoient pas suivies par un vicillard. Il ajoute que la mante

d'une de ces femmes s'étant entr'ouverte, il croit avoir reconnu cette même ^{1667.} Diamantine, qui lui a donné des coups de bâton, & qu'il y a apparence que l'autre est Eularia sa maîtresse : Voilà, continue Arlequin, une occasion de me venger, qui se présente d'elle-même. Valerio lui défend d'y penser, & lui ordonne d'aller avertir Octavio de sa part : mon maître, dit Arlequin, si en vous nommant seulement dans cette maison, on m'a cassé la tête, qu'est-ce qu'on me fera aujourd'hui ? ne t'embarasse pas, répond Valerio, va, & reviens promptement. Cela n'est pas en mon pouvoir, ajoute Arlequin, mais dépend d'Octave, & de ses valets : *prestò*, réplique le maître : cours, vole ; que fais tu ici ? je pense, dit froidement Arlequin, que je ferois mieux de prévenir le chirurgien, pour qu'il ne sorte pas de chez lui, parce que je compte que je vais être estropié, & que j'espère lui donner une bonne pratique. Malgré ce badinage, Arlequin se met en devoir d'obéir. Il rencontre Isabelle qui est couverte de sa mante, & qui lui demande quelles suites a eu la querelle de Valerio, je n'en sçais rien, répond Arlequin, & d'ailleurs je n'ai pas le tems de m'amuser, parce que je cours promp-

tement me faire donner des coups de
1667. bâton.

Au troisiéme acte, Arlequin accourt de toutes ses forces, criant qu'on se bat dans la rue : de frayeur il veut se cacher sous les chaises : Isabelle arrive, Arlequin la fait entrer dans un cabinet, Eularia entre un moment après, on lui conseille de se cacher derriere la tapisserie. Enfin Octave paroît, & demande où est Eularia ? est-ce à la veritable où à la fausse (1) que vous en voulez ? répond Arlequin : à la bonne ou à la méchante ? Arlequin lui fait voir ensuite ces deux Demoiselles : Octave retrouvant Eularia, reconnoît son erreur, lui demande pardon, & la pièce finit par la reconciliation de tous ces amans.

(1) Eularia & Isabelle paroissent presque toujours couvertes d'une mante, & sont prises souvent l'une pour l'autre par Octave, & Valerio leurs amans : c'est sur ces méprises que roule l'intrigue, & qui donnent lieu à la querelle d'Octave & de Valerio, qui se croient Rivaux.



LE MAÎTRE VALET.

Servo Padrone.

Comédie en trois Actes.

Cette pièce Italienne est prise d'une autre Espagnole, de laquelle Scaron a composé son *Jodelet* ou le *Maître Valet*. Octave, amant d'Eularia fille du Docteur, a envoyé son portrait à sa maîtresse par Arlequin : ce valet vient, fort fatigué, dit-il, d'avoir couru la poste, il se plaint qu'il a le derriere écorché, & qu'il lui faut quelques heures de repos dans un bon lit. Octave uniquement occupé de son amour, lui demande de quelle façon Eularia a reçu le portrait, & comment elle l'a trouvé ? fort mal, & fort laid, répond Arlequin : Monsieur, ajoute-t il, voyant que son maître paroît très-étonné ; il faut vous expliquer cette énigme. Le Peintre qui a entrepris votre portrait, ayant fait le mien par dessus le marché : c'est ce dernier, que par méprise j'ai envoyé, & qui a été si mal reçu. Tandis qu'Octave se désespere de ce contretems, Arlequin apperçoit Trivelin qui est endormi dans la rue : il fait des lazzi de frayeur, ce dernier s'éveille au bruit,

— & s'éloigne en faisant aussi des lazzi.
1667. Dans le moment on voit Valerio sortir par la fenêtre d'Eularia. Octave en est d'une surprise extrême : sa jalousie lui fait prendre le parti de troquer d'habit avec son valet qui doit jouer son personnage : & pour engager Arlequin à cet échange , il lui dit qu'il fera bonne chere , & sera bien vêtu. Arlequin sous le nom & les habit d'Octave , va chez Eularia : hola ! dit-il en entrant , que l'on dise à mon carrosse, de m'attendre dans l'antichambre. Le Docteur , pere d'Eularia , vient saluer son gendre futur : est-ce vous, lui demande Arlequin, qui êtes Monsieur le Docteur ? oui , Monsieur , répond ce dernier : Parbleu , ajoute l'autre, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à un petit mulot que j'ai laissé à Burgos. Le Docteur , sans faire attention à ces extravagances , prie Arlequin de s'asseoir , en attendant le dîner : celui-ci répond qu'il seroit mieux de dîner d'abord , & qu'on aura ensuite le loisir de s'asseoir. Enfin Eularia arrive , Arlequin lui tient des propos ridicules, lui demande si la dot de vingt mille écus sera en argent comptant ? Madame , continue-t-il , vous devez vous estimer très-heureuse de posséder en ma personne Octavio

d'Alvarado. A ce nom Valerio lui de-
mande s'il n'a pas eu un frere? oui, répond 1667.

Arlequin , mais il a perdu la vie la nuit en trahison. Octavio, qui est présent, prend alors la parole, & parle avec vivacité : Valerio le prenant pour un valet, trouve qu'il est bien arrogant : c'est un brave qui a été à la guerre, répond Arlequin , & comme il servoit en qualité de tambour, c'est la raison pour laquelle il fait tant de bruit. Mais, ajoute Valerio, je suis fort étonné qu'il s'ingère de répondre sans qu'on l'interroge. Oh ! dit Arlequin, c'est un des articles du marché que j'ai fait avec lui , & je lui ai donné par écrit le pouvoir de répondre pour moi. Après plusieurs lazzi extravagans, Arlequin dit à Eularia, qu'il a composé pour elle un sonnet, qu'il veut lui présenter ; il fouille dans sa poche , & tire un morceau de papier, dans lequel est enveloppé un morceau de fromage, qui tombe à terre : il le ramasse , en disant qu'il s'est trompé, & que c'est son déjeuné ordinaire.

Dans une des scènes suivantes, Eularia dit à Arlequin , qui passe toujours pour Octave , que Diamantine parle fort mal de lui. Arlequin la traite cavalièrement , & lorsqu'elle est sortie , il dit à Octave de faire de sa part un joli

compliment à Eularia. Octave s'acquitte
 1667. avec plaisir de la commission , & s'é-
 loigne. Arlequin prie Eularia de s'as-
 seoir , & prenant lui même un siège ,
 il fait avec elle le lazzi d'avancer son
 fauteuil , à mesure qu'elle recule le
 sien : il met ses jambes sur les bras du
 fauteuil de cette Demoiselle : elle lui
 donne un soufflet , & se levant , elle
 sort , en disant qu'il est un insolent.
 Octave présent à cette scène , dit qu'elle
 a bien fait , puisqu'il a perdu le respect
 avec elle , en voulant l'embrasser. Ar-
 lequin soutient que c'est la Demoiselle
 qui a voulu le baiser. Octave s'impatic-
 te des mauvaises raisons qu'il ajoute ,
 & le rossé : Arlequin crie , on accourt ,
 les assistans sont fort étonnés de voir un
 valet qui ose frapper son maître ; Ar-
 lequin dit que ce domestique est sujet
 à certains momens de folie , qu'il veut
 bien lui passer en faveur de ses bonnes
 qualités. C'est par-là que finit le second
 acte.

Arlequin a pris querelle avec Vale-
 rio , & en a reçu un soufflet , dont il
 n'ose pas se vanter , il l'a déjà même
 oublié à l'ouverture du troisiéme acte ,
 lorsqu'il veut badiner avec Diamantine ,
 qui vient lui apporter la clef de son
 appartement : Eularia le surprend , &
 lui

lui reproche de s'amuser à une suivante. —

Arlequin lui dit qu'il faut pardonner ^{1667.}

cela à sa jeunesse. A peine Diamanti-

ne & Eularia sont sorties-, que le

Docteur, qui a entendu parler de l'af-

faire de Valerio & d'Arlequin, vient

dire à ce dernier, qu'il est absolument

nécessaire qu'il aille la terminer sur le

pré : Arlequin lui répond qu'il est bien

imprudent de lui rappeler un affront,

dont il ne veut pas se ressouvenir. Mais,

continue le Docteur, vous avez une

double raison de vous venger d'un hom-

me qui a tué votre frere. Y pensez-vous,

réplique Arlequin, s'il l'a tué la nuit,

& sans le voir, jugez s'il aura bien de

la peine à me percer de jour en me

voyant bien ? au reste, ajoute-t-il, quel

est ce drole-là ? c'est mon Cousin, lui

dit le Docteur : votre cousin ! répond

Arlequin : oh ! si cela est-, je lui par-

donne : vous ne le pouvez pas, repli-

que le Docteur, puisqu'il a ravi l'hon-

neur à votre sœur. Cela n'y fait rien,

continue Arlequin, car j'ai promis avec

serment de ne jamais me battre pour des

femmes. Le Docteur voyant que rien

ne sçauroit l'émouvoir, sort fort mé-

content du peu de courage de son gen-

dre prétendu. Octave arrive, Arlequin

lui raconte son démêlé avec Valerio,

— & la conversation qu'il vient d'avoir
 1667 avec le Docteur. Octave lui ordonne
 d'aller appeller son adversaire au combat, & promet de se battre à sa place.
 Arlequin a bien de la peine à s'y résoudre, Enfin il donne à Octave la clef de sa chambre, en lui disant, prenez bien garde, lorsque j'y entrerai avec Valerio, de ne me pas prendre pour lui.

L'une des scènes suivantes se passe de nuit. Arlequin vient dans sa chambre accompagné de Valerio : il cherche où est son maître, & se trouve très-embarrassé lorsque Valerio veut fermer la porte : il l'empêche quelque tems par differens lazzi ; mais appercevant Octave, il prend courage, & se mettant en garde, comme vous avez tué mon frere sans lumière, dit-il à Valerio, je prétens vous tuer de même : en disant ces mots, il éteint les bougies, & va se cacher sous la table ; Octave en sort, & se bat vivement avec Valerio : le Docteur survient avec de la lumière ; Dans le moment Octave se sauve, & Arlequin paroît l'épée à la main. Valerio croyant que c'est avec lui qu'il s'est battu, dit qu'il est blessé au bras : c'est ma botte favorite, répond Arlequin : le Docteur ajoute que la blessure n'étant qu'une bagatelle, il faut qu'ils achevent

leur combat à la lumière , & qu'il veut être présent pour juger des coups. Arlequin déclare qu'il est satisfait & qu'il ne veut plus se battre sur cette dispute , Octave sort de dessous la table , s'explique avec le Docteur, & avec Valerio, & se fait connoître. Comme Eularia s'est justifiée dans son esprit , tout s'accommode: Valerio épouse la sœur d'Octave: ce dernier se marie à Eularia, & l'on donne Diamantine à Arlequin : c'est par ces trois mariages que la pièce est terminée.

LE REGAL DES DAMES.

1668.

Il Regallo delle Damme.

Comédie en cinq Actes, par un Auteur anonyme, représentée le mercredi
2 Mai 1668.

VOici la première pièce Italienne composée en France , dont il soit fait mention dans le *Senario* du sieur Dominique: elle eut un succès si prodigieux , que le sieur Robinet, auteur des lettres en vers , que nous avons cité plusieurs fois, crut devoir joindre à l'éloge magnifique qu'il en donna ,

C c ij

— une idée de l'ouvrage. Nous rapportons
 1668. le passage , quoiqu'un peu long : on espère que les lecteurs curieux n'y trouveront rien à retrancher.

Lettre en vers , du samedi 5 Mai 1668.

La gaye troupe Aufonienne ,
 Autrement troupe Italienne ,
 Qui s'acquiert chez nous grand credit ,
 (Et la chose est sans contredit)
 Nous a fait voir dessus la scène ,
 Déjà trois fois cette semaine ,
 Une admirable nouveauté ,
 Ou bien un spectacle enchanté ,
 Qui surpassant tous les spectacles ,
 Est rempli de petits miracles ,
 Par plusieurs rares changemens.
 On y voit des éloignemens ,
 Des campagnes, des payfages ,
 Des bois , des jardins , des boccages ;
 Et la foire de Saint-Germain ,
 S'y bâtit en un tour de main.
Arlequin , qui dans cette pièce ,
 Signale fort sa gentillesse ,
 Et vient de tout à son honneur ,
 Soit-il Marquis , ou Ramoneur :
 Y fait , en se donnant carrière ,
 Cent jolis tours de gibeciere ,

Et de gobelets notamment,
Qui surprennent extrêmement.
Chaque tour est une merveille
Qui paroît à tous nom pareille ;
On en voit naître des oiseaux ,
Des chiens & d'autres animaux ,
Voire deux petits *Scaramouches* ,
Qui semblent d'aussi fines mouches ,
Que Monsieur leur grand général ,
Qui passe pour original.
Bref, par ces tours de passe passe ,
Que *Arlequin* fait avec grace ,
N'oubliant pas dans son dessein,
La poudre de Prelin-pin-pin ,
De vertu certes sans égale ,
On voit paroître un grand régale ,
Pour rafraîchir l'amoureux bec
De cent beautés qui vont illec.
Or ce sont d'exquises pâtures
Et de fruits , & de confitures ,
Dans des corbeilles même ment ,
Dont mille fleurs font l'ornement ;
Avec la fraîche limonade ,
En de beaux vases de parade :
Le tout accompagné de vers ,
Dont pas un ne va de travers :
Où l'on invite chaque belle
Dedans cette saison nouvelle ,

1668.

A faire valoir sur les cœurs
Ses appas finets & vainqueurs.
Après cela , par l'énergie ,
Ou la force de la magie ,
Plus blanche que noire pourtant ,
Cet *Arlequin* , en s'ébattant ,
Fait , au milieu de sa machine ,
Sortir un jet d'eau cristalline ,
Aussi fort , aussi haut , & beau ,
Qu'il s'envoie en aucun rond d'eau ;
Aveque des napes liquides
Qui dedans leurs chutes rapides ,
Par le bel effet des clartés ,
(De quoi les yeux sont enchantés)
Semblent des lumières fondues
Dans cette claire eau confondues ;
Mais nous ne sommes pas au bout ,
Et ce n'est pas-là encor tout :
Par de nouvelles gentilleses ,
Et divertissantes soupleses ,
On voit deux gueridons danser ,
Que l'on fait ensuite passer
(Et *Scaramouche* pesse messe ,
Quoiqu'il n'ait pas le corps fort gresse)
Par un sac que rien ne retient ,
Sans sçavoir ce que tout devient.
D'ailleurs les hautbois , les musettes ,
Les violons , les castagnettes ,

Forment de ravissans concerts ,
Et l'on y chante entr'autres airs ,
Certaine chansonnette à boire ,
Que j'inculquai dans ma mémoire ,
La sçachant d'un célèbre Auteur
En musique passé Docteur :
Et sans dire des fariboles ,
Homme aussi de belles paroles.
Au reste *Octave & Cinthio* ,
Qui rime bien avec Yo ,
Comme on sçait, la fille d'Inache ,
Qui fut jadis changée en vache ,
Et l'agréable *Trivelin* ,
Font là des merveilles tout plein ,
Ainsi que leurs belles actrices ,
Unissant tous leurs artifices ,
Qui, ma foi , sont archiplaisans ,
Et pleinement divertissans ,
Pour duper leur franc *Scaramouche* ,
Qui souffre illec maint escarmouche ,
Mais faisant son rôle si bien ,
Qu'on n'y sçauroit ajouter rien.
Enfin , un certain petit drole ,
(Et croyez-m'en sur ma parole)
Que l'on diroit , mais tout de bon ,
De *Scaramouche* un rejetton ,
Qui n'est pas plus haut qu'une pinte ,
Et semble une figure feinte ,

1668.

Danse par regle , & par compas ;
 Et tourne son corps & ses pas ,
 En tant de manieres diverses ,
 Que d'ici jusques chez les Perles ,
 Il n'est un petit baladin ,
 Ni si joli , ni si poupin.
 Jugez donc combien de merveilles
 Pour les yeux , & pour les oreilles ,
 Sont dans ce divertissement ,
 Et si galant , & si charmant :
 Et ce que nous devons d'estime
 Au brave Monsieur *Anonyme* ,
 Qu'on dit être de qualité ,
 Qui l'a dignement inventé ,
 Et même , par magnificence ,
 A fait la première dépense ,
 En faveur du sexe charmant
 Qu'on le dit aimer tendrement.
 C'est de quoi je le sollicite ,
 Car en un mot il le mérite.

Robinet qui a oublié de mettre le
 nom de la pièce dont il parle ici , l'a
 ajouté dans sa lettre en vers , du 2
 Juin suivant.

Venez voir la gaye comédie ,
 De nos grands acteurs d'Italie ,
 Qui sur un théâtre pompeux ,
 Vous divertiront de leur mieux ,

Par

Par leur agréable *Regale* , (1)
Qu'aucun autre presque n'égale.
Où *Briochet* , dit *Arlequin*
Avecque son prélin-pin-pin ,
Ex Trivelin , & *Scaramouche* ,
Feroient , je crois , rire une souche.

1668.

Passons à l'extrait de cette comédie. *Scaramouche* est tuteur d'*Aurélia* , & d'*Eularia* : il veut s'approprier leurs biens , & épouser cette dernière , & dans ce dessein , il les tient étroitement renfermées. *Cinthio* & *Octave* , aidés par *Arlequin* & *Trivelin* , employent divers stratagèmes pour voir leurs maîtresses , & parviennent enfin à forcer *Scaramouche* à renoncer à ses prétentions. C'est-là ce qui constitue le fond de l'intrigue : les détails en sont très-plaisans , & peuvent justifier l'éloge qu'en a fait *Robinet*.

Octave & *Cinthio* conviennent de s'habiller en paysans : & *Trivelin* engage *Arlequin* à faire le personnage de ramoneur : N'oublie pas , lui dit-il , de répéter souvent , que meure l'avarice , & vive la liberté : oui , répond *Arle-*

(1) C'est une pièce intitulée le *Regal des Dames*.
Note de *Robinet*.

1668 — quin, tu feras aussi le lazzi de me parler à l'oreille, & je dirai que tu me chatouille.

Suivant ce projet Arlequin vient en Ramoneur, avec une curiosité sur son dos, & criant, *haut à bas*. Il se place entre Eularia & Scaramouche, & en se retournant, donne de sa boîte dans le dos de ce dernier : il la place ensuite sur une chaise, & chante la chanson que voici.

Paye chopine, ma voisine,
 Paye chopine & moi un pot.
 Pour bien boire ce n'est pas trop,
 Chacun paye, paye, paye, paye ;
 Pour bien boire ce n'est pas trop,
 Chacun paye son écot.

A la suite de cette chanson, qui fut très-applaudie, Arlequin montre sa curiosité. Imaginez-vous, dit-il, que tout ce que vous voyez se passe dans le nouveau monde. De tems en tems il s'approche d'Eularia, & lui parle d'Octave. Scaramouche inquiet lui demande s'il a quelque affaire avec cette Demoiselle : Arlequin répond que non, & qu'il loue simplement l'ajustement galant qu'elle porte. Lorsqu'il a cessé de faire voir la

curiosité : Scaramouche demande des cure-dents : le prétendu Ramoneur tire 1668. de sa poche deux raves, ajoutant que ce sont les cure-dents du pays du Grand Mogol. Au lieu d'une tabatière, il présente une grossealebasse, & une étrille pour un peigne. Eularia demande à son tour un évantail, Arlequin lui offre un jambon de Mayence. Il fait ensuite un imbroglio au sujet de la galanterie dont il a coutume d'user envers les Dames : Scaramouche prend mal la plaisanterie, se fâche, & le Ramoneur se retire.

Arlequin revient ensuite sous un travestissement tout différent, Eularia lui demande son nom, & sa qualité : je suis, répond-il, un Gentilhomme Italien, natif de Metz sans Lorraine.

Paroît un aveugle qui joue de la vielle : Arlequin feint d'être transporté de plaisir, jette à terre sa perruque, son chapeau, ses gants, son juste-au-corps, & se met en devoir d'ôter sa culotte, tant il paroît extasié d'admiration.

Après que l'aveugle est sorti, Aurélie entre, Arlequin se plaint de ressentir des douleurs par tout le corps : ce sont peut-être des vents qui vous incommodent, lui dit Eularia : oh non, Madame, répond-il, jamais je ne les retiens.

1668. Ensuite il reparoît en Marquis: Scaramouche vient le recevoir: Arlequin lui demande s'il est marié? oui, Monsieur, répond Scaramouche. Où est votre femme, continue le premier: au lit, incommodée, réplique celui-ci. Arlequin dit que cela ne fait rien, & qu'il est de son devoir de lui faire la visite: Scaramouche l'arrête, en représentant qu'on ne peut entrer, attendu qu'elle va prendre un lavement: ah! mon ami, ajoûte Arlequin, je n'ai jamais vu mettre un lavement en place, permettez moi de contenter l'extrême curiosité que j'ai d'avoir ce plaisir. En disant cela, il veut ouvrir la porte, Scaramouche le repousse, & l'oblige à se retirer.

Aurélia & Eularia viennent sur la scène, Arlequin rentre, & leur fait des complimens très-embrouillés: ne sachant plus que dire, il demande comment elles trouvent sa perruque? fort belle & de bon goût, répond Eularia: A votre service, Madame, réplique Arlequin; qui en même tems ôte la perruque de dessus sa tête, & veut la lui faire accepter: ensuite il dit qu'il vient du Palais, où il a dépensé vingt pistoles en babioles, dont il veut leur faire part. Il donne à l'une une poupée, un sifflet, à l'autre un joujou d'enfant, une

trompette, &c. Pendant ce tems-là, ———
Eularia se mouche, Arlequin lui arra- 1668.
che son mouchoir, se mouche après
elle, & lui rend le mouchoir avec de
profondes reverences. Dans la suite de
la conversation, il dit qu'il a un cor au
pied, & se mettant en disposition de
le leur montrer, il détache son soulier,
dont il veut aussi leur faire présent. Il
propose à Scaramouche, de faire venir
un valet de chambre, qui divertira les
Dames : c'est, dit-il, une espèce de fou
qui s'imagine que toutes les femmes qui
le regardent sont amoureuses de lui. Il
appelle ce prétendu valet de chambre,
qui est Octave : ce dernier fait une scène
de tendresse avec Eularia. Scaramouche
rit à gorge déployée, sur-tout lorsqu'Oc-
tave embrasse sa maîtresse. Arlequin
feint d'être fort offensé du manque de
respect de son domestique, & veut le
tuer : arrêtez, lui dit Scaramouche, ce
n'est qu'une plaisanterie. C'est donc à
votre considération que je lui laisse la
vie, répond Arlequin : je vous avoue,
ajoute-t-il, que j'aurois été fâché de
la lui ôter : car, outre qu'il est un très-
bon valet de chambre, c'est qu'il excelle
pour la cuisine : & dès ce soir je veux
venir souper chez vous, où j'enverrai
tout ce qu'il faut pour un grand repas,

— & vous verrez comme il s'en tirera avec
 1668. honneur. Scaramouche & les Dames y consentent : ces dernières souhaitent faire un tour à la foire : Arlequin offre de les y accompagner , & termine le second acte par le lazzi des fauteuils , s'approchant tantôt d'Eularia , tantôt de sa campagne , leur disant des douceurs , gesticulant & se retournant prestement : il finit à l'ordinaire par une cullebutte.

La Décoration du troisième acte , représente la foire S. Germain : Arlequin y paroît déguisé en Brioché (1) : exécute le tour de l'œuf , qu'il fait trouver dans le sac ; Il dit qu'on lui apporte une table , pendant ce tems-là il fait le lazzi de prendre le nez à Scaramouche , & le jette en l'air : il lui attache un cademat sur la bouche , &c. Scaramouche crie , Arlequin le laisse : lorsqu'on approche la table , il se vante de faire voir le magasin de toutes les galanteries : & que comme il a étudié en astrologie , il est en état de tirer l'horoscope , & de faire voir à ces Dames ce que leur cœur desire : mais qu'il faut que les autres personnes s'éloignent : en effet il prie Aurelia & Scaramouche de s'écarter un peu , & prenant de sa pou-

(1) Fameux joueur des Marionnettes.

dre de Perlin-pin-pin , il annonce qu'Eularia va voir des merveilles : il frappe sur la table, Octave en sort , parle à cette belle , & après l'avoir assuré de sa tendresse, lui baise la main : Arlequin envoie Eularia tenir compagnie à Scaramouche , Aurelia s'avance , & voit paroître Cinthio de la même façon : Scaramouche s'impatiente , & demande si Brioché ne voudroit pas lui procurer la même satisfaction. Arlequin lui dit d'approcher , frappe sur la table , & en fait sortir une paire de cornes : ensuite on apporte des gobelets qui sont fort grands , & deux gueridons , avec des chandeliers dessus. Arlequin joue des Gobelets & fait trouver dessous deux petits oiseaux , deux petits chiens & deux petits Scaramouches. Les Dames admirent ces tours d'adresse , mais comme elles témoignent avoir besoin de manger , Arlequin pour les satisfaire , leve le gobelet du milieu , sous lequel se trouvent des boîtes de confitures , puis des oranges de Portugal , des soucoupes , avec des liqueurs fraîches , & des verres. Ensuite , il dénoue les rubans qui lient les pieds des mores qui composent les gueridons , ôte les chandeliers qu'ils ont sur leurs têtes , & leur ordonne de former un pas de deux.

1668. ce qu'ils exécutent. Enfin du milieu de la table, on voit partir un jet d'eau de fleur d'orange. Après qu'on a retiré la table, Arlequin prend un sac, & en dansant, le présente à Scaramouche comme pour l'inviter à y entrer : insensiblement il s'approche de la trape qui est sur le theatre, & tient le col du sac d'un côté, tandis que Geraton (1) le prend par l'autre ; les danseurs mores dont on a parlé ci-dessus, après avoir fini leur ballet, entrent dans ce sac qui n'a point de fonds, & descendent sous le théâtre. Scaramouche voulant voir ce qu'ils sont devenus regarde dans le sac : Dans ce moment, Arlequin & Geraton le prennent par les jambes & le précipitent dans le sac, la tête la première ; c'est ce qui termine le troisième acte.

Au quatrième, Arlequin paroît en Opérateur, il est vêtu de noir, ainsi qu'Octave qui passe pour son valet, & porte une boîte remplie de drogues, & d'outils de Chirurgie. Arlequin fait une harangue, & s'étend beaucoup sur les maladies des dents : un valet qui en

(1) C'est le nom d'un gagiste, qui a depuis rempli dans la troupe le personnage de Pierror. Voyez ci-devant p. 407.

est atteint , s'approche ; Arlequin le fait asséoir sur une chaise basse , lui met le nez dans des morailles , & se met en posture de lui arracher une dent. Le patient dit qu'il ne sent plus de mal : N'importe , répond Arlequin , en continuant toujours , je vais l'enlever pour le mal à venir. Eularia se place ensuite sur la même chaise. Scaramouche s'éloigne , de peur de voir cette opération : pendant ce tems-là l'opérateur feignant de tirer une dent à la Demoiselle , lui parle de son amant.

Dans une autre scène, Arlequin revient sous l'habit de Marquis, qu'il avoit endossé au second acte : il demande fièrement si le souper est prêt. On lui répond qu'oui , & que la table est dressée dans le jardin : la ferme s'ouvre , & laisse voir une table couverte. Après quelques lazzi, Arlequin demande aux Dames si elles aiment la musique , & fait entrer l'aveugle du premier acte , avec sa vielle : il lui dit de s'asséoir , & de jouer une Sarabande pour lors à la mode : & afin de lui donner plus de facilité, il tire de sa poche l'air noté , & le met devant l'aveugle : ensuite il appelle les autres musiciens , & demande un air à boire. Il chante à la fin du premier couplet , le refrain qui est , & *vive le vin.*

— On entend un grand bruit. Arlequin
1668. demande ce que c'est : On répond que
ce sont des masques qui veulent entrer.
il fait des lazzi de frayeur. Scaramou-
che prend une épée & veut s'opposer à
la violence des masques , qui le repous-
sent. Un d'eux arrache la perruque à
Arlequin , tandis que deux autres l'en-
levent en l'air , & lui ôtent son habit ,
sa culotte , &c. de sorte qu'il reste en-
chemise.

Arlequin change de travestissement
au cinquième acte , & paroît en archer.
Il dit que Scaramouche a tué le neveu
du Barigel dans un bal qui a été donné
chez lui , & où s'est trouvé un certain
Marquis de Sbroufadel (1). Il ajoute
que ce dernier est un honnête homme :
mais que Scaramouche sera pendu. Il
offre à Scaramouche , à qui il fait ce
recit , & qu'il feint de ne pas connoître,
cinquante écus pour lui servir de mou-
che , & l'aider à trouver le coupable.
Eularia & Aurelia surviennent , & s'in-
forment s'il n'y auroit pas moyen d'ap-
paîser le Barigel ? Arlequin répond
qu'il n'en sçait qu'un , qui seroit de lui

(1) C'est le nom que prenoit ordinairement Domi-
nique lorsqu'il étoit travesti en Marquis. On en verra
ci-dessous plusieurs exemples.

faire parler par Octave, parent & intime ami de ce juge ; mais, continue-t-il, 1668.
je doute qu'il veuille s'en mêler, de peur d'essuyer un refus.

Après quelques scènes, Arlequin revient en Magistrat ; il est accompagné de Trivelin qui le conseille. Octave se présente avec Scaramouche ; ce dernier se jette aux pieds du juge, qui voulant se sauver, se met sur son tribunal : Scaramouche le tire par derrière, ils tombent ensemble, Arlequin se relève, & après plusieurs lazzi, il demande ce qu'on veut de lui : je suis ce malheureux Scaramouche, répond celui-ci en pleurant. A ce mot le Barigel se met en colère, & dit, écrivez Greffier ; & sans vouloir écouter Octave, il prend un gros livre, protestant qu'il ne peut rien contre la loi. Il se pare d'une très-grande paire de lunettes, & se met à lire : chapitre premier, *des petits patés tout chauds* : ce n'est pas cela dit-il, en tournant le feuillet. Voici, ajoute-t-il, l'article. Paragraphe deux ; *des Jambons de Mayence*. Ce n'est pas encore ce que je cherche : enfin il feuillète, & s'arrêtant au chapitre qui lui convient, il dicte en mauvais Latin, & répète de tems en tems, écrivez Greffier. Octave se jette à ses pieds, & le prie avec tant

d'instance que le Juge se laisse toucher.
1668. Sans vous , dit-il à Octave , j'allois le
condamner aux galeres pour cinq ans ;
mais en votre faveur , il ne sera que
pendu pour la premiere fois. De quel
pays es-tu ? continue-t-il , en s'adressant
à Scaramouche , Normand , Monsieur ,
répond celui-ci. Cela est nécessaire à
sçavoir , ajoute Arlequin , je n'oublierai
pas de te faire expédier ton privilège ,
& en conséquence tu finiras tes jours
à la croix du Trahoir. Dans ce moment
on voit arriver Eularia , Aurélia , Dia-
mantine & le fils de Scaramouche ; qui
est porté dans un berceau. Tous deman-
dent grace : le Juge étourdi de leurs cris ,
faute au bas de son tribunal , & deman-
de à qui est ce petit bâtard ? elles lui ré-
pondent que c'est le fils de Scaramouche.
Il demande ensuite à Aurélia , qui elle est ?
elle réplique qu'elle est belle-sœur du
criminel. Si elle est fille ou mariée ? & sur
ce qu'elle dit être fille ; il veut sçavoir
depuis quel tems , & pourquoi elle n'est
pas mariée. Aurélia répond que c'est par
la faute de Scaramouche , qui refuse de
lui rendre compte de son bien , & que
s'il avoit voulu , elle auroit épousé Cin-
thio , qu'elle aime. Arlequin voulant y
pourvoir , menace Scaramouche , qui
promet de rendre compte , & de donner

son consentement à ce mariage. Le Juge dit au deux époux de se donner la main, 1668. ordonne que Scaramouche fera les frais de la nôce, & veut être du repas. Ensuite il s'informe où est la femme de Scaramouche : c'est moi qui dois l'être, répond Eularia : Arlequin demande s'il n'en a pas déjà une autre ? Octave qui paroît alors, soutient qu'il est marié, & que sa femme est encore vivante, quoiqu'il assure le contraire. Sur cette contestation, Arlequin prononce qu'Octave épousera Eularia. Scaramouche y consent, & lorsque tout est d'accord, le prétendu juge quitte sa barbe & son habit, ainsi finit la comédie.

LE THEATRE SANS COMEDIE,

ET

LES COMEDIENS JUGES ET PARTIES.

Il Teatro senza Comedie, &c.

Comédie en trois Actes, par M. CINTIO.
Représentée au commencement du mois
de Juillet 1668.

QUoique le sujet de cette pièce soit très-bizarre, & extrêmement décousu, cependant elle n'a pas eu moins

— de succès que la précédente : écoutons
 1668. sur cela le sieur Robinet, auteur contemporain qui en parle ainsi dans sa lettre en vers du samedi 7 Juillet 1668.

Nos Comiques Italiens ,
 Les plus admirables Chrétiens ,
 Qui paroissent sur leur Théâtre ,
 Si que chacun les idolatre ;
 Nous régaler , pour le présent ,
 D'un sujet , certes archiplaisant ,
 Je le puis dire sans contrôle ,
 Et même où chacun fait son rôle ,
 Sans nul doute , admirablement .
 Ah ! que j'aime le Testament ,
 Que dicte l'*Arlequin* malade !
 Cet Acteur , qui n'a rien de fade ,
 Et son grotesque plaidoyer ,
 Où nous l'entendons foudroyer
 Le *Docteur* , par qui l'émétique
 A fait faire une fin tragique
 A *Scaramouche* , qui mourant ,
 Et sur le Théâtre expirant ,
 Fit aussi rire à gorge pleine ;
 Qu'*Olaria* Magicienne ,
 Qui provoque à venger sa mort ,
 Par ses manieres me plaît fort !
 Et que très-volontiers mes Carmes
 Préconisent ici ses charmes .

Que Trivelin pareillement
Me fait de bien à tout moment ,
Et par sa belle humeur dilate
Mon cœur , & mon foye , & ma rate !
Et que le reste des Acteurs ,
Des chagrins autant d'enchanteurs ,
Me ravissent dans cette Pièce ,
Et chacun se croit à lieffe.
Mais que dire de leurs ballets ,
Si bien concertés , si follets ,
Et de leurs danseurs admirables ,
Dont plusieurs sont incomparables ?
Que dire de leurs grands concerts ,
Où l'on reconnoît des experts
Les nouveautés & les merveilles ,
Dignes des royales oreilles ?
Que dire encor des ornemens ,
De toutes les riches changemens ,
Par qui la scène est si brillante ,
Et si pompeuse , & si riante ?
En un mot , du pompeux tombeau ,
De leur Scaramouche nouveau ?
Ah ! sans que la cole je fiche ,
Je ne puis dedans cette affiche ,
Non plus qu'eux dedans leur placart ,
Vous en mettre même le quart.

Celle des acteurs d'Italie (1)

(1) Lettre du 14 Juillet 1668.

1668,

De plus en plus paroît jolte,
 Par de surprenans incidens
 Qu'ils mêlent chaque jour dedans.
 Et *Cinthio* fils d'Aurêlie, (1)
 Dont l'ame est sçavante & polie,
 N'fait le rôle d'un amant
 D'un air si tendre & si charmant,
 Ainsi que le célèbre *Oclave*,
 Toujours & si leste & si brave,
 Qu'en vérité, qu'en vérité,
 Chacun s'en retourne enchanté.

Ce dernier passage de Robinet, nous apprend le nom de l'Auteur de la pièce, & en même tems que les Comédiens y ajoutoient de nouvelles scènes, & divers agrémens, ce qu'ils pouvoient faire aisement dans un ouvrage qui a aussi peu de liaison. C'est pour cela que nous ne donnons que les morceaux qui paroissent avoir le plus contribué à son succès.

Voici la scène du Testament tant vantée par Robinet. Arlequin arrive dans une brouette, traînée par un valet : il est accompagné d'un Notaire, & de Trivelin. Lorsqu'il est vers le milieu du

(1) Le Théâtre sans comédie, & les Comédiens Juges & parties, dont le sieur de Cinthio est Auteur. *Note de Robinet.*

théâtre il crie , arrête cocher , & com-
mence ainsi : « j'ai toujours entendu 1668.

» dire que la chose la plus honorable
» que l'homme puisse faire , c'est son tes-
» tament. Je veux donc chercher avec
» la cuilliére de ma mémoire , dans la
» marmite de mon entendement , à pré-
» senter ici le dernier potage de mes
» volontés , & je prie tous ces Messieurs
» d'en être les témoins.

Il faut observer qu'Arlequin est en-
veloppé de deux draps , & qu'il a sur la
tête un bonnet de carton pointu. Il con-
tinue à dicter le testament qui suit.

» Je laisse mon chapeau , fidèle cou-
» vercle du colombier de mon cerveau,
» aux aporiquaires , pour servir de
» chausse à couler les médecines.

» Item , mon habit & ma culotte , qui
» servoient de cerceaux fidèles à mon
» corps , & de rempart à l'impetuosité
» des vents qui en sortoient : je veux
» qu'on les mette au milieu d'un champ,
» sur un grand bâton , pour faire peur
» aux oiseaux , afin qu'ils ne mangent
» pas les fèves , que j'ai toujours beau-
» coup aimées.

» Je veux que sur le haut de mon
» tombeau , on place une forme de
» fromage de milan , sur laquelle on
» gravera mon épitaphe. »

— 1668. Lorsqu'Arlequin a cessé de parler, Trivelin le descend de la cariole, le démaillote, & ne lui laisse que sa chemise qui est déchirée. On cherche la blessure qu'il dit avoir à la tête, & comme on n'en trouve aucune, il dit que c'est donc une imagination; Octave entre & lui demande qui l'a ainsi équipé. Arlequin répond, qu'il a rencontré une bande de Bohemiens, que la femme de leur Capitaine l'ayant pris en amitié, on l'avoit mené Scaramouche & lui au cabaret, où ils s'étoient enivrés : qu'en sortant il s'étoit laissé tomber du haut en bas de l'escalier, & que Scaramouche qui a fait le même saut, étoit fort mal, & avoit une grosse fièvre. Octave dit à Arlequin de se réhabiller, & d'aller au plus vite chez le Docteur qui a une infinité de secrets, & qui donnera quelque remède pour Scaramouche.

Arlequin & Trivelin vont appeller le Docteur, qui débute par une tirade sur la chimie : ces trois personnes parlent en même tems sans s'entendre : Trivelin fort & amene Scaramouche ; ce dernier joue la scène du malade, crache au nez du Docteur, en voulant lui parler, & feignant d'avoir un violent frisson, il ne fait autre chose que prononcer en chantant, *lir, lir, lir, lir*. Arlequin dit au

Docteur qu'apparemment Scaramouche a mangé un violon , qui est la cause de son mal. Le Docteur répond que l'accès de fièvre est fort , mais qu'il est sûr de le guérir avec du vin émétique. En effet il lui en apporte un gobelet plein , le fait avaler au malade , & s'en va. Arlequin & Trivelin restent avec Scaramouche , qui se trouve très-mal ; & perd connoissance. Ces deux valets le couchent par terre , appellent du secours ; & font leurs efforts pour l'emporter , avec les lazzi ordinaires. Trivelin reproche à son camarade qu'il a tué le pauvre Scaramouche : tu en as menti , répond Arlequin , demande-lui si cela est vrai. Enfin après bien des jeux de théâtre , ils prennent le malade l'un par un bras & l'autre par une jambe , & voulans l'emporter , ils tombent tous les trois. Octave & Cinthio arrivent : Arlequin leur dit que le Docteur a tué Scaramouche avec du vin émétique. Octave transporté de colere , ordonne qu'on aille promptement chez cet empoisonneur , briser tous les vases & fourneaux dont il se sert pour exercer sa chimie. Arlequin & Trivelin partent pour exécuter cet ordre ; mais comme ils trouvent cette peine trop légère , ils conviennent qu'il faut encore

le voler. Ils entrent dans le laboratoire
 2668. du Docteur, d'où on les entend tout
 fracasser : ils en sortent emportant l'un
 un grand pot, sans fonds, couvert d'une
 nape blanche & l'autre un sac. Le Doc-
 teur qui les poursuit, prie deux paysans
 qui passent de lui prêter leur secours
 contre deux fripons qui le volent : ils
 arrachent le sac à Trivelin, qui s'en
 étoit emparé, & Arlequin se sauve avec
 son pot. Le Docteur donne pour boire
 aux deux Payfans, qui dansent une en-
 trée : c'est par-là que se termine le pre-
 mier acte.

Trivelin & Arlequin ouvrent le se-
 cond, & apportent le pot couvert de
 la nape blanche. Ils le posent au milieu
 du théâtre, au-dessus de la trappe, &
 en tirent plusieurs choses ridicules, qu'ils
 disent y être attachées au fond avec une
 chaîne d'or. Enfin il en sort une grande
 flamme. Trivelin se sauve fort effrayé :
 & Arlequin n'ayant pas la force de
 marcher, reste tremblant de frayeur.
 Une Bohémienne paroît, & se mettant
 à rire de plus en plus au récit qu'Ar-
 lequin fait de ce qui vient d'arriver,
 elle lui dit de n'en avoir aucune peur,
 comme Arlequin hésite, & ne pa-
 roît pas se fier beaucoup sur le pouvoir
 dont elle se vante, elle ajoute qu'elle

va lui en faire voir les effets : à peine a-t-elle prononcé quelques mots barbares, qu'on voit paroître une montagne, & une caverne, à la porte de laquelle est un Suisse. Arlequin sent alors ses frayeurs redoubler ; la Magicienne lui dit de ne rien craindre & le rassure. Le Docteur arrive & veut se jeter sur Arlequin : mais la Bohémienne le rend immobile avec un coup de sa baguette, & précipite l'un & l'autre sous le théâtre.

Octave & Cinthio paroissent dans la scène suivante : tandis qu'ils s'entretiennent de l'accident de Scaramouche, ils apperçoivent Arlequin, dont la tête seulement sort de terre : ils demandent qu'est-ce que cela ? c'est répond ce dernier, un champignon : ensuite il sort tout-à-fait de terre, & dit qu'il arrive des Antipodes, où la Bohémienne, qui est une grande Magicienne l'avoit envoyé en poste. Il raconte qu'il a vu dans son voyage nombre de gens punis pour leurs fautes : comme les mauvais critiques, les juges injustes, & aussi les rotisseurs qui vendent des chats pour des lapins : & d'un autre côté des personnes qui dansoient au son des instrumens. Comme on ne veut pas croire ce récit, Arlequin appelle la Magicienne, qui fait paroître des danseurs. Ces der-

1668. niers forment un ballet, après lequel
 1668. Octave & Cinthio veulent engager Arlequin à composer, & à prononcer en François un discours qui serve de panégyrique à Scaramouche. Arlequin dit que la chose est impossible, mais il se rend aux ordres de la Magicienne sur l'assurance qu'elle lui donne de l'aider dans cet ouvrage. Les danseurs achevent leur Ballet, & terminent l'acte.

Acte troisième. Arlequin arrive en robe de chambre, il a un bonnet de nuit sur la tête, une hotte sur les épaules, & une lampe à la main. Il pose d'abord à terre la lampe & la hotte, & fouillant dans celle-ci, en tire plusieurs livres, une bouteille de vin, & du fromage. On lui apporte une table : il ouvre ses livres, & après plusieurs lazzi, dit, qu'il n'y trouve rien de bon pour son panégyrique : il demande un almanach, espérant y rencontrer quelque chose d'utile, & enfin un Cicéron, sur ce que la Bohémienne lui a dit que cet auteur enseignoit les élémens de la réthorique. Dès la première page, il s'écrie, je tiens ce qu'il me faut, & continue à lire tout haut. « *Quis ? quid ?*
 « *ubi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodo ?*
 « *quando ? ... quis ?* ajoute-t-il, ce sera le
 « Docteur, qui est un ignorant, & un

» fourbe. (Il écrit ces mots sur un mor-
 » ceau de papier, & ajoute) *quid?* la 1668
 » mort de Scaramouche (1)... *Ubi?* sur
 » ce théâtre... *Quibus auxiliis?* par le
 » poison d'un vin émétique... *Cur?* par-
 » ce qu'il étoit malade... *Quomodo?*
 » en avalant la potion diabolique pré-
 » sentée par le Docteur... *Quando?*
 » il y a environ un quart d'heure.

Arlequin se trouve ensuite embar-
 rassé comment il pourra retenir tout
 cela dans sa mémoire. Ah? dit-il, j'ai
 trouvé le secret : hola ! continue-t-il,
 qu'on m'apporte une marmite, un re-
 chaud, & du feu dedans. Il est obéi sur
 le champ, & déchirant ce papier en
 petits morceaux, & disant, *cur? quo-*
modo? &c. il les jette dans la marmite
 pour en faire un consommé, qu'il veut
 avaler. La chaleur naturelle, ajoute-t-il
 parlant à lui-même, par la digestion les
 convertira en fumées, qui se portera à
 mon cerveau, siège de la mémoire,
 laquelle recevra le tout, & ainsi je pro-
 noncerai mon panégyrique. En même
 tems, il allume le feu, le souffle, goûte
 ce qui est dans la marmite, & dit que
 cela n'a aucune saveur. Alors il prend un

(1) A chaque pause Arlequin écrit ou feint d'écrire ce qu'il vient de dire tout haut.

— livre, & en déchire un feuillet; ce font;
 1468. ajoute-t-il, des sentences d'Aristote,
 qui releveront l'ouvrage, & y donneront du goût. Après plusieurs lazzi, il trouve que cela est bien, & qu'il ne s'agit plus que d'y ajouter le ton de la prononciation. Il prend un violon dans la hotte, passe l'archet sur une corde, en disant, *Messieurs*. Ce ton-là est trop aigu, continue-t-il. Il touche une autre corde, & enfin trouve celle qui lui convient. Il prend une grande écritoire, en s'ouvrant, elle produit un son: c'est là le ton que je vais noter, dit Arlequin. Il est interrompu par Giangurgolo (1) qui l'impatiente par differens lazzi: il lui met la hotte sur la tête, & se retire pour s'habiller, & venir prononcer le panegyrique que voici. (2).

Panegyrique de Scaramouche. (3)

« Messieurs (Arlequin ôte son bon-

(1) Voyez ci-dessus l'article de *Spezzano*.

(2) Nous rapportons ce morceau tout entier, non pour en faire l'éloge, ni blâmer le goût du public par qui il fut applaudi: mais seulement parce qu'il peut être regardé comme un modèle au théâtre Italien & à celui de la foire. Observons en passant, que le plaidoyé de l'intimé dans la comédie des *Plaideurs*, qui est l'excellent original de cette foible copie-ci, n'a pas cependant reçu un accueil aussi favorable de la part des mêmes spectateurs.

(3) « Il y a tout lieu de croire que ce panegyrique
 » net)

» net). je suis en cette cause, Messieurs, —
 » je conclus... Messieurs je parle pour... 1668.
 » (il feint de ne plus se souvenir pour
 » qui il parle) Je vous (M) (1) répré-
 » sente ce qu'Esculape au chapitre I. du
 » nombre 2 de la section 9^e, a dit de
 » *Natura Deorum*, que (M) plaidant
 » la cause des Dieux, il ne devoit rien
 » craindre. *Causas Deorum agitur, nihil*
 » *timeatur*. Beau & docte trait de l'an-
 » tiquité, rare & magnifique pensée de
 » ce grand homme, *quo quæreris casu,*
 » *tu respondebis eodem*. La mort de Sca-
 » ramouche m'afflige, mais cette même
 » mort devient une lardoire, dont je
 » prétens percer vos cœurs (M) en ap-
 » pliquant ces maximes au fait de la
 » contestation. Je dis, de toutes les for-
 » ces de mon mécontentement, que le vin (E)

» n'a pas été composé par Dominique : outre que l'on
 » n'y reconnoît rien de son stile, c'est qu'il est écrit
 » d'une main étrangère, & avec une bonne orthogra-
 » phe, ce que l'on ne voit pas dans le reste du ma-
 » nuscrit Italien, qui est de la main de Dominique.
 » Il paroît jusqu'ici que c'est la première pièce, où
 » il ait prononcé en François, un aussi long morceau,
 » & il y auroit lieu de croire que M. de Parouville,
 » conseiller au Parlement de Rouen, qui a beaucoup
 » travaillé pour l'ancien théâtre Italien, seroit l'Au-
 » teur de ce panégyrique. » (*Not. de M. Guenille.*)

(1) Dans ce panégyrique, (M) signifie mutation
 de voix. (E) marque que cet endroit doit être pro-
 noncé avec énergie : & (1) veut dire qu'Arlequin fait
 ici un imbroglio.

— „émétique est un monstre gorgé du sang
1668. „de Scaramouche. Ah ! Scaramouche !

„(en ôtant son bonnet). La troupe à ce
„mot de Scaramouche me permettra de
„faire ici une antithèse , & une peri-
„phrase de son mérite , & de son mal-
„heur : & pour en venir plus commo-
„dément à bout , Messieurs , je vais ra-
„fraîchir mes poulmons altérés. (En
„cet endroit Arlequin tire une grande
„bouteille , boit , & ensuite continue.

„Présentement que j'ai repris mes
„forces, il faut que je m'écrie avec Dio-
„gene, *virtutem etiam nūm absentis co-*
„*lūmus.* Scaramouche , l'honneur de
„notre troupe , Scaramouche la joie
„de Paris , Scaramouche amant , Sca-
„ramouche aimé , Scaramouche maî-
„tre , Scaramouche valet , Scaramou-
„che brave , Scaramouche poltron ,
„enfin , Messieurs , Scaramouche une
„scelle à tout cheval : je m'explique ,
„ceci est pour les doctes.

„Philon (M) Juif dans la vie d'Ap-
„pollinarius , parlant des simples , a ex-
„pressément remarqué que ... (E) & je
„vous prie , Messieurs , de l'observer.
„*Nefas erat mulieribus viduis...* (I) *id est*
„*si quem, & post nūquam ad qualitatem*
„*substantiarum tangeret, ne pariens ma-*
„*lescium patiatur.* (Ici Arlequin bar

» des mains) La troupe (il ôte son
 » bonnet) voit par ce texte que les ar- 1668.
 » mes à feu ont été de tout tems défen-
 » dues. Je viens au fait, & je supplie
 » instamment la troupe de considérer que
 » je suis fondé en pièces & en raison.

» En pièces. Voici, Messieurs un con-
 » trat en lettres rouges, passé pardevant
 » notre imprimeur, qui justifie le mé-
 » rite, & les qualites éminentes de Sca-
 » ramouche. Le mérite : Scaramouche
 » excellent comédien. (E) Les qualités :
 » vous les avez entendues, c'est assez
 » vous dire que le mois d'Avril dernier,
 » comme il appert par cette affiche, Sca-
 » ramouche escalada deux maisons ; en
 » voici une autre par laquelle (& ceci
 » vaut mieux que tout le reste) ... (I)...
 » C'est que quand Scaramouche n'auroit
 » pas suffisamment de titres autentiques
 » fort pertinents, admissibles & élo-
 » quens, voici donc, Messieurs, ...voici...
 » voici... (il feint de chercher ce titre)
 » Mais je pense l'avoir oublié. N'import-
 » te, venons aux raisons.

» *Ratio (E) ab Aristotele est mentis la-*
 » *gena ex quâ pendulæ cadunt mentis*
 » *operationes.* Après (M) une armée de
 » raison, un escadron de pièces, un
 » bataillon de moyens, ne puis-je pas
 » attendre de vos bouches, comme d'une

— 1668. „ artillerie impétueuse , la foudre de.
„ vos justices ? jugez , jugez , (E) Mes-
„ sieurs , jugez ce Docteur charlatan ,
„ ce scélérat , ce meurtrier de théâtre ;
„ jugez cet assassin d'intrigue ; jugez ce
„ bourreau de la comédie , & de vos
„ chastes plaisirs. Jugez . . . le dirai-je ,
„ Messieurs , eh ! non , il vaut mieux que
„ je laisse parler le grand Platon. *Esto*
„ *famineum domui*. C'est-à-dire que les
„ honnêtes femmes ne doivent jamais
„ sortir de-leurs maisons. Et après cela
„ douterez-vous sur votre jugement ?
„ Quoi ! la troupe languira dans le si-
„ lence , qui diffame & dévisage le droit
„ de la camaradité ? *non potest in hunc*
„ *vestrum errare fulmen*. Vous devez
„ cette satisfaction au public ; vous
„ vous devez cette séparation : vous
„ devez cette justice à la docte , à la
„ seignante , & enfin à la consultante
„ faculté de Paris. Il (M) me semble
„ déjà que je vous entens , comme
„ autant de Jupiter , lancer sur le vin
„ émétique les éclats foudroyans de
„ vos tonnerres. Pauvre vin éméti-
„ que ! qui t'a appris à te commettre aux
„ mains d'un Charlatan ? tu aurois
„ regné parmi les sages & prudens Mé-
„ decins. Mais ta prostitution m'irri-
„ te , & je m'emporte avec notre di-

» geste, qui dit précisément, *paragra-*
 » *pho* 17 *codice*, nonante-trois degrés 1668.
 » de latitude. *Si Maletanus Doctor*
 » *emetico abutatur, emetico obruatur.*
 » Et j'ai raison de dire, avec feu Mon-
 » sieur Scarron, *procū est profani. Pa-*
 » *res cūm comparibus. Odi profanum vul-*
 » *gus.* Il est de votre prudence, Mes-
 » sieurs, de précipiter l'affaire. Ah!
 » treve, treve, (Il se bat la tête sur le
 » barreau) encore une fois treve du
 » fatras de la procédure. *Mors in morā,*
 » *ergo moriatur.*

» *Nota.* Quand Annibal voulut for-
 » cer Carthage. » (Ici Scaramouche,
 » c'est-à-dire, Giangurgolo, dort &
 » touffe.)... « Quoi, Messieurs, vous
 » dormez au plus bel endroit de ma
 » pièce? ah! de grace, souffrez que je
 » donne un camoufflet à vos attentions,
 » avec une pensée du sçavant Épictete.
 » Ce grand homme, dans son *Enchiri-*
 » *dion*, réfléchissant sur les prérogati-
 » ves de Scaramouche, laissa cheoir de sa
 » plume ce docte & incomparable pro-
 » verbe: *Enea ton pandon Scaramou-*
 » *chias massacrine eis de mangar olla*
 » *doctorias impie audon.* Je (M) pourrois
 » faire encore plein un tombereau de
 » réflexions sur ce magnifique sujet,
 » mais Cicéron me ferme la bouche,

— 1668. » quand il dit dans, *de Oratore, Clavus*
 » *clavum petit*. Cela étant, sortons,
 » Messieurs sortons de ce tribunal de
 » doctrine, de peur que ma science
 » échauffée, ne me fasse tomber dans
 » quelque sçavante pleuresie. Je sens
 » déjà que mon éloquence s'enrhume,
 » je sens que ma mémoire se constipe,
 » enfin je sens que ma capacité rétive,
 » me veut, malgré moi, ramener au
 » logis.

» Donc, pour me recueillir (Arle-
 » quin descend ici de dessus son banc)
 » j'allegue, par forme d'épisode, & de
 » parenthèse (E) que la mort fait peur
 » que Scaramouche, que vous, que
 » moi, que Paris, que la nature....
 » (il feint de ne pouvoir plus trouver la
 » suite de son discours)... Je soutiens
 » donc qu'il y a lieu de s'inscrire en faux,
 » & de déclarer le vin émétique impé-
 » rieux, déraisonnable, & tortionnaire.
 » C'est à quoi je conclus, & sans dé-
 » pens. *Dixi.* »



LE REMEDE A TOUS MAUX.

Il Remedio à tutti mali.

Comédie en trois Actes, de M. CINTHIO,
représentée au commencement de
Septembre 1668.

CETTE comédie est encore du même
Auteur, & dans le goût de la pré-
cédente, qu'elle a surpassé par le succès.
Ecoutons ce qu'en a dit le sieur Robinet
dans sa lettre en vers du 8 Septembre
1668.

¹⁰
Nos comiques Italiens,
Toujours de risibles Chrétiens,
Et feconds en pièces nouvelles,
Qui sont magnifiques & belles,
En ont une sur le tapis,
C'est sur la scène que je dis,
Qui ne doit rien à ses aînées,
Qu'en leur tems j'ai si bien prônées :
Soit pour les changemens divers,
Pour les ballets, pour les concerts,
Les jardins, les architectures,
Les perspectives, les peintures,
Et les risibles incidens,
Qui sans fin font montrer les dens,
F f iv

1668.

Et rire à gorge déployée ;

Car toute la troupe enjouée

Y fait des *mirabilia* ,Hors là charmante *Olaria* , (1)

Qui n'a nul rôle en cette pièce ,

Feconde source de liesse ,

Et dont le titre , en quatre mots ,

Est les *remedes à tous maux*.

Dont j'espère en quelque autre épitre ,

Faire un plus digne & grand chapitre ,

Les grands comiques d'Italie , (2)

Fleaux de la mélancholie ,

Sont de plus en plus joviaux

Dans leurs *Remedes à tous maux*.

Picades plus facétieuses ,

Aussi bien que des plus pompeuses :

Où *Cinthio* d'icelle Auteur ,

Paroît très-agréable Acteur.

Ainsi que l'obligeant *Ostave* ,

Toujours & si leste & si brave ,

Où l'admirable *Aurelia* ,

Femme habile , si femme y a ,

Et qui charmoit la Reine mère ,

Comme une grande actrice , opère

(1) Eularia.

(2) Lettre en vers du 15 Septembre 1668.

De même qu'*Isabelle* aussi ,
Et nullement *coffi* , *coffi* ;
Où l'alerte *Diamantine* ,
Tout-à-fait joliment badine ,
Où *Scaramouche* & le *Docteur*
Font rire de belle hauteur ,
Où *Trivelin* , sans que j'embale ,
Dedans son rôle se signale :
Où le jovial *Arlequin* ,
Est un très-plaisant marocain ;
Où , bref , sans qu'aucun d'eux j'oublie ,
Leur nouvel acteur d'*Arcadie* ,
Joue autant bien qu'il peut jouer ,
Et ce n'est pas trop le louer.

Ces deux passages nous apprennent des faits assez curieux : l'extrait qui suit , les rendra plus intelligibles.

Dès la première scène *Arlequin* & *Trivelin* exécutent le stratagème qu'ils ont concerté pour attraper de l'argent ; au moyen d'une peau sous laquelle ils se mettent l'un & l'autre pour représenter un monstre singulier. *Trivelin* a une grosse tête noire qui touche presque à terre , & est séparée du corps vers l'échine : en cet endroit *Arlequin* appuyé avec lui dos contre dos , a une fraise , un beguin , un bonnet étrange , & un petit manteau , qui lui couvre les

——— épaules & le corps. Ceux qui sont voir
 1668. cet animal prétendu, font remarquer
 qu'il a deux têtes, que la seconde ne
 parle pas ; ils ajoutent qu'il ne coûte pas
 beaucoup pour le voir. Ils levent le
 petit manteau qui cache Arlequin ; celui-
 ci dit aussi-tôt *gna , gna , gna* : allonge
 en même tems la main par une ou-
 verture de la peau du monstre , & de-
 robe la bourse à Octave. Il se tourne
 du côté de Cinthio , & le vole aussi.
 Ces deux personnes sortent sans s'ap-
 percevoir qu'on les a dérobé. Arlequin
 quittant le monstre , rit du tour qu'il
 vient de jouer. Ils reviennent sur leurs
 pas : & appercevant Arlequin disent ,
 ah ! voilà donc la seconde tête : ce dernier
 court adroitement se cacher à sa place,
 & passant la tête par le trou , lorsqu'on
 leve le manteau , il repète toujours
gna , gna , gna , Octave & Cinthio
 se retirent , en disant qu'ils voyent bien
 qu'ils ont à faire à des filoux. Après leur
 départ , Arlequin & Trivelin sortent de
 leur machine pour partager l'argent
 que le premier a volé. Tandis qu'ils le
 comptent , Octave & son camarade re-
 viennent , mettent l'épée à la main :
 & coupent le chemin à ces deux filoux,
 qui veulent se refugier sous la peau du
 monstre : ils se mettent à genoux , &

avouent leur fourberie. Trivelin obtient ———
grace en promettant le secours de son 1668.
industrie aux deux cavaliers ; & de les
aider à se venger du caprice de leurs
maîtresses. On convient qu'Arlequin
contrefera le Médecin Indien , & après
quelques lazzi , tous les Acteurs quit-
tent la scène.

Arlequin revient sous le travestisse-
ment dont on est convenu ; il est monté
sur un âne , orné de plumes , & ac-
compagné de Trivelin , ils menent à
la main un autre animal qui porte un
étendard. Cette marche arrive sur le
milieu du théâtre , alors Arlequin pre-
nant la parole , dit.

Discours du Médecin Indien.

« On s'étonnera , Messieurs , de me
» voir dans cette place , monté sur cet
» animal , & avec cet autre que je con-
» duis à la main ; mais sachez que celui
» sur lequel je suis , ainsi que le dit
» Pline dans son *Traité du secret pour*
» *empêcher que les grenouilles ne s'en-*
» *rhument* , est un papillon des Indes
» Septentrionales : & que cet autre est
» une punaise des Indes Orientales , que
» j'ai trouvé dans la chemise du Grand
» Mogol. Au surplus , je suis Médecin ,

— « Chirurgien , Apotiquaire , & Barbier ;
 1668. « je connois parfaitement les infirmités ,
 « les maladies ; je sçais remédier aux
 « blessures , & autres événemens auf-
 « quels le corps humain est sujet ; j'ai
 « des preuves suffisantes de ma capacité ,
 « que pourroient rendre tous mes ma-
 « lades , qui seroient très-sains , s'ils n'é-
 « toient pas morts. Avec ma poudre de
 « perlin-pin-pin , j'ai guéri depuis huit
 « jours un jeune homme de quinze ans
 « du mal de mere. (*Ici Trivelin inter-*
rompt Arlequin , & le Docteur soutient
qu'il n'y a que les filles & les femmes qui
soient sujettes à ces sortes de maladies.)
 « Vous vous trompez , répond Arlequin ,
 « car la mere de ce jeune homme lui
 « ayant donné un violent coup de bâton
 « sur la tête , je crois que cela peut bien
 « s'appeller un mal de mere. De même ,
 « continue-t-il , j'ai tiré d'affaire un
 « homme qui avoit un furieux mal de
 « tête dans le ventre. » *Comment cela se*
peut-il ? dit le Docteur. « C'est repliqua
 « le Médecin , qu'un Taureau lui avoit
 « donné un coup de corne dans le ven-
 « tre. Un autre , ajoute-t-il , avoit un
 « mal de dents à la main gauche.
 (*Tous les assistans se mettent à rire , Ar-*
lequin se fâche.) « Oui , Messieurs les
 « rieurs , dit-il , & vous en conviendrez ,

» lorsque vous sçavez que c'est qu'un
» chien l'avoit mordu à la main gauche. 1668.
» En un mot, ma poudre déconforte,
» (reconforte) l'estomach : détruit (re-
» tablît) la chaleur naturelle ; aide la
» rate, le foye , à digérer, & par une in-
» sensible transpiration , fait évacuer les
» poulmon~~s~~. Cette poudre est salutaire
» pour toutes les nations imaginables ,
» Grecs , Chaldéens , Hebreux , Mila-
» nois , Bergamasques : & c'est ce qu'en
» bon François , l'on appelle depuis
» plus d'un siècle, de l'onguent miron
» mitaine. Quand je travaille, j'observe
» les revolutions qui se passent dans le
» ciel , parce que , comme dit Platon,
» un Médecin sans astrologie , est un
» œil sans paupiere. Je fais donc alors
» une extrême attention aux trente-huit
» maisons celestes. . . Aux douze , dis-
» je , aux douze , quoique depuis à peu
» près quarante ans que le nombre a été
» réglé , on puisse en avoir bâti bien
» d'autres. Et notez que je guéris toutes
» les maladies , hors celles qui sont sous
» le signe du taureau, ou du capricorne,
» lesquelles sont incurables, parce qu'el-
» les attaquent la tête. »

A peine le Médecin a-t-il cessé de par-
ler , qu'on lui apporte des prétendus
estropiés : il leur fait prendre de sa pou-

— dre ; ils éternuent , sont guéris sur le
 668. champ , & forment un baler qui finit le
 premier acte.

Au second Arlequin entré sur le
 théâtre : la Médecine , dit-il en se car-
 rant, pénètre la mouëlle des os, comme
 le feu pénètre les marmites. Le Docteur
 arrive , Arlequin lui tâte les pouls , &
 lui demande s'il a la fièvre , l'autre lui
 répond que c'est l'affaire du Médecin de
 le connoître : il est vrai, réplique ce der-
 nier , mais je ne connois que la fièvre
 des Indes.

Plusieurs malades se présentent : l'un
 se plaint du mal d'estomach. Prenez,
 lui dit Arlequin , une once d'huile de
 moutarde , & frottez-vous en : où ? lui
 répond le malade : où il vous plaira ,
 réplique Arlequin. Quelqu'un lui de-
 mande son nom. *Testa d'Asino* , dit-il :
 ce mot en Indien signifie beauté celeste.
 Ma fille a perdu la santé , s'écrie un des
 assistans : je ne l'ai pas trouvée , répond
 le Médecin. Il ordonne à une personne
 de se faire couper la tête , pour guérir
 son mal des pieds , par la règle , *con-*
trariis contraria curantur. Ensuite il
 entre dans sa maison : Diamantine,
 après bien des façons , lui avoue qu'elle
 est devenue amoureuse du Roi de Ma-
 roc , sur un portrait qu'elle a de ce Prin-

ce : Arlequin la congédie en l'assurant qu'il l'aidera dans son amour. 1668.

Scaramouche, en espèce de cul de jatte, est amené par le Docteur : je vais vous faire voir la vertu de ma poudre, dit Arlequin à ce dernier. En même tems il va chercher une botte de paille, sur laquelle il fait mettre le prétendu estropié, & après avoir semé de sa poudre sur la paille, il y met le feu : Scaramouche s'enfuit à toutes jambes : Trivelin survient : Arlequin lui apprend la maladie extravagante de Diamantine, Trivelin lui parle à l'oreille, & ils sortent ensemble.

Dans la dernière scène de ce second acte, Arlequin paroît, mais sous un autre travestissement : il est sur le siège d'un carrosse & tenant un fouet à la main, il dit qu'il est le cocher de Marc-Antoine, & qu'il a servi Lepide : j'étois, ajoute-il, avec lui, lorsque les Grecs lui donnerent le nom de *Lepido* : pour quelle raison ? dit le Docteur, parce que, continue Arlequin, un chat lui ayant emporté un morceau de fromage, dans sa colere il prit des pierres, & le lapida, *lo lapido*. Il me paroît, replique le Docteur, que vous êtes au fait de l'histoire : vous connoissez sans doute le Triumvirat ? si je le connois ? répond

— Arlequin, il étoit mon cousin. Pour in-
 1668. terrompre ce discours, il propose au
 Docteur de prendre une place dans sa
 voiture: ce dernier le remercie: oh bien,
 dit Arlequin je veux vous donner le
 plaisir d'un ballet singulier: en disant
 cela, il détache les quatre esclaves qui
 menent son char; ils dansent: ensuite
 leur conducteur les rattaché: leur or-
 donne de continuer leur chemin, & fai-
 sant claquer son fouet, il finit l'acte,
 en criant, ahi, ahi, dia, &c.

Au troisième acte la ferme du théâtre
 s'ouvre: Arlequin paroît dans le cadre
 du tableau qui doit représenter le Roi
 de Maroc. Diamantine se croyant seule,
 prend de la poudre du Médecin Indien,
 & éternue. Ta poudre, dit alors Arle-
 quin, a plus de vertu que la mort aux
 rats: car elle fait mourir les souris, &
 la tienne donne la vie aux tableaux. Dia-
 mantine très-surprise, demande à qui
 elle parle. Je suis, répond-il, le Roi de
 Maroc, amoureux de toi, par la vertu
 de cette poudre, & qui veux te donner
 une demi-douzaine de petits maro-
 quins, pour te faire des souliers. En
 même tems il descend du tableau, pour
 venir l'embrasser; mais comme il entend
 parler dans la chambre voisine, il rentre
 dans son cadre. Le Docteur survient; il
 est

est étonné de voir le portrait dans une attitude différente ; & en demande la raison à Diamantine , qui répond que c'est apparemment le point de vue , & lui dit de venir se placer auprès d'elle. Pendant que le Docteur se tourne, Arlequin se remet dans sa première posture. Diamantine lui fait des signes , il y répond : le Docteur le surprend dans une nouvelle attitude , & tenant son bonnet à la main : Diamantine pour dissiper ses soupçons , repete le même lazzi , & Arlequin de même. Enfin le Docteur inquiet , s'approche , & dit , qu'est-ce donc que ce tableau-ci ? c'est le Roi de Maroc , répond Arlequin. Le Docteur lui fait un profond salut , & sort en faisant connoître qu'il n'est pas tout-à-fait la dupe de cette fourberie. Arlequin qui le croit absent , descend , & court embrasser Diamantine : dans le moment le Docteur paroît à côté de lui : Arlequin se jette à ses genoux , obtient sa grace & la main de Diamantine. Il quitte la scène pour aller se vêtir en marié , & inviter ses amis à la nôce.

A la dernière scène , tous les acteurs forment une marche , Arlequin & Diamantine sont habillez en mariez : le premier dit qu'avant toutes choses il est nécessaire de convenir des articles

— du contrat , & lit ce qui suit.

1668. « Nous , Arlequin , (il ôte son cha-
 » peau) Seigneur de Sbroufadel , &c.
 » considérant la nécessité qu'il y a d'aug-
 » menter & perpétuer la race Arliquini-
 » que , pour l'honneur de mes prédéces-
 » seurs , les plus braves à coups de poing
 » qui ayent été dans toute l'Italie , j'ai ré-
 » solu (1) de me marier avec Mademoi-
 » selle Diamantine , aux conditions par
 » elle d'observer les articles suivans.

(1) Dans un recueil intitulé , *le Théâtre Italien , ou Recueil de toutes les Scènes Françaises qui ont été jouées sur le théâtre Italien de l'Hôtel de Bourgogne , imprimé à la Haye , chez Jacques Xnaur 1698 in-12.* Cette scène est rapportée p. 114 & 115. la voici.

LE VIEILLARD.

» Comment Seigneur de Sbroufadel ?

ARLEQUIN.

» Hé , oui vraiment , Seigneur de Sbroufadel , Sbroufadel est mon nom : est-ce que je ne suis pas Seigneur de mon nom ?

LE VIEILLARD.

» Vous avez raison , voyons vos articles ?

ARLEQUIN.

» *Primò.* Qu'elle sera obligée , de laisser manger à
 » son mari quatre cuillerées de soupe avant elle , pour
 » faire voir la préférence que doit avoir l'homme sur
 » sa femme , & en considération des quatre parties
 » du monde , l'Asie , l'Afrique , l'Amérique & l'Eu-
 » rope.

» *Secundò.* Qu'elle ne mangera point de chataignes
 » le soir , de peur de scandaliser , pendant la nuit
 » le nez de son mari.

» *Tertiò.* Qu'elle sera obligée de grater son mari
 » quand il aura la gale , & de lui chatouiller la
 » plante des pieds , jusqu'à tant qu'il soit endormi.

» *Quartò.* Qu'elle sera obligée de me faire sept en-

» 1°. Que ma femme sera obligée
» d'ici à six mois de me faire trois enfans 1668.
» mâles tout d'une ventrée pour en faire
» présent à mes amis.

» 2°. Que lorsque nous serons à table,
» il me sera permis de manger vingt
» cuillerées de soupe, avant qu'elle ait
» commencé de mettre la main au plat,
» pour faire connoître la supériorité
» que doit avoir le mari sur la femme,
» &c. »

» sans mâles, tout d'une ventrée, pour en faire pré-
» sent à mes amis.

» *Quintè.* Qu'elle me coupera les ongles tous les
» mois, pour épargner l'argent que l'on donneroit
» au maréchal.

» *Sextè & dernier.* Qu'elle me laissera fouler une
» fois par jour, & qu'elle se laissera repasser une fois
» la semaine avec un bon bâton, pour évacuer la bille
» qui pourroit m'étouffer, & aussi pour me divertir.

» Hé bien ! que dites-vous de cela ? Vous voyez que
» je suis fort honnête, & qu'il n'y a rien de superflu.
» Allons ; qui m'aime me suive, je vais me mettre à
» table. »

Ajoutons un couplet de la chanson qui terminoit
la pièce.

Pargué, puisqu'enfin
Nous sommes à la nœce,
Honneur au négoce
De notre cousin,
Ce brave Arlequin :
Boutons bas la toque,
Qui voudra s'en moque,
Toque, choqué, toque,
Choqué bien
Ton grand varre,
Piarre,
Contre le mien.

1669.

LES MÉTAMORPHOSES
D'ARLEQUIN.*Metamorfosi d'Arlichino.*

Comédie en trois Actes de M. CINTHIO ;
représentée vers la fin du mois
de Mars 1669.

ARlequin amoureux de Diamantine fille du Docteur , a pour rival Scaramouche , à qui cette fille est promise par le pere , & par le Prince : de concert avec la belle , Arlequin emploie diverses ruses , & prend plusieurs figures , pour dégouter Scaramouche , & parvenir à ses fins : on peut ajouter que c'est plus à son bonheur , & à l'auteur qu'il doit sa réussite , qu'à la finesse de ses stratagèmes. , .

Arlequin , dans sa premiere scène ; paroît revenant de la chasse : il tient un chien en leste , & un autre dans une cage , & crie tayaut , tayaut. Il se range auprès du Prince ; le Docteur s'avance , Arlequin feignant de le prendre pour un ours , va chercher un filet , avec lequel il l'enveloppe. Excusez ma méprise , dit-il ensuite , mais votre physionomie m'a

crompé. Il veut encore enseigner au Prince un moyen infallible de prendre les ours : il faut avoir, dit-il, un gros fromage, que l'on porte en guise de bouclier, l'ours se jette dessus, & vous saisissez ce moment pour lui river les ongles avec un petit marteau, &c. Ces plaisanteries n'empêchent pas que le Prince ne promette Diamantine à Scaramouche : Arlequin en est au désespoir, & raconte son malheur à Trivelin : ce dernier entend ce récit de travers, & répond toujours, eh bien ! que m'importe à moi ? il raconte ensuite qu'il veut se venger de Scaramouche qui lui a donné des coups de bâton. Arlequin le paye avec les même lazzi. Enfin Trivelin lui parle à l'oreille, & ils sortent ensemble pour exécuter ce qu'ils ont projeté.

Après quelques scènes de peu d'importance, on apporte Arlequin qui est travesti en horloge. Scaramouche veut lui toucher le visage, & se sent mordre au doigt. Il crie, & appelle l'Horloger, Trivelin, qui joue ce personnage, soutient qu'il faut qu'il ait touché à quelque ressort. Il fait sonner les heures, & ensuite apporter une table, sur laquelle il place l'horloge. On met sur la table un panier de fruit, du vin &c

des verres. Arlequin prend une pomme;
1669. la porte à sa bouche ; Scaramouche se
retourne : l'autre met la main sur une
seconde pomme : Scaramouche veut la
lui arracher , mais la moitié reste dans
la bouche d'Arlequin , qui le frappe :
Trivelin continue à dire que c'est l'effet
du ressort. Arlequin prend la bouteille,
boit , & souffle du vin au nez de Scara-
mouche. Celui-ci fourre sa tête dans
le trou de la boîte de la pendule , Ar-
lequin qui en a retiré la sienne, lui donne
un soufflet , ils se battent ensemble , &
c'est ainsi que finit l'acte.

Au commencement du suivant, Ar-
lequin feignant d'être estropié , est por-
té sur une civière : & fait une scène avec
Scaramouche : Il revient sous la forme
d'une basse de violon. Scaramouche en
joue , mais comme Arlequin l'accom-
pagne , étonné de ce prodige , il s'en-
fuit. Après son départ , Arlequin passe
sa tête & ses bras par des trous faits
exprès dans l'instrument , & se met à
danser. Scaramouche rentre & deman-
de qui est là ? je suis répond Arlequin ,
l'harmonie de cet instrument : Scara-
mouche met l'épée à la main : l'autre
s'enfuit , & revient avec une sereingue ,
pleine d'eau qu'il jette au nez de son
rival.

La dernière métamorphose d'Arlequin est celle du fauteuil : Trivelin s'y assied & se leve ; Scaramouche veut prendre sa place, mais dans le moment qu'il est prêt à s'asseoir, Arlequin, qui est dans la machine, se retire & le fait tomber. Scaramouche revient à la charge, & reçoit un coup de poing. Alors soupçonnant quelque fourberie, il se retire. Arlequin sort du fauteuil, & vient parler à Diamantine : mais comme il entend du bruit, il veut rentrer dans sa machine : sa précipitation le fait tomber deux fois : Scaramouche le surprend dans cet embarras, & dit, voilà un plaisant fauteuil ; qui diable l'a fait faire ? c'est le Grand Mogol, répond Arlequin : à ce mot, Scaramouche se jette sur lui, le prend au collet, & ils se battent : la fourberie se découvre ; mais Arlequin obtient Diamantine : Seigneur, dit-il au Prince, en lui demandant son consentement pour ce mariage. Si je vous prie de m'accorder une femme, c'est pour votre utilité, plutôt que pour la mienne. Car étant fauteuil, nous ferons ensemble des plians qui pourront servir aux bals, & assemblées que votre Excellence voudra donner.

Dans le Recueil de scènes Françaises

— du théâtre Italien , imprimé à la Haye ;
 1669. in-12. 1698. & que nous avons cité, on
 trouve, page 48, 52. deux nouvelles
 métamorphoses d'Arlequin ; le premier
 en hydropique, & l'autre en femme
 grosse. Il paroît par ces fragmens qu'ils
 ont été ajoutés aux reprises de cette
 pièce, ainsi que le personnage de Mez-
 zetin qu'on y a introduit depuis, à la
 place du Trivelin. La Princesse y tient
 celle du Prince : & c'est Colombine qui
 joue le rôle de Diamantine. Au dénoue-
 ment, Arlequin enleve sa maîtresse,
 & force par-là le Docteur & la Prin-
 cesse à consentir à son mariage.

Les reprises de cette comédie, mar-
 quent le succès qu'elle a eu : le sieur
 Robinet, nous assure qu'elle fut fort
 applaudie à sa nouveauté, voici ses ter-
 mes.

Lettre en vers, du 23 Mars 1669.

Ceux qui haïssent le chagrin,
 Sans en pouvoir souffrir un brin,
 Ceux qui desirent que la joye
 Penetre leur rate & leur foye,
 Ceux qui veulent rire sans fin,
 Aillent voir de *Maître Arlequin*;
 Les gaillardes *Métamorphoses*,
 On y voit cent gentilles choses,

Qui

Qui (Lecteur , je ne hable point)

Les contentera sur ce point.

1669.

Cinthio , le fils d'Aurelie ,

Charmante Actrice d'Italie ,

En est l'Auteur spirituel ,

Et j'y trouve beaucoup de sel.

LE SOLDAT PAR VENGEANCE,

O U

ARLEQUIN SOLDAT EN CANDIE.

*Il Soldato per vendetta , o Arlichino
Soldato in Candia.*

Comédie en trois Actes de M. CINTHIO , (1)
représentée vers la fin du mois de Mai
1669.

VOici encore une pièce de M. *Cin-*
thio , qui a saisi ce vaudeville
du tems, pour y ajouter des scènes
Italiennes, qui s'y trouvoient propres.

(1) Robinet annonce cette pièce , mais sous le titre
que le public lui avoit donné.

Lettre en Vers du 1. Juin 1669.

En cette ville de Lutèce ,
Toujours par quelque gaye pièce ,
Les comiques Ausoniens ,
Alias les Italiens ,

Hh

— Les nouveaux Comédiens Italiens ont
 1669 employé ce canevas & en ont composé
 la pièce, intitulée *Flaminia veuve fi-
 dèle, & Soldat par vengeance* : en Ita-
 lien, *Flaminia Soldato per vendetta*.
 Représentée sur le théâtre, le 5 Octo-
 bre 1716.

Eularia, pour se venger de Cinthio,
 se travestit en homme, ainsi qu'Aurelia
 son amie, & Diamantine sa suivante,
 & sous ce déguisement elle assemble un
 nombre de soldats. Cinthio de son côté,
 après avoir levé quelques troupes, se
 retire dans une forteresse, où Eularia
 veut l'assiéger. Cette action, si terrible
 en apparence, est cependant terminée
 par un heureux dénouement. Arlequin
 n'y joue qu'un rôle épisodique, mais
 comme il est à l'ordinaire le plus plai-
 sant, c'est celui auquel nous allons
 nous attacher.

Il paroît d'abord habillé en gueux,

Nous divertissent à merveilles ;
 Et est, de façon non pareille,
 Et leur *Cinthio*, grand Auteur
 Aussi bien comme grand Acteur,
 Leur en fournit chaque semaine,
 Une neuve, sans nulle peine,
 De qui les incidens joyeux,
 Font sans doute rire des mieux.
 Témoin est sa pièce dernière,
 Qu'on nomme *la Femme Guerrière*.

& cache un de ses bras, qu'il dit avoir perdu à la guerre, par un coup de canon. Scaramouche à qui il demande l'aumône, ouvre sa bourse, & la resserre: Arlequin passe adroitement son bras par dessous son juste-au-corps, & la derobe: Ah! fourbe, lui dit Scaramouche, en le saisissant dans le moment, tu dis que tu as perdu ton bras, & le voilà! Ah! Seigneur, répond Arlequin, que je vous suis obligé: de quoi? demande l'autre: c'est ajoute celui-ci, de m'avoir fait retrouver mon bras, que je croyois avoir perdu. Mon ami, lui dit Scaramouche, lorsque vous le perdistes, vous aviez, sans doute, cet habit: comment le boulet de canon a-t-il emporté le bras, sans emporter aussi la manche? c'est, Monsieur, réplique Arlequin, qu'il a passé par les pores du drap.

Dans une autre scène, Cinthio fait des soldats: c'est Scaramouche qui est à leur tête, & qui bat la caisse. Arlequin arrive en courant, les cullebute l'un sur l'autre, & dit pour s'excuser, qu'il croyoit que l'on faisoit une sortie, & que c'est pour cela qu'il s'est si fort précipité. En passant il dérobe au Docteur sa patente de sergent, & se retire en éclatant de rire.

Eularia paroît ensuite avec sa troupe

Hh ij

— & fait quelques raisonnemens sur la
1669 guerre, & les opérations qu'elle a pro-
jetté : lorsqu'elle a quitté la scène, Cin-
thio arrive suivi de ses soldats. Scara-
mouche dit à Arlequin, qui veut s'en-
roller, de passer derriere Monsieur le
Capitaine. Arlequin se glisse entre Cin-
thio & le dos de son fauteuil, & après
plusieurs lazzi, lui présente la patente,
qu'il a derobé. Cinthio lui demande
s'il s'est jamais trouvé à un assaut : oui,
Seigneur, répond le nouveau soldat,
j'étois à l'assaut de Troye. Votre Sei-
gneurie, ajoute-il, a sans doute entendu
parler du cheval de Troye ? oui, dit
Cinthio : eh bien, continue Arlequin,
c'étoit moi qui l'étrillois, & le menois
boire. Cela ne se peut pas, réplique
Cinthio, il y a plus de deux mille ans
que le siège de Troye est passé. Quelle
Troye entendez-vous donc ? dit Ar-
lequin, je parle d'une troye, d'une
laye, & de ses petits marcaffins, que
nous attaquâmes à la chasse, & que nous
primes enfin avec bien de la peine. Cin-
thio sans faire attention à ce discours,
lit la patente qu'Arlequin lui a présen-
tée, & lui demande pourquoi il porte
un habit ainsi bigarré ? c'est, répond
Arlequin, qu'il est composé d'échantil-
lons des drapeaux que j'ai pris sur l'en-
nemi.

Dans une des scènes suivantes , Arlequin est mis en prison pour quelque étourderie : le hazard veut que pendant le séjour qu'il y est obligé de faire , il entend Eularia qui dit qu'elle veut tuer Cinthio dans une sortie. Un moment après Scaramouche entre , & lui annonce qu'il doit être fusillé. Arlequin répond qu'il le veut bien : deux soldats lui passent une corde au col , & après lui avoir couvert les yeux d'un mouchoir , ils l'ammenent. Arlequin continuant à badiner , demande pourquoi on le fait jouer à Colin maillard , il feint de se prêter à ce jeu , & de tâcher d'attraper quelqu'un : il trouve Scaramouche sous sa main , & en disant , ah je te tiens , il ôte son mouchoir. Mais on lui réitere que ce n'est pas un jeu , & qu'il faut qu'il meure. Arlequin fait plusieurs lazzi , & dit à Cinthio , que s'il veut lui donner la vie , il va lui découvrir un secret d'où la sienne dépend. Cinthio paroît d'abord inquiet , Arlequin s'en aperçoit , & crie qu'on le peut faire mourir , mais qu'on ne sçaura rien. Cinthio redouble ses instances , & enfin lui promet la vie. Arlequin découvre la conspiration d'Eularia : on lui pardonne à condition qu'il sortira du pays , & dans le moment on le dé-

1669. lie. (1) Après que les acteurs ont quitté le théâtre, Diamantine survient : Arlequin & elle se reconnoissent, & font une scène de lazzi, après laquelle ils se retirent.

Arlequin, à qui on a donné la liberté de rester dans la place, fait à Scara-

(1) Dans la suite des représentations, on fit en cet endroit quelques changemens, & on y ajouta la scène suivante. Arlequin paroît devant le juge qui doit l'interroger : après le lazzi d'attraper une puce, & ensuite une araignée ; le Juge lui fait plusieurs questions.

LE JUGE.

» Comment vous appelez-vous ?

ARLEQUIN.

» Arlequin.

LE JUGE.

» N'êtes vous jamais venu en prison ?

ARLEQUIN.

» Oui, Monsieur, pour porter à manger à une de mes camarades, qui étoit prisonnier pour dettes.

LE JUGE.

» N'avez-vous jamais rien fait contre l'ordre de la Princesse ?

ARLEQUIN.

» Oui, Monsieur, je suis sorti de la ville malgré son ordre.

LE JUGE.

» Comment ? & par quel moyen êtes-vous sorti ?

ARLEQUIN.

» Il y a quatre ou cinq jours, je voulois étendre des chemises sur la muraille, elle s'écroula sous moi, & je tombai dans les fossés avec mes chemises.

LE JUGE.

» Ne vous êtes-vous jamais trouvé à la mort de quelqu'un ?

mouche le recit de ses bravoures; Eu-
Iaria & Aurélia, vêtues en hommes, 1669.
lui en font leur compliment, il les
reçoit avec une extrême gravité. Le Do-
cteur vient, se plaint qu'Arlequin lui
a volé sa patente, & montre une feuille
de papier blanc, qu'on lui a remise en

ARLEQUIN.

» Oui, Monsieur, l'année dernière je me trouvai
» à la Greve, où l'on pendoit un homme.

LE JUGE.

» N'avez-vous jamais dit du mal du Gouverneur?

ARLEQUIN.

» Oui, Monsieur, il y a quelque tems qu'il étoit
» malade, & tous ceux qui me demandoient de ses
» nouvelles, je disois, il se porte fort mal.

LE JUGE.

» Sçavez-vous celui qui a blessé Cinthio?

ARLEQUIN.

» Oui, Monsieur, c'est vous-même.

LE JUGE.

» Cela est faux... N'avez vous jamais excité per-
» sonne à se battre?

ARLEQUIN.

» Très-souvent, Monsieur, quand je vois des chiens
» qui se querellent, je ne manque jamais de battre
» des mains, & de faire x, x, x, x, x, & je les excite
» à se battre. &c.

Après ce petit préambule, Arlequin dit que c'est
lui qui a tiré le coup de mousquet dont on l'ac-
cuse, pour se faire mettre en prison, parce que,
ajoute-il, j'ai un esprit familier qui m'a averti, que
dans cette prison, je trouverai un trésor de vingt
mille pistoles, mais que je n'y puis parvenir qu'en
m'associant avec un camarade, dont le nom com-
mence par une S. Scaramouche qui est dans le cas,
se propose pour cette opération. Il se fait une scène

H h iv

place. Arlequin le traite cavalierement; 1669. & fait le fanfaron : & lorsque le Docteur veut mettre l'épée à la main , l'autre prend une hallebarde , & se sauve , en disant , demi tour à gauche.

Dans une autre scène , Scaramouche & Arlequin rencontrent un pâtissier qui

de lazzi , Arlequin feint de parler à l'esprit , & de lui faire accepter l'association. Après quelques cérémonies & paroles magiques , il met un genouil en terre , & dit à Scaramouche de lui lier les mains derrière le dos , & de les attacher aux pieds. Scaramouche lui obéit , Arlequin continuant de feindre sa conversation avec l'esprit , s'arrête tout-à-coup , & dit qu'il vient d'apprendre qu'il a manqué à l'essentiel de la cérémonie : qu'il faut qu'à son tour il lie son camarade , & l'enveloppe avec son capot. Scaramouche se laisse faire , Arlequin le lie , lui tourne le dos à la prison , & lui couvre entièrement le visage avec son capuchon : en lui enjoignant de répéter plusieurs fois ces mots , *Giurgiomella , farnigichio , coquerico , coquerico*. Ensuite se mettant derrière Scaramouche , il lui donne des coups de bâton : celui-ci crie : Arlequin crie encore plus fort , & se plaint que le Diable l'assomme , parce qu'on n'a pas bien prononcé les paroles magiques. Ce lazzi se repette plusieurs fois : enfin Arlequin dit que voilà qui est fait , pourvu que , sous peine de la vie , il reste en cette posture sans prononcer un seul mot , jusqu'à ce que l'esprit se manifeste , & montre le trésor. Alors il prend la robe & le bonnet quarté du Juge , & appelle le géolier , qui vient recevoir ses ordres avec respect. Ce coquin a tout confessé , lui dit Arlequin , qu'on le conduise au cachot , jusqu'à ce qu'il soit pendu , & que l'on m'ouvre la porte. Le géolier ouvre la porte & reconduit Arlequin très-poliment : ensuite les archers viennent se saisir du criminel , Scaramouche fait ses lazzi , on le delie , il est reconnu , & menace de faire pendre les archers , qui se sauvent au plus vite.

porte un pâté : Arlequin lui donne le croc en jambe, il le fait tomber, & 1662. lui dérobe sa marchandise : Scaramouche & lui font le lazzi d'attaquer le pâté comme une forteresse ; c'est Arlequin qui défend la place : le pâtissier veut se mettre de la partie, mais Arlequin lui rompt son tambour sur la tête, & l'oblige à quitter prise.

Le Docteur poursuivant toujours Arlequin, se présente avec lui devant le Capitaine, au sujet de la patente qu'on lui a dérobé. Arlequin soutient le contraire, & répond à ses injures. Cinthio, pour finir cette dispute, prend la hallebarde d'Arlequin, & la mettant à terre, il déclare qu'il veut voir qui des deux l'emportera à la pointe de l'épée. Arlequin refuse le parti, & dit qu'il n'a pas le tems, qu'il faut qu'il aille changer la sentinelle : il ajoute, pour s'excuser, qu'il ne lui convient pas de mesurer ses armes avec un simple soldat. Moi, dit-il, qui ai eu l'honneur de me battre corps à corps contre les premières forteresses de Flandres. Cinthio dit qu'au moyen des questions qu'il va leur faire, il connoîtra bientôt lequel d'eux est plus ancien dans le service. Il demande ensuite, pourquoi portez-vous le mousquet ? le Docteur répond

370 *Histoire de l'ancien*

— le premier , & Arlequin après : voilà ;
1669. dit ce dernier , une plaisante question
à proposer : je porte , continue-t-il , le
mousquet , parce qu'il ne peut pas me
porter. CINTHIO.

» Quelle est la vie du soldat ?

ARLEQUIN.

» C'est la soupe & une bonne bou-
teille de vin.

CINTHIO.

» Quelles actions avez-vous par de-
» vers vous ?

LE DOCTEUR.

» J'ai défendu mon pays en repa-
» dant le sang de nos ennemis.

ARLEQUIN.

» Et moi j'ai défendu ma patrie plus
» glorieusement : j'ai fait punir les enne-
» mis , sans répandre une seule goutte
» de sang.

CINTHIO.

» Eh comment as-tu fait ?

ARLEQUIN.

» Je les ai pendu par leurs cols.

Eh bien dit Cinthio , je donne la
hallebarde à celui qui est en possession
de la patente de sergent. Arlequin , ra-
masse la hallebarde , & ajoute , portez
honneur & respect au Capitaine , & à
son sergent.

Arlequin a encore une scène avec

Diamantine , qui est toujours travestie en homme. Ce jeune Cavalier , dit Arlequin en l'appercevant ressemble bien à une certaine Diamantine ma maîtresse, que j'ai laissée à Paris , & avec laquelle j'avois des engagemens pour me marier. C'est elle , ajoute-t-il , qui est causé que j'ai pris le parti de me faire soldat , pour assommer ce coquin de Trivelin , mon rival. Diamantine répond à ce discours , & termine ses phrases en disant , *c'est ainsi que parloit Diamantine*. A chaque fois , Arlequin fait le lazzi de mettre bas ses armes. Cette scène finit par un soufflet que ce dernier reçoit , après lequel il sort du théâtre.

Voici la scène d'Arlequin en sentinelle , il porte un capot , un mousquet , & une épée. Après quelques lazzi de frayeur , il prie le caporal qui le pose de revenir bien-tôt. Comme il fait nuit , Arlequin témoigne avoir peur des esprits , il se promene en tremblant : Trivelin vient faire ses lazzi au tour de lui , tire le coqueluchon du capot du sentinelle , lui entortille le col avec la meche de son fusil , jette le fusil en devant , lui pince le nez & les oreilles. Arlequin , saisi de crainte & n'osant pas répondre , apperçoit par hazard un laquais qui porte un flambeau : il

— le prie de le lui prêter : pendant qu'ils
1669. causent ensemble : Trivelin reparoît
sous la figure d'un fantôme : Arlequin
tombe par terre , en criant , caporal ,
à moi caporal ; & se sauve enfin en fai-
sant plusieurs cullebutes.

La dernière scène d'Arlequin est celle
où on l'apporte caché dans un canon.
Comme on est prêt à le charger ; Scara-
mouche regarde ce qui peut y mettre
obstacle , Arlequin lui fait voler de la
farine au visage , sort du canon , & chas-
se les acteurs à coups de ceinture.



LE MONDE RENVERSÉ.

OU

ARLEQUIN JOUET DE LA FORTUNE,

Il mondo à la roversa.

Comédie en trois Actes. (2)

Cette pièce a été traduite par *Dominique*, sous le titre d'*Arlequin Gentilhomme par hasard*. Imprimée en 1711. (2)

(1) L'ordre chronologique du Scénario nous fait soupçonner que cette pièce pourroit être du sieur Cinthio : car le sieur Robinet dans sa lettre du 20 Juillet 1669. annonce une nouvelle comédie de cet Auteur, sans en donner le titre : Voici le passage sur lequel nous fondons notre conjecture.

L'admirable troupe Italique,
Dont le théâtre est si comique,
Nous y donne une nouveauté,
Pleine de grace & de beauté:
Le sérieux & le risible,
Caussent un plaisir indicible;
Ils se sont si bien concertés,
Que toutes les diversités
Qui fourmillent dans ce spectacle,
Qui est un vrai petit miracle,
Dont *Cinthio* second acteur,
Est encor le digne inventeur.
Et dans lequel toute la troupe

Fait certe aussi miracles, où jamais je ne soupe.

(2) M. Le Sage semble avoir emprunté quelque chose de la pièce Italienne dans sa Comédie de *Crispin Rival de son Maître*.

1669. Arlequin & Trivelin ouvrent la scène, ils portent une valise qu'ils viennent de trouver. Ils l'ouvrent & tirent une lettre, dont Arlequin lit ainsi la suscription. *Au très-insolent qui a mangé le lard.* Trivelin arrache la lettre & lit : *Au très-excellent Docteur Baloard.* Ils decouvrent par cette lettre que Cinthio doit venir dès le jour même épouser Eularia fille du Docteur : & comme ce Cinthio n'est point connu, ils concertent ensemble qu'Arlequin se fera passer pour lui, épousera la fille, & partagera la dot avec Trivelin. Le Docteur arrive, Trivelin lui présente la lettre ; & Arlequin reçoit les complimens que ce bon homme croit faire à son futur gendre. On appelle Eularia. Arlequin fait devant elle son personnage ridiculement, le Docteur lui demande pourquoi il porte un habit déchiré : c'est, répond-il, de peur d'être volé sur les chemins.

Dans une des scènes suivantes, le véritable Cinthio arrive, & est fort surpris d'avoir été prevenu par un fripon, qui prend son nom : le Docteur fait appeler Arlequin, pour le confronter avec lui. Cinthio lui fait plusieurs questions ; s'il connoît l'Espagne, le nom de son pere, &c. Arlequin lui répond

qu'il connoît Madrid : & à l'égard de ———
l'autre demande, il renvoye à son valet, 1669.
qui est Trivelin, & fait ici un imbroglio.
Cinthio n'a pas beaucoup de peine à
s'en appercevoir : il dit hautement que
c'est un fourbe, & lui fait un défi pour
se battre ; je vous attens, dit-il en s'en
allant, dans un tel endroit : oui, ré-
pond Arlequin tout bas, j'irai par un
autre.

Arlequin sorti de ce premiet embar-
ras, tombe dans un autre, il rencontre
Octave son ancien maître, & amant
aimé d'Eularia. Après quelques lazzi
d'inquiétude : Arlequin est obligé de
répondre à Octave qui l'arrête : tu es
un fourbe, & un fripon, lui dit ce
dernier. Par ma foi, réplique Arlequin,
il faut que vous soyez un habile astro-
logue, pour deviner si juste. Octave
lui demande d'où il vient ? des galeres,
répond-il. Dans le moment Cinthio pa-
roît ; comme il est sans épée, il prie
Octave de lui prêter la sienne : Arlequin
supplie du contraire. Eularia entre,
& en apporte une : Arlequin est transi
de crainte : mais Trivelin a le bonheur
d'enlever à Cinthio son épée par adresse ;
Arlequin qui s'en apperçoit, tire alors
la sienne, & fait le brave. Cinthio se
retire : le Docteur arrive avec sa fille :

— Arlequin lui présente l'épée de son rival;
 4669. que Trivelin lui a remis. Il ajoute qu'il lui a fait rendre les armes, après lui avoir fourni un grand coup d'épée dans le ventre. Eularia lui demande s'il n'est point blessé : comme Arlequin feint de l'être au bras, la belle lui donne un ruban dont elle lui fait elle-même une écharpe. Il fait ses lazzi de remerciement, & la suit dans la maison de son pere.

A l'ouverture du second acte, Arlequin sort de la maison, donnant la main à Eularia. Survient un brave, qui demande quelle est cette fille ? Elle se nomme Eularia, répond Arlequin, mais si vous la voulez, je vous en fais présent. Le brave met l'épée à la main, Arlequin est prêt à fuir, lorsque le brave se retire, en voyant approcher le Docteur : alors mettant flamberge au vent il se rassure, & dit qu'il vient de faire tête à dix personnes qui l'ont attaqué en même tems. Peu après, Cinthio revient avec une épée, Arlequin fait une scène de poltron, jusqu'au moment que Trivelin se glisse auprès de Cinthio, lui enleve son épée, & substitue à la place une seringue. Alors il fait grand bruit, appelle le Docteur & sa fille, & met l'épée à la main. Cinthio en en voulant faire

faire autant , est très-surpris de ne trouver à son côté qu'une seringue , il s'es- 1669.
quive ; Arlequin triomphe & se moquant de son rival le fait passer pour insensé. C'est par cette situation que se termine le second Acte.

Au troisième, Trivelin appelle Arlequin. Que je t'ai d'obligation , mon cher ami , dit ce dernier ; ta seringue m'a sauvé la vie. Ils concertent ensuite les moyens d'enlever l'écrin de diamans , & l'argent de la dot. A l'égard du premier article , Arlequin qui s'en est nanti , ne manque pas à le remettre à son camarade , & promet d'en faire autant de la dot , aussi-tôt qu'il l'aura reçue.

Enfin , lorsqu'on est prêt à conclure , le notaire arrive , Arlequin lui demande s'il sçait écrire ? Il voit venir Eularia & Octave , & prie ce dernier de ne pas le déceler. Après plusieurs lazzi , il apperçoit Cinthio , qui a une épée : *oh-ime* , s'écrie-t-il , j'ai une colique effroyable. Il veut sortir , on l'en empêche. Tu porte sur ton visage , lui dit Cinthio , en l'arrêtant , les marques d'un insigne fripon. Vous en avez menti , répond Arlequin , je le les porte sur mes épaules. Misérable , ajoute Cinthio , qui sors des galeres , où tu as été cinq ans : vous en avez encore menti , répli-

— que l'autre, je n'y ai servi que pendant
1669. quarante ans. A chaque accusation de
Cinthio, Arlequin feint d'être tourmenté d'une violente colique, & veut quitter; mais on le retient toujours. Enfin il se dépouille, de ses habits, & reste en chemise: cependant on amene Trivelin, avec les Diamans escamotés: les deux fripons demandent la vie, on la leur accorde, en les chassant honteusement, & la pièce est terminée par le mariage d'Eularia & de son amant.



LE GENTILHOMME CAMPAGNARD,
OU
LES DÉBAUCHES D'ARLEQUIN.

Il Gentilhommo Campagnard.

Comédie en trois actes , du Docteur LOLLI,
représentée le 1. ou le 2. Janvier 1670.

V Voici de quelle maniere le sieur
Robinet annonça cette pièce , en
nous apprenant en même tems le nom
de l'Auteur.

Lettre en vers , du 4 Janvier 1670.

Arlequin, ce charmant comique,
Qui de bien divertir se pique,
Est devenu grand *débauché*,
Mais bien loin qu'on en soit fâché,
On voudroit qu'il lui prît envie
De l'être ainsi toute sa vie.
Ce n'est pas un vin de lion
Que le sien , non vraiment , non , non,
Mais un vin de singe agréable,
Qui le rend certe inimitable.
A tous les suppôts de Bacchus ,
Qui font un usage de son jus.

li ij

 1670.

On comprend bien comme je pense ;
 Que la débauche est sans offense ,
 Et qu'ici , sans m'équivoquer ,
 Je parle , s'il faut m'expliquer ,
 De sa débauche de théâtre ;
 Où cet Acteur archifolatre ,
 Est un imbriaque follet ,
 Qui si fort aux deux sexes plaît ,
 Qu'une aimable & belle Comtesse ,
 Et qui même est un peu Princesse ,
 Le veut aller voir en ce jour
 Comme les autres à son tour.
 Toute la troupe fait merveille
 Dans cette pièce de *Bouteille* ,
 Et de qui mêmes un Docteur (1)
 Je vous le proteste , est Auteur.

Le théâtre représente une chambre proprement parée, au fond de laquelle est un lit sur lequel Arlequin paroît dormant. Trivelin arrive pour lui parler d'une affaire de conséquence, mais le valet de chambre ne veut pas le laisser approcher. Trivelin & lui se battent, & tombent sur le lit qu'ils renversent sur les planches ; Arlequin reveillé en sursaut sans sçavoir quel en est le sujet,

(1) C'est le Docteur de la troupe. (*Note de Rabinet.*)

Te trouve enveloppé dans cette dispute ; ces trois personnes se gourment, 1670, & se roulent par terre pendant quelque tems. Enfin Trivelin se leve, & dit à Arlequin qu'il veut lui parler d'Eularia. Attendez, répond Arlequin, que je sois habillé. Il appelle ses valets, qui l'habillent tout en l'air. Ce jeu de théâtre est accompagné de plusieurs culbutes : lorsqu'il est fini, Trivelin dit à l'oreille du maître, qu'il a trouvé le moyen de lui ménager une conversation avec Eularia. Je te remercie, dit Arlequin : à ces mots il tire de sa bourse un peloton de papier, dans lequel est une pierre, tiens, continue-t-il, voilà une pierre des Indes qui a la vertu, que quiconque la porte... que quiconque la porte... Il n'acheve pas, & s'enfuit laissant Trivelin bien confus.

Eularia, & Octave son amant font une scène de tendresse : Arlequin les interrompt, par des complimens ridicules. Octave fâché de ce contretems le rebute, & rentre avec Eularia. Arlequin veut les suivre, mais il est arrêté par Trivelin, qui le prie de lui expliquer les vertus de la pierre. Arlequin remet la partie à une autrefois : en attendant Trivelin lui propose de jouer le personnage de Baron Allemand : il

— lui demande s'il sçait quelques mots de
1670. cette langue : Arlequin répond que non, mais il lui parle un jargon qu'il compose sur le champ, & Trivelin en est content.

Arlequin paroît en Baron Allemand ; il aborde le Docteur & ses deux filles, & leur parle son jargon, Trivelin à ses côtés lui sert d'interprète. On apporte une table, avec des rafraîchissemens ; on boit, & l'on danse, sur la fin du divertissement, qui finit le premier acte, Arlequin qui est yvre, prend une bouteille, & la casse sur la tête du Docteur, veut mettre l'épée à la main, & fait mille extravagances.

Cette yvresse d'Arlequin continue à l'ouverture du second acte : Cinthio & Scaramouche le trouvent endormi, & le reveillent. Le Docteur arrive avec Trivelin : Arlequin s'adresse au premier, & sans façon lui demande Eularia en mariage. Il est refusé : vous avez grand tort, dit-il, car j'avois commandé pour ma future un carrosse de porcelaine, avec des roues de cristal de roche, & une robe magnifiquement brodée de petits patés. Le Docteur méprise ces discours, dont il sent le ridicule, & lui tourne le dos sans répondre.

La scène suivante est entre Arlequin

& son frere cadet , qui vient lui faire des reproches sur sa débauche , son yvrognerie , & sa lâcheté : pourquoi donc portez-vous une épée ? lui dit-il : parce qu'elle ne peut pas me porter , répond Arlequin. Le cadet peu satisfait de cette raison , ajoute qu'il est honteux à un Gentilhomme de ne savoir pas ses exercices , monter à cheval , danser & faire des armes. Je sçais tout cela , replique Arlequin : essayons , continue le frere , & au défaut de fleurets , nous pouvons faire des armes avec nos épées : en même tems il tire la sienne ; Arlequin s'imaginant qu'on veut le tuer se sauve , ah ! fraticide , s'écrie-t-il , je te donne ma malédiction. Le cadet le rassure , & lui dit qu'il n'a pas intention de lui faire du mal , qu'il veut voir seulement s'il a retenu ses premières leçons. Mettez-vous en garde , ajoute-t-il. Arlequin répond par des coqs à l'ânes , frappe du pied , & feignant d'être blessé , il se met à pleurer. Couvrez-vous , lui dit son frere : il se couvre le visage , & entend tout de travers. Le frere cadet fait apporter le cheval de bois , & dit à Arlequin de se mettre dessus avec grace & facilité. Arlequin prend une chaise , & monte sur le cheval , le visage tourné vers la croupe. Le cadet le

— fait appercevoir de son ignorance ; bon,
 1670. lui répond Arlequin , on n'a qu'à retourner la tête du cheval de l'autre côté. Le frere le fait descendre , & pour lui montrer la façon , il saute en selle : Arlequin voulant l'imiter , passe par dessus le cheval , fait la culbute , & dit , que l'animal lui a donné un coup de pied à la tête. Il veut recommencer , & tombe par devant , en disant qu'il vient de casser le col à son marquisat. Après les exercices du cheval de bois, qu'Arlequin fait toujours d'un air gauche , le frere s'offre à lui apprendre à faire le coup de pistolet. Il caracole autour de lui , & tire deux coups : Arlequin tombe du cheval , se plaint qu'il est blessé , & s'enfuit en se traînant sur les genoux.

Au troisième acte Trivelin propose à Arlequin de remplir en même tems le rôle d'un Espagnol & d'un François : il faut , dit-il , sous ce double déguisement que tu obtiennes absolument Eularia. Je serai , de mon mieux , répond Arlequin.

Il revient , après que lques scènes, vêtue d'un côté en Espagnol , & de l'autre en François : il est envelopé d'un long manteau noir , & a deux chapeaux l'un sur l'autre. Il aborde le Docteur par le côté qu'il paroît habillé à la Française : bon jour , Monsieur , lui dit-il , n'êtes-vous

vous pas M. Balourd ? Oui, Monsieur, ———
répond celui-ci : Arlequin, après un 1670.
compliment des plus ridicule, passe de
l'autre côté, & lui demande en Espa-
gnol, s'il est le Docteur Baloard ? & moi,
ajoute-t-il, je suis Don Diego de los
Diego, aussi noble que le soleil, &
je viens ici pour me marier avantageu-
sement : ensuite repassant de l'autre côté,
il dit en François. Quel est cet homme
qui vous parle ainsi : & à l'opposite en
Espagnol ; il continue sa conversation
de mariage. Il prend le Docteur par la
main, se promene avec lui en se carrant,
& se retournant prestement, jarni, dit-
il en François ; coquin je te couperai les
oreilles, si tu ne cesses tes façons imper-
tinentes. De cette façon & en se servant
alternativement des deux langues Espa-
gnole & Française, Arlequin embarrasse
le Docteur, au point de ne sçavoir à qui
répondre ; enfin il le culbute & se re-
tire. Pendant que ce bon homme se re-
leve en pestant contre le François &
l'Espagnol : Octave & Scaramouche
arrivent, Arlequin revient sur la scène ;
il veut recommencer son lazzi, mais il
est reconnu, on le dépouille & on le
rosse : c'est ainsi que finit la comédie.

1670.

ARLEQUIN ESPRIT FOLLET.

Arlechino Spirito Folleto.

Comédie en trois Actes, par M. CINTIO.
Représentée au commencement du mois
de Mars 1670.

*Lettre en vers de Robinet, du samedi 8.
Mars 1670.*

Les Italiens si follets,
Où par leurs comiques rollets
Excitent du peuple le risible,
Comme il est tous les jours visible,
Donnent un divertissement,
Inventé tout nouvellement
Par le fécond Auteur Cynthio,
Où sans cesse il faut que l'on rie.
Le titre est, sans oublier rien,
Arlequin Esprit Aérien,
Familier & Folet même :
Et cet Acteur que chacun aime
Remplit si bien ce titre-là,
Que de rire on se pâme-là.
Tous les autres de cette troupe,
Qui maintenant ont pignon en poupe,
Compris leur nouveau *Pantalon,*
Rouge ma foi jusqu'au Talon,

Y font à l'envi des merveilles ,
Qui par les yeux & les oreilles ,
Ebandissant, il est certain ,
Tout le cher microscope humain.
On voit de plus dans cette pièce ,
Où regne la seule lieffe ,
Des machines, des vols, des tours ,
Qui ne font pas de tous les jours ,
Mais semblent effets de magie.
Aussi (s'il faut que tout je die)
Une Magicienne on voit-là ,
Et c'est l'aimable *Aularia* (1)
Laquelle y commande à baguette ,
Si bien que toute chose est faite
Dès qu'elle touche, ou dit un mot.
Mais c'en est assez , car il faut
Que dans ma légende je cause ,
Sans doute de plus d'une chose.

QUoi qu'en dise Robinet , si cette
pièce a eu un tel succès , il faut
l'attribuer au jeu des acteurs , & non à
l'ouvrage , qui n'a rien de plaisant , ni
de neuf , & dont nous ne croyons pas
devoir présenter aucun extrait.

(1) Eularia.

1672.

LE COLLIER DE PERLE.

Comédie en trois Actes, de M. GIRARDIN,
représentée vers la fin du mois de
Juillet 1672. (1)

Nous croyons devoir transcrire ici le programme de cette comédie tel qu'il a été imprimé dans le tems : c'est un morceau extrêmement rare & peu connu : nous avons retranché les paroles des entrées & divertissemens, dont il suffit de donner une idée ; & ajouté certains détails plaisans, & autres jeux de théâtre, pris du Scénario du sieur Dominique.

(1) Ecoutons le sieur Robinet sur le succès de cette pièce. Voici ce qu'il en dit dans sa lettre du 30 Juillet 1672.

Nos Comédiens Italiques,
Qui ne sont point mélancholique
S'appliquans à nous divertir,
Dont je les aime, sans mentir,
Nous offrent le nouveau régale
D'une aventure joviale,
Ayant pour titre *le Collier*.
Ce sujet est tout singulier,
Et d'un bout à l'autre comique.
De plus, une bonne musique,
Et de très-beaux pas de ballet
De cet événement follet,
Font l'agréable petite oye,
Si-bien qu'on en a pleine joye.

Sujet de la Comédie, intitulée :

LE COLLIER DE PERLES.

1672.

Mélée de Ballets & de Musique.

Imprimée à Paris chez Robert BALLARD, seul
Imprimeur du Roi pour la Musique, rue
saint Jean de Beauvais, au Mont Parnasse,
1672. in-4°. pp. 20.

Noms des Acteurs. (1)

OCTAVE, Amant d'Eularia.

EULARIA, Amante d'Octave.

LE DOCTEUR, Pere d'Eularia.

**ARLEQUIN SBROFADEL, Marquis
Francois.**

DIAMANTINE, Servante d'Eularia.

BRIGUELLE, Valet du Docteur.

Cinq ou six Valets.

Et dans la Lettre du 13 Août suivant il ajoûte.

Les Italiens d'Italie,
Grands chasteurs de mélancholie,
Continuent pour eux de jouer
Leur aventure du *Collier*,
Sujet mêlé de mainte entrée,
Qui beaucoup, je vous jure, agréé,
Voire même aussi de concerts,
Et par-ci, par-là de beaux airs,
Dont les paroles sont Françaises,
Qui font les oreilles bien aises,
Le tout venant d'un bel esprit (*)
Qui délicatement écrit,
Et d'une manière facile,
Selon notre moderne stile.

(*) *Le fleur Girardin.*

(1) Ce catalogue des acteurs est précédé d'un avis.

Kkñj

Le Docteur s'entretient avec Briguelle du peu de pouvoir qu'il a dans sa maison, où Eularia sa fille commande bien plus absolument que lui : & lui fait part de la résolution qu'il a prise de la marier avec Octave, quoiqu'il n'ait aucune amitié pour lui; afin d'éloigner de sa maison une fille dont il est si peu satisfait.

SCÈNE II. Diamantine vient dire au Docteur avec un empressement plein de

qui est assez instructif, & mérite d'avoir place ici.

« Le sujet de cette comédie est une aventure véritable arrivée depuis peu, & que l'Auteur du *Mercure Galant* a fort agréablement écrite au commencement de son livre. Celui qui l'a accommodé au théâtre ne l'a prise que dans ce recueil, & il croit devoir avouer à ce charmant Auteur, quel qu'il puisse être, qu'il n'a pris le dessein d'en faire une comédie, qu'en le lisant, on verra ce qu'il y a ajouté pour remplir, & pour embellir la scène. Au reste il est inutile de nommer celui qui a pris la peine de composer les airs, & les entrées de ballet qui en font tout l'ornement; quoique cet illustre n'y ait employé que le peu de momens que lui laissent les divertissemens qu'il prépare pour le Roi, on ne laisse pas de reconnoître d'abord son admirable génie, & de juger que ce n'est que de lui seul que peuvent partir des choses si surprenantes, & si peu forcées. »

A ces éloges si flatteurs pour le Musicien, il n'est pas difficile de reconnoître le fameux Lully; & c'est peut-être le seul mérite de l'ouvrage.

joÿe, qu'un Marquis de France, nommé Sbrofadel (1) doit venir faire visite à Eularia : certe, nouvelle augmente l'impatience du Docteur, qui chaffe rudement Diamantide.

SCENE III. Il continue dans son chagrin contre les visites que reçoit sa fille,

(1) La scène de la toilette d'Arlequin est très-plaisante, l'auteur du programme l'a oubliée, mais on l'a aussi ajoutée dans la suite des représentations. Quoiqu'il en soit la voici.

Arlequin paroît en robe de chambre, Scaramouche (cet acteur n'est pas au nombre de ceux du programme) lui reproche qu'il dort trop, il ajoute qu'il ne sera jamais qu'un âne, soit, répond Arlequin, je veux te ressembler. Giaraton valet de chambre d'Arlequin, vient lui annoncer le tailleur, le chapelier & le perruquier qui attendent, disent-ils, depuis plus de quatre heures, & s'impatientent. Arlequin ordonne qu'on les fasse entrer : Giaraton & le tailleur se querellent pour l'habiller : *Amibal* (autre gagiste, déguisé en perruquier) dit qu'il ne prétend pas céder le pas au tailleur. *Croque* (moucheur de chandelles) proteste qu'étant chapelier, il doit l'emporter sur le tailleur & le perruquier, & qu'assûrement il commencera par essayer le chapeau de Monsieur. Ils sont tous les quatre prêts à se battre : pendant qu'Arlequin conteste avec eux au gesticule, le tailleur lui passe sa culotte : il veut lui donner un soufflet, & foule son bras dans une des manches de l'habit. Alors le perruquier lui met sa perruque : il la jette à terre, & en fait de même du chapeau que le chapelier veut poser sur sa tête. Il se sauve, & tourne au tour d'un fauteuil, sur lequel il s'assied : enfin le tailleur & les deux autres profitent des différentes postures qu'il fait, pour l'habiller tous en même tems.

Dans le compliment qu'il fait au Docteur, & dit, je rends grâce à mon père qui m'a engendré pour être le gendre de la génération de votre progéniture.

1672. particulièrement des François, dont l'humeur libre & galante, n'est pas du goût de son pays.

SCENE IV. Il apprend à Octave & à Eularia le dessein qu'il a pris de les marier ensemble dans deux jours.

SCENE V. Ces deux amans se témoignent l'un à l'autre la joie qu'ils sentent à cette heureuse nouvelle.

SCENE VI. Le Marquis Sbrofadel vient faire visite à Eularia (1) où il

(1) Arlequin arrive habillé en Marquis ridicule. Il caresse Octave, & lui demande quelle est cette Dame. Ce dernier répond qu'elle se nomme Eularia. Holà ! laquais, s'écrie Arlequin, que l'on nous donne des sièges. Pour revenir à notre discours, dit-il, lorsqu'il est assis : Eularia l'interrompt en le faisant souvenir qu'il n'a pas encore entamé de conversation. Arlequin répond de travers, la Demoiselle lui fait des complimens sur sa perruque : il l'ôte de sa tête & la lui offre. Puis prenant une pince il se tire le poil du menton : le Docteur lui demande quel est cet instrument : Arlequin le lui montre, & lui arrache en même tems une partie de la moustache : le Docteur crie, & un moment après il éternue : je crois, Monsieur, dit Arlequin, que vous avez éternué ? Hola Champagne ! (alors Franciscane, gagiste de la comédie, entre vêtu en laquais) voilà Monsieur le Docteur qui vient d'éternuer, qu'est-ce qu'on doit lui dire ? Le laquais se tourne du côté du Docteur, Dieu vous assiste, Monsieur, répond-il, en faisant une profonde révérence. Voilà qui est bien ajoute Arlequin, va-t-en mon ami. Mademoiselle, continue-t-il, s'adressant à Eularia, lorsque je suis dans mon Château, je me plais fort à l'agriculture, je m'amuse à semer. Il y a environ un mois que j'ai semé moi-même de la graine de citrouille : de semer, Mademoiselle, ce

trouve Octave ; & ayant appris qu'ils ont dessein d'aller au bal la nuit suivante , il se met de la partie , & leur promet de les y accompagner en habit d'Arlequin.

SCENE VII. Briguelle va avertir le Docteur de cette partie , mais le Docteur le renvoye sans l'entendre , parce qu'il est occupé à faire la leçon à ses écoliers.

qu'il y est venu ? mais , Monsieur , répond Eularia , il ne peut y être venu que des citrouilles : pardonnez-moi , Madame , réplique Arlequin , il y est venu un cochon , qui a mangé toute la graine. Après cela il change de discours , & demande à Eularia , à quoi elle passe son tems. Elle répond qu'elle s'occupe à la lecture. Cela étant , dit Arlequin , je veux vous lire quelque chose de ma composition. Il se fait apporter un *in-folio* très-épais ; c'est , ajoute-t-il , l'Histoire du Monde ; elle sera lue dans un moment : je l'ai divisée en trois parties : la première est en vers , la seconde en prose , & la troisième n'est ni vers , ni prose. Octave interrompt ce discours , & propose à Eularia de la mener au bal. Arlequin veut être de la partie , & dit qu'il veut pour cela essayer un nouvel habit. J'ai été , ajoute-t-il , ces jours derniers à la comédie Italienne , où j'ai vu un certain Arlequin , qui est un petit drole que j'aime bien. C'est pour cette raison que j'ai fait faire un habillement pareil à celui qu'il porte. Il ordonne en même tems de l'aller chercher. On ne lui apposte que la custorte. Il se deshabille , le laquais emporte son habit , & ne laisse que l'épée , le chapeau & la perruque. Arlequin s'en aperçoit & se désespère , mais il dit que cet inconvenient ne l'empêchera pas d'accompagner la Demoiselle au bal. Il lui donne la main ; & sort avec elle. Octave les suit.

Le Docteur donne pour leçon à six écoliers, de disputer sur la mort de Lucrece, & de lui rendre raison, si elle fit bien de se tuer après l'accident qui lui arriva. Deux écoliers disputent un pour & l'autre contre, pendant que les quatre autres sont occupés à écrire les raisons, chacun pour son parti... Cette dispute (qui est en vers) est agréablement coupée par les mesures d'un air que les instrumens jouent à chaque hémistiche. Dès qu'il est fini, Briguelle paroît, qui emmene le Docteur. Les écoliers le voyant éloigné abandonnent leur dispute, & se mettent à danser : mais ayant entendu du bruit, & croyant que le Docteur revient, ils la recommencent avec une précipitation très-divertissante. Cependant au lieu du Docteur, ils ne voyent qu'un autre Ecoier, qui chante cette gavotte.

Quel souci vous intéresse
Dans ce bizarre entretien ?
Et qu'importe que Lucrece
En mourant fit mal ou bien !
De cette vertu farouche,
Tout le monde ici rira.

Ou si cet exemple touche,
Honni soit qui le suivra. (1)

1672.

SCÈNE VIII. Le Docteur chagrin de ce qu'il vient d'apprendre de Briguelle, renvoie ses écoliers, & demande à Scaramouche, Apoticaire, un breuvage qui endorme si bien sa fille, qu'elle ne puisse sortir. Lorsque Scaramouche veut aller le préparer :

SCÈNE IX. Cinq ou six valets entrent extrêmement allarmés, qui, voulant emmener Scaramouche au secours d'un malade qui expire, pendant que le Docteur veut le retenir pour son affaire, finissent l'acte avec un désordre fort plaisant.

Acte II.

SCÈNE I. Le Docteur apprend de Briguelle, qu'il a donné à Eularia le breuvage que Scaramouche lui a remis.

(1) Voici le second couplet.

Dans ce siècle plus traitable,
Cette mort a le crédit
De quelques héroïque fable
Qui peut instruire l'esprit.
Qu'un habile Tarquin vienne,
Peut-être on s'en défendra,
Mais enfin quoiqu'il obtienne,
Honni soit qui se tuera.

SCÈNE II. Diamantine prépare la
1672. toilette où Eularia doit se parer pour
aller au Bal.

SCÈNE III. Eularia fait attacher quelques nœuds à sa coëffure ; & se sentant extrêmement assoupie , fait chanter à une Demoiselle , l'air suivant.

Par le destin de mes rivaux
Je connois à combien des maux
S'expose un cœur que l'on vous sacrifie :
Mais mon amour ne peut s'en allarmer :
Et vos beaux yeux m'ont si bien sçu charmer-
Que j'aime mieux , belle Silvie ,
Vous aimer , & perdre la vie
Que de vivre sans vous aimer.



Malgré mes soins & mes langueurs ;
Des mépris remplis de rigueurs ,
Seront le fruit de vous avoir servi :
Mais mon amour , &c.

Eularia s'étant endormie sur la fin du second couplet , la Demoiselle se retire ; & le Marquis de Sbrofadel paroît en habit d'Arlequin , pour aller au bal , comme il l'a promis au premier acte. Diamantine voyant qu'Eularia se tourne d'un côté de sa chaise à l'autre

croit qu'elle est reveillée, laisse entrer Sbrofadel, & se retire. 1672.

SCENE IV. Sbrofadel voyant Eularia profondément endormie, (1) veut profiter de l'occasion, mais il change la résolution de voler des faveurs, en celle de voler son collier, qu'il voit à demi détaché. Et pour mieux cacher ce larcin, il en avale les perles, jusqu'au nombre de trente-deux. Eularia s'étant reveillée & ne trouvant plus son collier, croit que Sbrofadel l'a pris par galanterie, & le fouille.

SCENE V. Octave qui voit son action, croit qu'elle embrasse Sbrofadel, & ré-

(1) Arlequin se trouvant seul auprès d'Eularia, qui est endormie, fait le lazzi de regarder de tous côtés, & d'examiner si personne peut l'apercevoir. O ciel, s'écrie-t-il, ensuite, qu'elle est belle ! le beau front ! c'est une nape blanche que l'honneur a mis sur la table de ce beau visage. Ces sourcils sont deux archers, dont l'amour se sert pour jouer sur ce beau nez la farabande de mes soupirs. Oh les belles perles, dont la blancheur est effacée par celle de son col ; ces yeux fermés sont deux petits fripons qui jouent à colin maillard, pour attraper mon cœur. Cette belle bouche est l'image de la porte d'une forteresse, par laquelle entrent les munitions & les vivres, & ce joli menton est le pont levis. Cet estomach, ce beau poitrail est la place d'armes, & ces perles qui sont autour du col, sont les soldats, avec leurs armes blanches, placés pour la défense de cette forteresse. Mais comme personne n'a plus d'intérêt que moi de veiller à sa sûreté, il est juste que j'en sois le commandant, & que ces soldats exécutent ponctuellement mes ordres. Commençons par leur faire faire l'exer-

moigne une extrême jalousie, jusqu'à
 1672. ce qu'il ait sçu la vérité. Il interroge
 Sbrofadel, & trouvant ses réponses fort
 timides, & fort entrecoupées, il tâche
 de l'arrêter, mais Sbrofadel s'enfuit.
 Octave appelle ses gens, pour le cher-
 cher.

Seconde Entrée.

Six laquais cherchent Sbrofadel en
 dansant, & visitent jusqu'aux moindres
 endroits, avec un empressement fort
 agréable. Ils le trouvent plusieurs fois,
 & plusieurs fois il s'échappe : & tous
 ces jeux sont si naturels, & si bien

cice, (ajoute-t-il) prenez garde à vous. Haut la main.
 (il hausse la main) Prenez vos armes. (il détache le
 collier) Demi tour à droite. (il le porte à droite)
 Doublez vos files. (il le ploye en deux) Ensuite il fait
 réflexion, que s'il met le collier dans sa poche on
 le trouvera : pour éviter cette confusion, il prend le
 parti d'avaler les perles. Il les défile, les met dans
 son chapeau, & en disant Messieurs les soldats, le
 passage par où il faut aller est étroit, & vous ne
 pouvez marcher que deux à deux, il les avale toutes :
 puis il feint d'en faire autant du ruban : Eularia se
 reveille, elle s'apperçoit qu'elle n'a plus son collier :
 & soupçonnant Arlequin, qui est seul avec elle, elle
 le fouille : & ne trouve rien : ce dernier dit qu'il est
 pressé, qu'on l'attend, & qu'elle se dépêche : sur ces
 entrefaites Octave arrive, appelle des valets, qui
 arrêtent Arlequin : il confesse avoir volé & avalé le
 collier. Octave dit qu'il faut lui faire prendre une
 médecine des plus violentes. Arlequin escorté par les
 valets quitte la scène en disant, tout ce que je vais
 rendre sera donc très-précieux.

représentés, qu'il ne se peut rien voir de plus admirable. Enfin les laquais le prennent, & le laissent entre les mains d'Octave.

SCENE VI. Sbrofadel avoue tout, & Octave commande qu'on lui amene Scaramouche. Ce nom cause des frayeurs très-divertissantes à Arlequin, avec lesquelles l'acte finit.

Acte III.

SCENE I. Scaramouche choisit des herbes pour faire une médecine, & raisonne sur leur propriété.

SCENE II. Briguelle vient lui recommander de faire la médecine bien forte, & Scaramouche lui fait emporter ce qu'il a préparé pour cela.

SCENE III. Le Docteur remercie Octave du soin qu'il prend pour faire rendre le collier à sa fille.

SCENE IV. Scaramouche vient leur apprendre qu'il a fait avaler la médecine à Sbrofadel.

SCENE V. Diamantine s'écrie avec joye, que la médecine a déjà fait rendre trente & une perles. Scaramouche va préparer un nouveau remède, pour tirer la trente-deuxième.

SCENE VI. Sbrofadel se plaint dans

— un lit de la violente médecine qu'on
1672. lui a fait prendre. (1)

SCENE VI. Scaramouche veut donner un lavement à Sbrofadel, pour avoir la dernière perle : mais Sbrofadel l'évite, & Scaramouche par un accident répand son lavement. (2)

SCENE VIII. On arrête Sbrofadel, que l'on condamne à prendre une seconde médecine. Pendant que Scaramouche va la préparer, il fait son testament (3) & croyant fortement qu'il

(1) Pendant qu'Arlequin est au lit, Octave vient lui dire que des trente-deux perles du collier, il n'en a rendu que trente, & que pour restituer les deux autres on va lui apporter un lavement des plus vigoureux.

(2) Scaramouche en apothicaire arrive suivi d'un garçon, & tenant à la main une seringue. Arlequin la lui arrache, & envoie le lavement au visage du garçon.

(3) Scaramouche sort en disant qu'il va préparer une médecine plus forte que la précédente : Arlequin alors se désespère, & persuadé qu'il expirera en rendant cette seconde médecine, il prie le Docteur de faire venir un Notaire, pour dicter son testament. Le Docteur sort & revient avec un Notaire (c'est Tartaglia qui remplit ce rôle, & qui le joue en bégayant) Arlequin le contrefaisant dit, servitore illustri-tri-tri-tri, triffimi. Madame, ajoute-t-il, c'est un homme qui vient de Tripoli : c'est un Notaire de ce pays. Tartaglia veut commencer par dater l'année & le jour de l'acte, & prononce : l'an - an, an, an, an. Que l'on mène cet âne à l'écurie, s'écrie Arlequin, puis il ajoute. Je laisse cette maison au Docteur. Mais dit ce dernier, en l'interrompant, elle est à moi : je le sçais bien, réplique Arlequin, c'est pour cela que
doit

Doit mourir , il prie qu'on grave une
épitaphe , qu'il lit , sur son tombeau. 1672.

SCÈNE IX. Scaramouche fait prendre

Je vous la laisse : si elle n'étoit pas à vous je ne vous la laisserois pas. Je laisse , continue-t-il , mon cabinet à mon cousin. Tartaglia repete , mon ca-ca , ca-ca , ca-ca , ca-ca : faites vite retirer ce Notaire , dit Sbrofadel , car il va salir tous les meubles. Je laisse , continue-t-il , soixante & cinq arpens de drap d'Angleterre , pour habiller ma famille en deuil. Vous vous trompez , reprend le Docteur , on ne mesure pas de drap à l'arpent. Morbleu , répond Arlequin , avec vivacité , vous m'interrompez toujours mal à propos : il me semble que l'on peut mesurer son bien de la maniere que l'on le veut. . . Je laisse (poursuit-il) à l'Allemand mon valet de chambre . . . Un lavement à mon valet de chambre , répète le Notaire. Je laisse toutes mes vieilles nipes à la fripiere ma voisine. Tartaglia écrit , je laisse toutes mes tripes à la tripiere ma voisine. Comme Tartaglia begaye extrêmement , Arlequin s'écrie , ohimé ! il se meurt , qu'on aille promptement chercher un autre Notaire , pour recevoir le testament de celui ci. Il faudroit , ajoute-t-il , lui donner une médecine pareille à la mienne , pour lui faire évacuer les paroles qui ne peuvent pas sortir . . . Je laisse , continue-t-il , vingt écus à mon cuisinier , à condition de dépendre de mon frere cadet. Tartaglia écrit ainsi ces dernières paroles : à condition de pendre mon frere cadet. Arlequin impatienté , dit , enfin ; je laisse au Notaire ci-présent une langue de porc , pour mettre à la place de la sienne. Tartaglia se fâche , Arlequin le culbute de dessus sa chaise , & l'oblige à se retirer , de fort mauvaise humeur.

E P I T A P H E.

Arrête , ami passant , le tombeau que tu vois
Renferme Sbrofadel , un grand Seigneur François.
Il étoit beau , bienfait , galant , un peu folâtre ;
Pour la magnificence , il n'eut jamais d'égal ;

— la seconde médecine à Sbrofadel , qui
1672. fait de si grands cris que , (1)

SCENE DERNIERE. Eularia , qui les
entend d'une chambre prochaine , vient
& se résout à perdre cette perle , plu-
tôt que de le voir souffrir plus long-
tems : mais Sbrofadel la rend , & prend

Et quoique l'on ait dit qu'autrefois Cléopâtre
Fit à son Mare-Antoine un très-riche regal ,
Il trouvoit que pour une Reine ,
Deux perles dans un plat étoient un mets fort guëux ,
Et que ce n'étoit pas la peine ,
A moins d'en servir trente-deux.
Bien qu'il jastât tout seul autant que douze merles ,
Il n'éventoit pas ses desseins ,
Et quand il fut au pays des Romains ,
Ce ne fut pas pour enfiler des perles.
Des faveurs du beau sexe , il étoit si jaloux ,
Qu'il trouvoit tout de bonne prise ;
Et la parque le vint accabler de ses coups ,
Parce qu'en certaine entreprise ,
Il faisoit de son ventre une boîte à bijoux.
Adieu ; passant , quelque mal qui t'arrive ,
De tous les Médecins crains les ordres maudits ;
Crains des perles sur-tout , la vertu purgative :
Sbrofadel n'est ici que pour en avoir pris.

(1) Scaramouche vient , & aidé de Brûnet , (Bre-
civello gagiste de la comédie) il fait prendre de
force à Arlequin cette seconde médecine. Ce dernier
se couche sur son lit , & fait des cris si horribles ,
qu'Eularia accourt , & dit qu'elle aime mieux perdre
ses deux perles , que de voir ainsi souffrir ce miséra-
ble. Ah ! Madame , s'écrie Arlequin , en se jetant au
bas du lit , je veux vous rendre vos perles , ou crever
à la peine : & sçachez que j'aime mieux avoir dans le
ventre une bonne fricassée de poulets , que de pareils
bijoux. Ohimé ! continue , les douleurs me pressent ,
venez Monsieur le Docteur , ramasser vos perles , s'il
vous plaît.

Congé, après cette exacte restitution. —

Le Docteur ravi du succès qu'ont 1671.
eu les soins d'Octave, termine en ce
moment le délai de deux jours pour
son mariage, & cet amant plein de
joye, pour dissiper l'inquiétude qu'Eul-
laria a soufferte pendant tout ce désor-
dre, lui propose de voir chez elle une
mascarade, qu'il avoit fait préparer pour
la divertir au bal, où ils devoient aller.
Eulalia y consent.

Dernière Entrée.

En scène ; qui pendant la plus grande
partie de la pièce n'a représenté qu'une
chambre, se change en une solitude,
dans laquelle paroît un Berger avec
une Bergère. Un Magicien a promis au
Berger de lui faire voir des merveilles
de son art, mais Tircis (c'est le berger)
qui n'y ajoûte point de foi, prétend
non seulement de ne se pas laisser éblouir
à ses illusions, mais encore d'en dé-
couvrir tout le mystère. Pendant une
charmante symphonie, le Magicien
fait les cérémonies qu'il a coutumé,
pour se préparer à cette invocation.

*Hecate Strabael,
Monstrorum Tatiara,
Cocyios hyneel,
Hemonis barbara.*

1672. Trois démons paroissent, tenant cha-
cun deux flambeaux... Ensuite cinq
forcieres sortent, deux de chaque côté,
& l'autre d'une caverne qui est au
milieu. Elles prennent les flambeaux des
Démons, & expriment par une danse
tout ce qu'on peut s'imaginer de plus
épouvantable.. le Berger les interrompt,
& elles changent leurs pas & leurs
figures, qui deviennent aussi burlesques
qu'elles ont paru horribles au com-
mencement. Mais Tircis qui ne peut
plus souffrir ces jeux, les interrompt
encore, & arrache une fausse barbe,
qu'il a apperçu au Magicien... Alors
ce dernier quittant son équipage, ne
montre à Tircis qu'un paysan du village,
qui s'est voulu moquer de lui. Les for-
cieres quittent aussi leurs habits, sous
lesquelles étoient cachés trois paysans,
& trois paysannes... La bergere Silvie
sort de l'endroit où elle étoit cachée,
& aussi surprise que Tircis, elle chante
avec lui.

Ah ! tout n'est plein que de déguisement, &c.

Cette pensée leur fournit celle de
s'éclaircir sur leur amour reciproque :
c'est ce qu'ils expriment par les paroles
d'un menuet, à la fin duquel ils se ju-
rent une fidélité inviolable. Le Divertis-

sement est terminé par une danse des
payfans & payfannes. 1672.

ARLEQUIN ROI PAR HAZARD.

Arlechino creato Re per ventura.

Comédie Italienne en trois Actes.

ON peut conjecturer que c'est cette
comédie que le sieur Robinet a
voulu annoncer dans sa Lettre du 26.
Novembre 1672. en ces termes.

J'employe ce reste de place
En faveur des Italiens ,
De ces facécieux Chrétiens ;
Qui mieux que Monsieur Hypocrate ,
Sçavent guerir le mal de rate.
Comme ils s'appliquent avec soin
Aux plaisirs qui nous font besoin ,
Ils nous regalent d'une pièce
(Je vous l'apprens avec lieffe)
Où la musique & le ballet ,
Purgent , triez sur le volet ,
Vous satisferont à merveille ,
Et par les yeux , & par d'oreille.
Accourez donc nombreusement
A ce beau divertissement.

— • Arlequin est arrivé par naufrage dans
1692. une Isle. Il trouve sur le bord de la
mer un lion endormi, & à quelques
pas de là une ligne; avec laquelle il fait
le lazzi de vouloir attirer l'animal. Celui-
ci se reveille, se jette sur Arlequin, ils
se roulent ensemble dans la coulisse.

Il revient & se plaint que le lion
l'a blessé: il a les doigts d'une main en-
veloppés de papier. On veut le panser,
mais il ne se trouve aucune apparence
de blessure, &c.

Au moment qu'il s'y attend le moins,
il se voit environné d'habitans de l'Isle,
qui, sur un Oracle mal entendu, vien-
nent le proclamer Roi. Arlequin fait
des lazzi de gravité, sort, & revient
enveloppé d'une couverture, sur laquel-
le sont attachés divers utensiles de cui-
sine, comme marmites, poêles, &c.

Il réparaît dans une autre scène en
robe de chambre: le Docteur & Bri-
guelle l'accompagnent: deux valets vien-
nent l'habiller avec les lazzi ordinaires.
On lui présente ensuite le sceptre sur
une soucoupe d'argent. Arlequin, par
habitude fait le lazzi de vouloir l'esca-
moter, & lorsqu'on veut lui mettre la
couronne sur la tête, il saute en bas du
trône, se fauve, on court après lui, &c.
Ce jeu termine le premier acte. » A

Arlequin ouvre le second acte avec Pantalou & le Docteur, qui lui con- 1672.
seillent de prendre des maîtres. On lui en amène un pour la danse, & pour lui montrer l'Anglois, ou l'Allemand. Arlequin apprend d'abord à danser, & ensuite il écoute une leçon. Le maître qui parle une langue qu'Arlequin n'entend pas, lui donne des coups sur les jambes, & le fait tomber, il se relève, chasse le maître, & appelle le cuisinier: il embrasse ce dernier, & lui dit de mettre au plutôt un cochon de lait à la broche. Tu viendras, ajoute-t-il, m'avertir dès qu'il sera cuit. Mais, Monseigneur, répond le cuisinier, on ne voudra pas me laisser entrer. Arlequin charge le Docteur d'avertir que quiconque sera assez hardi, pour empêcher le cuisinier d'entrer, soit condamné à être pendu. Le cuisinier sort, avec le Docteur.

Ce dernier revient annoncer l'Ambassadeur Turc. Arlequin court se placer sur son trône. Vers le milieu de la harangue, le cuisinier survient, & dit tout haut, le cochon, Monseigneur, est cuit, & par bonheur j'en ai trouvé un prêt à manger dans la cuisine. Arlequin veut descendre du trône, le Docteur & Pantalou l'en empêchent, il

les bat , & se désespere. L'Ambassadeur
 1672. continue toujours sa harangue. Le cuisinier revient , avec le cochon qu'il tient en broche , & s'approchant d'Arlequin , Monseigneur , lui dit-il , si vous ne venez à l'heure même , il sera tout froid. Arlequin veut le suivre , mais on ne lui permet pas de quitter : le cuisinier fait des signes de loin , Arlequin y répond , & fait ses lazzi de gourmandise. Enfin lorsque l'Ambassadeur a cessé son discours , il ajoute , Seigneur , que répondrai-je au Grand Seigneur , mon maître : dites-lui , répond Arlequin , que je lui déclare la guerre. Pour quelle raison ? replique l'Ambassadeur. C'est, continue Arlequin , parce qu'il est cause que je mangerai mon cochon tout froid. A la suite de quelques paroles très-vives (1) l'Ambassadeur se fâche, Arlequin tire le tapis sur lequel il est , & le fait tomber sur

(1) L'Ambassadeur Turc fait apporter un grand sac plein de chataignes , & dit à Arlequin , que s'il ne lui accorde pas ce qu'il demande , de la part de son maître , il armera autant de ses sujets , qu'il y a de chataignes dans ce sac , & mettra tout à feu & à sang. Je crains peu le Grand Turc , répond Arlequin : Dites-lui de ma part que je suis homme à manger toutes les chataignes , & qu'ensuite je me mettrai à la fenêtre qui donne sur le port , & de-là lâcherai tant de vents sur ses vaisseaux , que je les submergerai tous.

le cul, il se leve, prend Arlequin au
colet & se bat avec lui à coups de poing. 1672.

Arlequin delivré de cette importu-
nité, se trouve engagé dans un plus
grand embarras. Un courier parlant un
patois Génois, entre & vient respectueu-
sement lui présenter un cartel de défi, de
la part de son maître. Arlequin déclare
qu'il ne veut pas se battre, Cinthio, pour
l'encourager, avoue qu'il n'y a personne
de plus poltron que lui, & que s'il s'en
trouvoit il iroit se pendre : cependant,
ajoute-t-il, si j'avois reçu un pareil défi,
je ne pourrois me dispenser de l'accep-
ter. Eh bien ! lui dit Arlequin, vous
pouvez aller vous pendre, car je suis
encore plus poltron que vous, puis-
que loin d'avoir le courage de m'étran-
gler, je n'aurois pas celui de me faire
le moindre mal. Seigneur, s'écrie le
Docteur, vous êtes obligé de suivre
l'avis de votre Conseil, qui a décidé
qu'il faut que vous vous battiez avec
celui qui vous défie. On lui apporte
ses armes : lorsqu'il en est revêtu, le
Docteur lui demande si elles ne le bles-
sent pas ? je m'en rapporte à mon Con-
seil répond douloureusement Arlequin.
N'ayez pas peur, reprend Cinthio,
& soyez sûr qu'à présent personne ne
peut vous tuer, ni blesser. Hélas ! repli-

M m

— que Arlequin, on auroit grand tort de
1672. me faire du mal , moi qui n'en veux
faire à personne, & qui suis si embar-
rassé de ces armes , que je ne puis ni me
défendre, ni me remuer.

Arlequin Yevient armé de pied en
cap, avec une très-longue épée : il est
revêtu par-dessus ses armes d'un habit
magnifique. Deux valets marchent gra-
vement devant lui, l'un porte un gros
morceau de fromage, & l'autre une énorme
bouteille de vin. Arlequin voyant
approcher son ennemi , veut se relever
le cœur, & mordant à même le fromage
boit ensuite à la bouteille. Son adver-
saire se déboutonne, & veut qu'Ar-
lequin en fasse autant. Ce dernier refuse,
sous prétexte qu'il craint de s'enrhumer.
On le deshabilie malgré lui, & l'on
voit tomber à terre un couvercle de
marmite, qu'il a sur l'estomach, de peur
d'être blessé. En cet état il ressent une
frayeur extrême, & dit à l'inconnu,
d'une voix tremblante, je te conseille
de te rendre. Je n'en ferai rien ; répond
l'autre avec assurance. Tu ne veux donc
pas te rendre ? continue Arlequin. Non,
replique-t-il fierement. Eh bien, ajoute
Arlequin, je suis plus généreux, & je
me rends. On découvre que l'inconnu
est le legitime souverain de l'Isle & que

l'on avoit mal interprété l'Oracle. Ar-
lequin se retire, & la pièce finit. 1673.

LA SUITE DU FESTIN DE PIERRE.

Comédie en trois Actes, représentée vers
le commencement de Février. 1673.

NOUS ne connoissons cette comédie
que par le passage suivant.

Robinet, Lettre en vers du 4 Février 1673.

La comédie, où je prétens
M'aller ébaudir quelque tems;
Est, si l'on desiroit s'en enquerre,
La suite du *Festin de Pierre*,
Que Messieurs les Ausoniens,
Alias; les Italiens,
Dont nous aimons le jeu folatre,
Représentent sur leur théâtre.
L'argument en est, en deux mots,
Certain scélérat de Héros,
Bâtard, & parfaite copie,
De ce *Don Juan* ame impie,
Qu'en l'autre tragédie on voit
Périr ainsi qu'il le devoit:
Et comme dedans cette suite,
Meurt aussi, selon son mérite,

M m ij

1673.

Ce fils, plus scélerat encor,
Qui prend un insolent effor
Dans toutes les sortes de vices,
Qui de ses gens font les délices.
Car l'assassinat, & le dol,
L'enlèvement, & le viol,
L'infidélité, le blasphème,
Contre la divinité même,
Sont les jeux de ce gargonnet :
Lequel enfin, pour châtiment,
Est enfoncé d'un coup de foudre
Dans les enfers presque en poudre.
Or ce sujet juste de soi,
Et propre à donner de l'effroi,
Par sa catastrophe italique,
Paroît néanmoins si comique,
Qu'on y rit d'un à l'autre bout,
Et cela veut dire par tout,
Selon les charmantes manieres
D'égayer de telles matieres,
Propres, certe à ces seuls chrétiens,
À ces rares comédiens,
Qui feroient même un Caton rire,
(C'est une chose qu'on peut dire)
Dans les plus lugubres sujets,
Tournez dans leurs rolles folets.
D'ailleurs, dans cette tragédie,
Ou plutôt pure comédie,

Beaucoup de Spectacle l'on a ,
Maintes machines l'on voit-là :
On a de plus, bonne musique ,
Dont *Cambert* ce scientifique ,
Est le compositeur charmant ,
Et qu'on admire incessamment.
Illec une sireine aimable. . . *Mlle. Mani*
Et dont la voix est admirable ,
Chante à ravir deux ou trois airs ,
Accompagnés de deux concerts.
Item un baladin y danse ,
Dequel est un démon , je pense ,
Vu l'air dont il tourné son corps ,
Pour les sauts de tous bons accords.
Scaramouche avec sa guitare ,
N'y fait rien vraiment que de rare.
Arlequin le facécieux ,
Autant qu'autre part sérieux ,
S'y surpasse en ses gentilleses ,
Qui font nos plus cheres lieesses.
Et pour conclure enfin , lecteurs ,
En général tous les acteurs ,
Tant les sérieux que comiques ,
Plusieurs en habits magnifiques ,
S'y signalent comme à l'envi :
Et certainement je le di ,
Car j'ai déjà la pièce vue ,
Qui par moi doit être revue.

1673

ARLEQUIN SOLDAT ET BAGAGE.

Comédie en un Acte, représentée vers le
mois de Juillet 1673.

Cette pièce est imprimée toute entière dans le recueil qui a pour titre, *Le Théâtre Italien, ou recueil de toutes les Scènes Françoises qui ont été jouées sur le théâtre Italien de l'Hôtel de Bourgogne*. La Haye 1698. Elle y est intitulée, *Arlequin Soldat & Bagage, ou l'Hôte & l'Hôtellerie, comédie Italienne traduite en vers François*, de huit syllabes.

L'ouvrage comprend en tout douze scènes, la versification est des plus mauvaises, & à peu près dans le goût de celle des farces que les sieurs de Villiers, Chevalier & autres, ont donné aux théâtres François de l'Hôtel de Bourgogne, & du Marais. Voici quel en est le sujet.

Gorgibus maître d'Hôtellerie, veut marier sa fille Isabelle avec Bagolin (1)

(1) C'est Arlequin qui jouoit ce rôle.

son premier garçon. Isabelle qui aime
secrètement Léandre, feint de se rendre ^{1673.}
aux volontés de son pere, tandis qu'à
l'insçu de ce dernier, elle fait avertir
son amant du danger où elle est, & des
moyens qu'il doit prendre pour l'en
tirer. Ergaste valet de Léandre vient dé-
guisé en paysan, & fait semblant de
vouloir acheter du vin. Bagolin lui en
présente de plusieurs, Ergaste les goûte
tous, & se détermine enfin à demander
un demi septier de vin à cinq sols, qu'il
ne paye encore pas. Bagolin veut se fâ-
cher, Ergaste lui donne un soufflet,
& s'enfuit après avoir reçu, sans que
l'autre s'en apperçoive, deux lettres
d'Isabelle, que Paquette suivante de
cette fille lui remet. Lorsque Bagolin
est sorti, Ergaste revient, & comme
il est yvre, il s'endort : Léandre qui le
cherche par-tout, le trouvant en cet état
veut le reveiller ; ce n'est qu'à force de
coups, qu'il en peut tirer quelques
paroles ; nouvel embarras pour le valet,
lorsqu'il est question de chercher les let-
tres d'Isabelle, ils les trouve enfin ;
Léandre apprend par la dernière que
sa maîtresse le prie de l'enlever, pour
prévenir son mariage avec Bagolin. Il
sort avec Ergaste pour concerter les
moyens d'exécuter cette entreprise. Ba-

— 1673. golin craignant qu'Isabelle ne lui échappe, prend le parti de faire sentinelle devant sa porte ; avec l'équipage d'un soldat , il porte autour de lui celui d'un hôtelier , les utensiles de cuisine , le vin , les viandes , &c. Léandre & Ergaste se présentent , & demandent une auberge. C'est moi , dit Bagolin qui suis l'hôte & le logis , & qui , sans sortir de cette place , m'offre à vous fournir tout ce que vous me demandez. Effectivement , il leur présente une fontaine pour se laver les mains , & ensuite un saucisson , un chapon , (qui de son vivant a pondu un bon nombre d'œufs) une salade , un pâté de lapin , & une omelette , qu'il fait dans le moment. Ergaste ne sachant que faire pour obliger Bagolin à quitter la porte , dit qu'il a besoin d'un lavement , & d'une chaise percée ; mais on le satisfait sur le champ. Enfin Léandre dit tout bas à son valet de s'écarter , pendant qu'il va amuser l'hôte : à qui il demande de la limonade , & de quoi s'occuper à quelque jeu. Bagolin tire du fond d'un havresac , des pipes , du tabac , des cartes , des palettes , un villetton & des boules : en se retournant il s'apperçoit que Léandre a disparu , il se désespere , & ne doute point qu'il ne soit trompé. Ergaste

revient l'en assurer, & ajoute qu'Isabelle & Paquette ne sont plus en esclavage. 1673. Gorgibus arrive, Bagolin lui fait ses plaintes, mais comme l'affaire est sans remède, Léandre se présente, & obtient le consentement du pere moyennant cent louis, qu'il donne à Bagolin pour le dédommager.

Cette pièce n'est point dans le Scénario de Dominique : on y trouve seulement quelques scènes ajoutées, dont on va rendre compte, quoiqu'elles ne paroissent pas avoir beaucoup de rapport à la comédie dont on vient de parler.

Arlequin arrive avec Trivelin & Spezzafer. Trivelin lui demande s'il connoît ce dernier. Oui, répond-il, je l'ai vu à Marseille, sur la même galère où étoit Jean Dève. (1) Cela étant, continue Trivelin, il faut que tu lui obéisses en tout ce qu'il te commandera. Après que Trivelin est sorti, Spezzafer appelle Arlequin, en faisant des grimaces effrayantes : Arlequin tremblant, promet d'exécuter fidèlement ses ordres, Spezzafer se radoncit, caresse Arlequin, & l'engage à jouer le personnage de ra-

(1) L'arrêt qui condamna Jean Dève à l'amende honorable, & aux galères, pour banqueroute frauduleuse, est du mois de Juin 1673 : il fut exécuté le 7 du même mois. Cette date fixe à-peu-près celle de la pièce.

1673. moneur. Lorsque tu auras , dit-il , crié *haut à bas* , la fille du Docteur mettra la tête à la fenêtre , tirera le loquet de la porte , qui s'ouvrira , en faisant blou , blou , blou : tu entreras , & si tu exécute bien ma commission , je te donnerai de l'argent. En disant ces mots , il fait le lazzi d'en compter , & sort de la scène. Arlequin repete sa leçon en s'en allant , il tombe & crie , *haut à bas* , &c.

Dans une autre endroit , il paroît en Gentilhomme , & fait le même lazzi employé dans la pièce , intitulée le *Regal des Dames* (1) , où il introduit un aveugle qu'il fait chanter , & qu'il emporte à la fin avec la chaise sur laquelle il est assis.

Arlequin joue aussi le rôle du soldat estropié. Il dit que ce sont là les fruits de la guerre , & qu'avec les blessures dont il est couvert , il a encore deux balles dans le ventre. On lui demande si elles proviennent d'un coup de fusil. Non , répond-il , mais un jour qu'étant assiégés dans une place , nous fîmes une sortie de six cent hommes , chacun balle en bouche ; comme je ne marchois pas assez vite , un brutal de sergent

(1) Voyez ci-dessus cette pièce.

me donna un si-furieux coup de poing dans le dos, que les deux balles que j'avois dans la bouche me glissèrent dans le corps, & voilà mon accident. Vous avez sans doute, lui demandet-on, quelques belles actions pardevers vous. Oui, reprique Arlequin. Je me souviens qu'à un certain siège, nous étions fort incommodés d'une batterie, qui rasoit notre boulevard, je sortis avec quatre cens hommes, armés de marteaux & de clouds, & j'allai enclouer trois chevaux d'une charrette des ennemis, qui étoit embourbée. Arlequin ajoûte qu'il a laissé en Flandres un brave garçon, nommé Valerio Baloardi. C'est mon fils, dit le Docteur, & je vous prie de me faire le plaisir de m'en apprendre des nouvelles. Arlequin ne sachant que dire, en compose de ridicules, &c.

Lorsqu'il fait la fonction de Juge, il condamne le Docteur à être pendu: trois raisons m'y jengagent, dit-il; la première c'est que j'ai une grande inclination à vous faire brancher: la seconde, que quantité de personnes de qualité ont loué des fenêtres à la Greve pour voir cette exécution, & qui, sans cela seroient privées de ce divertissement: & la troisième que le charpen-

1674. tier a fait une potence toute neuve ;
qu'elle est dressée , & qu'il ne voudroit
plus la reprendre. J'oublie , ajoute-t il ,
que la charette attend depuis une heure ,
& que tout le monde seroit scandalisé ,
si on la voyoit repasser à vuide.

LE BARON DE FÆNESTE.

Comédie en cinq Actes, représentée vers le
10 Janvier 1674.

ON ne peut pas douter que la co-
médie qui fait le sujet de cet ar-
ticle , n'ait eu beaucoup de succès ,
après les témoignages réitérés par le
sieur Robinet dans trois de ses lettres
en vers.

Lettre du 6. Janvier 1674.

Les grands Acteurs Italiens
Aimés de tous joyeux Chrétiens ,
Par leur jeu plaisant & folâtre ,
Donnent sur le même théâtre ,
La semaine qui vient , je croi ,
Un grand spectacle , en bonne foi ,
Défunt Héraclite en personne :
Y vivoit , Dieu me le pardonne :

Et Démocrite y creveroit

De tire tant il y riroit.

1674.

Sans m'étendre sur tout le reste,

C'est le franc *Baron de Fœneſte*,

Qui pour paroître faiſoit tout,

Et qu'Arlequin de bout en bout

Réprésentera dans la pièce,

Ce ſera donc pleine allegreſſe.

Et dans celle du 10 Février ſuivant:

Un billet obligeant m'apprend

Qu'aux Italiens on m'attend,

Pour voir le *Baron de Fœneſte*,

Qui, ſelon qu'un chacun l'atteste,

Eſt un ſpectacle aſſez charmant,

Et même où l'on rit pleinement.

Il termine ainſi ſa lettre du 7 Avril
de la même année.

Je vais finir par un avis

Dont bien des gens ſeront ravis,

C'eſt que le *Baron de Fœneſte*,

Qui loin d'avoir rien de ſuſte,

Eſt tout riſible, & tout plaifant,

Remontre ſa trogne à préſent :

Et que pour nous faire connoître

Qu'il veut de plus en plus paroître,

1674

Il accroît son train, d'un bouffon,
Qui par tout est de grand renom,
Sçavoir le fameux Scaramouche,
Qui si bien le risible touche.

Le fond de cette comédie a été présenté plusieurs fois sur la scène Italienne: c'est Arlequin que l'on travestit en Seigneur, qui s'introduit en cette qualité dans une maison, recherche la fille du maître, & joue son personnage si ridiculement qu'on le demasque, & on le chasse au dénouement. Tout ce qui en fait le mérite, & qui a pu contribuer à son succès, c'est que les détails en sont neufs, & assez plaisans.

Arlequin paroît à l'ouverture de la scène, il est dans une Baignoire où il agite ses bras, comme s'il nageoit, appelle au secours, & dit qu'il se noye. Octave l'assure qu'il ne court aucun danger. Je ne me fie point à ce discours, répond Arlequin, car j'ai souvent ouï dire, qu'il y a des gens si malheureux qu'ils se noyeroient dans leur crachat. Il ajoute qu'il s'ennuye, & qu'il veut, pour s'amuser, qu'on lui donne une ligne avec laquelle il va pêcher quelque brochet, ou quelque carpe. Ensuite il demande à Octave, pourquoi il est si bien

vêtu : c'est, répond-il , pour vous faire honneur , & vous faire *paroître*. Mais je veux aussi *paroître*, replique Arlequin, & je vous prie de m'en enseigner le moyen. Octave , après lui en avoir rapporté plusieurs manieres , ajoute , il faut que vous regaliez de tems en tems votre maîtresse , tantôt d'un bel habit , une autrefois d'un collier de perles , ou d'une magnifique garniture de tête , &c. Mais , dit Arlequin , si je lui donne de si belles choses , ce sera elle qui *paraîtra* : & non pas moi. On appelle le Baigneur & ses garçons , pour tirer Monsieur de la baignoire. Ils l'enveloppent d'un drap , & lui demandent comment il a trouvé le bain : un peu humide , répond-il. Ils le mettent au lit , & ferment les rideaux. Arlequin saute au bas du lit , en les appelant traîtres & assassins. Ils s'informent du sujet de sa colere : coquins , répond-il , je dépense tout mon bien pour *paroître* , & vous fermez les rideaux de mon lit ? comment voulez-vous donc que je paroisse ? alors on apporte un rechaud , & les fers à friser : les garçons lui développent la tête : & l'un d'eux au lieu de passer au fer une papillote , feint de vouloir lui pincer l'oreille. Ah ! malheureux ! s'écrie Arlequin , tu m'as brûlé l'oreille. Un autre

garçon arrive avec un fer rouge; Arlequin se fait petit; ils font le lazzi de lui arracher les papillotes avec force: lui crie encore plus fort, & se sauve de leurs mains; ils courent après lui, le peignent en courant, & lui présentent un flacon de senteur, qu'Arlequin fait le lazzi de répandre sur ses pieds: On lui met de la poudre de Chypre sur les cheveux, & on lui en couvre le visage. Ensuite on lui donne à laver les mains sur le bassin qu'on lui sert, il apperçoit un petit pain de Savon, qu'il met à sa bouche. Vous moquez-vous, Monsieur, dit un garçon baigneur, c'est de la pâte pour les mains: je croyois, répond Arlequin que c'étoit un fromage apprêté pour mon déjeuné. Les valets lui ôtent sa robe de chambre, & l'habillent en Baron: peu de tems après, on entend un bruit subit: Arlequin s'enfuit de frayeur, & en courant il tombe tout habillé dans la baignoire.

Acte second. Arlequin arrive en chaise: Octave lui donne la main pour en sortir: alors appercevant Eularia, il veut faire la révérence, & s'embarassant dans son baudrier, il laisse tomber son chapeau, ses gants, &c. qu'il ramasse; Mademoiselle, dit-il ensuite, voilà le Baron de Fœnesté, qui vous
ayant

ayant vu à la fenêtre , s'est senti frappé
de vos yeux funestes , qui on fait une
autre fenêtre au cabinet de son cœur. 1674.
Je suis , Madame , pour vous , une mer
agitée par la tempête , l'étant en effet
par les vents de mes soupirs , qui me
tourmentent. Au reste , si la mer a son
flux & reflux , j'ai pour vous , Madame ,
un flux de ventre , qui me dure depuis
plusieurs jours. En un mot j'aime &
j'adore votre personne : & si Quint-
Curce dans ses réflexions. . . Que dit
Madame , à propos de cela sur mon
train ? n'est-il pas beau , & bien assorti ?
comment trouvez-vous mes gens ? le-
quel d'eux ne seroit pas en admiration
de l'énormité de vos charmes ? des astres
de vos appas ? Ah ! sortez vous autres.
(Ici tous les domestiques se retirent à
l'exception d'un des porteurs de chai-
ses.) Monsieur , dit alors Eularia , vous
avez-là de fort beaux rubans. Madame ,
répond-il , ce sont des rubans à la mode ,
des rubans peints , & remplis de figu-
res , sur lesquelles j'ai fait graver l'his-
toire de ma vie. Celui-ci représente ma
naissance , lorsque ma mere accoucha
de moi sous un arbre en pleine cam-
pagne : celui-ci ma nourrice qui me
donne de la bouillie , & l'autre ma
gouvernante me donnant le fouet ,

pour avoir fait pipi au dodo. Pendant
 1674. cette conversation, Eularia feignant d'y
 répondre, regarde Octave, qui l'em-
 brasse sans qu'Arlequin l'apperçoive. Il
 croit au contraire que les discours de la
 Demoiselle s'adressent à lui. Octave se
 mêle dans l'entretien, & sous prétexte
 qu'il parle au nom du Baron, il dit des
 choses fort tendres. Enfin Arlequin ne
 sçachant quel discours tenir, dit à Eu-
 laria qu'il a fait faire un petit fort dans
 son Jardin, & qu'il veut lui donner
 le divertissement de l'attaquer, & de le
 prendre. Il la prie d'entrer dans sa chai-
 se, où il veut se placer aussi sur ses
 genoux, l'assurant qu'il ne l'incommo-
 dera pas : mais Octave le tire dehors ;
 Arlequin appelle le second porteur,
 & voyant qu'il n'y est pas, il se met en
 colere, & enfin prend les bâtons de la
 chaise par un bout, & porte Eularia aidé
 de l'autre porteur.

La scène change & représente le
 fort dont on doit faire le siège. Eularia
 arrive suivie d'Arlequin & d'Octave.
 Celui-ci dit au premier qu'il faut com-
 mencer par reconnoître la place. On
 apporte une lunette d'approche, Ar-
 lequin fait le lazzi de regarder, &
 de dessiner ensuite la place avec un
 crayon. Il rentre pour s'armer, & en

revenant il salue Eularia de la pique :
Madame , lui dit il , en s'approchant ^{1674.}
d'elle , comme vous êtes parfaite dans
tous les arts , & que vous n'ignorez
aucune des manieres de présenter les
armes , je ne doute point que vous
n'ayez le talent nécessaire pour sçavoir
attaquer & prendre cette place. Mon-
sieur , répond Eularia , j'avoue que je
n'en ai jamais prise. Ah ! Madame ,
s'écrie Arlequin , n'avez-vous pas em-
porté d'emblée l'ouvrage à cornes de
mon cœur ? L'ingénieur interrompt ce
discours , & avertit le Baron de For-
neste , de venir reconnoître la place. Il
le suit en tremblant : l'ingénieur se met
à terre , Arlequin en fait de même. Un
des gens de la place demande , qui va-
là ? personne , répond Arlequin : l'in-
génieur lui fait signe de ne point parler ;
puis s'approchant , il faut , lui dit-il tout
bas , tâcher de prendre le fort par
surprise. N'y a-t-il aucun danger , ré-
pond Arlequin , non , réplique l'ingé-
nieur , on peut seulement essuyer quel-
ques coups de fusil dans la tête , mais
quoiqu'il arrive , il ne faut pas parler ,
& aller toujours en avant : en même
tems il le pousse devant lui. Eularia
prononce quelques mots : Arlequin se
retourne , paix donc , Madame , lui

Nn ij

— dit-il, voulez-vous me faire tuer? La
 1674. porte du fort s'ouvre alors, & les assiégés font une sortie: Arlequin veut s'enfuir, & lorsqu'on cesse de tirer de la place, il se retire dans un coin, avec peine, comme un homme prêt à expirer. Qu'avez-vous donc, Monsieur, dit Eularia! vous tremblez, n'êtes-vous point blessé? pardonnez-moi, Madame, répond-il, c'est un transport de bravoure qui me met en cet état. L'ingénieur fait entendre que les ennemis s'affoiblissent, & qu'il faut tenir un conseil de guerre. On demande l'avis du Baron, il opine à laisser les assiégés en repos: je n'aime pas, ajoute-t-il à désobliger personne. Malgré cela, la résolution du Conseil, est de faire les attaques: Arlequin obligé d'y être présent, prend *Crogne* (1) & le met devant lui: c'est, dit-il, parce que tu es de taille à me servir de parapet, & que tu rempliras mieux les fosses. Enfin on commence l'attaque: les ennemis font feu: alors Arlequin se cache sous la jupe d'Eularia, & entre ainsi dans la place.

Au troisième acte, Octave vient apprendre au Baron que Cinthio est son

(1) C'est le nom d'un Gagliardi de la comédie qui étoit fort gros.

rival. J'en étois déjà informé, répond-il, —
mais voici un cartel que j'ai dressé, & 1674
que je vous charge de lui porter. Octave
le prend, & l'instruit de quelle façon
des cavaliers d'honneur doivent en
user en pareil cas.

La ferme s'ouvre, on voit plusieurs
soldats, qui passent devant Arlequin.
Le Capitaine lui dit qu'il vient de la
part du Roi d'Yvetot, pour le faire
chevalier. En vérité, Monsieur, répond
Arlequin, c'est une vérité très-vérita-
ble, que je suis très-véritablement obli-
gé à mon véritable cousin, le très-vé-
ritable Roi d'Yvetot. Le Capitaine le
fait asseoir dans un fauteuil, & veut
lui chauffer les éperons. Ah ! Monsieur,
s'écrie le Baron, je ne souffrirai pas
que vous me rendiez ce service, & j'ai
un laquais qui me les mettra. Non,
Monsieur, réplique le Capitaine, car
cela est essentiel à la cérémonie. On lui
met le manteau, & ensuite le Capitaine
lui dit de jurer. Arlequin répond qu'il
ne jure jamais : & lorsqu'on veut lui
donner le coup de plat de l'épée sur
l'épaule, il tombe de frayeur, & fait
tomber tous ceux qui sont autour de
lui. Enfin on lui met le bonnet à deux
cornes : Madame, dit-il, en se tour-
nant vers Eularia, si je prens ce bon-

— net, j'espère que dans la suite vous
 1674 m'en fournirez un autre. Le Capitaine
 en lui passant le collier de l'ordre, l'avertit qu'il ne faut jamais l'ôter. Oh je
 sçais bien, répond Arlequin, que qui-
 conque porte une fois cet ordre, le
 porte toute sa vie.

Arlequin arrive au quatrième acte ;
 en habit de chasse, & ceint d'une échar-
 pe. On annonce le cordonnier, qui
 apporte une paire de bottes, Le Baron
 court s'asseoir dans un fauteuil ; en lui
 chaussant une botte, le cordonnier le
 renverse. Cette botte est trop étroite,
 dit le Baron : non, Monsieur, répond
 l'artisan, c'est votre jambe qui est trop
 grosse. Pour le débouter, il le traîne à
 écorche cul : Arlequin se leve & se
 remet sur son siège. Alors le Cordon-
 nier lui tire sa botte avec tant de force,
 qu'il en donne un coup dans l'estomach
 de Crogne & le culbutte. Quel est donc
 ce petit mignon-là, dit Arlequin, Mon-
 sieur, répond l'autre, c'est mon ap-
 prentif. Après ce jeu de théâtre, on
 acheve d'habiller le Baron & il fort.

A la suite de quelques scènes, il
 repaçoit en équipage de chasseur. Ma-
 dame, dit-il à Eularia, en voulant
 vous offrir du gibier, un autre vous
 auroit présenté des perdrix, des becaf-

Ies , des cailles, &c. mais comme ce —
 sont de trop petits animaux , & trop 1674.
 communs pour une si grande Dame que
 vous , j'ai cru que vous aimeriez mieux
 un petit cochon bien blanc , bien gras,
 bien dodu , bien potelé , bien peigné ,
 bien poudré , bien appris & bien plein
 de rubans. Le voici , continue-t-il ,
 j'ignore s'il est mâle ou femelle, cochon,
 cochonne , truye , sanglier , sangliere ,
 vous y regarderez , Madame , quand
 on le déshabillera pour le mettre au lit.
 En disant cela , il veut lui faire baisser
 le cochon de lait : cet animal crie , &
 s'échappe : Arlequin court après, il crie,
 Madame , dit-il , du plaisir qu'il a de
 vous voir : vous le pouvez élever com-
 me un petit chien de Bologne.

Arlequin reparoit au cinquième acte
 sous son habillement ordinaire. Il don-
 ne la main à Eularia , qui est masquée.
 Il dit qu'il a choisi cet habit , pour se
 réjouir , & commande qu'on laisse en-
 trer tous les masques. Deux Pages ap-
 portent par son ordre une grande cor-
 beille , d'où il tire un très-gros bouquet
 de roses. Madame , dit-il , en le présen-
 tant à Eularia d'une rose à une fille ,
 il n'y a pas grande différence. Au lieu
 du compliment qu'il a préparé , il fait
 un *imbroglio*. Heureusement les mas-

— ques entrent , & interrompent la con-
 1674 versation , La Montagne (gagiste) vêtu
 en Polichinelle , danse avec le Fevre,
 (autre gagiste) habillé en nourrice ; ce
 dernier vient prendre le Baron , &
 danse avec lui une bourrée. Le Baron
 prend Diamantine , & exécute une cha-
 conne avec elle. Ensuite on fait la col-
 lation : Arlequin fait remarquer qu'elle
 est composé d'un agréable mélange ,
 qui doit contenter tout le monde. De
 pommes , pour les Normands , de pain
 en faveur des Limousins , &c.

Au moment qu'on ne songe qu'à
 se divertir , Spezzafer entre , recon-
 noît Arlequin , & veut le faire arrêter
 comme un voleur , Arlequin se sauve ,
 & prend la place d'un des valets qui ser-
 vent la collation : & pendant que Spez-
 zafer est occupé à parler avec Octave ,
 il lui décharge un coup sur la tête ; Spez-
 zafer retourne la tête , reconnoît Arle-
 quin sous ce second déguisement , & le
 saisit au collet. Arlequin avoue lui avoir
 dérobé mille écus , & promet de resti-
 tuer tout , à la reserve , dit-il , d'une pe-
 tite bagatelle qu'il a dépensée. Spezzafer
 satisfait , demande combien il lui reste
 encore de cet argent , une pièce de quin-
 ze sols , Monsieur , répond Arlequin.
 Alors , Spezzafer se désespere , mais
 comme

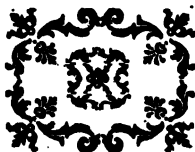
comme la chose est sans remède, il lui pardonne, & la comédie finit. 1674

Le sieur Robinet dans sa lettre en vers du 7 Avril 1674, & dont on a rapporté le passage au commencement de cet article, fait entendre clairement que la pièce qui en fait le sujet fut suspendue pendant quelques jours, & qu'elle fut reprise alors avec quelques augmentations, où Scaramouche paroissoit. Voici en quoi consiste cette addition.

Arlequin, fait donner un concert d'instrumens, mêlé de voix, à Eularia: il dit au joueur d'instrument, qu'Amphitrion, (il veut dire Amphion) n'a jamais si bien fait: & lorsque le musicien chante, il fait le lazzi de tomber en foiblesse par excès de plaisir. Il veut faire un compliment galant à Eularia, & s'écrie, ah! que Madame est belle! ses dents sont blanches comme du corail. Lorsque Scaramouche arrive, après les premières politesses il s'assied à côté de lui, & ils conversent ensemble. Scaramouche vante fort ses richesses. Arlequin l'interrompt: ah! Seigneur! oserois-je vous dire que vous êtes très-pauvre en comparaison de moi, J'ai nombre de villes qui m'appartiennent en propre, dans les déserts d'A-

1674. *frisque.* Scaramouche soutient qu'il n'y a aucune ville dans ces déserts. Avec toute la civilité possible, vous en avez menti, répond Arlequin. Ah ! Monsieur, réplique Scaramouche, permettez-moi, s'il vous plaît de vous donner un soufflet pour ce démenti. Monsieur, ajoute Arlequin, trouvez bon que je vous en donne un autre. Monsieur, reprend Scaramouche, je vous remercie de votre politesse : & moi, dit Arlequin, de votre civilité. J'ai, continue-t-il, en parlant à Eularia, six Marquisats, & quatre Duchez dans les terres inconnues. Octave se met à rire de cette extravagance. Oui, Monsieur, ajoute Arlequin, & pour vous prouver que vous n'êtes qu'un ignorant, cherchez une carte géographique, & vous verrez qu'on y trouvera les terres inconnues. Puis s'adressant à la Demoiselle : je possède encore une forteresse dans le détroit de Gibraltar, qui me produit beaucoup, par rapport au péage des carrosses & voitures qui passent par-là. Enfin, continue-t-il, je veux, Madame, vous donner un ameublement de couleur de vent : cette couleur est fort rare, puisqu'on n'en a jamais vu : un : & je vous fais présent d'un Marquisat considérable, que j'ai au Japon. :

Eularia lui fait des complimens sur —
ce qu'il a un habit très-galant : oh ! Ma- 1674.
dame, dit Arlequin, j'en avois un
bien plus beau, j'avois ordonné à mon
tailleur de me le garnir de rubans cou-
leur de paille, suivant la mode : & il
étoit tellement couvert de rompareil-
les, qu'on ne voyoit pas l'étoffe, mais
par malheur, en entrant dans mon
écurie pour voir mes chevaux, com-
me le cocher avoit oublié de leur don-
ner leur avoine, ces pauvres animaux
qui mouroient de faim, me prenant
pour une botte de paille, mirent mon
habit en pièces, & penserent me dé-
vorer.



1674.

LE TRIOMPHE DE LA
MÉDECINE.

Comédie en trois Actes représentée le lundi
14 Mai 1674.

Lettre en vers du samedi 12 Mai 1674.

Lundi chez les Italiens ,
Ces très-facécieux Chrétiens ,
Vous aurez une comédie ,
Où (quoiqu'autre part on en die)
La Médecine enfin vaincra ,
Et même un beau *triomphe* aura.
La comédie est curieuse ,
Et , je crois , l'assistance y sera fort nom-
breuse.

Lettre du samedi 22 Mars.

De mes yeux j'ai vû la victoire ,
J'ai vu le *triomphe* & la gloire ,
De la Médecine ; & vraiment
On l'y chatouille pleinement.
Outre le temple d'Esculape ,
Qui par sa pompe les yeux frappe ,
Mademoiselle *Aurélia*
Dit d'elle *mirabilia*.

Arlequin de peindre l'acheve ,
Et presque de rire l'on creve
A ce plaisant triomphe là.
Ah ! tout Paris doit voir celà.

1674

IL est très-facile d'appercevoir que le fond du sujet de cette comédie, est une copie du *Malade Imaginaire* Scaramouche riche bourgeois, se croit indisposé, & est perpetuellement visité par son Médecin, son Chirurgien, & son Apotiquaire, dont il s'imagine ne pouvoir se passer. Cinthio amant d'Aurélia fille de Scaramouche, de concert avec elle, employe divers stratagèmes pour la voir, & enfin profitant de la foiblesse d'esprit du pere, que l'on feint de recevoir Docteur en Médecine, ces amans obtiennent son consentement pour leur mariage. La fin de cette pièce est à peu près celle du *Malade Imaginaire*, mais on y a ajouté la cérémonie de la bastonade, qui est prise de la comédie du *Bourgeois Gentilhomme*. En donnant cet extrait, de peur d'user de répétitions, nous ne remarquons que les scènes qui n'ont pas été employées dans les pièces précédentes.

Arlequin valet de Scaramouche ouvre la scène : il est couvert d'un long manteau, a sous son bras deux chan-

— deliers d'argent, & un bâton sur l'é-
 1674. paule, au bout duquel sont suspendues
 des bouteilles de vin. C'est un présent
 que son maître l'a chargé de présen-
 ter au Docteur son Médecin, & de lui
 faire un compliment. Quoique ce der-
 nier article, ne soit pas fort nécessaire,
 dit-Arlequin, il faut pourtant que j'es-
 saye comment (1) je m'y prendrai. En
 disant cela, il plante son bâton sur le
 théâtre, jette son manteau dessus, &
 son chapeau ensuite. Après une pro-
 fonde révérence, Monsieur, dit-il, fei-
 gnant de parler au Docteur, le Seigneur,
 Seigneur Scaramouche, mon maître,
 vous prie d'accepter ce petit présent,
 de ma part. Spezzafer qui est derrie-
 re lui, & qu'il ne voit pas, répond,
 je suis infiniment obligé au Seigneur
 Scaramouche. Arlequin étonné de cette
 réponse, & ne sçachant d'où elle part,
 secoue le chapeau & le manteau, &
 continuant son discours : mon maître,
 craignoit, Monsieur, que vous ne
 fissiez difficulté de recevoir cette baga-
 telle. Votre maître, replique Spezza-

(1) C'est ici une foible copie de la premiere scène
 de l'*Amphitryon*, où Sosie prononce devant sa lanterne,
 le compliment qu'il est chargé de faire à Alcène.

fer, toujours sans être apperçu, avoit
tort, mais, mon ami, voilà un écu que
je vous donne pour boire. A ces mots,
la frayeur saisit Arlequin, il secoue en-
core le chapeau, & le manteau : Pen-
dant ce remis-là, Spezzafer escamote
une bouteille, & boit à même. L'autre
l'apperçoit, le poursuit, & l'oblige à
se sauver. Lorsqu'il est revenu, il pose
les bouteilles, & les chandeliers sur le
pas de la porte du Docteur, & après
les avoir couverts avec le manteau, il
frappe. Scaramouche mon maître, lui
dit-il, m'a chargé pour vous d'un pré-
sent fort honnête, dont j'espère que
vous serez content. Pendant ce moment
de conversation, Spezzafer emporte les
chandeliers, & substitue à leur place
une paire de cornes, qu'Arlequin sans
y faire attention, donne au Docteur :
celui-ci se fâche, mais Spezzafer rap-
portant les chandeliers, il les accepte
avec joye, & dit à Arlequin de l'atten-
dre, parce qu'il veut lui faire un petit
régal. Il revient avec un portefeuille,
d'où tirant un papier, voilà, ajoute-
t-il, un excellent Aphorisme d'Hippo-
crate qui enseigne, que qui veut se bien
porter, doit souper sobrement. J'ai-
merois bien mieux, répond Arlequin,
que vous m'en donniez un qui m'ordon-

— nât de souper trois ou quatre fois par
1674. jour.

Arlequin revient rendre compte de sa commission à Scaramouche, Monsieur le Docteur est, dit-il, si satisfait de votre présent, que par reconnoissance il vous ordonne de vous faire tirer du sang: & comme, ajoute-t-il, votre Chirurgien ordinaire est malade, mon avis est d'en aller promptement chercher un autre. Scaramouche répond qu'il sent qu'il a besoin de se fortifier, & non de s'affoiblir. Diamantine, qui est présente, va lui chercher un biscuit, & un verre de vin d'Espagne. Qu'allez-vous faire? s'écrie Arlequin, en arrachant le biscuit & le verre des mains de la suivante, avez-vous envie de vous faire crever? Alors il avale le biscuit & le vin, & donne en place l'aphorisme qu'il a reçu du Docteur. Scaramouche croit qu'il feroit bien de prendre un clystère: Diamantine approuve sa pensée, & dit qu'elle lui apportera ensuite un excellent consommé, dans lequel sont entrés un fort chapon, un bon morceau de veau, & un gros gigot de mouton. La peste, répond Arlequin, cela doit être bien succulent. En attendant, Scaramouche se jette sur son lit, & témoigne avoir envie de dormir. Arlequin

• tire les rideaux, se met dans un fauteuil, —
où il s'occupe des réflexions que la gour- 1674
mandise lui suggere, un chapon gras,
dit-il, du veau, & un gigot de mou-
ton ! ces trois animaux doivent bien res-
taurer un malade. Hélas ! continue-t-il,
lorsqu'un pauvre valet est en cet état,
loin de le traiter ainsi, on l'envoie à
l'hôpital.

Diamantine arrive, tenant une se-
ringue : mon maître, dit Arlequin,
m'a ordonné de recevoir la seringue,
& de te dire d'aller chercher le bouil-
lon. Diamantine sort, le valet met la
seringue à terre, & continue ainsi ses
raisonnemens. Un chapon, un gigot,
& un jarret de veau ! comment ces trois
animaux-là peuvent-ils s'accorder dans
le ventre d'un malade ? Diamantine
l'interrompant apporte le bouillon. Tu
peux t'en retourner, dit Arlequin, car
mon maître ne veut le prendre que de
ma main. La suivante lui remet l'écuelle,
mais comme elle le soupçonne de quel-
que tromperie, elle se cache pour l'ob-
server. Alors Arlequin prend le bouil-
• lon, qu'il compare à l'Océan : Quel
fumet, dit-il, me prend au nez, & me
réjouit le cerveau ? il me semble que
ce soient les vapeurs que le soleil de ma
gourmandise attire de l'Océan de ce

— bouillon : cette graisse , qui surnage ;
1674. me paroît être une flotte de vaisseaux ,
qui sont sortis du port de la substance
de ce chapon : & pour achever la com-
paraïson , de même que l'Océan passe
le détroit de gilbraltar , & entre dans
la méditerranée , allons Monsieur l'O-
céan , passez le détroit de mon gozier ,
& entrez dans la méditerranée de
mon ventre : en même tems il boit le
bouillon , & crie , ohimé ! voilà un
écueil qui a pensé m'étrangler. Scara-
mouche demande son bouillon ; peste
soit de la comparaïson de l'Océan & du
bouillon , qui m'a fait faire une sottise ,
dit Arlequin dans un *à parte*. Pour la
reparer , il prend la seringue ; la vuide
dans l'écuelle : au surplus , continue-
r'il , qu'importe qu'il entre par la porte
de devant , ou par celle de derriere ?
il présente l'écuelle à Scaramouche , qui
après en avoir avalé une gorgée , la
rejette en faisant beaucoup de grima-
ces. Diamantine qui a vu le tout , in-
struit le maître de la fourberie. Celui-ci
saute en bas du lit , & poursuit Arle-
quin , qui se sauve sous le lit , & de-là
dans la chaise percée. La colere & l'agi-
tation où je suis , dit Scaramouche , m'o-
bligent à aller à la selle. Il leve en disant
cela le dessus de la chaise percée ; Arle-

quin s'écrie , ohimé ! Scaramouche étonné , demande , qui est là ? c'est moi , 1674
répond Arlequin , en passant la tête par la lunette de la chaise : Scaramouche détache sa ceinture , & se met en devoir de l'étriller , lorsqu'Arlequin le prévient , & fuit , emportant la chaise percée.

Dans l'acte suivant , Arlequin témoigne ses regrets d'être chassé de la maison de Scaramouche. Spezzafer lui demande si cela est bien vrai. Oui , très-vrai , répond Arlequin , & le pis , c'est que je ne sçais où trouver de quoi manger. Tu plaisante , réplique Spezzafer : Arlequin l'assure que non , mais pour toute réponse , l'autre s'écrie , ouf : ce lazzi se repette à chaque lamentation que fait Arlequin : ensuite Spezzafer lui dit que Cinthio a besoin de lui , pour un service essentiel. Cinthio a besoin de moi , répond Arlequin , oui , vraiment , réplique Spezzafer , & il ne peut se passer de toi. Ouf , s'écrie Arlequin à son tour , en repétant le même lazzi du capitain. Mais , ajoute ce dernier , songe que si tu rends service à Cinthio , il prendra sa bourse , & te donnera de l'argent. En même tems , avec la bouche , il imite le son de l'argent , que l'on jette dans un chapeau. Diable , dit Arlequin , le profit sera grand , si ce sont des écus d'or.

— Spezzafer lui explique ce dont il s'agit, 1674. & lui met son bonnet sur la tête, & son manteau sur le dos : marche gravement à présent, lui dit-il. Arlequin marche, & s'enfuit; le Capitan court après : doucement, s'écrie-t-il, mon manteau que vous emportez me coute huit écus : eh bien ! répond Arlequin, je veux l'acheter, & te le payer comptant. Il prend la main de Spezzafer, & lui compte de l'argent avec la bouche, comme l'autre vient de faire. Soit, réplique le Capitan, pourvu que tu veuilles jouer adroitement le personnage de chirurgien. Sais-tu tirer du sang, continue-t-il. Oui, répond Arlequin, Spezzafer persuadé que ce valet a demeuré chez quelque chirurgien, ne doute point qu'il ne remplisse bien ce rôle, & le fait entrer pour le travestir.

Arlequin revient vêtu en Chirurgien, & trouvant le Docteur en conversation avec Scaramouche, il se fâche & dit qu'il est envoyé par le chirurgien ordinaire de ce dernier, pour faire une dissection de son corps. Scaramouche très-étonné lui demande son nom. Arlequin répond qu'il s'appelle la *Violette* (1) & interroge le prétendu malade

(1) Pour entendre cette plaisanterie, il faut sçavoir

sur la quantité de livres de sang qu'il faut lui tirer. Au lieu de lui attacher la ¹⁶⁷⁴ bande au bras, il la lui passe au col, & lui met sa pantoufle dans la main, en lui ordonnant de la rouler pour faire venir le sang. Scaramouche la tourne deux fois de suite du même côté, à la seconde fois, Arlequin lui applique un soufflet, & tirant une flame, & marteau de maréchal, il lui en donne brusquement un coup : Scaramouche crie : Arlequin effrayé, culbute le Docteur, tombe avec lui, se relève, & s'en va.

Il reparoît & raconte à Spezzafer l'aventure qui lui est arrivée : heureusement, dit-il, à Cinthio, j'ai exécuté ma commission, & m'enfuyant j'ai donné votre lettre à Aurélia, qui doit se trouver au rendez-vous. Cinthio lui ordonne de faire sentinelle pendant

qu'il y avoit en ce tems-là un fameux Chirurgien nommé *Duchêne*, qui ayant bu jusqu'à s'ennivrer, s'enrôla. Le Sergent lui donna le nom de *La Violette*. Attendu son âge & sa réputation *Duchêne* crut pouvoir regarder cet enrôlement comme une badinerie, mais le Sergent étant venu à sa porte avec un tambour, qu'il fit battre, l'appella, & lui dit, *marche à moi la Violette*. J'ai vu un jetton de cuivre de ce tems-là où cet événement étoit représenté avec ces mots : *Marche à moi la Violette*. Il lui en coûta considérablement pour avoir son congé. (Note manuscrite de M. Guenlette.)

leur conversation , de peur que Scaramouche ne les surprenne. Arlequin se retire , & rentre peu de temps après , couvert d'un grand manteau , & avec une toque pareille à celle de Scaramouche ; il monte sur une chaise pour paroître plus grand , & contrefait la voix : Cinthio & Autélia se sauvent , Arlequin se met à rire de leur erreur , & quitte la scène.

Lorsque Scaramouche a consenti au mariage de sa fille avec Cinthio , à condition qu'on le fera recevoir Docteur en médecine , on en fait la cérémonie , de la maniere qu'on l'a expliqué au commencement de cet article : c'est Spezzer qui joue le personnage du *Præses* , & Arlequin lui porte la queue , &c.



A FOURBE FOURBE ET DEMI.

Comédie en trois Actes, de M. CINTHIO,
représentée vers le 18 Octobre
1674. (1)

S'Caramouche & Cinthio, amans
d'Aurélia & d'Eularia filles du Doc-
teur, se servent de diverses ruses, pour
lui parler, & obliger le pere de con-
sentir à leur mariage. Malheureusement,
Arlequin qui est chargé d'exécuter ces
différens stratagêmes, le fait avec tant
de maladresse, que ses perpetuelles ba-
lourdises, obligent de recourir à un

(1) Des chers comiques d'Italie,
La troupe ici bien établie,
Depuis très-peu jout un sujet,
Plaisant & moral tout à fait,
Et qui concerne bien du monde,
En tel monde le siècle abonde,
Jugez-en lecteur mon ami,
C'est *A Fourbe, Fourbe & demi.*
Or qui n'a pas ce caractère:
Mais quoi? l'on ne sçauroit qu'y faire.
C'est *Cinthio* qui l'a traité,
Et sur le théâtre ajusté;
Et qui l'a mané de sorte,
Qu'argent & loz il en emporte.
Monsieur & Madame l'ont vu,
Et digne de rire l'ont cru.

Lettre de Robinet, du samedi 20 Octobre 1674.

— nouveau moyen, dont le dernier ne doit
 1674. sa réussite qu'à la nécessité de finir la
 pièce.

Dès la première scène les deux amoureux ont trouvé le secret de dérober la valise du Docteur : Arlequin qui s'est chargé de la clef, l'a égarée : au reste cette valise n'est employée qu'au second acte. A propos, dit Cinthio au valet, depuis que tu es à mon service, je n'ai pas pensé de te demander ton nom ? On me nomme répond-il, Arlequin Sbroufadel. A ce surnom de Sbroufadel, Cinthio se met à rire. Ne prétendez pas railler, réplique Arlequin, mes ancêtres étoient gens de conséquence. *Sbroufadel* premier du nom, étoit Chaircutier de son métier, mais si supérieur dans sa profession, qu'il présenta un jour une demi douzaines de saucisses à Néron, Empereur Romain, qui les trouva d'un goût si exquis, que pour l'en récompenser, il le fit Sénateur Romain. De ce Sbroufadel, ajoute-t-il, naquit *Fregocola*, grand Capitaine, lequel dans les guerres des Carthaginois, contre les Romains, fit paroître tant de valeur, que le Sénat le fit tambour major de la République. Ce *Fregocola* épousa Mademoiselle Chataigne, laquelle étoit d'un si grande vivacité, qu'au lieu

lieu que les autres Dames Romaines mettoient neuf mois à faire un enfant, 1674. elle fut à peine mariée, que son impatience & sa promptitude la firent accoucher de moi. Mon pere en fut transporté de joye; mais cette joye ne dura pas long-tems, parce que le même jour que je naquis, on lui chercha une querelle, fondée sur ce qu'il étoit civil. Voici, continue Arlequin, dequoi il s'agissoit. Lorsque mon pere rencontroit de jour quelque honnête homme sur le grand chemin, il ne manquoit jamais de lui ôter son chapeau, & si c'étoit de nuit, il lui ôtoit son chapeau & son manteau. La justice (& cela par envie) trouve à redire à cet excès de civilité, & ordonna à un exempt de l'arrêter. Mon pere qui en fut averti, me prit dans mon maillot, & m'ayant mis dans un chaudron, & le reste de son petit meuble dans un panier, il chargea le tout sur un âne, & sortit de la ville. Pour faire plus de diligence, il frappoit le pauvre animal, en disant frequemment, *ar, ar*, qui en langage asinique, signifie *marche*. En doublant ainsi le pas, il apperçut derriere lui un homme qui le suivoit. Cet homme voyant que mon pere le regardoit avec attention, se cacha derriere un buisson,

— où (*se messe chin*) il s'accroupit. Mon
 1674. pere, qui le prit pour l'exempt, croyant
 qu'il se mettoit en cette posture pour
 le mieux surprendre, frappa alors plus
 fortement son âne, criant *Ar-le-chin*,
 qui veut dire, *marche il est accroupi*.
 Quand il fut arrivé à la ville, il sut
 que cet homme qui lui avoit causé tant
 de frayeur, étoit un simple paysan,
 qui, pour avoir trop mangé de raisin,
 avoit un cours de ventre, qui l'avoit
 obligé à se mettre à son aise : de sorte,
 continue toujours Arlequin, que com-
 me je n'avois point encore de nom, mon
 pere se ressouvenant de la peur qu'il
 avoit eue, & des paroles qu'il avoit si
 souvent repetées *Ar-le-chin*, me nom-
 ma, *Arlechino*, Arlequin. C'est fort
 bien, répond Cinthio, tiens, ajoute-
 t-il, voilà une lettre que tu tâcheras de
 remettre à Eularia. Arlequin prend la
 lettre, & après avoir fait le signal con-
 venu, il voit la Demoiselle qui met la
 tête à la fenêtre; mais comme le Docteur
 survient, Arlequin se retire de côté,
 & crie *la gazette, la gazette*. Le Doc-
 teur s'approche pour l'acheter, mais
 comme on lui dit qu'elle est en Fran-
 çois, il prie le prétendu gazetier de la
 lire, & de la lui expliquer en Italien.
 Après quelques lazzi sur la difficulté

qu'il y a à être bon interprète, Arlequin se retourne du côté de la fenêtre où est Eularia, & lit.

» Mesdames, je suis envoyé par vos
» amoureux, & je le suis moi-même (1)
» autant qu'on le peut être, mais la
» rencontre de ce vieux rodrigue a conf-
» tipé toutes mes fonctions naturelles.

Le Docteur lui dit de traduire cela en Italien : Arlequin feint de lire ce qui suit.

De Perse le 37 Août.

» Le Grand Sophi, revenant de la
» chasse, & ayant chaud, but de l'eau
» froide, qui lui causa une grande co-
» liqué : une heure après il accoucha
» d'un jeune Prince, qui se porte fort
» bien.

LE DOCTEUR.

» Le Sophi accoucher d'un jeune
» Prince !

ARLEQUIN.

» Oui, tous les Sophis de Perse ont
ce privilège. (*Il continue de lire, en se
tournant du côté d'Eularia.*)

» Les galans qui vous prétendent en
» mariage, m'ont envoyé pour vous
» rendre un billet : mais à moins que

(1) Arlequin est amoureux de Diamantine, suivante des deux filles du Docteur.

— » le diable n'emporte d'ici ce gros an-
 1674. » mal de votre Papa, mignon, il n'y
 » aura pas moyen de vous le faire tenir.

Le Docteur demande l'explication de
 cet article : Arlequin feint de lire en
 Italien.

De Milan.

» On a eu avis que dans l'Archipel,
 » six galères d'Alger, & quatre petits
 » vaisseaux de Tunis, ont pris quatre
 » escadrons de cavalerie, qui alloient
 » en course sur cette mer.

Le Docteur lui arrache alors la ga-
 zette, & disant qu'il veut essayer s'il ne
 comprendra pas quelque chose à ce
 François-là, il lit, ou feint de lire.

» Il est arrivé dans cette ville un fripon,
 » qui fait semblant d'être gazetier, pour
 » apporter des lettres d'amour à deux
 » filles, lesquelles sont exactement ren-
 » fermées dans leur maison : mais le
 » pere s'en étant aperçu, va lui faire
 » donner cent coups de bâton.

Monsieur, répond Arlequin, n'a-
 joutez point de foi aux gazettes, elles
 ne disent pas toujours vrai. Le Docteur
 sans l'écouter davantage, prend un bâ-
 ton, le poursuit, & l'oblige à se sau-
 ver.

Il revient dans une autre scène en
 Géant, & comme en cet état il trouve

la porte trop basse , il s'en plaint au Docteur , qui répond qu'il n'y a point de remède. Eh bien , dit Arlequin , je vais me séparer en deux parties , dont l'une entrera dans la maison , tandis que l'autre demeurera dehors. En même tems il fait le lazzi de se couper en deux avec son sabre , & sautant au bas de l'échasse , mon haut de chausse , dit-il , entrez dans l'appartement , & venez me reprendre dans une heure. Le Docteur rit de la folie d'Arlequin , & se retire : ce dernier veut le suivre , mais son empressement ne sert qu'à le faire connoître , il s'enfuit , ainsi finit le premier acte.

A l'ouverture du second , Arlequin est apporté dans la valise qui a été dérobée dès la première scène. On place cette valise entre les jambes du Docteur qui la repousse ; il se baisse pour ramasser son chapeau , Arlequin le lui vole , & après plusieurs lazzi le rejette , & donne un coup de sa batte sur le derrière du Docteur , qui se retourne , & demande qui est-là ? c'est le diable , réplique Arlequin , à ce mot le Docteur s'enfuit très-effrayé.

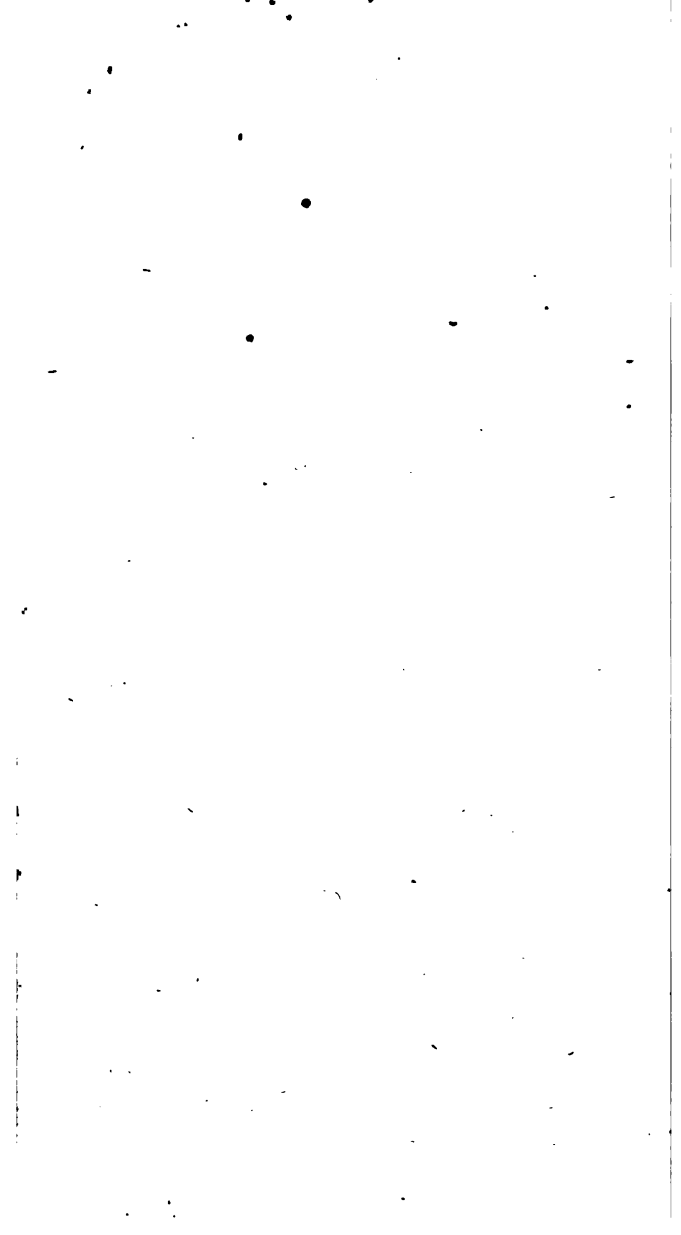
Nous passons quelques travestissemens moins considérables , & sous lesquels Arlequin est toujours reconnu par sa

— faite , pour venir à la scène du miroir ;
 1674. qui ressemble au fond , à celle que l'on
 a vu , acte 3^e. de la comédie intitulée
le Remede à tous maux , mais dont les
 détails sont très-different. Ici Arlequin
 placé dans le quadre du miroir , paroît
 pardevant vêtu en Docteur , & de l'autre
 côté , comme diamantine. Scaramouche
 ouvre le rideau qui cache le
 miroir : le Docteur croyant y appercevoir
 sa figure , ôte son chapeau , Arlequin
 en fait de même : il leve le pied
 & l'autre aussi : on ferme le rideau , le
 Docteur appelle Diamantine , & après
 une courte scène , on tire le rideau
 pour la seconde fois. Arlequin s'y présente
 du côté qu'il est vêtu comme Diamantine ,
 & ne manque pas d'imiter cette dernière ,
 soit qu'elle danse , qu'elle fasse des
 reverences , &c. Lorsque Diamantine
 s'est retirée , le Docteur veut encore
 une fois jeter les yeux sur le miroir ;
 il ouvre le rideau , & Arlequin y
 paroît en même tems sous l'habit de
 Docteur. Ce dernier leve le bras , feint
 de pousser une botte : Arlequin répond
 par les mêmes gestes. Le Docteur
 étérnue , Arlequin étérnue aussi ; le
 Docteur ôte & remet son chapeau avec
 tant de promptitude qu'il le laisse
 tomber. Arlequin après avoir imité

Les mouvemens , sort de la bordure du miroir , pour ramasser le chapeau du Docteur , qu'il lui présente ensuite très-poliment. Mais s'appercevant de son indiscretion , il veut regagner sa bordure. Cela ne peut pas s'exécuter sans que le Docteur ne reconnoisse la fourberie , il roffe Arlequin , & le poursuit hors du théâtre à coup de bâtons.

Au troisiéme acte Scaramouche fait une verte reprimande à Arlequin sur ses balourdises. Enfin pour trancher tout embarras , les deux amans prennent la résolution d'enlever leurs maîtresses , & c'est par cette action que la pièce finit.

F I N.





A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Histoire de l'Ancien Théâtre Italien depuis son origine en France, jusqu'à sa suppression, en l'année 1697.* & je n'ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 21 Juillet 1751.

Signé, PICQUET.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien aimé MICHEL LAMBERT, Libraire à Paris; Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public l'ouvrage qui a pour titre : *Histoire de l'Ancien Théâtre Italien depuis son origine en France, jusqu'à sa suppression en 1697.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires ; A CES CAUSES voulant traiter favorablement l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera &

de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le tems de six années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer , faire imprimer , vendre, faire vendre, débiter, ni contre-faire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction, changement , ou autre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant ; ou à celui qui tiendra de lui ; & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des présentes , que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de

France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le neuvième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens-cinquante-deux. Et de notre Règne le trente-huitième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 128. Fol. 99. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 2 Mars 1753. Signé, J. HERISSANT, Adjoint.

Qq ij

CATALOGUE DES LIVRES

*Qui se trouvent chez LAMBERT, Libraire, rue
& à côté de la Comedie Françoisse, au Parnasse.*

- A** Beille du Parnasse, ou Recueil de pensées, maximes
& portraits; tirées des meilleurs Poètes François,
in-12. 2 vol. p. p.
Elemens d'Algebre, par M. Clairaut, *in-8°.*
Amadis des Gaules, *in-12. 4 vol.*
Amilec, ou la Graine d'hommes, *in-12.*
Aminta Favola Boscareccia di Torquato Tasso, *in-8°.*
Amusemens du Cœur & de l'Esprit, *in-12. 15 vol.*
pour les années 1748 & 1749, *in-12. 4 vol.* qui peuvent
se relier en 2.
Amusemens de la Campagne, ou Recreations historiques,
avec quelques Anecdotes secretes & galantes, *in-12. 7 v.*
Anecdotes historiques, militaires & politiques de l'Europe,
par M. l'Abbé Raynal, *in-8°. 2 vol.*
Année Chrétienne par M. le Tournoux, *in-12. 6 vol.*
Arithmetique de Barreme, *in-12.*
Arithmetique de le Gendre, *in-12.*
L'Arithmetique raisonnée par M. l'Abbé Morel, *in-8°.*
L'Art de bien parler François par M. de la Touche, *in-12. 2 v.*
Art de faire éclore & d'élever en toute saison des oiseaux
domestiques de toutes especes, par M. de Reaumur, *in-*
12. 3 vol.
Astronomie Nautique par M. de Maupertuis, *in-8°.*
Avantures de Robinson Crusoe, trad. de l'Anglois, *in-12.*
3 vol.
Avis de direction par M. de Laffiteau, *in-12.*
Bibliotheque annuelle, ou Catalogue exact de tous les
livres imprimés en Europe depuis l'année 1748. *in-12.*
Traité du Calendrier par M. Rivard.
Caracteres de Theophraste, *in-12. 2 vol.*
Catalogue raisonné des Tableaux du Roi, avec un abrégé
de la vie des Peintres par M. Lepicie, *in-4°.*
Les Causes Celebres *in-12. 20 vol.*
Carechisme de Montpellier, *in-12. 3 vol.*
Nouveau Recueil de Chansons choisies, *in-12. 8 v. notes.*
Chirurgie complete par le Clerc, *in-12. 2 vol.*
Chirurgien Dentiste, par Fauchard, *in-12. 2 vol.*

Code Frederic, in-8°. 3 vol.

Reflexions sur le Comique Larmoyant, in-8°.

Les Comedies de Terence, avec la traduction & les remarques de Madame Dacier, in-12. 3 vol. fig.

Comptes faits de *Barreme*, in-12.

Les Conseils de la Sagesse, in-12. 2 vol.

Considerations sur le commerce & la navigation de la Grande Bretagne, trad. de l'Anglois de *Joshua Gee*, in-12.

Recueil de Contes, in-12. 8 vol. p. p.

Coup d'Œil Anglois sur les ceremonies du mariage, in-12.

Cours de Belles-Lettres par M. *le Batteux*, in-12. 4 vol.

Nouveau Traité de la Cuisine, in-12. 3 vol.

La Culture des Pêcheurs, in-12.

Demonstration du Principe de l'Harmonie, par M. *Rameau*, in-8°.

Nouvelles Reflexions de M. Rameau sur sa Demonstration du Principe de l'Harmonie, in-8°.

Description de Paris, par *Germain Brice*, in-12. 4 vol.

--- *Id.* par *Piganiol*, in-12. 8 vol.

Nouvelle Description des Châteaux & Parcs de Versailles & de Marly, par M. *Piganiol*, in-12. 2 vol.

Dictionnaire des Cas de Conscience, par *Pontas*, in-fol. 3 v.

Dictionnaire Apostolique, in-8°.

Dictionnaire de l'Academie Française, in-fol. 2 vol.

Dictionnaire Universel de *Trevoux*, in-fol. 7 vol.

Dictionnaire Anglois par *Boyer*, in-4°. 2 vol.

Dictionnaire Espagnol par *Sobrino*, in-4°.

Dictionnaire Italien par *Veneroni*, in-4°. 2 vol.

--- *Id.* par l'Abbé *Antonini*, in-4°. 2 vol.

Le Grand Dictionnaire Historique par *Moreri*, in-fol. 10 v.

Dictionnaire Historique par M. l'Abbé *l'Avocat*, in-8°. 2 v.

Dictionnaire Geographique par *Lamartiniere*, in-fol. 6 v.

Dictionnaire Geographique, in-8°.

Dictionnaire Historique & Critique par *Bayle*, in-fol. 5 v.

--- *Id.* in-fol. 4 vol.

Dictionnaire Philosophique, ou introduction à la connoissance de l'homme, in-12.

Dictionnaire des Beaux-Arts, in-8°.

Dictionnaire de la Fable, par *Chompré*, in-12.

Dictionnaire des Rimes, in-8°.

Dictionnaire néologique, avec l'éloge historique de *Pantalon-Phœbus*, nouvelle Edit. in-12.

Dictionnaire des Theatres par MM. *Parfait*, in-12. 5 vol.

Discours sur l'Histoire Ecclesiastique, par M. *de Fleury*, in-12. 2 vol.

--- *Id.* in-12. 1 vol.

- 3
- Amusemens des Eaux de Spa*, in-12. 4 vol. fig.
Ecole du Jardin Potager, in-12. 2 vol.
Ecole de Salerne, in-12.
Essai sur l'Education de la Noblesse, in-12. 2 vol.
Elevations à Dieu, par M. Bossuet, in-12. 2 vol.
Eloge de la Folie, in-12. fig.
Entretiens physiques par le P. Regnauld, Jcf. in-12. 4. vol.
L'Esprit des Loix, in-12. 3. vol.
Défense de l'Esprit des Loix, in-12.
Traité des Etudes par M. Rollin, in-12. 4 vol.
Les Etudes convenables aux Demoiselles, in-12. 2 vol.
Etudes militaires, contenant l'exercice de l'infanterie,
 par M. Bottée, in-12. 2 vol. fig.
Fables de la Fontaine, in-12. 2 vol. p. p.
Fables de Richer, in-12.
*Essais de Geographie contenant les Elemens, un traité
 de la sphere avec deux Dictionnaires, François-Latin,
 Latin-François*, in-8°. *Methode pour apprendre la Geographie dedée à Mlle. Crozet*,
 in-12. fig.
Elemens de Geometrie, par M. Clairaut, in-8°. *La Gnomonique, ou l'Art de faire des Cadrans* par M.
 Rivard, in-8°. *Grammaire Geographique*, traduite de l'Anglois de
 Gordon, in-8°. *Grammaire Françoisse par Restaut*, in-12.
Grammaire Allemande, par Leopold, in-12. 2 vol.
 --- *Id.* par Pepliers.
Grammaire Angloise par Boyer, in-12.
Grammaire Italienne à l'usage des Dames par M. l'Abbé
 Antonini, in 12.
Histoire Ecclesiastique, par M. Fleury, in-4°. 36 vol.
 --- *Id.* in 12. 36 vol.
Abregé de l'Histoire Ecclesiastique, in-12. 9 vol.
Abregé Chronologique de l'Histoire Ecclesiastique, in-8°. 2 v.
Histoire du Peuple de Dieu, par le P. Berruyer, Jesuite,
 in-12. 10 vol.
 --- *Id.* in-4°. 8 vol.
Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo, trad. par le
 P. le Courayer, in-4°. 3 vol.
*Histoire générale des ceremonies, mœurs & coutumes
 religieuses de tous les peuples du monde, représentées
 en 243. fig. dessinées par Picard*, in-fol. 7 vol.
*Analyse Chronologique de l'Histoire Universelle, depuis le
 commencement du monde jusqu'à l'Empire de Charles-
 Magne, inclusivement*, in 8°.

- Histoire des Empires**, par l'Abbé *Guyon*, in-12. 12^e vol.
Histoire Ancienne par M. *Rollin*, in-12. 14 vol.
Histoire Romaine par M. *Rollin*, & continuée par M. *Crevier*, in-12. 16 vol.
 --- *Id.* par *Laurent Echard*, in-12. 16 vol.
Histoire des Empereurs par M. *Crevier*, in-12. 6 vol:
Histoire de France, par *Daniel*, in-4^o 10 vol.
 --- *Id.* (Abregé) in-12. 12 vol.
Histoire de France, par *Mezerai*, in-12. 13 vol.
Abregé Chronologique de l'Histoire de France, par M le
 Président *Henaut*, in-8^o.
Histoire de France par demandes & reponses, par le
Ragois, in-12.
Histoire de l'ancien Gouvernement de France, par *Bou-*
lainvilliers, in-8^o. 5 vol.
Histoire de Charlemagne, par M. de la *Bruere*, in-12. 2 v.
Histoire du regne de Louis XIII. par le *Vassor*, in-12. 20 v.
Histoire du regne de Louis XIV. par *Reboules*, in-4^o. 3 v.
 --- *Id.* in-12. 9 vol.
Histoire du Cardinal de Richelieu, in-12. 5 vol.
Histoire du Cardinal Mazarin par *Aubery*, in-12. 4 vol.
Histoire du Vicomte de Turenne, par l'Abbé *Ragnenet*,
 in-12. 2 vol.
Histoire du Prince Eugene, in-8^o. 5 vol.
Histoire d'Angleterre, par *Rapin Thoyras*, in-4^o. 16 vol.
Histoire de Guillaume le Conquerant, in-12. 2 vol.
Histoire du Parlement d'Angleterre, par M. l'Abbé *Ray-*
nal, in-12. 2 vol.
Histoire du Stratouderat, depuis son origine jusqu'à present,
 par M. l'Abbé *Raynal*, in 12. 2 vol.
Histoire de Malthe, par l'Abbé de *Vertot*, in-12. 7 vol.
Histoire secrete des amours de Henri IV, Roi de Cas-
 tille surnommé l'impuissant, in-12.
Histoire Naturelle, par M. de *Buffon*, in-4^o. 3 vol. &
 in-12. 6 vol.
L'Honneur considéré relativement au Duel, in-12.
L'Italia Liberata da'Goti di Giangiorgio Trissino. Riveduta
 e corretta per l'Abbate *Antonini*, in-8^o. 3 vol.
Analyse des Infiniments Petits, par M. le Marquis de
 l'Hôpital, in-4^o.
Institution au droit Ecclesiast. par M. *Fleury*, in-12. 2 vol.
Institution d'un Prince, par M. *Duguet*, in-12. 4 vol.
Dissertation sur l'ancienne Jonction de l'Angleterre à la
France par M. *Desmarest*, in-12.
Les Leçons de la Sagesse, in-12. 3 vol.
Lettres de M. Bossuet, Eveq. de Meaux, in-12. 2 vol.

- Lettres de Madame de Maintenon , in-12. 2 vol.
 Lettres de Madame de Sevigné , in-12. 7 vol.
 Lettres de Madame du Noyer , in 12. 6 vol.
 Lettres & Memoires du Baron de Pollnitz , in-12. 5 vol.
 Lettres Choësies de M. de la Riviere , Gendre de M. le
 Comte de Buffi-Rabutin , in-12. 2 vol.
 Lettres de Rousseau sur differens sujets de Litterature ,
 in-12. 5 vol.
 Lettres de Milord Bolingbroeck , in-8°.
 Lettres historiques & politiques sur les ouvrages de
 Suvist , par le Comte d'Orreri , pour servir de supple-
 ment au Spectateur Anglois de Steele , in-12.
 Lettres sur l'esprit de Patriotisme , trad. de l'Anglois in-8°.
 Lettre sur le Theatre Anglois , avec une trad. de l'Avant
 & de la Femme de Campagne , in-12. 2 vol.
 Lettres sur la certitude des signes de la mort , où l'on
 rassure les citoyens de la crainte d'être enterrés vivans ,
 par M. Louis , in-12.
 Lettres Angloises , ou Histoire de Miss-Clarisse-Harlowe ,
 in-12. 12 parties.
 Lettres Persannes , in-12.
 Lettres d'Osman , in-12. 3 vol.
 Maladies des os , par Petit , in-12. 2 vol.
 Maladies occasionnées par les frequentes variations de
 l'air , par Raulin , in-12.
 Matiere Medicale par Geoffroi , in-12. 10 vol.
 Le Parfait Marechal par Solleysel , in-4°.
 --- Id. par Garsault , in-4°.
 Traité sur la Maniere de lire les Auteurs avec utilité , in-12.
 3 vol.
 Manuel Lexique , ou Dictionnaire portatif des mots Fran-
 çois dont la signification n'est pas familiere à tout le
 monde , in-8°.
 Elemens de Musique theorique & pratique , suivant les
 Principes de M. Rameau , in 8°.
 Elemens de Mathematiques , par M. Rivard , in-4°.
 Abregé des Elemens de Mathematiques , par M. Rivard ,
 in-8°.
 Essai sur le Méchanisme des passions en général , par M.
 Lallemant , in-12.
 Melanges de Philosophie , de Litterature & d'Histoire ,
 par M. Dalember , in-12. 2. vol.
 Melanges d'Histoire & de Litterature , par Vigneul-Mar-
 ville , in-12. 3 vol.
 Melange de differentes pièces de vers & de prose , trad.
 de l'Anglois , in-12. 3. vol.

- Mémorial de Paris & de ses environs**, in-12. 2 vol.
- Le Mexique conquis**, in-12. 2 vol.
- Mémoires de Maximilien de Bethune, Duc de Sully**, in-12. 8 vol.
- Mémoires du Cardinal de Retz, de Joly, & de Madame de Nemours**, in-12. 7 vol. p. p.
- Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. par Madame de Motteville**, in-12. 6 vol.
- Mémoires de Mademoiselle de Montpensier**, in-12. 8 vol.
- Mémoires historiques, politiques, critiques & littéraires**, par *Amaulot de la Houffaye*, in-12. 3 vol.
- Mémoires du Comte de Guiche**, in-12. 2 vol.
- Mémoires du Comte de Forbin, Chef d'Escadre**, in-12. 2 v.
- Mémoires de Montecuculi**, in-12. 2 vol.
- Mémoires du Chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages à Constantinople & dans l'Asie**, par le Pere *Labat*, in-12. 5 vol.
- Mémoires pour servir à l'Histoire de la Fête des Foux**, par *M. du Tilliot*, in-12.
- Mémoires sur l'Amerique & sur l'Afrique, donnés au mois d'Avril 1752.** in-4^e.
- Mémoires de Vessorand**, in-12. 4 vol.
- Metamorphoses d'Ovide**, trad. par *Banier*, in-12. 3 v. fig.
- *Id.* par *Durver*, in-12. 4 vol. fig.
- Nouvelle Methode contenant tous les principes de la langue Italienne**, par *Bertera*, in-12.
- Observations sur les Romains**, par *M. l'Abbé de Mably*, in-12. 2 vol.
- *Du même* Observations sur les Grecs, in-12.
- Ombre du Grand Colbert, Dialogue avec des reflexions sur les causes de l'état présent de la Peinture en France, nouvelle édition, augmentée.**
- Les Œuvres de Virgile**, trad. en François, le texte vis-à-vis la traduction, avec des Remarques, par *M. l'Abbé Desfontaines*, in-8^e. 4 vol.
- *Id.* tout François, in-12. 3 vol.
- Œuvres d'Horace, avec la trad.** par *M. le Batoux*, in-12. 2 v.
- Œuvres d'Horace, traduites en vers**, in-12. 5 vol.
- Œuvres de Bayle**, in-8^e. 4 vol.
- Œuvres de l'Abbé de S. Real**, in-12. 6 vol.
- *Id.* in-4^e 3 vol.
- Œuvres de Maître François Rabelais, mises à la portée des Lecteurs**, in-12. 8 vol. p. p.
- Œuvres choisies de Rabelais**, in-12. 3 vol. p. p.
- Œuvres de S. Evremont, avec la vie de l'Auteur**, par *M. des Maisseaux*, in-12. 12 vol.

- Œuvres de Scarron, in-12. 12 vol. p. p.
 Œuvres de M. de Voltaire, in-12. 15 vol. p. p.
 Œuvres de Deshoulières, in-12. 2 vol. p. p.
 Œuvres de Boileau, in-12. 2 vol.
 — Id. in-12. 3 vol. p. p.
 Œuvres de Pavillon, in-12. 2 vol. p. p.
 Œuvres de Regnier, in-12. 2 vol. p. p.
 Œuvres de Vergier, in-12. 2 vol. p. p.
 Œuvres de Regnard, in-12. 4 vol. p. p.
 Œuvres de Rousseau, in-12. 4 vol. p. p.
 Œuvres choisies de Rousseau, in-12. 1 vol. p. p.
 Œuvres de Lamotte, in-12. 12 vol.
 Œuvres de Boindin, in-12. 2 vol.
 Œuvres de Danchet, in-8°. 4 vol.
 Œuvres de Gresset, in-12. 2 vol. p. p.
 Œuvres de Moncrif, in-12. 3 vol. p. p.
 Œuvres de Racine de l'Académie Royale des Inscriptions
 & Belles-Lettres, in-12. 6 vol. p. p.
 Œuvres de M. Remond de S. Mard, in-12. 5 vol. p. p.
 Œuvres diverses de M. Darnauld, in-12. 3 vol. p. p.
 Opuscules de M. Bossuet, Ev. de Meaux, in-12. 5 vol.
 Oraisons Funèbres prononcées par M. Flechier, in-12.
 — par M. Bossuet.
 — par M. Mascaron.
 — par M. Maboul.
 Traité de l'Orthographe Française, imp. à Poitiers, in-8°. ^o
 Oveni Epigrammata, in-24.
 Pensées de Seneque, recueillies par M. de la Beaumelle,
 in-12. 2 vol.
 Pensées ingénieuses, tirées des Anciens Poëtes Latins,
 avec la Traduction en vers François, in-12. p. p.
 Pensées du Comte d'Oxenstirn, in-12. 2 vol.
 Petrone, trad. par M. de Boispreaux, in-8°. ^o
 Introduction à la Philosophie, contenant la Métaphysique
 & la Logique, par s'Gravesande, in-12.
 Leçons de Physique, par M. l'Abbé Nollet, in-12. 4 vol.
 Elements de la Poësie Française, in-12. 3 vol.
 Recueil des plus belles pièces des Poëtes François, depuis
 Villon jusqu'à Benferade, in-12. 6 vol. p. p.
 Preuves de la Religion Chrétienne, par l'Abbé François,
 in-12. 4 vol.
 Prose & Rime Della Casa, 8°. ^o
 Pseaumes en vers, in-12.
 Reflexions de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin, in-12.
 Remarques sur la Langue Française par le P. Bouhours,
 in-12. 2 vol.

La Rhetorique ou des regles de l'éloquence, par M. Gibert,

in-12.

Rhetorique Françoisse à l'usage des jeunes Demeiselles,

in-12.

La Religion & la Grace, Poèmes par M. Racine, *in-12 p. p.*

Revolutions Romaines, par M. de Vertot, *in-12. 3 vol.*

— de Portugal, 1 vol.

— de Suede, 1 vol.

— d'Angleterre, par le P. d'Orleans, *in-12. 4. vol.*

— de France, par la Houde, *in-12. 4 vol.*

Rime de piu illustri Poëti Italiani scelte dall'Abbate Antonini, *in-12. 1 vol.*

Sermons de Bourdaloue, *in-12. 15 vol.*

Sermons de Massillon, *in 12. 15 vol.*

— Les mêmes 13 vol. p. p.

Sermons de Segaud, *in-12. 6 vol.*

Sermons de Cheminai, *in-12. 5 vol.*

Sermons de Saurin, *in-12. 14 vol.*

Siecle de Louis XIV. *in 12. 4 vol. 8. p.*

Le même, *in-12. 4 vol. p. p.* pour servir de suite aux *Œuvres* de M. de Voltaire, 11 vol. *in-12. p. p.*

Les Sinonimes François, par M. l'Abbé Girard.

Le Spectateur, ou le Socrate moderne, par *Steele*, trad. de l'Anglois, *in-12.*

La Spectatrice, *in-12. 2 vol.*

Traité Analytique des Sections Coniques, par le Marquis de l'Hôpital, *in 4^o.*

Traité de la Sphere par M. Rivard, *in-8^o.*

Abregé de la Sphere, & du Calendrier à l'usage de ceux qui ne savent pas de Géometrie, par M. Rivard, *in-12.*

Le Soldat parvenu, *in-12. 2 vol.*

Histoire du Théâtre François, par MM. Parfait, *in-12. 14 vol.* les volumes suiv. sont sous presse.

Théâtre François, ou Recueil des meilleures pièces de théâtre, *in-12. 12 vol.*

Théâtre de Pierre & Thomas Corneille, *in-12.*

Th. de Racine, *in-12. 3 vol. p. p.*

Th. de Moliere, *in-12. 8 vol. p. p.*

Th. de Crebillon, *in-12. 3. vol. p. p.*

Th. de Campistron, *in-12. 1 vol. p. p.*

Th. de Monfleury, *in-12. 1 vol.*

Th. de Baron, *in-12. 2 vol.*

Th. de Poisson pere, *in-12. 1 vol.*

Th. de Poisson fils, *in-12. 2 vol.*

Th. de le Grand, *in-12. 4 vol.*

Th. de Quinault, *in-12. 5 vol.*

- Théâtre de Desfontaines, in-12. 8 vol.
- Th. de Boissy, in-8°. 9 vol.
- Histoire de l'ancien Théâtre Italien, par M. Parfait, in-12.
- Th. Italien de Gherardi, in-12. 6 vol.
- Th. Anglois, in-12. 8 vol.
- Th. des Grecs du P. Brumoy, in-12. 6 vol.
- Tablettes dramatiques, par M. le Chev. de Mouchy, in-8°.
- Le repertoire de toutes les pièces restées au Théâtre François, par le même, in-12.
- Testament politique du Cardinal de Richelieu, in-12.
- du Cardinal Mazarin, in-12.
- du Duc de Lorraine.
- de M. de Colbert.
- du Cardinal Alberoni.
- T. Livii Patavini historiarum ab urbe condita libri qui supersunt xxxv. Recensuit & notis illustravit J. B. L. Crevier, in-12. 6 vol.
- Tables des Sinus, par M. Rivard, in-8°.
- Trigonometrie rectiligne & sphérique, par M. Rivard, in-8.
- Traité de la Verité de la Religion Chrétienne, Abbadi, in-12. 4 vol.
- Vies des Saints, in-4°. 1. vol. in-12. 1 vol.
- Vies des Peres du Desert, in-12. 5 vol. fig.
- Vie de S. François de Sales, par Marfollier, in-12. 2 v.
- Vie de M. Rossillon de Bernex, Evêque & Prince de Genève, in-12. fig.
- Vie de Castruccio Castracani, trad. de l'Italien de Machiavel, 8°.
- Vie de Marianne, par M. de Marivaux, in-12. 11 part.
- Vie de l'Empereur Julien, par M. l'Abbé de la Bletterie, in-12.
- Du même, Vie de l'Empereur Jovien, in-12. 1. vol.
- Vie de Grotius, avec l'histoire de ses ouvrages, par M. de Burigny, in-12. 2 vol.
- Vie des Anciens Philosophes, in-12. p. p.
- Vie de Socrate, in-12. p. p.
- Traité du Vrai mérite, par M. le Maître de Claville, in-12. 2. vol.
- Recueil de Voyages au Nord, in-12. 11 vol.
- Journal du Voyage fait à l'équateur, par M. de la Condamine, in-4°.
- Relation Abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Meridionale, par M. de la Condamine, in-8°.
- Voyage Pittoresque de Paris, in-12.
- On trouve chez le même libraire tous les Livres nouveaux, & un assortiment de Musique & de pièces de Théâtre qui se vendent séparément.



59601782

